

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPEENNES

TOME XII—1974 • N° 4

Démographie et sociologie

Problèmes d'histoire politique

Contacts culturels

Voyageurs et réalités sud-est européennes

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à „ROM-PRESFILATELIA”, Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1 str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, téléphone 16 40 79, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII

1974

N° 4

SOMMAIRE

Démographie et sociologie

- G. CARP CLIMA, Changements démographiques récents dans les pays du Sud-Est européen 453

Problèmes d'histoire politique

- V. LIVEANU, Le problème du pouvoir dans l'insurrection nationale armée antifasciste et antiimpérialiste en Roumanie 471
DAN BERINDEI, Jules Michelet et l'Europe orientale 485
LIDIA DEMÉNY, Освободительная война украинского народа 1648—1654 годов и Юго-Восточная Европа 499
DAN IONESCU, Ideal and Representation. The Ideal of the Restoration of the Byzantine Empire during the Reign of Șerban Cantacuzino (1678—1688) 523

Contacts culturels

- PAUL CERNOVODEANU, Les œuvres de Démètre Cantemir présentées par « Acta eruditorum » de Leipzig (1714—1738) 537

Voyageurs et réalités sud-est européennes

- ALF LOMBARD (Lund), Les terres roumaines vues par un voyageur suédois en 1657 551
TREVOR J. HOPE (Oxford), The Journey of an English Aristocrat through the Balkans in 1801: The Travel Diaries of Colonel, Lord William Bentinck, M.P. . . . 561

Discussions. Notes brèves

- Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e siècle: Maximos Planude, Epistulae, XIV (édition Treu) (*Nicolae-Șerban Tanașoca*); Notice sur les rapports de Frédéric II de Hohenstaufen avec Jean III Vatatzès (*Stelian Brezeanu*); Au sujet des illustrations de l'Histoire ottomane de Cantemir (*Mikhaila Statnova*, Sofia); Was Quin's 'Moldavian Adventurer' Slugerul Burada? (*E. D. Tappe*, London) . . 577

Chronique

- Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (Juillet 1973 — juin 1974) (*Anca Iancu*) 591

Comptes rendus

PAUL CERNOVODEANU, Societatea feudală românească văzută de călători străini (secolele XV—XVIII) (<i>Zanfira Mihail</i>); D. GĂMULESCU, Éléments de origine sirbocroată ale vocabularului dacoromân (<i>H. Mihăescu</i>); FILIPPOS I. ILIOU, Πρόσθηκες στην ελληνικήν βιβλιογραφία Α. Τὰ βιβλιογραφικὰ κατάλοιπα τοῦ Legrand Καὶ τοῦ H. Pernot (1517 — 1799) (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>); Bulgarische Volksmärchen (<i>Ion Tatos</i>)	595
Notices bibliographiques	603
Livres reçus	611
Tables des matières, tome XII (1974)	615

CHANGEMENTS DÉMOGRAPHIQUES RÉCENTS DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN

G. CARP CLIMA

A notre époque, les problèmes de la population augmentent en importance de jour en jour ; la raison du phénomène réside dans ses larges implications dans différents domaines : développement économique, mise en valeur des ressources, environnement, standard de vie, progrès social, santé, organisation politique, relations internationales. Par leurs effets conjugués, l'accroissement rapide de la population, la transformation radicale de ses structures, les phénomènes de migration à vaste échelle répercutent sur l'homme, marquant sa vie de plus en plus profondément, modélant d'une manière décisive la société. A l'heure actuelle, l'humanité semble avoir pris conscience de l'importance de ces problèmes, de leur connexité avec le destin de notre civilisation. En effet, l'opinion publique est devenue particulièrement sensible aux questions se rapportant au développement de la population ; les hommes de science se penchent avec une attention de plus en plus grande sur les corrélations dans ce domaine, les gouvernements tâchent de suivre des politiques démographiques adéquates et les organisations internationales concernées abordent le problème de son point de vue mondial¹.

Facteur actif du développement par sa composante — la force de travail — et, en même temps, objectif réclamant la satisfaction de toute une série de besoins, la population représente une variable primordiale des programmes et des plans de développement de chaque pays². Dans une perspective plus large, les progrès d'une nation, la position d'un pays sur le plan international, la place et la mission historique de chaque peuple sont conditionnés par l'état démographique. La problématique de la population fait partie de la sphère des intérêts fondamentaux d'un Etat et constitue, par conséquent, une préoccupation politique de la plus haute responsabilité. C'est de la compétence de chaque Etat — en tant qu'attri-

¹ Philip M. Hauser (Ed.), *The population dilemma*, 2nd edition. The American Assembly, Columbia University, Englewood Cliffs, 1969 ; Stanley Johnson, *The population problem*, A Halsted Press Book, New York, 1973.

² *Questions démographiques et leurs rapports avec la stratégie pour la Deuxième Décennie des Nations Unies pour le Développement*, Nations Unies, Commission de la Population, New York, 1972 ; *The determinants and consequences of population trends. New summary of findings on interaction of demographic, economic and social factors*, vol. I, United Nations, New York, 1973 ; Jean Bourgeois-Pichat, *Population growth and development*. Carnegie Endowment for International Peace, « International Conciliation », n° 556, Geneva, 1966.

but de la souveraineté nationale — de trouver la solution de ses problèmes démographiques³. Suivant la variation de l'état démographique d'une région à l'autre, d'un pays à l'autre, les solutions proposées doivent se différencier à leur tour. Les pays en voie de développement sont en tout premier lieu confrontés avec la tâche difficile de trouver l'accord entre l'impératif d'un développement aussi rapide qu'efficace et les conditions d'une population d'un niveau encore insuffisant de santé, de nutrition, d'instruction et de qualification professionnelle, sujette aussi, dans certains cas, à un accroissement excessif⁴.

De par leur nature même, les problèmes démographiques sont d'un caractère complexe et universel, débordant sous certains rapports les frontières nationales, ce qui réclame l'emploi des grands moyens et des actions bien coordonnées. L'Organisation des Nations Unies déploie dans ce domaine une multiple et intense activité, afin de venir en aide aux divers Etats⁵. L'une de ses initiatives les plus éloquentes à cet égard est l'organisation de l'Année Mondiale de la Population (1974) et de la Conférence Mondiale de la Population, au mois d'août 1974, à Bucarest. Différentes mesures ont été préconisées dans ce cadre : études et analyses démographiques, élaboration des critères de politique démographique en corrélation avec d'autres secteurs de la vie sociale; etc. La Conférence est appelée à adopter un document d'une portée exceptionnelle : le Programme d'action mondial de la population, avec un fond spécial⁶.

L'étude de la population des pays du Sud-Est européen — Albanie, Bulgarie, Grèce, Roumanie, Turquie, Yougoslavie — doit avoir un double point de départ, résidant dans les termes d'ordre général, universel, autant que dans les conditions propres à cette région, car ce sont ces dernières qui impriment leurs traits spécifiques à l'évolution démographique, ainsi qu'aux mesures qu'il convient d'appliquer à ce domaine. Le premier à dire son mot à cet égard est le lourd héritage des longs siècles de domination et d'oppression étrangère. Guerres, campagnes et répressions sanglantes, exploitation, exaction féodale, manque d'instruction — autant de plaies portant une grave atteinte aux populations de la péninsule balkanique, minant leur situation matérielle, autant que leur être spirituel et biologique. Un taux élevé de natalité dans les limites physiques possibles et dans la conjoncture sociale donnée pouvait assurer la reproduction de

³ *Population et développement*. Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, n° 1672 (LII) du 2 juin 1972.

⁴ *Les politiques démographiques et la Deuxième Décennie des Nations Unies pour le Développement*. Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, n° 1483 (XLVIII) du 3 avril 1970; *Planification démographique*, Washington D.C. Banque Mondiale, 1972; A. C. Lee, *Accroissement démographique mondial et en particulier celui des pays en voie de développement* In : « Développement et civilisation » n° 47-48, 1972, p. 8-23.

⁵ Richard Symonds, Michael Carder, *The United Nations and Population question (1945-1970)*. A Population Council Book, New York, 1973; Daniel Partan, *Population in the United Nations system. Developing the legal capacity of U.N. agencies*, Leiden, 1973.

⁶ *Année Mondiale de la Population*. Résolution de l'Assemblée Générale des Nations Unies, n° 2683 (XXV) du 11 décembre 1970 et Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, No. 1485 (XLVIII) du 3 avril 1970; *La troisième Conférence Mondiale de la Population*. Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, n° 1484 (XLVIII) du 3 avril 1970; *Fonds des Nations Unies pour les activités en matière de population*. Résolutions de l'Assemblée Générale des Nations Unies, n° 2815 (XXVI) du 14 décembre 1971 et n° 3019 (XXVII) du 16 décembre 1972.

la population, toutefois la mortalité très élevée maintenait toujours l'accroissement à un niveau bas et inégal ; les pertes massives en vies humaines de tout âge généraient du même coup des structures démographiques désavantageuses. Ce sera seulement au XIX^e siècle, une fois écarté le joug étranger et acquise l'indépendance nationale, que chaque peuple de cette région pourra enfin profiter des prémisses d'un développement normal⁷.

Cependant, le développement autonome, dans un cadre national et suivant les conceptions modernes européennes ne devait débiter réellement qu'après la première guerre mondiale, quand les peuples balkaniques rentrèrent dans leurs frontières définitives, celles dont la configuration est restée, dans ses lignes générales, la même de nos jours encore. L'analyse du développement des populations des pays balkaniques dans un intervalle de 50 ans s'avère révélatrice. Il s'agit de l'étape comprise entre 1920 et 1970, au cours de laquelle des transformations profondes et des progrès décisifs ont rendu possible un passage rapide au point de vue historique de l'état de sous-développement, où ces peuples se trouvaient au début, à une situation adaptée aux exigences de la civilisation actuelle. À présent, quelques conclusions sont permises, s'appuyant sur la possibilité de comparer certaines données dans le temps et dans l'espace, et grâce aussi à l'établissement d'un nombre suffisant de séries statistiques. Par la même occasion, on peut aussi tenter d'en dégager quelques tendances de longue portée, voire d'ébaucher des projections démographiques dans l'avenir.

Ayant pendant l'entre-deux guerres des régimes politiques du même type (dominés par la bourgeoisie), les pays du Sud-Est européen présentaient de nombreux points communs, issus de leur niveau économique très bas. Ce qui les distinguaient, en effet, c'était : leur potentiel industriel insignifiant et la prépondérance absolue de l'agriculture, une situation financière critique, des relations désavantageuses avec l'étranger, un niveau de vie réduit, des structures sociales arriérées, un très bas degré d'instruction, des services publics insuffisants. Sans doute, les tentatives de redressement visant à donner un quelconque essor à l'économie n'ont pas manqué. Mais, vu les circonstances politiques et la conjoncture économique de l'époque, ces tentatives ne pouvaient guère aboutir à des résultats essentiels, de nature à améliorer le développement dans tous les domaines.

Sur le plan démographique, les effets d'un tel état des choses se traduisaient par divers aspects négatifs — taux élevé de la mortalité, état sanitaire précaire, mauvaise nutrition, brève durée de la vie humaine, structure désavantageuse de la population⁸.

⁷ *Population in history*, London 1965 ; J. Habakkuk, *Population problems and european economic development in the late eighteenth and nineteenth centuries*. In : « American economic review », vol. 53, 1963, p. 607—618 ; V. G. Valaoros, *A reconstruction of the demographic history of modern Greece*. In : « Milbank Memorial Fund quarterly », 1960, April, p. 115—139 ; G. T. Danailov, *Исследования върху демографията на България*, Sofia, 1930 ; *Населението на Турция и България през XVIII и XIX век*. Sofia, BAN, 1968.

⁸ Wilbert Moore, *Economic demography of Eastern and South-Eastern Europe*. Geneva, League of Nations, 1945 ; Dudley Kirk, *Europe's population in the interwar years*, Geneva, 1946.

Après la seconde guerre mondiale, ces pays — qu'il s'agisse de ceux engagés dans la voie socialiste ou de ceux fidèles au système capitaliste — fournirent des efforts soutenus pour liquider le sous-développement et stimuler le rapide épanouissement de leur économie. Dans des proportions et à des rythmes divers, ces efforts donnèrent des résultats notables dans le domaine économique et social, améliorant aussi certains indicateurs démographiques. Le plus remarquable parmi ces résultats fut la diminution sensible de la mortalité, réduite à des limites comparables avec celles des pays normalement développés. Or, ce facteur est à même d'assurer l'accroissement de la population à un degré satisfaisant, en dépit d'une courbe descendante de la natalité.

À l'heure actuelle, les pays socialistes du Sud-Est européen sont engagés dans un vaste processus destiné à les faire rattraper le plus vite possible les pays dotés d'un haut développement et d'une civilisation avancée. Leurs objectifs immédiats sont : moderniser et diversifier l'économie, mise en pratique des dernières conquêtes de la science et de la technique, industrialisation intensive, développement de chaque branche d'activité, de chaque service, transformation des structures sociales, assurer au peuple un haut niveau éducatif et culturel. Cette imposante œuvre constructive, fondée sur des plans nationaux de développement, que des résultats prestigieux couronnent déjà, comporte des implications démographiques à deux sens. D'une part, il y a le besoin de disposer d'une force de travail suffisante, dotée de la qualification requise. D'autre part, des conditions matérielles et des services sociaux appropriés sont nécessaires à l'accroissement et au développement optimum de la population.

Les pays non-socialistes de cette zone, la Grèce et la Turquie, poursuivirent de leur côté d'amples processus de développement économique et de transformations sociales, usant des méthodes spécifiques au système capitaliste. Grâce aux résultats notables obtenus dans divers domaines, ces pays abordèrent rapidement au niveau de beaucoup supérieur à celui caractérisant le début de l'intervalle envisagé.

Tous ces progrès d'ordre économique, social et culturel, enregistrés par les vingt dernières années, s'accompagnant d'un certain nombre de mesures de politique démographique, ont donné lieu à des changements importants dans la dynamique et la structure de la population des pays sud-est européens. Ces changements ont pris une ampleur, une profondeur et une rapidité sans précédent.

La première tâche qui s'impose à notre recherche est de cerner la place de la population du Sud-Est européen dans le paysage continental et mondial⁹. Comme le montre le tableau n° 1 (établi sur des données relevées tous les dix ans), la population de cette région est de 95 millions d'habitants en 1970 par rapport à 69 millions en 1950 et à 47 millions en 1920, ce qui représente 1/5 de la population européenne en 1970 pour 1/7 en 1920. Ce chiffre enregistre un accroissement continu chaque année-répère, tout en restant au-dessous du rapport des superficies respectives

⁹ Vladimir Trebici, *Populația mondială*. București, Editura Științifică, 1974; *Études européennes de population*. Paris, INED, 1954; F. Lorimer, *The population of Europe and the Soviet Union; History and prospects*, Geneva, 1946; D. V. Glass, *Population policies and movements in Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1940.

Tableau n° 1

La population du Sud-Est Européen, en comparaison avec la population de l'Europe et de celle du monde

	1920		1930		1940		1950		1960		1970	
	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré
SUD-EST EUROPÉEN	47	31	55	36	64	42	69	45	82	53	95	62
EUROPE	325	66	354	72	379	77	392	79	425	86	462	94
MONDE	1.860	14	2.069	15	2.295	17	2.485	18	2.982	22	3.632	27
Proportion de la population du Sud-Est Européen (%):												
— dans la population de l'Europe	14,5		15,6		17,0		18,4		19,3		20,7	
— dans la population du monde	2,5		2,7		2,8		2,8		2,7		2,6	

- Sources : — Demographic Yearbook. United Nations. New York.
 — The World Population Situation in 1970. United Nations. New York. 1971. p. 15.
 — La croissance de la population mondiale, urbaine et rurale. 1920-2000. Nations Unies, New York. 1970.
 — The determinants and consequences of population trends. vol. I. • Population Studies — 50. • United Nations. New York. 1973.
 — Annales statistiques des pays sud-est européens.
 — Résultats des recensements de la population dans les pays sud-est européens.

NOTE : Les données des tableaux suivants, ainsi que les chiffres insérés dans le texte, sont calculés d'après ces sources de base.

(environ 1/3), ce qui dénote d'une part que la population sud-est européenne augmente selon un rythme plus rapide que celle du continent et d'autre part que cette région n'est pas tout aussi peuplée que le reste du continent. En effet, la densité de peuplement du territoire sud-est européen est en 1970 de 62 habitants par km carré, par rapport à la densité européenne de 94 habitants ; mais en 1920 ces chiffres étaient de 31 et de 66 habitants par km carré. Dans le premier cas, la valeur de la densité double, dans le deuxième elle monte de 50%. Le décalage entre ces deux valeurs de la densité ira en s'atténuant progressivement, depuis 1/2 jusqu'à 1/3 entre les années extrêmes, par suite de la différence des taux d'accroissement de la population.

Rapportée à la population mondiale, celle du Sud-Est européen représente 2,6% en 1970, un peu moins élevée donc que celle des années 1950, quand elle était arrivée à son point maximum (2,8%), mais ces oscillations se maintiennent dans des limites réduites. Elle dépasse en importance la valeur de la superficie (1,1%) en raison d'une densité plus grande dans cette région que la densité mondiale moyenne : en 1970 — 62 habitants par km carré vis-à-vis de 27, en 1920 respectivement 31 et

14 habitants. La densité des deux groupes augmente dans des proportions égales, étant portée au double dans l'intervalle de temps mentionné.

En ce qui concerne la dynamique de la population du Sud-Est de l'Europe considérée selon le taux d'accroissement pour chaque décennie (tableau n° 2), on constatera que le taux moyen (17%) entre les deux guerres était nettement supérieur (le double) du taux européen. C'est

Tableau n° 2

L'accroissement par périodes décennales de la population du Sud-Est Européen, comparé avec la population de l'Europe et celle du monde (en %)

	1921—1930	1931—1940	1941—1950	1951—1960	1961—1970	Période d'avant-guerre 1921—1940	Période d'après-guerre 1951—1970	Intervalle 1921—1970
SUD-EST EUROPEEN	17,8	15,9	8,4	18,2	16,1	36,5	37,2	102,9
EUROPE	8,9	7,1	3,4	8,4	8,7	16,6	17,9	42,2
MONDE	11,2	10,4	8,3	20,1	21,8	23,4	46,2	95,3

également le cas du taux mondial, avec une différence moins accusée, toutefois. Si ce taux diminue légèrement (d'un point) entre la première et la deuxième décennie, suivant à peu près les mêmes proportions que les deux autres groupes, c'est à cause de la normalisation de la natalité qui a succédé à l'expansion d'après-guerre.

Comme dans le reste du continent, les perturbations suscitées par la guerre contribuèrent à déterminer une diminution sensible du taux d'accroissement dans le Sud-Est de l'Europe, dans l'intervalle 1941—1950. Il sera à moitié moins élevé que le taux de la décennie antérieure, alors que la baisse du taux mondiale s'avérera moins importante, car son calcul englobe aussi des régions non affectées par la guerre. Mais, puisqu'il s'agit d'une période exceptionnelle, le sens général des tendances et de perspective n'en sera pas modifié.

Les courbes du mouvement de la population changent de direction après la seconde guerre mondiale. Si le taux d'accroissement se maintient, généralement, au niveau antérieur dans le Sud-Est de l'Europe, après un point maximum atteint pendant la première décennie d'après-guerre (18,2%), dû au phénomène de reprise démographique, il marquera durant la décennie suivante une diminution considérable, tombant jusqu'à 16,1%. Il s'ensuit que, bien qu'encore supérieur au taux européen, la distance qui les sépare diminue à cause d'une reprise de celui-ci, de sorte qu'à présent sur le plan continental s'ébauchent une homogénéisation et une convergence. Maintenant, le taux d'accroissement de la population sud-est européenne est inférieur au taux mondial, qui réalise un bond imprévu après 1950, montant jusqu'à 21,8% au cours de la dernière décennie, décalage qui augmente toujours. A retenir de ce tableau le déclin sensible du taux d'accroissement de la population du Sud-Est de l'Europe durant la décennie 1961—1970, quand il descend au niveau le plus bas d'une période normale, et la croissance concomitante du taux des deux autres groupes analysés. Laissant de côté les explications concrètes de cause à effet, qui se dégagent de l'analyse par pays, on peut affirmer que ce phénomène imprime graduellement au Sud-Est européen les caractères démographiques des pays développés.

Si l'on compare les deux périodes de vingt années qui précèdent (1921—1940) et suivent (1951—1970) la guerre, on constate l'évolution progressive, équilibrée, de la population sud-est européenne, qui garde une distance égale, ainsi qu'un certain parallélisme avec la dynamique de la population de l'Europe. Elle est, néanmoins, en contraste avec l'accroissement mondial, dont le taux est deux fois plus grand dans la seconde par rapport à la première période et dépasse sensiblement le taux sud-est européen. C'est un phénomène bien connu de certains pays ou zones du monde — ce qu'on appelle « l'explosion démographique ».

Pour acquérir une image plus claire des éléments de l'accroissement chez la population du Sud-Est de l'Europe, il faut noter qu'à des taux d'accroissement situés presque à la parité dans les deux périodes correspondent des accroissements complètement différents. Donc, l'accroissement durant la première période a été de 17 millions d'habitants et durant

Tableau n° 3

La population des pays du Sud-Est Européen

	1920		1930		1940		1950		1960		1970	
	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %
Sud-Est Européen	46.980	100,0	55.354	100,0	64.143	100,0	69.518	100,0	82.117	100,0	95.307	100,0
Roumanie	12.400	26,3	14.140	25,6	15.907	24,9	16.311	23,6	18.403	22,4	20.253	21,2
Bulgarie	4.830	10,2	5.733	10,4	6.368	9,9	7.251	10,3	7.867	9,6	8.489	8,9
Yougoslavie	11.870	25,3	13.790	25,0	15.750	24,6	16.346	23,6	18.402	22,4	20.371	21,4
Albanie	780	1,7	830	1,6	1.070	1,6	1.215	1,7	1.607	2,0	2.170	2,4
Grèce	5.300	11,3	6.367	11,5	7.319	11,4	7.566	10,9	8.327	10,1	8.792	9,2
Turquie	11.800	25,2	14.433	25,9	17.729	27,6	20.829	29,9	27.511	33,5	35.232	36,9

la deuxième période de 26 millions. Pour la période complète de 50 ans (1921—1970), la population du Sud-Est européen a doublé son nombre de 47 millions d'habitants à 95 millions (102,1%). Ceci donne un accroissement à peu près égal à celui du monde entier (95/3%), alors que l'accroissement pour l'Europe n'atteint pas même la moitié de ce chiffre (42,2%). Or, la position sur laquelle se situe le Sud-Est du continent montre que, pour la durée envisagée, ses caractéristiques démographiques, bien qu'évoluant dans le sens d'un rapprochement de celles européennes, restent encore plus proches des traits dominants de la moyenne mondiale.

L'étude de la population de chaque pays sud-est européen s'effectuera avec plus de promptitude et de meilleures conclusions comparatistes en partant des données de la statistique courante, qui expriment le chiffre de la population au milieu de l'année. C'est ce que montre le tableau n° 3, établi toujours suivant la division décennale. En nous référant au même intervalle de 50 ans, on constate en tout premier lieu la grande inégalité des pays sud-est européens en ce qui concerne le nombre de leur population. C'est ainsi qu'en 1970 la Roumanie et la Yougoslavie comptent environ 20 millions d'habitants chacune, ce qui représente dans les deux cas 21% du total de la région. La Bulgarie et la Grèce comptent environ 8,5 millions d'habitants, donc une participation de 9% chacune. L'Albanie vient avec environ 2 millions (2,3%). Enfin, la Turquie avec ses 35 millions d'habitants, donne une valeur dépassant le tiers (36,9%) de la population de toute la région. La position de chaque pays reste identique à elle-même durant tout l'intervalle, mais les taux respectifs se modifient dans différents sens.

Tableau n° 4

La densité de la population dans les pays sud-est européens
(habitants par km. carré)

	1930	1950	1970	1970 1930 (%)
Sud-Est Européen	36	45	62	72,7
Roumanie	60	69	85	41,7
Bulgarie	51	65	76	49,1
Yougoslavie	54	64	80	48,2
Albanie	31	42	76	145,2
Grèce	48	57	67	39,6
Turquie	19	27	45	136,8

Pour ce qui est de la densité de la population (tableau n° 4), ses variations sont contenues dans des limites étroites : de 76 à 85 habitants par km carré en 1970 attestés en Roumanie, Yougoslavie, Bulgarie et Albanie. Par rapport à ces pays, la Grèce avec 67 habitants par km carré et la Turquie avec 45 habitants se placent plus bas. C'est la Roumanie qui marque la densité la plus importante pour tout l'intervalle : 60 habitants par km carré en 1930 et 85 en 1970. Au pôle opposé se trouve la Turquie, elle aussi considérée dans tout l'intervalle. Cette densité augmente, dans tous les cas, entre les années 1930—1970 : de 40 à 49% pour

la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce ; presque deux fois et demi pour l'Albanie et la Turquie.

L'accroissement de la population des pays sud-est européens dans cet intervalle s'exprime dans des taux inégaux et avec des tendances diverses (tableau n° 5). Pour la Roumanie, la Bulgarie et la Yougoslavie, le taux d'accroissement varie de 14% à 19% dans la première décennie ; il diminue au cours des périodes suivantes jusqu'à tomber à 8—11% pendant la dernière décade. Ce déclin est encore plus accusé dans le cas de la Grèce : de 20% à 5,6%. Par contre, l'Albanie et la Turquie ont des taux d'accroissement de beaucoup plus élevés et en continuelle ascension : la première depuis environ 13% dans la première décennie à environ 36% dans la dernière ; la seconde de 23% à 28% avec un maximum de 32% durant

Tableau n° 5

L'accroissement par périodes décennales de la population des pays du Sud-Est Européen

(en %)

	1921 — 1930	1931 — 1940	1941 — 1950	1951 — 1960	1961 — 1970	Période avant-guerre 1921 — 1940	Période après-guerre 1951 — 1970	Intervalle 1921 — 1970
Sud-Est Européen	17,8	15,9	8,4	18,2	16,1	36,5	37,2	102,9
Roumanie	14,0	11,3	2,6	12,8	10,1	28,3	24,3	63,4
Bulgarie	18,7	11,1	13,9	8,6	7,9	31,9	17,2	75,8
Yougoslavie	16,2	14,3	3,9	12,6	10,7	32,7	24,6	71,6
Albanie	12,8	21,6	13,9	32,3	35,6	37,6	77,9	178,2
Grèce	20,1	15,0	3,5	10,5	5,6	38,1	16,3	65,9
Turquie	23,1	22,9	17,5	32,1	28,1	50,2	69,4	198,6

la décade 1951—1960. Le taux d'accroissement est sensiblement moins important pendant la période d'après-guerre qu'avant la guerre pour la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce ; pour l'Albanie et la Turquie, l'accroissement devient plus rapide. En effet, si en ce qui concerne la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce la population augmente dans l'intervalle d'un demi-siècle de 66 à 76%, celle d'Albanie et de Turquie triplera presque (178% et 198%).

Dans le cas des pays sud-est européens, la dynamique de la population est l'effet de son mouvement naturel, car le mouvement mécanique, respectivement la migration extérieure ne joue un rôle que pour certains d'entre eux. Aussi l'augmentation du nombre de la population est déterminée par l'accroissement naturel, résultant de la différence entre la natalité et la mortalité. Chacun de ces deux éléments varie selon la période, en fonction du sens et de l'intensité de leur modification. Il s'ensuit que l'explication des rythmes d'accroissement de la population découle

de l'analyse par pays de la natalité et de la mortalité, ainsi que de l'accroissement naturel.

Avant la guerre, la natalité et la mortalité se trouvaient à des niveaux élevés, mais avec une tendance chez la première de descendre plus rapidement que la seconde, entraînant de la sorte la diminution sensible de l'accroissement naturel (tableau n° 6). Cette situation est illustrée par l'évolution des indices respectifs dans l'intervalle 1930—1938. Après la guerre, jusque vers les années 1960, la mortalité diminue de plus en plus,

Tableau n° 6

Le mouvement naturel de la population des pays sud-est européens

P A Y S	Indices annuels pour 1000 habitants												(à 1000 habitants — ^o /100)					
	Natalité						Mortalité						Accroissement naturel					
	1930	1938	1950	1960	1965	1970	1930	1938	1950	1960	1965	1970	1930	1938	1950	1960	1965	1970
Roumanie	34,1	29,5	26,2	19,1	14,6	21,1	19,3	19,1	12,4	8,7	8,6	9,5	14,8	10,4	13,8	10,4	6,0	11,6
Bulgarie	31,4	22,8	25,2	17,8	15,3	16,3	16,2	13,7	10,2	8,1	8,1	9,1	15,2	9,1	15,0	9,7	7,2	7,2
Yougoslavie	33,6	25,9	30,2	23,5	20,9	17,8	19,8	14,9	13,0	9,9	8,8	8,9	13,8	11,0	17,2	13,6	12,2	8,9
Albanie	...	34,7	38,5	43,3	35,2	35,3*	...	17,8	14,0	10,4	9,0	7,5*	...	16,9	24,5	32,9	26,2	27,8*
Grèce	31,3	25,9	20,0	18,9	17,7	16,5	16,3	13,2	7,1	7,3	7,9	8,4	15,0	12,7	12,9	11,6	9,8	8,1

* An 1969

à cause d'un standard de vie plus élevé et, surtout par suite de l'amélioration et du perfectionnement de l'assistance médicale. Cette diminution de la mortalité annihilait dans une large mesure les suites de la baisse marquée de la natalité, ce qui fit que l'accroissement naturel, bien que moins important qu'en 1950, se soit maintenu au niveau des années 1938.

Ayant atteint une limite inférieure, l'indice de mortalité devait se maintenir stationnaire (d'environ 8—9^o/100) durant la dernière dizaine d'années (1961—1970). Par conséquent, l'accroissement naturel était dû à l'évolution de la natalité, bien que légèrement en baisse. La diminution de la mortalité et notamment de la mortalité infantile est l'un des succès sur le plan social des pays sud-est européens les plus frappants et avec de profondes implications démographiques. La stabilisation de cet indice à un niveau pratiquement irréductible confère à la natalité un rôle décisif dans l'accroissement naturel, déterminant implicitement le taux d'accroissement de la population.

Les changements démographiques les plus significatifs pour les pays du Sud-Est européen eurent lieu dans la période d'après-guerre, alors que s'esquissent les lignes de l'évolution actuelle et que commence l'ébauche des tendances futures. Comme nous l'avons vu, un aspect principal réside dans la diminution du taux d'accroissement pendant la dernière décennie (1961—1970) rapportée à la décennie précédente, en contraste avec l'accélération concomitante de l'accroissement à échelle européenne et mondiale. Ceci réclame donc un examen plus poussé du mouvement naturel de la population de chaque pays au cours de cette dernière décennie.

Après une lente diminution — de 26,2^o/100 en 1950 jusqu'à 20,2^o/100 en 1959 — la baisse de la natalité en Roumanie¹⁰ s'accélère à partir de l'année suivante, pour aboutir à un indice très réduit (14,3^o/100) en 1966. Bien que la mortalité ait baissé elle aussi dans le même intervalle jusqu'à une limite assez basse (8,2^o/100) la reproduction naturelle de la population du pays ne pouvait plus être assurée. En effet, l'accroissement naturel de 6,1^o/100, représentant 116.233 personnes par an, ne correspondait plus aux intérêts majeurs de la nation et aux impératifs d'un développement im-

pétueux de l'économie. Dès l'année suivante, les mesures d'ordre social et législatif prises par l'Etat roumain allaient redresser la natalité ; celle-ci montera en 1967 jusqu'à 27,4^o/100 avant de redescendre graduellement à 21,1^o/100 en 1970. Ceci eut pour conséquence la hausse de l'indice annuel d'accroissement : à 18,1^o/100 en 1967 et à 11,6^o/100 en 1970, déterminant autrement dit durant ces années un accroissement de la population de 1,18 millions de personnes, qui firent monter le total de la population du pays à 20.252.541 habitants. Si l'on calcule les indices annuels moyens pour les sous-périodes 1961—1965 et 1966—1970, on constate que pendant la première sous-période la Roumanie détient l'indice de natalité le plus réduit (15,8^o/100) par rapport aux autres pays de la région, alors que dans la seconde elle les dépasse, l'Albanie exceptée, avec un indice de 22,6^o/100 ; l'accroissement naturel de 7,2^o/100 et de 13,3^o/100 se classe aux mêmes rangs (tableau n° 7). Donc, seules la Roumanie et l'Albanie parmi les pays de la région ont enregistré une hausse de ces indices pendant la seconde moitié de la décennie envisagée.

Généralement moins importante qu'en Roumanie, la natalité a diminué en Bulgarie¹¹ d'un taux régulier, descendant de 21^o/100 en 1951 à 17,8^o/100 en 1960 avant de tomber à 14,9^o/100 en 1966 pour se redresser ensuite en montant à 17^o/100 en 1969 et à 16,3^o/100, en 1970. Le redressement de la natalité pendant les quatre dernières années n'a pu atteindre pourtant le niveau souhaité, à cause de l'indice très faible marqué par la nata-

¹⁰ I. Blaga, *La population de Roumanie. Essai démographique, économique et socio-politique*, București, 1972 ; V. Trebici, *Populația României și creșterea economică*. București, Editura Politică, 1971.

C. Ionescu, *Omul, societatea, socialismul*, București, Editura Academiei, 1973.

¹¹ M. Minkov, *Населението и работната сила в България*, Sofia, BAN, 1966.

lité dans le milieu rural, inférieur à celui du milieu urbain, ce qui est l'inverse de la situation normale. Par rapport à une mortalité oscillant de 9,5⁰/₀₀ à 7,9⁰/₀₀, l'accroissement naturel devait tomber lui aussi de 9,7⁰/₀₀

Tableau n° 7

Le mouvement naturel de la population des pays sud-est européens
Indices moyens annuels par périodes quinquennales

(à 1000 habitants - ‰)

P A Y S	Natalité		Mortalité		Accroissement naturel	
	1961 — 1965	1966 — 1970	1961 — 1965	1966 — 1970	1961 — 1965	1966 — 1970
Roumanie	15,8	22,6	8,6	9,3	7,2	13,3
Bulgarie	16,4	16,0	8,2	8,9	8,2	7,1
Yougoslavie	21,6	19,2	9,2	8,8	12,4	10,4
Albanie	38,5	35,1	9,5	8,1	29,0	27,0
Grèce	20,0	17,7	7,9	8,2	9,9	9,5
Europe	18,7	18,0	10,3	10,2	8,4	7,8
Monde	35,1	33,8	15,7	14,0	19,4	19,8
— Pays développés	20,5	18,6	9,0	9,1	11,5	9,5
— Pays en voie de développement	42,0	40,6	18,8	16,1	23,2	24,5

en 1960 à un minimum de 6⁰/₀₀ en 1967, avec une tendance ultérieure de redressement (à 8,3⁰/₀₀ en 1968 et 7,2⁰/₀₀ en 1970), mais moins important que celui de la natalité, à cause des recrudescences concomitantes de la mortalité. Les indices annuels moyens de la natalité, de même que ceux de l'accroissement, sont inférieurs — pendant la première moitié de la décennie — aux indices des autres pays, la Roumanie exceptée ; durant la seconde moitié de cette décennie, ils tiendront encore la dernière place. La modicité de l'indice de natalité a pour conséquence un ralentissement de l'accroissement de la population : pour les cinq dernières années la population du pays n'augmente que de 288.200 personnes, nombre moins important que celui des cinq années précédentes (334.000). En 1970, la population totale du pays est de 8.489.600, par rapport au nombre de 7.867.400 en 1960.

En Yougoslavie¹², l'évolution de la natalité est plus uniforme. Sans marquer de larges oscillations, son fléchissement s'avère progressif et linéaire, depuis un maximum de 30,2⁰/₀₀ en 1950 jusqu'à 23,5⁰/₀₀ en 1960. Au cours de la dernière décennie, elle poursuivra la même courbe descendante pour aboutir à un minimum de 17,8⁰/₀₀ en 1970. Comme la mortalité est stationnaire — entre 8,0 et 9,0⁰/₀₀ — l'accroissement naturel suit de près les indices de natalité, descendant de 13,6⁰/₀₀ à 8,9⁰/₀₀ entre les points limites de la décade envisagée. A part quelques exceptions insignifiantes, aucun de ces indices ne marque des chutes et des redressements spectaculaires. Les indices annuels moyens de la seconde moitié de la dernière

¹² Anižić, Z., *Population changes in Yugoslavia, according to census data*. In : « Yugoslav Survey », 1971, n° 3, p. 1—8.

décennie sont d'environ deux points inférieurs à ceux de la première moitié, se situant par ordre de grandeur après l'Albanie et la Roumanie, alors qu'auparavant ils venaient juste après l'Albanie. La chute de l'accroissement naturel durant les deux dernières années à moins de 10,0‰ périclité la dynamique de la population : son accroissement dans l'intervalle 1966—1970 est moins important que durant les cinq années antérieures. En 1970, la population de la Yougoslavie se chiffrait à 20.371.000 habitants, par rapport aux 18.402.000 habitants de l'année 1960.

C'est l'Albanie¹³ qui accuse l'indice le plus élevé de natalité pour le Sud-Est européen. Cet indice est en hausse incessante : 34,7‰ en 1938 ; 38,5‰ en 1950 ; 43,3‰ en 1960. Il changera de sens à partir de ce moment-là, entamant une courbe descendante sur le parcours de toute cette décennie jusqu'à tomber à 35,3‰ en 1969. En revanche, l'indice de mortalité est assez grand et il se maintiendra tel, bien que suivant une courbe descendante : 15,4‰ en 1951 ; 10,0‰ en 1963 et avec un fléchissement plus marqué (jusqu'à 8,0‰) après cette date. La dynamique de l'accroissement naturel a subi les conséquences de cet état des choses, toutefois — grâce à la natalité — elle bénéficia d'un niveau élevé, et qui continue à monter : 16,9‰ en 1938 ; 24,5‰ en 1950 et 32,9‰ en 1960. Au cours de la dernière décennie, il commencera à descendre, dans le sillage de l'indice de natalité, se situant après 1965 à 26—28‰. La moyenne annuelle des indices de natalité et d'accroissement pour les deux sousdivisions de la dernière décennie sont cependant de beaucoup plus importants en Albanie que ceux des autres pays de la région — remarque également valable d'ailleurs pour toutes les périodes étudiées. Néanmoins, ils marquent leur première regression durant cette dernière décade, s'inscrivant de la sorte sur la courbe descendante de l'ensemble de cette région. Grâce à une grande natalité, l'accroissement de la population d'Albanie suit un rythme rapide, de 15,4 % dans les années 1960—1965 et de 11,7‰ en 1966—1970. La population totale de l'Albanie en 1969 est de 2.079.800 habitants, dépassant de 70,6 % le chiffre des années 1950.

En Grèce¹⁴, le mouvement naturel de la population revêt deux traits distincts : un niveau moyen de natalité, avec une lente regression au cours de la période d'après-guerre — de 20,0‰ en 1950 à 18,9‰ en 1960 et 17,4‰ en 1969 ; une mortalité minime, stable pour toute la période envisagée, car ses oscillations ne dépassent guère 8,4‰ — 7,0‰. Vu les circonstances, l'accroissement naturel n'est pas très accusé, évoluant avec de faibles variations : 12,9‰ en 1950, 11,6‰ en 1960 et 9,3‰ en 1969. L'infléchissement plus marqué ne se dessine qu'au cours de la dernière année (1970) pour les deux séries d'indices, à savoir : 16,5‰ et 8,1‰. Il est intéressant de mentionner qu'avant la guerre la natalité arrivait à des valeurs beaucoup plus importantes — avec un indice moyen de 28,3‰ dans l'intervalle des années 1931—1938 ; de même, la mortalité, qui était de 15,7‰. Aussi, l'accroissement de 12,6‰ ne dépassait pas celui de la première période de l'après-guerre, quand la Grèce a connu

¹³ J. Dibra, *La population d'Albanie d'après les recensements de 1955 à 1960*. In : « Population », Paris, 1965, n° 2, p. 253—264.

¹⁴ S. Agapitidis, *L'évolution de la population de la Grèce : les facteurs de la reproduction*. In : « Population », Paris, 1969, n° 6, p. 1161—1168 ; B. Kayser, *Géographie humaine de la Grèce*, Paris, 1964.

le phénomène spécifique de la relance démographique. Cette stabilité relative est due au fait que ses indicateurs démographiques s'étaient situés depuis quelque temps déjà sur le même rang que ceux des pays développés ; jusqu'à un certain point, il s'agit aussi d'un résultat de l'émigration. Au cours de la dernière décennie, la natalité se place à un niveau plus bas qu'aux années précédentes, sans marquer, toutefois, les chutes caractéristiques aux autres pays de la région ; il y a même quelques accroissements durant certaines années. L'indice moyen de natalité de la seconde période de cette décennie est pratiquement égal à celui de la première période, mais l'indice de l'accroissement diminue en quelque sorte (de $9,9\%$ à $9,5\%$) à la suite d'une mortalité élevée. Par conséquent, la population de la Grèce évolue dans le cadre des tendances générales de la région, mais dans une mesure beaucoup plus atténuée. Par le rang de ces indices, la Grèce se situe après les autres pays, exceptant la Bulgarie. En 1970, la population de la Grèce se chiffrait à 8.792.806 habitants, avec un accroissement net de 465.401 âmes au cours des dernières 10 années, chiffre inférieur de 375.000 âmes à l'accroissement naturel total pendant cette période. La différence doit être mise sur le compte de l'émigration, qui a, dans ce pays, une influence sensible sur le nombre de la population ¹⁵.

En ce qui concerne la Turquie ¹⁶, nous manquons de données relatives au mouvement naturel de sa population, mais d'autres indicateurs révèlent le haut niveau de l'accroissement naturel, donc de la natalité ; le premier parmi ces indicateurs est le rythme élevé de l'accroissement de la population. A en juger d'après ce rythme, on constate qu'avant la guerre, de même qu'après la guerre, la natalité se situait à un niveau égal à celui de l'Albanie, sauf pour la dernière décennie quand, contrairement à ce qui s'est passé en Albanie, son indice de natalité descend sensiblement, suivant en ceci les autres pays du Sud-Est de l'Europe. L'indice élevé de natalité est également reflété par la distribution de la population par groupes d'âges : la valeur de l'indice de la jeunesse de 0 à 14 ans est en Turquie plus grande que dans tout autre pays de la région. Grâce à l'accroissement naturel, la population de la Turquie a augmenté en nombre au cours de la période d'après guerre avec 14,4 millions (69,4 %), comptant en 1970 35.232.000 habitants.

Si l'on compare les indices annuels moyens du mouvement de la population dans les pays sud-est européens au cours des deux moitiés de la dernière dizaine d'années (1961—1970) avec les indices similaires sur le plan européen et sur le plan mondial, on arrive à quelques constatations susceptibles de jeter un jour plus clair sur la situation de ces pays (Tableau n° 7). L'indice de natalité oscille pour la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce autour de l'indice européen moyen — $18,3\%$, mais il est de beaucoup inférieur à l'indice mondial général — $34,5\%$, où il se range dans la catégorie des pays développés — $19,5\%$, laissant beaucoup en arrière les pays en voie de développement — $41,3\%$. Tout au contraire, l'indice de l'Albanie et, sans aucun doute, celui de la Turquie aussi, se

¹⁵ X. Zolotas, *International labor migration and economic development. With special reference to Greece*, Athens, Bank of Greece, 1966.

¹⁶ H. Cillov, *La population totale et la population active de la Turquie d'après les recensements*. In : « Population », Paris, 1957, n° 1, p. 93—102.

placent au même niveau que l'indice mondial, approchant de près celui des pays en voie de développement. Le fléchissement de la natalité pendant la seconde partie de la dernière décennie est chez tous les groupes parallèle à la direction de celle-ci sur le plan mondial, comme sur le plan européen, bien que dans ce dernier cas il soit moins accusé.

L'indice de mortalité dans le Sud-Est de l'Europe est inférieur à la moyenne du continent (environ $10,0\%$), approchant en ceci le niveau du groupe des pays développés et s'écartant sensiblement de la moyenne mondiale ($15,0\%$), surtout de celle des pays en voie de développement ($17,5\%$). Digne d'être retenu s'avère le fait que la régression de l'indice de mortalité jusque vers sa limite inférieure est un trait commun à tous les pays sud-est européens, y compris ceux avec une haute natalité, ce qui les distinguent radicalement, sous ce rapport, des pays en voie de développement.

L'accroissement naturel de la population s'exprime — de même que la natalité — dans des indices différents d'un pays à l'autre : chez les quatre pays mentionnés il se situe dans le proche voisinage de l'indice européen ($8,0\%$) et de celui des pays développés ($10,5\%$), loin derrière l'indice mondial ($19,6\%$) et encore plus loin de l'indice caractéristique des pays en voie de développement ($23,8\%$). Pour l'Albanie et la Turquie, cet indice — notamment en raison de la diminution de l'indice de mortalité — est supérieur au niveau mondial, dépassant même l'indice des pays en voie de développement. Au point de vue dynamique, les indices d'accroissement sont en baisse pendant la dernière décennie chez tous les pays de la région, exceptant la Roumanie. Ils suivent en ceci l'indice européen et celui des pays développés, mais sont orientés dans une direction contraire à celle des indices mondiaux et des pays en voie de développement, qui montent grâce à la diminution prononcée de la mortalité.

Une importance toute particulière sur le plan démographique présente la distribution de la population par catégories d'âge, car l'âge est un facteur conditionnant toute une série de phénomènes (fécondité, mortalité, etc.), avec de profondes implications économiques et sociales par rapport aux activités productives de la population¹⁷. L'analyse de la population d'après la structure d'âge opère avec trois groupes, à savoir : la population jeune (0—14 ans); la population adulte (15—59 ans), qui constitue l'élément productif; la population âgée (de 60 ans et plus). Ce qui détermine en tout premier lieu la configuration de cette structure par catégories d'âge est le niveau de la natalité, ainsi que dans une certaine mesure l'intensité de la mortalité. Un poids élevé des groupes des jeunes et des âgés exercera une « pression » sur la population adulte; le rapport de dépendance qui exprime cette « pression » se modifie en fonction des changements de structure : la hausse du poids de la population âgée et la baisse du poids des jeunes, suivant à une diminution de la natalité, détermine une structure caractérisée par le « vieillissement démographique ». C'est un processus spécifique des sociétés économiquement développées.

¹⁷ *Sex-age composition of the urban and rural population of the world, major areas and individual countries in 1960*, United Nations, Population Division, Working paper n° 44, March 1972.

Le rôle décisif de l'indice de natalité sur le rapport entre les groupes d'âge est confirmé par la structure de la population des pays du Sud-Est européen, considérée de ce point de vue-là. Par exemple, dans les pays avec un niveau moins élevé de la natalité — la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce — le poids du groupe de la jeunesse se maintient dans les limites de 25–30% du nombre total de la population, avec une tendance générale de descendre encore plus bas (Tableau n° 8). En revanche, là où les indices de natalité et les rythmes d'accroissement attestent des valeurs élevées, c'est-à-dire en Albanie et en Turquie, la population jeune atteint 38–42% du nombre total, sans cesser d'augmenter; par exemple, en Turquie cette population jeune augmente de 38,3% en 1950 à 41,9% en 1965.

Tableau n° 8

La structure de la population des pays sud-est européens par groupes d'âge

P A Y S	Année	Groupes d'âge (en %)		
		0–14 ans	15–59 ans	60 ans et plus
Roumanie	1956	27,5	62,6	9,9
	1966	26,0	61,7	12,3
	1969	25,9	60,8	13,3
Bulgarie	1956	26,6	62,8	10,6
	1965	23,9	62,9	13,2
	1968	23,2	62,7	14,1
Yougoslavie	1953	30,5	60,6	8,9
	1961	31,1	58,9	10,0
	1967	28,9	59,8	11,3
Albanie	1950	38,6	52,1	9,3
	1955	38,8	52,3	8,9
Grèce	1951	28,3	61,8	9,9
	1961	26,8	61,1	12,1
	1968	25,2	60,6	14,2
Turquie	1950	38,3	55,6	6,1
	1955	39,4	53,1	7,5
	1960	41,2	52,2	6,6
	1965	41,9	51,1	7,0
Europe	1965	25,4	64,1	10,5
Monde	1965	37,4	57,6	5,0

Plus stable, la catégorie des adultes marque une tendance à descendre, tout en s'équilibrant avec les deux autres groupes. Pour les pays de la première catégorie, son poids oscille autour de 60% du total de la population, avec une légère tendance à descendre; en Albanie ce poids se situe vers 50% et en Turquie au même niveau, avec une baisse plus accusée de 55,6% en 1950 à 51,1% en 1965. La baisse

du poids spécifique de la population adulte pose toute une série de problèmes d'ordre économique et social. En effet, sa double tâche — de veiller aux besoins des deux autres catégories : d'une part, il lui faut subvenir à l'entretien des jeunes non encore intégrés dans un travail productif et réclamant de grandes dépenses aussi pour leur éducation et leur instruction ; d'autre part, la catégorie des gens âgés, généralement inaptes à tout travail productif, pèse, de ce fait, plus lourdement sur elle. En ce qui concerne le groupe de populations âgées, sa proportion est en hausse d'environ 10% à 14% en Roumanie, Bulgarie et Grèce et un peu moins en Yougoslavie. C'est là l'effet du prolongement de la durée de la vie en général et d'une natalité modérée. La population de ces pays manifeste, à des degrés divers, une tendance de vieillissement démographique. En Turquie, le poids de ce groupe est moins important, descendant de 7,5% en 1955 à 7,0% en 1965 ; l'explication du phénomène réside dans le niveau et l'évolution des indices du mouvement naturel de sa population. La Turquie, grâce à son indice élevé de natalité, est le pays avec « la plus jeune population » de la région, fait qui exerce une sérieuse « pression » économique sur la catégorie adulte, dont le chiffre est, toutes proportions gardées, moins important que celui des autres pays.

Par rapport aux données moyennes sur les plans européen et mondial de l'année 1965, on constate l'ébauche de la même division du Sud-Est européen : la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce attestent des indices similaires à ceux de l'Europe : par contre, l'Albanie et la Turquie sont plus proches des indices mondiaux, qui reflètent la prépondérance des pays sous-développés. Nous aurons donc, dans le cas de la première catégorie de pays, un poids du groupe jeune dépassant de peu la moyenne européenne (25,4%), le poids du groupe adulte — de quelque points moins important, et le poids du groupe des âgés — un peu plus grand — c'est-à-dire 12-13% par rapport au taux de 10,5%. Ces oscillations impriment aux pays respectifs les caractéristiques d'un développement moins poussé que celui de la moyenne européenne, sauf dans le cas du dernier groupe, qui — comparativement — se présente mieux. Dans le cas de l'Albanie et de la Turquie, le poids de l'ensemble des groupes extrêmes (population âgée et population jeune) sont plus élevés que les moyennes mondiales (57,6% et 37,4%), ce qui rapproche ces pays de la situation démographique des pays en voie de développement. Le poids plus grand de la population âgée dans tous les pays de la zone concernée exprime le phénomène d'un accroissement naturel plus marqué à l'époque respective, ainsi qu'une durée de vie plus longue.

On peut donc affirmer pour conclure qu'en ce qui concerne le mouvement naturel de la population, les pays du Sud-Est de l'Europe se divisent en deux groupes. D'une part la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce, dont les indices présentent des caractères communs avec ceux des pays développés, ainsi qu'avec les indices européens ; d'autre part l'Albanie et la Turquie, dont les indices de natalité et d'accroissement naturel sont similaires à ceux des pays en voie de développement. Bien qu'à des niveaux différents, les indices dynamiques des populations sud-est européennes poursuivent en général un même sens que les indices européens et mondiaux, à quelques exceptions près (celles

déjà mentionnées). La Roumanie s'écarte jusqu'à un certain point de ce schéma général, suite aux mesures prises pour la protection de la natalité. Aussi, la montée de son indice de natalité au cours de la seconde moitié de la dernière décennie a-t-elle déterminé, comme de juste, l'accroissement respectif de la population.

Nous avons présenté plus haut les traits spécifiquement démographiques de la population des pays sud-est européens. Mais tout aussi révélatrices sont les caractéristiques sociales, économiques et territoriales de la population. Il semble donc tout à fait justifié de compléter cette étude d'une analyse de la structure sociale, des indicateurs démo-économiques, des courants migratoires, du réseau des localités, du processus d'urbanisation. Cela achevera d'une manière édificatoire le tableau de la population du Sud-Est européen, avec ses profondes changements dynamiques et structuraux de l'après-guerre.

LE PROBLÈME DU POUVOIR DANS L'INSURRECTION NATIONALE ARMÉE ANTIFASCISTE ET ANTIIMPÉRIALISTE EN ROUMANIE*

V. LIVEANU

Dans la préparation et le déclenchement de l'insurrection, dans ses documents à caractère de programme, dans les pourparlers menés par les différents partis et groupements qui ont prêté leur appui à l'accomplissement de l'acte du 23 Août 1944, le problème du pouvoir s'est posé de façon particulièrement concrète, bien qu'indirectement, quant à déterminer la composition du nouveau gouvernement qui allait remplacer celui d'Antonescu et la forme d'Etat à instaurer, une fois la dictature militaire-fasciste écartée.

La ligne de la lutte *armée* pour libérer la Roumanie de la domination fasciste a été élaborée et préconisée pour la première fois par le Parti Communiste Roumain. Cette ligne a été exposée dans la plate-forme du front unique national proposée par le Comité Central du Parti Communiste Roumain à tous les partis, aux groupements et aux personnalités politiques, à tous les patriotes. La résolution du C.C. du P.C.R. du 6 septembre 1941 soulignait l'attachement des communistes à leur but final — mais aussi leur renonciation, dans les conditions existantes, à tout mot d'ordre ou à toute action susceptibles de les séparer des autres formations politiques antihitlériennes¹. La plate-forme stipulait au III^e point : « *Le renversement du gouvernement et du régime militaire-hitlérien traître de la patrie ayant en tête Antonescu, le valet d'Hitler. Pour un gouvernement de l'indépendance nationale* composé des représentants de toutes les forces patriotiques »². La plate-forme révélait que le programme de ce gouvernement devait inclure la garantie de la participation de la Roumanie à la guerre antihitlérienne, la reconquête de l'indépendance nationale et l'annulation du diktat de Vienne, l'instauration d'un régime démocratique.

* Communication présentée à la session scientifique de 17—18 juin 1974 de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes.

¹ *Documente din istoria Partidului Comunist din România*, București, 1951, p. 326—327.

² *Ibidem*, p. 325.

Pour ce qui est du problème touchant le gouvernement il est à faire au moins trois observations :

1. Le parti communiste considérait que l'accomplissement des objectifs d'ordre national, antifasciste, antiimpérialiste, à l'époque de l'ordre du jour, réclamait la constitution d'un gouvernement nouveau, patriotique, antihitlérien. Cette orientation allait entrer en conflit avec celle des partis national-paysan et national-libéral de Brătianu qui préféreraient laisser la rupture avec l'Allemagne hitlérienne à la charge du gouvernement d'Antonescu lui-même. Selon la conception de ces partis, il était préférable que la dictature fasciste soit écartée seulement après que cette dernière eût conclu par elle-même l'armistice avec les Nations Unies ³.

2. Le contexte de la plate-forme à laquelle étaient invitées à adhérer toutes les formations politiques révélait que par le groupement dans le gouvernement de *toutes* les forces patriotiques, on visait en tout premier lieu à y faire inclure les représentants de *tous* les partis politiques antifascistes. Le parti communiste préconisait donc un gouvernement antifasciste composé en premier lieu des représentants directs des partis, orientation qui s'opposera à celle des partis national-paysan et national-libéral de Brătianu qui, pour parer à un éventuel refus du gouvernement d'Antonescu de faire sortir lui-même le pays de la guerre hitlérienne, optaient pour un gouvernement de généraux ⁴.

3. Finalement, la clause citée de la plate-forme du 6 septembre 1941 était particulièrement importante par le fait qu'elle équivalait à la revendication suivant laquelle au gouvernement antifasciste devaient être représentés le parti communiste et les formations qui lui étaient proches. On n'y formulait pas la revendication d'un gouvernement où le parti communiste et en général les représentants de la classe ouvrière et de la paysannerie détiennent une place *prépondérante*, mais l'on demandait la constitution d'un gouvernement où les communistes *participent* aux côtés d'autres formations politiques antihitlériennes.

Relativement à la question touchant la forme d'Etat, il nous faut remarquer que la plate-forme du 6 septembre 1941 ne contenait aucune référence à la monarchie et on ne posait non plus le problème de la proclamation de la république (soulevé, par exemple, dans le manifeste du 10 septembre 1940 du C.C. du P.C.R. intitulé « Notre point de vue », qui précisait la position des communistes envers le renversement de la dictature royale, envers le diktat de Vienne et envers l'instauration de la dictature militaire-fasciste) ⁵. Vu que la plate-forme du C.C. du P.C.R. du 6 septembre 1941 était adressée à *toutes* les personnalités politiques prêtes à militer pour l'un ou l'autre de ses objectifs nationaux ⁶, antifascistes

³ Voir ci-dessous, p. 475, 478, 480 — 481.

⁴ Voir ci-dessous, p. 477 — 480.

⁵ *Documente din istoria Partidului Comunist din România...*, le fac-similé des pp. 310 — 311.

⁶ *Ibidem*, p. 325.

et antiimpérialistes révèle, à notre avis, que dès cette période-là le parti communiste aurait été d'accord de collaborer avec le roi lui-même suivant la ligne d'une action antihitlérienne.

La plate-forme du C.C. du P.C.R. du 6 septembre 1941 impliquait, donc, en fait, l'instauration d'un pouvoir exercé par les représentants de toutes les classes et les couches sociales intéressées à la liquidation du fascisme, soit aussi bien par les représentants de la classe ouvrière, de la paysannerie, de la petite bourgeoisie des villes, que par ceux de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers non-fascistes. Le contexte de la plate-forme révélait que les objectifs du pouvoir d'Etat préconisés à l'époque par les communistes, sans consister dans la modification des rapports de production, devaient suivre la ligne des transformations antifascistes : la libération de la domination fasciste, le retournement des armes contre l'Allemagne, la création des conditions requises pour l'instauration d'un régime bourgeois-démocratique.

Le problème de la constitution du gouvernement fut soulevé derechef dans la résolution adoptée par le C.C. du P.C.R. en juin 1943 après l'autodissolution du Komintern et dans la conjoncture de l'aggravation de la crise de régime fasciste de Roumanie, de l'accroissement de la résistance antihitlérienne. Dans la résolution de juin 1943 du C.C. du P.C.R., l'on a proposé une plate-forme pour la création du front patriotique antihitlérien comportant des objectifs similaires à ceux inclus dans la plate-forme de septembre 1941. Le IV^e point de la plate-forme de juin 1943 stipulait « *le renversement du gouvernement et du régime hitlérien du traître de la patrie Antonescu, la constitution d'un gouvernement vraiment national réunissant les représentants de tous les partis et de toutes les organisations patriotiques* »⁷. On constate que la plate-forme de juin 1943 révélait de manière plus claire et plus précise que par la formation d'un gouvernement groupant les représentants de toutes les forces patriotiques, le parti communiste envisageait la constitution d'un gouvernement incluant tous *les partis* et toutes les organisations patriotiques. Le contenu des stipulations de la plate-forme proposée par le P.C.R. en juin 1943, très rapproché de celui de la plate-forme de 1941 impose pour ce qui est du problème abordé les mêmes conclusions que celles formulées ci-dessus en ce qui concerne la plate-forme précédente.

La résolution de juin 1943 du C.C. du P.C.R. contenait cependant une précision nouvelle par rapport à celle du 6 septembre 1941, à savoir la proposition concernant la constitution d'un *Comité national de lutte pour la libération du pays* qui devait réunir toutes les forces antihitlériennes sans distinction de parti ou de religion⁸. Il était donc tout à fait naturel que le gouvernement qui allait être instauré après l'écartement de la dictature militaire-fasciste aurait dû constituer une émanation du comité national pour la libération du pays.

Comme on le sait, à la plate-forme du front patriotique antihitlérien proposée par le P.C.R. en juin 1943 ont adhéré l'Union des Patriotes,

⁷ *Ibidem*, p. 349.

⁸ *Ibidem*, p. 348.

le Front des Laboureurs, le Parti Socialist Peaysan, le Madosz. Conformément à la clause de la plate-forme mentionnée, toutes ces formations, soit la classe ouvrière, la paysannerie, la petite bourgeoisie des villes, indépendamment de leur nationalité, auraient dû avoir leurs représentants au gouvernement antihitlérien, même si elles n'avaient pas la majorité.

Un moment de portée essentielle pour la coalition de toutes les forces antihitlériennes opposées à Antonescu a été constitué par la création, fin d'avril 1944, du Front Unique Ouvrier préconisée par le Parti communiste dès le mois de décembre 1921. Le manifeste publié par le Front Unique Ouvrier en l'honneur du 1^{er} Mai 1944 présentait les objectifs de l'action commune du Parti Communiste Roumain et du Parti Social Démocrate (P.S.D.) — objectifs qui reliaient les revendications à caractère national, antifasciste et antiimpérialiste (le retournement des armes contre l'Allemagne hitlérienne, la reconquête de l'indépendance nationale, l'instauration d'un régime démocratique) à des revendications spécifiques à la classe ouvrière (la liberté d'organisation, l'élévation immédiate du standard de vie), mais sans poser le problème du changement des rapports de production ou de la forme d'Etat monarchique. Le manifeste lançait, entre autres, un appel au « renversement du gouvernement d'Antonescu, à la formation d'un gouvernement national réunissant les représentants de toutes les forces antihitlériennes »⁹. Ce qui signifiait que le Parti social-démocrate s'était rallié au point de vue du parti communiste conformément auquel le nouveau gouvernement qui allait remplacer celui d'Antonescu devait grouper des partis et des organisations politiques et de masse, notamment *toutes* les formations antihitlériennes, donc aussi les représentants des partis réunis dans le Front Unique Ouvrier.

Les appels du Front Unique Ouvrier à la lutte antifasciste, patriotique s'adressaient à *toutes* les classes et à toutes les couches sociales, ce qui impliquait également la représentation dans le gouvernement de toutes les classes et couches sociales, inclusivement du prolétariat et de toutes les couches laborieuses.

Quant au *programme* du gouvernement, le manifeste révèle que celui-ci devait stipuler la paix immédiate (en fait, l'armistice immédiat) avec les Nations Unies, la participation à la guerre antihitlérienne, l'alliance avec l'Union Soviétique, l'instauration d'un régime de démocratie et d'indépendance nationale, à même de permettre à la classe ouvrière la satisfaction de revendications spécifiques mais compatibles avec le régime bourgeois.

Le 26 mai 1944, le P.C.R. et les formations qui avaient adhéré au Front Patriotique Antifasciste aussi bien que le P.S.D. ont signé avec le parti national libéral de Tătărăscu et le group national-démocratique un accord concernant la formation de « la coalition national-démocratique » pour assurer la libération de la Roumanie de la domination fasciste, le renversement de la dictature fasciste et l'instauration d'un régime démocratique, le ralliement à la guerre antihitlérienne, la conclusion de l'armistice avec les Nations Unies et l'alliance avec l'Union Soviétique¹⁰. On

⁹ *Ibidem*, p. 357.

¹⁰ « Drapelul », 3 juillet 1945.

ne sait pas si cet accord s'est référé explicitement aussi à la composition du futur gouvernement qui devait accomplir ces desiderata.

La constitution, le 20 juin 1944, du Bloc National Démocrate (B.N.D.) entre les partis communiste, social démocrate, national paysan, national libéral de Brătianu a joué un rôle particulièrement important dans la coalition de toutes les forces capables de contribuer à la liquidation de la domination fasciste. Pendant les années précédentes, les leaders des deux derniers partis avaient repoussé les propositions des communistes de collaborer à une action antihitlérienne concertée.

La situation désastreuse du régime fasciste, aggravée encore davantage par le déplacement du front au nord de la Moldavie, la pression de l'état d'esprit et des remous du peuple qui désirait voir la Roumanie sortir sans plus tarder de la guerre hitlérienne, l'urgence de trouver une solution permettant d'éviter la transformation de la Roumanie en théâtre de guerre et favoriser son ralliement aux Nations Unies et la réintégration du nord de la Transylvanie à la patrie, la crainte de l'action indépendante du parti communiste, tous ces facteurs ont poussé les leaders des principaux partis politiques à accepter la constitution du Bloc National Démocrate. En outre, le débarquement anglo-américain en Normandie a été interprété par les dirigeants des deux partis comme un indice que les occidentaux n'enverront pas leurs troupes au sud-est de l'Europe, laissant cette partie du continent dans la zone d'opérations des armées soviétiques¹¹.

Comme nous l'avons déjà relevé, les leaders des partis national paysan et national libéral de Brătianu auraient préféré que ce soit Antonescu lui-même qui assumât la tâche de rompre avec l'Allemagne et de signer l'armistice avec les Nations Unies. Dans une déclaration écrite déposée en 1946 au tribunal devant lequel ont comparu les membres du gouvernement d'Antonescu et publiée dans l'officieux du parti national paysan, Ion Mihalache révélait qu'au printemps 1944, lui et Iuliu Maniu avaient opiné que « le gouvernement (Antonescu) était le plus indiqué à exécuter le coup militaire (contre l'Allemagne), vu qu'il disposait de l'armée tout entière et de tout l'appareil d'Etat. Que si le gouvernement se refusait à le faire, nous, l'opposition, nous l'aurions fait, lui s'étant obligé de nous prêter tout son appui »¹².

Cette position des dirigeants des deux partis « historiques » — comme il ressort des documents des Archives du Ministère des Affaires Etrangères — a été exposée d'ailleurs par Barbu Știrbei le 17 mars 1944 lors de sa première rencontre au Caire avec les représentants des trois puissances alliées. Il y déclara que Ion Antonescu essayait d'établir des contacts avec les alliés en vue de faire sortir la Roumanie de la guerre et que « l'opposition » (les dirigeants des deux partis) « n'a jamais cessé de plaider en faveur de ce développement », considérant qu'elle devait appliquer elle-même les mesures requises pour la sortie de la guerre seulement au cas où « au moment crucial le gouvernement d'Antonescu aurait hésité à

¹¹ A. Cretzianu, *The Roumanian Armistice Negotiations: Cairo 1944*, dans le « Journal of Central European Affairs », n° 3, 1951, p. 253.

¹² « Dreptatea », 18 mai 1946. I. Maniu était président et I. Mihalache, viceprésident du Parti national paysan.

le faire »¹³. Ultérieurement, les dirigeants des deux partis ont opiné pour diverses variantes de conclusion de l'armistice avec les Nations Unies, ce qui ne les a pas empêchés pourtant de revenir à celle de la conclusion de l'armistice par Antonescu.

Mais au moment de la signature de l'accord sur la constitution du B.N.D., Iuliu Maniu et Dinu Brătianu ne réussirent pas à imposer ce point de vue. L'accord stipulait la conclusion de l'armistice en application des conditions imposées par les alliés, la libération du pays de l'occupation allemande, le rétablissement de la souveraineté nationale et le ralliement de la Roumanie aux Nations Unies et « dans ce but : la liquidation de l'actuel régime de dictature et son remplacement par un régime constitutionnel-démocratique »¹⁴.

Donc, en opposition avec la tendance des leaders des partis national-paysan et national-libéral à persuader Antonescu de rompre avec l'Allemagne, l'accord sur la création du B.N.D. consignait que l'écartement du gouvernement d'Antonescu représentait la condition nécessaire, préalable, de la sortie du pays de la guerre hitlérienne.

En outre, il nous faut souligner que l'accord sur la constitution du B.N.D. — où le maintien de la monarchie était sous-entendu — ne précisait pas la composition du gouvernement qui devait remplacer celui d'Antonescu. Ce n'était pas là une omission fortuite, mais une conséquence du fait, sur lequel nous reviendrons, qu'entre les deux partis bourgeois et les deux partis du Front Unique Ouvrier avaient surgi dans cette question des divergences importantes. D'ailleurs, l'accord de constitution du Bloc National Démocrate contenait un post-scriptum où il était mentionné que les délégués du P.C.R. et du P.S.D. avaient demandé également l'admission au Bloc de l'Union des Patriotes, du Front des Laboureurs et du Parti Socialiste Paysan¹⁵. Cette proposition fut repoussée par le Parti National Paysan et le Parti National-Libéral de Brătianu qui essayaient d'empêcher que les trois formations étroitement liées au P.C.R. puissent s'affirmer dans la vie politique du pays et entrer dans le gouvernement que l'on envisageait de former après le renversement de la dictature militaire-fasciste.

Une étape particulièrement importante dans la coalition des forces antihitlériennes a été constituée par l'accord intervenu entre le P.C.R. et les milieux du palais. Des contradictions se rattachant à la lutte pour la primauté dans l'Etat opposaient depuis longtemps déjà le roi et le « dirigeant » fasciste du pays, le général Ion Antonescu. En 1940—1942 le roi a validé certaines actions du gouvernement d'Antonescu, mais, ultérieurement, les contradictions qui les opposaient s'aggravèrent. Les milieux du palais considéraient que pour éviter que l'écroulement du régime d'Antonescu entraîne celui de la monarchie, il fallait que le roi se désolidarise ouvertement de la dictature militaire-fasciste et de la participation de la Roumanie à la guerre hitlérienne, qu'il agisse pour lui mettre un terme. Quant aux communistes, ils estimaient qu'un accord avec

¹³ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, dos. n° 71/1939 E 9 XX. Copie d'après la minute de la séance du 17 mars 1944.

¹⁴ « România Liberă », 10 août 1944.

¹⁵ *Ibidem*.

la monarchie faciliterait le soulèvement du peuple tout entier et surtout des dirigeants militaires, soit de l'armée dans son ensemble à l'action armée contre les hitlériens ¹⁶.

En avril 1944, lorsque le contact entre le P.C.R. et le palais fut définitivement établi, le représentant des communistes, L. Pătrășcanu, précisa que son parti conservait ses principes républicains, mais à ce moment-là il ne considérait pas la forme d'Etat — république ou monarchie — comme un problème à l'ordre du jour, se déclarant prêt à collaborer avec le roi pour faire sortir le pays de la guerre contre les Nations Unies ¹⁷. Lors d'une séance du 28 juin 1944, répondant à une question des représentants du palais relativement à l'attitude des communistes envers la monarchie après la liquidation de la dictature fasciste, E. Bodnaraș déclara que le P.C.R. collaborera avec le roi tant que celui-ci prêterait son appui à l'œuvre de démocratisation et d'accomplissement de la justice sociale, mais qu'il ne pouvait pas garantir la même chose pour ses successeurs ¹⁸. Le roi se déclara satisfait de la réponse parce qu'il voyait dans la collaboration avec les communistes l'unique solution pour sauvegarder le trône.

Dans la séance des 13—14 juin 1944 à laquelle ont pris part les représentants du P.C.R., du palais, des généraux et des officiers supérieurs antihitlériens, l'on aboutit à un accord en ce qui concerne les objectifs de l'action armée : le renversement de la dictature fasciste, la sortie de la guerre hitlérienne, la participation à la guerre contre l'Allemagne fasciste.

Quant à la composition du gouvernement à même d'assurer la réalisation de ces objectifs, on ne réussit à prendre aucune décision. On examina seulement trois variantes : 1) la formation d'un gouvernement présidé par Iuliu Maniu, réunissant les représentants de tous les partis du B.N.D. ; 2) la formation d'un gouvernement groupant les représentants de tous les partis du B.N.D. présidé par un général ; 3) la formation d'un gouvernement de généraux avec la représentation des partis du B.N.D. ¹⁹.

Il en ressort que le P.C.R., pour faciliter la coalition de toutes les forces antihitlériennes et pour attirer la monarchie et les principaux partis bourgeois à l'accomplissement des objectifs antifascistes à l'ordre du jour, ne soulevait pas pour le moment le problème de la proclamation de la république et acceptait que la présidence du gouvernement, et partant, que la majorité dans le gouvernement appartienne aux représentants de la bourgeoisie. En outre, il acceptait que les formations politiques antérieurement alliées à lui, exception faite du P.S.D., ne soient pas représentées au gouvernement. Mais le parti communiste soutenait avec fer-

¹⁶ A propos de l'accord intervenu entre le P.C.R. et la monarchie durant la période avril—août 1944, voir V. Liveanu, *Partidul Comunist și monarhia (1944—1947)* — dans « Studii », n° 6, 1972.

¹⁷ « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944. Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 194, f. 13.

¹⁸ Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond manuscrits, dos. 1436 (Les souvenirs du général C. Vasiliu-Râșcanu).

¹⁹ Archives du C.C. du P.C.R. fond 1, année 1944, dos. 58, 204.

meté qu'au gouvernement devaient être représentés tous les partis du B.N.D., donc, aussi les représentants de la classe ouvrière. Dans la séance des 13—14 juin on n'aboutit à aucune décision dans le problème touchant la constitution du gouvernement, vu que l'on connaissait déjà l'attitude de I. Maniu, appuyé par D. Brătianu, lesquels se prononçaient en faveur d'un gouvernement composé de généraux²⁰.

Au cours de la séance des 13—14 juin 1944 et d'autres conférences des représentants du P.C.R. et des officiers antihitlériens qui ont pris part à la préparation de l'insurrection, l'on a prévu l'arrestation des ministres et d'autres dignitaires du régime d'Antonescu, l'écartement ultérieur des éléments fascistes de l'appareil d'Etat et non pas la liquidation immédiate de l'ancien appareil d'Etat, mais, au contraire, *l'utilisation* de celui-ci, en premier lieu de l'armée et de la gendarmerie, pour la lutte contre l'Allemagne hitlérienne²¹, ce que l'on a d'ailleurs réalisé. Le Parti Communiste Roumain ainsi que le Parti Social Démocrate qui, après le 20 juin 1944 ont continué de collaborer avec le Front des Ouvriers, l'Union des Patriotes et le Parti Socialiste Paysan se prononçaient, par exemple, par le manifeste du Front Unique Ouvrier, de juillet 1944, pour la constitution d'un gouvernement composé des représentants de toutes les forces antihitlériennes, soit des représentants des partis du Bloc National Démocrate et des formations antihitlériennes avec lesquelles le P.C.R. et le P.S.D. avaient conclu des accords de collaboration²².

En opposition avec cette orientation, lors d'une conférence organisée le 24 juillet 1944 au Palais et à laquelle prirent part le roi et plusieurs de ses conseillers politiques et militaires, Gr. Niculescu-Buzești transmit aux participants que Maniu proposait un gouvernement qui bénéficie de l'appui des partis, mais qui soit composé de généraux, ce qui suscita le mécontentement du roi et des généraux présents désireux d'être « couverts » par les hommes politiques²³. Vers la mi-août 1944 il fut décidé que Maniu soit chargé de la formation d'un gouvernement réunissant les représentants du B.N.D. mais, peu après, le président du Parti National Paysan reprit l'idée de constituer un gouvernement de généraux présidé par C. Sănătescu²⁴.

Le parti communiste désirait un gouvernement formé des représentants des partis du B.N.D., d'une part pour obtenir la participation de la classe ouvrière à l'exercice du pouvoir en vue de l'accomplissement dans un esprit de suite des tâches antifascistes du moment — et partant, pour contribuer à la création des prémisses requises pour les transformations sociales d'avenir —, et d'autre part, pour que les principaux partis bourgeois assument toute la responsabilité politique de l'insurrection, du ralliement à la guerre antihitlérienne et de l'armistice avec les Nations Unies, facilitant de la sorte l'appui du peuple tout entier à l'action armée et à ses objectifs. Le désir des leaders du Parti National Paysan et du

²⁰ *Loc. cit.*, fond 1, année 1944, dos. 204, f. 8.

²¹ *Loc. cit.*, fond 1, année 1944, dos. 58, 63, 92, 93, 100, 204.

²² Voir le texte du manifeste reproduit dans « Analele Institutului de istorie a Partidului de pe lângă C.C. al P.C.R. », n° 4, 1959, p. 130.

²³ Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond Manuscrits, dos. 1436, Cf. « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944.

²⁴ « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944.

Parti National Libéral de former un gouvernement de généraux s'explique, croyons-nous, par les raisons suivantes : 1) Ils désiraient éviter ou au moins retarder l'entrée du P.C.R. et des partis et organisations avec lesquelles ce dernier avait conclu des accords de collaboration dans le gouvernement ; 2) Ils étaient préoccupés, comme ils l'ont démontré au cours des négociations avec le P.C.R., d'assurer « l'ordre »²⁵, problème qu'ils considéraient plus facile à solutionner avec un gouvernement de généraux ; 3) Ils ne désiraient pas assumer la responsabilité directe de l'acceptation de certaines clauses qui, ainsi qu'il avait été relevé lors des pourparlers du Caire allaient être incluses dans la convention d'armistice²⁶ ; 4) Ils n'avaient pas une confiance totale dans le succès de l'insurrection et ne désiraient pas assumer la responsabilité directe de celle-ci. C'est pour ces mêmes raisons que les leaders du Parti National Payan et du Parti National Libéral n'avaient pas renoncé aux essais de persuader Ion Antonescu à conclure lui-même l'armistice. Une démarche infructueuse à cet égard fut tentée auprès du maréchal par Maniu 10—15 jours avant le 23 août²⁷. Le 17 août 1944, sur l'initiative du représentant du P.C.R., Lucrețiu Pătrășcanu, eut lieu une audience collective au roi des représentants des partis du Bloc National Démocrate. Les représentants du P.C.R. et du P.S.D. aussi bien que le roi se prononcèrent pour un gouvernement des quatre partis du B.N.D. I. Maniu accepta finalement la proposition, à condition que l'on obtienne l'assentiment de I. Mihalache. Or, le lendemain, ce dernier se présenta au palais et demanda que l'armistice soit conclu par Ion Antonescu²⁸. Le 20 août, commença l'offensive soviétique sur le front Jassy—Kichinev.

Durant les séances du Palais des nuits du 20 vers le 21 et du 21 vers le 22 août 1944, les leaders du Parti National Paysan et du Parti National Libéral ont continué de se prononcer pour un gouvernement de généraux, s'opposant aux propositions du P.C.R. et du P.S.D. portant sur la constitution d'un gouvernement du Bloc National Démocrate. On décida que la liste du gouvernement soit rendue définitive dans la journée du 23 août, le déclenchement de l'insurrection étant fixée pour le 26 août 1944. Au cours de ces mêmes séances l'on débattit et mit au point les textes

²⁵ Dans un concept de l'acte de constitution du B.N.D. il était question du « maintien de l'ordre » en tant que l'un des objectifs du B.N.D. Le délégué du P.C.R. aux négociations avec les autres partis a proposé la formule du « maintien d'un ordre démocratique », demeurée définitive. (La photocopie du concept et des propositions présentées par le délégué du P.C.R. Petre Constantinescu-Iași, est exposée au Musée d'Histoire du P.C.R., du mouvement révolutionnaire et démocratique, salle n° 7). Le même concept révèle que le délégué du P.C.R. a proposé la modification de la clause concernant « le rétablissement du régime monarchique-constitutionnel » par la clause du « rétablissement du régime constitutionnel-démocratique », devenue définitive.

²⁶ Un document du 3 mai 1944 intitulé « Le Conseil de couronne » — et qui constitue un rapport soumis au roi par ses conseillers relevait, entre autres le fait que les présidents des partis et les anciens premiers ministres avaient des réserves quant aux conditions de l'armistice. Il était montré en même temps que les dirigeants de l'armée et le roi ne pouvaient assumer la responsabilité de la conclusion de l'armistice sans qu'ils soient « couverts » par les dirigeants des deux partis, le Parti National Paysan et le Parti National Libéral. (La photocopie du document se trouve à l'endroit mentionné dans la note précédente). Le document reflète l'état d'esprit des milieux politiques bourgeois.

²⁷ *Procesul marii trădări naționale*, București, 1946, p. 165.

²⁸ « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944.

de la proclamation royale et de la déclaration gouvernementale qui devaient être diffusées le jour de l'insurrection²⁹. Les projets des proclamations furent rédigés par L. Pătrășcanu³⁰. La déclaration du gouvernement annonçait l'acceptation de l'armistice avec les Nations Unies, l'instauration d'un régime démocratique, la décision du peuple et de l'armée roumaine de passer avec l'appui de l'armée soviétique à la libération du nord de la Transylvanie et de répondre par la force des armes à tout essai d'entraver la marche de la Roumanie sur la voie qu'elle avait choisie³¹.

Pendant la matinée du 23 août 1944, au domicile de Sabin Manuilă du Boul. Schitu Măgureanu de Bucarest eut lieu une rencontre de L. Pătrășcanu et C. Agiu, délégués du P.C.R., C. Titel Petrescu, président du P.S.D. et I. Maniu, président du Parti National Paysan ; Dinu Brătianu, souffrant, ne s'y présenta pas. Il paraît que la conférence commença vers 6 heures du matin. Les représentants du P.C.R. demandèrent à Maniu de former un gouvernement avec la participation des représentants des partis, mais le président du Parti National Paysan se prononça à nouveau pour un gouvernement de généraux³². Il consentit seulement — nous ne connaissons pas avec précision la date — à ce que le Ministère de la Justice soit confié au représentant du P.C.R. afin d'assurer le relâchement rapide des détenus politiques³³. Quant à la composition d'ensemble du gouvernement, le président du Parti National Paysan déclara qu'il enverra sa réponse pendant l'après-midi du même jour. Lors d'une entrevue avec le général C. Sănătescu et le colonel D. Dămăceanu, qui se déroula dans la même matinée, I. Maniu se prononça d'erechef pour un gouvernement de généraux³⁴. Ultérieurement, il envoya, selon certaines informations, un émissaire qui aurait communiqué aux représentants du P.C.R. et du P.S.D. que Ion Antonescu se présentera au roi qui lui demandera de conclure l'armistice^{34 bis}. En effet, dans la soirée du 22 août 1944, Ion Mihalache, et dans la matinée du 23 août 1944, Gheorghe Brătianu au nom des présidents du Parti National Paysan, du Parti National Libéral et du Parti Social Démocrate demandèrent à Ion Antonescu de conclure aussitôt l'armistice ; Gheorghe Brătianu assura même le maréchal qu'il lui remettra une lettre d'appui de la part des trois chefs de partis expri-

²⁹ A propos des séances qui se sont tenues dans les nuits du 20 vers le 21 et du 21 vers le 22 août — voir la Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga » fond Manuscrits 1435 (Les souvenirs du général Emilian Ionescu, adj. royal en août 1944) et 1436 ; Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 196 ; « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944 (Le grand reportage rétrospectif de Ion Massof) ; « România Liberă », 23 août 1945 (*Déclarations* de L. Pătrășcanu).

³⁰ Voir les sources mentionnées dans la note précédente.

³¹ Les déclarations ont été publiées dans tous les journaux bucarestois parus le 24 août 1944.

³² Pour la séance de la matinée du 23 août 1944, voir les souvenirs de C. Agiu (Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 194 f. 5-6, 17-19 ; le reportage publié dans « Timpul », 24 août 1945 et « Jurnalul de dimineață », 26 décembre 1944).

³³ « Carnetul activistului », n° 12-13, avril 1946, p. 20.

³⁴ « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944. « Momentul », 11 mars 1945. Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond Manuscrits dos. 1434. (Les souvenirs du général D. Dămăceanu).

^{34 bis} « Timpul », 24 août 1945.

mant leur accord dans ce problème et le persuada de demander une audience au roi le jour même pour discuter de la situation ³⁵.

Après avoir accepté la demande d'audience du maréchal Ion Antonescu et de Mihai Antonescu, le roi, demanda par l'intermédiaire de Ion Mocionyi-Stircea l'avis du P.C.R. sur la situation, contactant L. Pătrășcanu et C. Agiu au domicile de Sabin Manuilă où ils attendaient la réponse de I. Maniu. Les représentants du P.C.R. conseillèrent au représentant du Palais que l'on procède à l'arrestation de Ion et de Mihai Antonescu et que l'on devance de trois jours le déclenchement de l'insurrection ³⁶. Cet avis coïncida d'ailleurs avec l'opinion de certains conseillers du roi ³⁷. Comme on le sait, lors de l'audience au roi, Ion Antonescu repoussa la proposition du monarque touchant la conclusion immédiate de l'armistice. Tant le roi que les leaders des partis bourgeois étaient d'accord qu'il fallait procéder à l'écartement de Ion Antonescu au cas où il aurait refusé de conclure l'armistice. Les dirigeants fascistes furent arrêtés. L'insurrection fut déclenchée.

I. Maniu ayant refusé de présider le gouvernement, le roi nomma aussitôt comme premier ministre le général C. Sănătescu. Après l'arrestation de Ion et de Mihai Antonescu, les représentants du P.C.R. et du P.S.D. ainsi que les représentants du palais discutèrent la formule du nouveau gouvernement. Vu l'attitude du Parti National Paysan et du Parti National Libéral, l'on choisit l'une des variantes examinées pendant la séance de la nuit du 13 au 14 juin, à savoir la constitution d'un gouvernement de généraux avec la participation de quatre représentants des partis du Bloc National Démocrate en tant que ministres sans portefeuille : L. Pătrășcanu fut nommé ministre par intérim de la Justice. Un autre ministre civil, Gr. Niculescu-Buzești, diplomate de carrière, nommé ministre des Affaires Etrangères était en fait membre du Parti National Paysan. Suivant certaines sources, la formule de gouvernement fut établie au Palais après l'arrivée de Pătrășcanu et de Titel Petrescu ³⁸, suivant d'autres sources, au cours de la seconde entrevue de Mocionyi-Stircea avec L. Pătrășcanu et C. Agiu dans la maison du Bd. Schitu Măgureanu, aussitôt après l'arrestation de Ion et de Mihai Antonescu ³⁹. Au nouveau gouvernement, pour la première fois dans l'histoire de la Roumanie, fut représentée la classe ouvrière.

Parmi les généraux et les officiers supérieurs nommés à la direction des divers départements quelques-uns avaient déjà collaboré avec les communistes et ils étaient prêts à continuer cette collaboration (ainsi, D. Dămăceanu, nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur ordonna, passant outre le ministre de l'Intérieur, A. Aldea, que l'on

³⁵ « Dreptatea », 19 mai 1946 (Lettre de I. Mihalache au Tribunal du Peuple), Le procès de la grande trahison nationale, p. 57, 81—82, 165—166, 187—188, 211—214. *Timpul*, 1^{er} janvier, 1945.

³⁶ Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, dos. 194, f. 6, 19. fond 49 m dos. 9269, f. 162. *Almanahul poporului*, 1945, p. 44, « Scinteia », 27 octobre 1945.

³⁷ Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond Manuscrits, dos. 1435.

³⁸ Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 196, f. 149 (Les souvenirs du général Emilian Ionescu).

³⁹ « Timpul », 24 août 1945.

fournisse l'armement nécessaire aux formations de lutte patriotiques organisées par le parti communiste⁴⁰). Mais leur grande majorité se trouvaient au point de vue politique sous l'influence exclusive du roi et des leaders politiques bourgeois. La forme d'Etat demeura celle monarchique. L'ancien appareil d'Etat ne fut pas liquidé tout de suite, mais après l'écartement des ministres et d'autres dignitaires du régime d'Antonescu il fut utilisé pour la guerre antihitlérienne, le gouvernement Sănătescu procédant à l'abolition de certaines lois fascistes et à « l'épuration » de certains éléments fascistes⁴¹.

Néanmoins, les faits ont révélé que le gouvernement constitué à l'époque, avec la contribution essentielle des représentants de la classe ouvrière, a été à même d'assurer, en dépit de certaines hésitations, manifestées dans la nuit du 23 Août dans ses rangs et dans des milieux du palais, le retournement des armes contre l'Allemagne hitlérienne, la liquidation des troupes nazies de l'intérieur du pays, le ralliement de l'armée roumaine à la guerre antihitlérienne côte-à-côte avec l'armée soviétique, la conclusion de l'armistice, l'application de certaines mesures sur le plan de la démocratisation et de la défascisation du pays.

Cette orientation du gouvernement a été due précisément au fait que le parti communiste, mettant à profit la situation objective, exprimant les aspirations les plus avancées du peuple, a orienté la coalition de toutes les forces intéressés à la rupture avec l'Allemagne hitlérienne, dans la voie de l'insurrection. La dynamique de l'insurrection, respectivement la logique implacable des événements, la lutte antifasciste du peuple déclenchée parallèlement à l'insurrection et fondée sur ces facteurs, la représentation de la classe ouvrière au gouvernement et, en outre, les intérêts de la bourgeoisie non-fasciste à laquelle était liée la majorité du gouvernement ont assuré l'accomplissement des objectifs nationaux, antifascistes et antiimpérialistes essentiels se trouvant à l'ordre du jour. Dans le même temps, dès les jours de l'insurrection, les masses laborieuses, dirigées par les communistes, se sont affirmées comme une force qui créait de son propre chef de nouveaux états de choses (la formation des détachements patriotiques armés, la constitution des syndicats et le commencement d'actions de revendication sans que soit promulguée une loi autorisant ces actions). L'insurrection a conduit de la sorte, le 23 août 1944, à l'instauration d'une nouvelle direction supérieure du pouvoir d'Etat qui avait une composition complexe, représentant aussi bien la bourgeoisie et les grands propriétaires fonciers non-fascistes que le prolétariat et les autres couches laborieuses. L'influence prépondérante au sein de la direction suprême d'Etat, par l'intermédiaire de la majorité du gouvernement et du roi était exercée par la bourgeoisie. Les représentants de la classe ouvrière détenaient une petite minorité dans le gouvernement, mais ils s'appuyaient sur la force de la classe ouvrière et de ses alliés en plein processus d'affirmation sur la scène socio-politique du pays, sur la force des conditions historiques objectives.

⁴⁰ Archives du C.C. du P.C.R. fond 1, année 1944, dos. 197, f. 195 (Les souvenirs du général V. Dombrovski).

⁴¹ Voir l'éditorial publié dans « Scînteia » du 24 août 1947.

Même avant la seconde moitié du mois de septembre 1944, des contradictions commencèrent à paraître au sein du gouvernement entre les représentants de la classe ouvrière et ceux de la bourgeoisie en ce qui concerne le rythme et l'ampleur qu'il fallait imprimer au processus de défascisation de l'appareil d'Etat et de la vie publique, la garantie des droits politiques et la satisfaction des revendications économiques immédiates des masses ; il va sans dire que les représentants de la classe ouvrière désiraient voir s'accélérer et se développer ces processus afin de pouvoir passer ultérieurement à des transformations structurales, alors que ceux de la bourgeoisie essayaient de les limiter pour *maintenir* les anciennes structures sociales. En dépit de ces contradictions, jusqu'à la mi-septembre 1944, le gouvernement du pays suivant la formule du 23 août et l'accord de formation du B.N.D. a offert le cadre requis pour l'activité des forces révolutionnaires sur le plan de l'accomplissement des objectifs patriotiques, antifascistes, antiimpérialistes de l'insurrection. Pendant cette première période même, le P.C.R. et ses alliés ont continué de se prononcer en faveur de la formation d'une plus large coalition réunissant aux côtés des partis du B.N.D. les autres formations antifascistes. Pendant la seconde moitié du mois de septembre, la réalisation dans leurs grandes lignes des objectifs immédiats de l'insurrection, la nécessité de l'accomplissement conséquent et rapide de la défascisation de la vie publique et surtout la nécessité de passer à un nouveau stade historique — celui des transformations sociales structurales — a mené au regroupement des forces politiques, à la dénonciation par le P.C.R. et le P.S.D. du Bloc National Démocrate, à la création d'une nouvelle coalition groupant en essence les formations qui avaient conclu des accords avec le P.C.R. dès la période août 1943 — mai 1944, auxquelles se sont ajoutées de nouvelles organisations créées après le 23 août 1944 et qui ont adopté le programme de gouvernement du Front National Démocrate. L'insurrection nationale armée, antifasciste et antiimpérialiste a imprimé un puissant élan à la lutte révolutionnaire, a marqué le début de la révolution qui a conduit le 6 mars 1945 à la formation du gouvernement sur la base de cette nouvelle coalition, à l'instauration du pouvoir populaire.

JULES MICHELET ET L'EUROPE ORIENTALE

DAN BERINDEI

Au début du XIX^e siècle et surtout pendant la période qui suivit l'année révolutionnaire 1821 — où — après le soulèvement des Serbes à la lutte de libération de 1804 — l'incendie de la révolution embrasa non seulement plusieurs pays occidentaux comme l'Italie, l'Espagne et le Portugal, mais aussi les Principautés Roumaines et la Grèce — l'Europe orientale commença à polariser toujours d'avantage l'attention de l'opinion publique occidentale. Peu à peu les leaders de la lutte pour la démocratie des pays européens avancés à l'époque acquérèrent la conviction que cette zone européenne, tout récemment encore considérée comme périphérique, appartenait aussi au processus général de libération. Garibaldi, qui avait navigué dans sa jeunesse sur la mer Noire, Mazzini attiré par le sort des peuples danubiens, Quinet et Michelet en France pour ne rappeler que quelques noms d'une très large pléiade, n'ont pas été étrangers au processus de libération de l'Europe orientale processus que rien ne réussit à entraver les empires absolutistes et la Sainte Alliance perdant progressivement, mais de façon évidente, leur force d'asservissement des peuples.

« Poète des interprétations historiques », ainsi que le définissait Iorga¹ qui lui reconnaissait en même temps « une immense connaissance des détails »² et la capacité de ressusciter le passé par « une compréhension absolue, intégrale et unitaire »³, Jules Michelet a inscrit, tout naturellement, dans l'aire de ses préoccupations la problématique des nations opprimées. Il ne l'a pas fait d'un prime abord, comme il n'a inclus, d'ailleurs, dès le début dans son action historique militante l'œuvre-message, qui a constitué récemment l'objet de justes considérations⁴, mais, progressivement, au long de son activité historiographique. Œuvre de synthèse et de large vision, son *Introduction à l'histoire universelle* de 1831 concentre son attention également sur l'Europe Orientale — en l'occurrence à la Grèce — *seulement en ce qui concerne la période de l'histoire ancienne*. « Et voilà — écrivait-il — ce qui fit la Grèce belle entre les choses belles. Placée au point intermédiaire où le divin est divin encore et déjà humain,

¹ N. Iorga, *La commémoration de Jules Michelet*, dans « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », XII (1925), p. 28.

² *Ibidem*, p. 31.

³ *Ibidem*, p. 33.

⁴ Marin Bucur, *Prefață* (Préface) à Jules Michelet, *Istoria Franței. Scrieri alese* (L'histoire de France, Ecrits choisis), București, 1973, vol. I, p. XVII.

où, se dégageant de la nature fatale, la fleur de la liberté vient à s'épanouir, la Grèce est restée pour le monde le type du moment de la beauté »⁵. Il a mentionné dans ce même ouvrage les Thraces parmi d'autres peuples « barbares » qui « approvisionnèrent longtemps les terres arides et meurtrières de la Grèce et de l'Italie »⁶; pour ce qui est du Moyen Age et de l'époque moderne, l'Europe orientale y est ignorée.

Pourtant, Michelet a vécu, progressivement, un double processus de clarification et d'information. L'Europe acquiert de nouvelles dimensions, étant complétée dans sa vision de ses zones orientales, l'historien attachant en même temps une attention spéciale à l'idée de nationalité, en fait de nation. Les contacts personnels ont favorisé dans une large mesure cette extension d'horizon européen. Mickiewicz, Dimitrie Brătianu ou Emma de Gérando, ont contribué de manière décisive à éveiller l'intérêt du grand historien à l'égard de leurs peuples, transformant l'ignorance en appui constant et fidèle. Cet historien patriote doué de rares qualités poétiques a fait la preuve du même don de soi envers les peuples opprimés qu'envers sa patrie elle-même. Et c'est ainsi que les peuples de l'Europe orientale ont pu tirer profit de « la tumultueuse invasion dans le domaine des idées et du style de ce plébéien, qui traite les faits et les détails historiques comme un soldat de la République traitait les champs de bataille de l'Europe envahie et soumise »⁷. Et ils ont profité de la passion historique que Michelet lui-même avouait : « L'histoire ne lâche point son homme. Une fois qu'elle le tient, elle boit sans pitié son sang, sa moelle ; elle confisque à son profit toute son existence »⁸.

Partant de positions proches à celles de Guizot, soupçonné d'être « un profond conservateur »⁹, Michelet se découvre lui-même au cours de la cinquième décennie du XIX^e siècle, devenant l'historien militant et en même temps le défenseur des nations opprimées, créant, ainsi qu'il a été affirmé, « le type moderne de l'agitateur internationaliste qui se voulant le procureur des peuples subjugués, condamne l'autoritarisme orgueilleux des grands empires dont les maîtres dictent leur loi aux petits pays »¹⁰. L'égalité en droits des nations européennes vient s'imposer également, à sa pensée politique, comme un axiome, comme un objectif, bien que, comme de juste, la France continue d'occuper la principale place dans sa pensée politique. En 1855, il écrivait à son gendre : « Les nôtres, aussi à Bruxelles, m'ont paru pleins de cœur, embrassant tous les peuples de leur sympathie, ceux même qui nous aiment le moins. Au total, c'est la France encore, la France humiliée qui domine et règne par le sentiment moral »¹¹. En 1845—1846, il donna un cours sur *La nationalité*, où il déclara les nations « indestructibles »¹². « L'Europe — écrivait-il

⁵ J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, III^e édition, Paris, 1843, p. 24.

⁶ *Ibidem*, p. 28.

⁷ N. Iorga, *op. cit.*, p. 30.

⁸ M-me Michelet, *Prefață* (Préface) à Jules Michelet, *Ecrits de jeunesse*, Paris, p. X.

⁹ Daniel Halévy, *Jules Michelet*, Paris, 1928, p. 66.

¹⁰ Marin Bucur, *Entre le martyr et l'espoir. Michelet et les révolutionnaires roumains*, dans « Europe », 1973, n^{os} 535—536 (nov.—déc.), p. 204.

¹¹ Paul Sirven, *Jules Michelet, Lettres inédites (1841—1871)*, Paris, 1924, p. 226.

¹² Paul Viallaneix, *La voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, 1959, p. 281. En 1863 Michelet écrivait : « Les dynasties passent, les religions passent, les nations restent » (*Ibidem*, p. 282).

en 1854 — n'est point un assemblage fortuit, une simple juxtaposition de peuples, c'est un grand instrument harmonique, une lyre, dont chaque nationalité est une corde et représente un ton. Il n'y a rien là d'arbitraire ; chacune est nécessaire en elle-même, nécessaire par rapport aux autres. En ôter une seule, c'est altérer tout l'ensemble, rendre impossible, dissonante ou muette, cette gamme des nations »¹³. D'ailleurs, dès le printemps 1841 il avait noté dans son journal : « Sympathie avec ces nationalités diverses, tout en condamnant une incurable discorde »¹⁴.

Michelet commençait à devenir une figure illustre. Aux côtés de Quinet et de Mickiewicz, il attirait les masses d'étudiants, désireux de s'abreuvoir à son éloquence, mais surtout aux idées progressistes qu'il professait courageusement. « Son cours, le plus suivi de ceux de Paris — écrivait l'un de ses biographes, au milieu du siècle dernier —, réchauffait un peu la monotonie du règne et poussait tout doucement vers la république cette bonne monarchie constitutionnelle... »¹⁵. Le nombre de ses étudiants devint impressionnant, atteignant, selon l'attestation de sa seconde épouse, le chiffre de 1500 personnes¹⁶ ; en outre l'influence qu'il exerçait sur son auditoire était particulièrement puissante et ce, non seulement sur les étudiants français, mais aussi sur ceux étrangers¹⁷. Du reste, pour Michelet lui-même la liaison avec l'auditoire enthousiaste était l'une des raisons de son existence. « Ces jeunes générations aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité... », écrivait-il dans une dédicace à Quinet¹⁸. Lorsque son cours fut suspendu, Michelet exprima son vif mécontentement, car, grâce à celui-ci, il avait la sensation — comme il le notait lui-même — « de rester en communion avec mes élèves qui, à ce moment, étaient le monde »¹⁹. Patriote français — Michelet était en même temps « un citoyen du Monde », qui « se sent bon Européen » et qui « sait ce qu'il doit à l'Europe »²⁰. Significatif est le fait que bien que ses voyages n'aient pas dépassé les frontières de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Belgique, des Pays-Bas et de la Suisse²¹, il a été profondément attaché aux territoires de l'Europe centrale et orientale qu'il n'avait pu visiter.

Les problèmes de l'Europe orientale sont devenus, peu à peu, pour Michelet des réalités bien connues. Au début de la cinquième décennie du XIX^e siècle, Michelet — qui après la révolution de 1848 qualifiait dans son journal la Pologne, la Roumanie et la Hongrie de *Ma Pologne, Ma*

¹³ Jules Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 9.

¹⁴ Jules Michelet, *Journal*, paru par les soins de Paul Viallaneix, 5^e édition, Paris, 1959, tome I^{er}, p. 358.

¹⁵ Hippolyte Castille, *Michelet*, Paris, 1856, p. 42.

¹⁶ M-me Michelet, *Préface à Ecrits de jeunesse*, Paris, p. XVII—XVIII.

¹⁷ Elena Piru, *Jules Michelet et les Roumains*, dans « Revista de istorie și teorie literară », XXIII (1974), n^o 1, p. 107.

¹⁸ *Ibidem*, p. 106.

¹⁹ Jules Michelet, *Lettres inédites adressées à M-lle Mialaret (M-me Michelet)*, Paris, 1899, p. 5.

²⁰ Jean-Marie Carré, *Michelet et son temps*, Paris, 1926, p. XXV.

²¹ *Ibidem*.

Roumanie et Ma Hongrie ²² — a découvert la nation polonaise ²³, comme nous l'avons déjà mentionné, surtout par l'intermédiaire de Mickiewicz, qui contribua aussi à soulever le problème de tous les peuples slaves. « Mickiewicz, relevait Michelet le 3 janvier 1848, avait allumé un flambeau sur l'Europe », dévoilant le rôle, la force et les qualités des Slaves ²⁴. Quelques années avant la révolution de 1848, Jules Michelet a pris contact également avec la problématique roumaine et ultérieurement, surtout pendant et après la révolution, avec le problème hongrois ²⁵, n'omettant non plus les peuples slaves sud-danubiens. Le 6 mars 1848, lorsqu'il put recommencer les cours au Collège de France, Michelet évoqua dans son discours « dix nations en pleurs qui sortent de leurs tombeaux », demandant « une unité mondiale » qu'il considérait comme « une unité libre, unité sacrée, unité spirituelle et affective » ²⁶. Aux côtés de Quinet il demandait quelques semaines plus tard au Gouvernement provisoire l'hospitalité totale pour les combattants révolutionnaires étrangers. La France — soulignaient-ils, en parlant au nom de leur pays — « rentre aujourd'hui chez elle, elle retrouve son foyer et ce n'est pas pour elle seule », car elle devait dire aux étrangers qui avaient trouvé asyle sur son sol : « Asseyez-vous amis, c'est le foyer de la France et, par conséquent, le vôtre, vous pouvez vous y fier... Et comment... distinguerais-je entre vous et les Français?... Je ne distinguerai pas plus que je ne le pouvais aux jours de bataille, quand vous marchiez mêlés aux miens... » ²⁷.

Une année plus tard, le 10 mars 1849, écrivant à sa future épouse, Michelet exclaimait : « O nations, sœurs, amies ! Que je vive et travaille encore. J'aurai peut-être le bonheur de faire quelque chose pour vous, de mériter... vos bénédictions ! » ²⁸. Lorsque, durant les années suivantes, « l'exilé en province du régime césarien de Napoléon III », comme l'avait défini N. Iorga ²⁹, se consacra au cycle des « Légendes démocratiques du Nord », il démontra de façon encore plus évidente son attachement à la cause des peuples opprimés d'Europe orientale, sentiment auquel il demeurerait fidèle tout au long de son existence. Lors des réceptions qu'ils organisaient à l'occasion de la parution de nouveaux livres, les époux Michelet invitaient les participants à arborer les costumes des « nations persécutées » ³⁰.

Michelet estimait que les peuples de l'Europe orientale avaient joué un rôle extrêmement important dans la défense de l'Europe occidentale, idée qu'il répéta à maintes reprises. « Peuples de l'Occident, qui, depuis si longtemps, loin de la "barbarie", cultivez les arts de la paix,

²² Ion Breazu, *Michelet și românii. Studii de literatură comparată* (Michelet et les Roumains. Etudes de littérature comparée), Cluj, 1935, p. 22.

²³ Voir Z. L. Zaleski, *Michelet, Mickiewicz et la Pologne*, dans « Revue de littérature comparée », juillet — septembre 1928 ; Maria Wodzinska-Walicka, *L'idée de la Pologne dans la pensée de Jules Michelet* dans « Europe », 1973, n° 535 — 536.

²⁴ J. Michelet, *L'étudiant. Cours de 1847 — 1848*, Paris, 1885, p. 88.

²⁵ Voir Istvan Fodor, *Michelet et la Hongrie. Documents inédits*, dans « Europe », 1973, n° 535 — 536.

²⁶ J. Michelet, *L'étudiant. Cours de 1847 — 1848*, Paris, 1885, p. 277 — 279.

²⁷ *Ibidem*, p. 307.

²⁸ Idem, *Lettres inédites adressées à M-lle Mialaret (M-me Michelet)*, Paris, 1899, p. 268.

²⁹ N. Iorga, *op. cit.*, p. 346.

³⁰ Daniel Halévy, *op. cit.*, p. 175.

gardez toujours un reconnaissant souvenir pour les nations orientales qui placées aux frontières de l'Europe, vous ont préservés du déluge tartare, des armées de Turcs... ; n'oubliez pas tout ce que vous devez à la Hongrie, à la Pologne, à l'infortunée Roumanie »³¹. « L'invasion des Turcs — écrivait-il — bien autrement sérieuse que celles des Tartares en Europe, n'était point un déluge d'un jour, qui inonde, ravage et s'écoule... La Pologne se mit devant l'Europe avec la Hongrie et les Slaves, les Roumains du Danube... Pendant que l'Europe oisive jasaït, disputait sur la Grâce, se perdait en subtilités, ces gardiens héroïques la couvraient de leurs lances. Pour que les femmes de France et d'Allemagne filassent tranquillement leur quenouille et les hommes leur théologie — il fallait que le Polonais, le Hongrois, toute leur vie en sentinelle à deux pas des "barbares" veïlassent, le sabre en main... »³². En condamnant le tsar — « le faux du faux, le mensonge suprême qui couronne tous les mensonges »³³ —, « le petit caporal prussien » — le roi de la Prusse et « le Falstaff autrichien » — l'empereur de Vienne —, les oppresseurs de ces trois nations³⁴, en déplorant le sort des peuples sud-slaves soumis à la domination ottomane³⁵, Michelet se considérait obligé de se racheter envers les « nations sœurs, amies »³⁶ d'Europe orientale l'indifférence des gouvernements de son pays. Il écrit tant aux Polonais qu'aux Roumains que la France avait été indifférente, leur demandant de chercher leurs ressources surtout dans leurs propres forces. « Quel vœu faisons-nous pour vous ? ... Que vous soyez vous-même et non occidentaux — répondait-il à une adresse des Roumains de 1857 —, que votre sympathie pour l'Occident, pour nous ne vous déçoive pas. Soyez vous, n'imitiez personne... »³⁷. L'inspiré historien essaya en égale mesure de contribuer à l'élimination des adversités entre les nations opprimées de l'Europe orientale. L'idée même de recueillir les « légendes », destinées à plaider chaleureusement devant le monde la cause de ces peuples, reflète son désir de faire — comme il l'avouait à sa fille et à son gendre le 1^{er} novembre 1851 — « une œuvre de conciliation entre les trois peuples »³⁸, se référant en l'occurrence aux Polonais, aux Hongrois, et, certes, aux Roumains. C'est à partir de cette position qu'il avouait en 1855 ses inquiétudes des années 1848—1849 : « Dans les trois camps, hongrois, slave et valaque, nous avons des amis... Tels qui étaient les miens, mes élèves et presque mes fils, pouvaient, dans ces rencontres aveugles, en tuer d'autres non moins amis pour moi. Aux camps hongrois, aux camps valaques ou slaves, les écoles de Paris étaient

³¹ J. Michelet, *Révolution du Danube, Madame Roselli. 1848*, dans *La Pologne martyr...* Paris, 1863, p. 280.

³² Idem, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 21—22.

³³ *Ibidem*, p. 43.

³⁴ Décivant à M. et M-me Dumesnil une gravure de Célestin Nanteuil pour *Kosciusko*, Michelct écrivait le 1^{er} novembre 1851 : « La première gravure, c'est la France jurant sur le corps de la Pologne qu'elle n'est pas morte. En face, les trois coquins, le grand escogriffe (en squiclette grinçant des dents), avec ses acolytes, le petit caporal prussien et le Falstaff autrichien » (Paul Sirven, *op. cit.*, p. 170).

³⁵ J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 36.

³⁶ Idem, *Lettres inédites adressées à M-lle Mialaret (M-me Michelet)*, Paris, 1899, p. 268.

³⁷ Ion Breazu, *op. cit.*, p. 49.

³⁸ Paul Sirven, *op. cit.*, p. 170.

représentées. De quelque côté qu'on tuât, Paris devait pleurer et le deuil était pour la France »³⁹.

Manifestant un vif intérêt pour la problématique de l'Europe orientale pendant la décennie précédant le déclenchement des révolutions de 1848, rédigeant les œuvres les plus importantes touchant les peuples de cette zone du continent pendant la période qui suivit la révolution, Michelet demeura jusqu'à la fin de sa vie un fidèle ami de ces peuples. A leur tour, les patriotes de l'Europe orientale virent dans le grand historien et tribun un puissant appui de leur cause. Avant la révolution, ses cours, qui se déroulaient dans un climat de puissant enthousiasme, ont représenté le milieu favorable à la formation des esprits pour la lutte de libération. « Jeunes gens sur les bancs de vos écoles libres — écrivait Rosetti à Michelet en 1863 — nous avons reçu de vous “la parole de vie”... Vous nous avez donné dis-je la force de pouvoir marcher au milieu des plus grandes ténèbres sans désespérer et sans nous égarer »⁴⁰. Après la révolution surtout, Michelet a mis sa plume et son prestige à la disposition des jeunes patriotes de l'Europe orientale et ses écrits ont fait puissamment incliner la balance politique de l'époque, ce qui explique l'affection et l'admiration que ces patriotes lui ont toujours témoignées.

Bien que le Danube ait, en général, représenté pour Michelet la frontière de ses préoccupations, on ne saurait soutenir qu'il a ignoré les populations sud-danubiennes. C'est précisément à celles-ci qu'il s'adresse en écrivant les lignes ci-dessous : « Jeunes Slaves du Danube, que je vois avec bonheur monter au rang des nations, enfants héroïques qui jadis avez abrité le monde contre “les barbares”, c'est à vous aussi que je donne ce portrait du meilleur des Slaves, du bon, du grand, de l'infortuné Kósciusko »⁴¹. Aux cours de Mickiewicz, auxquels il avait souvent assisté, il avait entendu celui-ci parler des Serbes⁴², connaissant bien leurs actions révolutionnaires de 1848 de même que leur folklore — « souvent dans mes sécheresses je me suis moi-même abreuvé aux sources de la Serbie », exclamait-il⁴³. Ni le mode de vie⁴⁴, ni la propagande tsariste⁴⁵ ne lui étaient étrangers, et il s'intéressait aussi bien tant au Monténégro⁴⁶ qu'aux

³⁹ J. Michelet, *Révolution du Danube, Madame Rosetti. 1848*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 313—314.

⁴⁰ Ion Breazu, *op. cit.*, p. 79.

⁴¹ J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 7.

⁴² G. Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, 1923, vol. II, p. 86.

⁴³ Ion Breazu, *op. cit.*, p. 32.

⁴⁴ « Les Serbes, les Monténégrins, ces populations voisines des Turcs — écrivait-il —, dans leur lutte inégale contre ce grand empire, menacés à toute heure d'être enlevés captifs, traités à quene des chevaux, ont cherché, au milieu de ces extrêmes périls, l'unité et la force dans une sorte de communisme. Moissons communes, tables souvent communes, l'unité fraternelle dans la vie, dans la mort. Une telle communauté on l'a bien vu par leurs combats et par leurs chants, n'a nullement éterné leurs bras ni leur esprit » (J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 36).

⁴⁵ « Au Danube, ce sont des chansons russes qu'on fait circuler, chansons faites par les poètes officiels de l'empereur pour amener les Serbes, les Bulgares, etc. à se remettre aux mains protectrices de la Russie » (*Ibidem*, p. 122).

⁴⁶ Le 31 octobre 1858 il note dans son journal : « Rencontré Lejean, revenu du Monténégro » (J. Michelet, *Journal*, paru par les soins de Paul Viallaneix, Paris, 1962, vol. II, p. 438).

paysans bulgares connaissant bien le fait qu'une partie d'entre eux s'étaient réfugiés en groupes compacts au nord du Danube au début du XIX^e siècle⁴⁷. Il est toutefois évident que le sud du Danube le préoccupa moins, les Polonais, les Roumains et les Hongrois retenant davantage son attention.

Parmi ces derniers, il entretenait d'étroites relations avec les époux de Gérando, lui d'origine française, elle née Teleki, les mentionnant vers la fin de sa vie dans une note, en tant que ses « fils »⁴⁸. « La Hongrie — lui écrivait Auguste de Gérando en 1845 — est inconnue, c'est un mal ; mais il serait plus malheureux encore qu'elle fût méconnue »⁴⁹. Michelet était invité aux réceptions données par les de Gérando, où il écoutait des chants hongrois (le 8 avril 1844 il notait dans son journal : « Dîner des de Gérando, chants hongrois, polonais, zingazi »⁵⁰ ; c'est à de Gérando qu'on doit l'ouvrage *La Transylvanie et ses habitants* (Paris 1845) que le grand historien utilisa pour relever la massive présence des Roumains au nord des Carpates — qu'il adressa des encouragements après l'écroulement de la dernière résistance en Hongrie révolutionnaire⁵¹, et à une autre occasion — ce qui démontre les étroits rapports d'amitié qui les reliait — il lui envoyait une lettre au sujet d'un tailleur⁵². « Ne succombe !... — écrivait Michelet à de Gérando en septembre 1849 après l'étouffement de la révolution de Hongrie. Les pleurs des hommes sont recueillis de Dieu dans la pierre et dans le marbre ». « Ce sont les paroles que Cristophe Colomb s'adressait à lui-même, abandonné qu'il était dans une île déserte du monde qu'il avait découvert. Je vous les envoie, cher ami... »⁵³. Evoquant le prestige dont les lettrés français jouissaient dans sa jeunesse parmi les intellectuels de Hongrie professant des idées avancées, le romancier hongrois M. Jokai notait : « Nous étions tous "Français". Nous n'avons rien lu d'autre que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, Béranger... »⁵⁴. Mme de Gérando présenta à Michelet en 1851 deux Hongrois en deuil, en tant que symbole de la malheureuse situation dans laquelle se trouvait leur patrie⁵⁵. L'illustre historien fut fort impressionné par le sort de Bianca Teleki, sœur d'Emma de Gérando, arrêtée et condamnée par les autorités impériales autrichiennes, entre autres, pour avoir diffusé les œuvres de Michelet et recueilli des matériaux qui lui étaient destinés⁵⁶. En 1871 il la qualifiait de « un des martyrs de Hongrie, l'illustre madame Teleki »⁵⁷. En échange, il s'était réjoui lorsque les ouvriers anglais avaient maltraité en 1854 Haynau, « le bourreau de la Hongrie »⁵⁸. Connaissant aussi Ladislas Teleki après la révolution, et admirant la lutte héroïque

⁴⁷ J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, Paris, 1854, p. 282.

⁴⁸ Jean-Marie Carré, *op. cit.*, p. 132.

⁴⁹ Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 188.

⁵⁰ Jules Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 553.

⁵¹ Paul Sirven, *op. cit.*, p. 136.

⁵² Jules Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 580.

⁵³ Paul Sirven, *op. cit.*, p. 136.

⁵⁴ Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 185.

⁵⁵ Jules Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 172.

⁵⁶ Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 196-197.

⁵⁷ J. Michelet, *La France devant l'Europe*, 2^e édition, Florence, 1871, p. 34.

⁵⁸ Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 186.

des révolutionnaires hongrois, Michelet exprimait en même temps l'horreur que lui inspirait « le fratricide du Danube » des années 1848—1849, et l'inquiétude que lui causait, quant aux combattants hongrois, « leur attachement au passé », qu'il considérait comme un obstacle dans la voie de l'entente polono-roumano-hongroise à laquelle il rêvait ⁵⁹.

« Michelet représente le contact le plus sincère et le plus frémissant de l'esprit français de son temps, avec la réalité slave et polonaise de son époque » — écrivait un historien de la Pologne⁶⁰. Rousseau avait admiré dans ses *Considérations sur le gouvernement de la Pologne* les libertés nobiliaires de la Pologne et encore même le libre veto, mais pendant le deuxième quart du XIX^e siècle, les sentiments de Guizot envers la patrie de Mickiewicz étaient moins bienveillants. « Si la Pologne — écrivait-il — eût été un royaume compact, peuplé de vingt-huit millions de citoyens et gouverné par des institutions nationales, elle n'eût pas été envahie »⁶¹. A son tour, Michelet fut frappé par les formes anachroniques et anarchiques de gouvernement de la Pologne, même avant la chute de celle-ci (ce qu'il releva par exemple dans *Précis de l'histoire moderne*), pour que, ensuite, après les rapports qu'il établit avec les Polonais et en premier lieu avec Mickiewicz — selon lui « figure fine, mais toute sauvage... parole élançée, saccadée » — ses points de vue se modifient, jusqu'à ce qu'il devienne un ardent partisan de la restauration de la Pologne morcellée ⁶².

Le contact avec le monde polonais peut être constaté chez Michelet surtout à partir de l'automne 1842, lorsque ses rapports avec Mickiewicz se resserreront et envers lequel il nourrira une constante affection, ce qui ne l'empêchera pas pourtant de critiquer le messianisme de ce « cher adversaire »⁶³. Les discussions et la participation aux exaltants cours de son collègue qu'il considérait comme « presque plus Français que la France »⁶⁴, des rencontres et des chants polonais, son journal et sa correspondance attestent le développement et l'ampleur de ces rapports.

« J'ai dîné hier avec ma fille, chez Faucher — écrivait Michelet le 9 novembre 1842 à Alfred Dumesnil — avec deux hommes que j'aime, Quinet et Mickiewicz... On a joué d'admirables airs slaves, d'où Mozart, slave lui-même, a pris des motifs... »⁶⁵ Michelet tout comme Quinet assistaient avec passion et émotion aux cours donnés par l'inspiré poète polonais au Collège de France. « Leçon de M. — notait Michelet le 27 juin 1843 — tous trois émus aux larmes »⁶⁶, pour que le 22 décembre 1843 il consigne aussi dans son journal : « Leçon admirable de M. sur l'alliance slavo-française »⁶⁷.

⁵⁹ Ion Breazu, *op. cit.*, p. 40—41, 55.

⁶⁰ Z. L. Zaleski, *op. cit.*, p. 487.

⁶¹ Maria Wodzinska-Walicka, *op. cit.*, p. 145—146.

⁶² *Ibidem*, p. 146—147.

⁶³ « Notre seul adversaire, notre cher adversaire à nous autres philosophes — notait Michelet en 1845 —, c'est Mickiewicz. Il nous est moins adverse que correspondant et symétrique. La différence du procédé tient d'ailleurs surtout à la différence des peuples, des civilisations où nous sommes placés, lui et moi » (J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 592).

⁶⁴ *Idem*, *L'étudiant. Cours de 1847—1848*, Paris, 1885, p. 53.

⁶⁵ Paul Sirven, *op. cit.*, p. 46.

⁶⁶ J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 510.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 543.

Mais Michelet a entendu que son option soit concrétisée par une attitude publique. Lorsqu'en 1846 se déclencha l'insurrection de Galicie, il adressa en plein cours des événements des vœux de victoire aux insurgés polonais : « Je prie Dieu pour la victoire d'un peuple auquel nous songeons tous — déclara-t-il. Car où est notre âme ? Sur la Seine ? Non, sur la Vistule »⁶⁸. Michelet adhère à un comité d'appui aux Polonais⁶⁹, y souscrit la somme importante de 1000 francs⁷⁰ et vers la fin de l'année 1847 adresse avec Quinet une lettre au roi de Prusse, prenant la défense des insurgés condamnés par les tribunaux prussiens : « Si la France pouvait parler — écrivaient-ils — elle réclamerait comme Français les Polonais que les tribunaux de la Prusse viennent de condamner... »⁷¹.

Après le triomphe de la révolution parisienne de 1848, lors de la réouverture des cours, il évoquait avec une chaude sympathie la cause de la Pologne. Michelet et Quinet font placer près de leurs fauteuils, celui de Mickiewicz, absent. « Quel signe de cette unité — exclame Michelet — que ce fauteuil resté vide ! C'est celui de la Pologne, celui de notre cher et grand Mickiewicz, le poète national de cinquante millions d'hommes, celui dont la parole semblait une alliance du monde... Ce fauteuil est celui de la Pologne. Mais la Pologne qu'est-ce que c'est ? Le représentant le plus général des souffrances universelles. En elle, je vois le peuple souffrant... »⁷².

Les sentiments d'affection de Michelet envers la cause de la Pologne demeureront inchangés après la révolution. Le Polonais Biernacki lui fournit des documents pour le stimuler à écrire en faveur de la question polonaise et Ostrowski lui offrit, dans ce même but, des autographes de Kosciuszko⁷³. Michelet fréquentait la Bibliothèque Polonaise de Paris⁷⁴, y étudiant le passé de la Pologne et au printemps de l'an 1851, il a élaboré l'étude consacrée à Kosciuszko. « Ce jour et les quatre suivants — notait-il dans son journal le 20 avril 1851 — furent sanctifiés par la Légende Kosciuszko, que j'écrivais tous les matins »⁷⁵. « Je serais heureux — notait-il quelques jours plus tard — si aux dépens de mes jouissances intérieures, j'avais donné aux hommes ce touchant idéal de la bonté héroïque dans *Kosciuszko* »⁷⁶. Le même jour il s'adressait à Dumesnil, lui présentant Kosciuszko en tant que « l'un des meilleurs hommes qu'ait produit la nature humaine »⁷⁷.

Le puissant écho de son étude lui causa une vive satisfaction. « *Kosciuszko* — écrivait-il le 19 septembre 1851 à Dumesnil — a eu un succès violent, âpre, profond. Il a été saisi par les Polonais, et beaucoup des nôtres comme un noyé saisit une planche. La question est maintenant

⁶⁸ Cf. Paul Viallaneix, *La voie royale. Essai sur l'idée du peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, 1959, p. 283.

⁶⁹ J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 638.

⁷⁰ Paul Viallaneix, *op. cit.*, p. 283.

⁷¹ J. Michelet, *L'étudiant. Cours de 1847-1848*, Paris, 1885, p. 313.

⁷² *Ibidem*, p. 277-278.

⁷³ Jean-Marie Carré, *op. cit.*, p. 140.

⁷⁴ J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 157.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 158.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 158-159.

⁷⁷ Paul Sirven, *op. cit.*, p. 163

renagée, et pour toujours le fatal silence est rompu... »⁷⁸. Michelet continua de se documenter à la Bibliothèque Polonaise même après avoir achevé et publié la première « légende » consacrée au héros polonais⁷⁹, à rencontrer de nombreux Polonais dont le général Mieroslowski et Mořowski — « le prisonnier de Sibérie »⁸⁰. La deuxième légende qu'il écrira, représentant une sévère critique à l'adresse du tsarisme — *Les martyrs de la Russie* — représentera à côté de *Kosciusko* les deux premières parties du volume *Légendes démocratiques du Nord* paru en 1854.

Kosciusko qu'il définit comme « un héros, un saint, un simple »⁸¹ — ou Bem — « cet homme terrible, cet homme-fée qui sans arme chassait des escadrons »⁸² —, la répression tsariste et surtout l'exil des patriotes polonais en Sibérie⁸³, le fait que les Polonais soumis à l'occupation prussienne gardaient leurs sentiments patriotiques⁸⁴, l'insuffisant appui par lequel répondait la France « à l'héroïque fidélité des Polonais »⁸⁵, voici quelques-uns des aspects les plus suggestifs de ses ouvrages consacrés à la Pologne opprimée. « Vivat Polonia ! — exclamait en 1863 Michelet, lorsqu'il publiait à l'appui des insurgés polonais le volume *La Pologne martyr* — et meure l'empire sans cœur ! »⁸⁶. « Ainsi se refait la Pologne — ajoutait-il — dans les cœurs et les volontés. Elle pousse sa conquête morale. Elle étend autour d'elle le royaume de l'âme, l'héroïsme »⁸⁷.

En 1827, Michelet mentionne dans *Précis d'histoire moderne* la résistance opposée au XV^e siècle par la Moldavie et la Valachie à l'Empire ottoman⁸⁸. Il était connu dans les pays roumains dès le début de la cinquième décennie du XIX^e siècle où l'on retrouve certains de ses ouvrages dans la Bibliothèque de l'Académie « Mihăileană » de Jassy⁸⁹. Parmi les centaines de participants à ses cours l'on comptait également des Rou-

⁷⁸ *Ibidem*, p. 168.

⁷⁹ J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 168.

⁸⁰ *Ibidem*, p. 170.

⁸¹ « C'est le dernier des chevaliers, c'est le premier des citoyens (dans l'Orient de l'Europe)... une douceur, une facilité d'enfant voilà Kosciusko », écrivait encore Michelet (J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 4), qui considérait ses actes comme « simples et grands » (*Ibidem*, p. 68) et le voyait animé d'un « admirable génie militaire » (*Ibidem*, p. 77).

⁸² « Personne n'a moins haï ceux qu'il tuait — ajoutait Michelet — Aussi est-il resté cher à tous, aux Slaves comme aux Hongrois, comme aux Polonais. Ils le chantent avec les leurs et se vantent de ce que lui aussi, il fut Slave; ils montrent avec orgueil les coups dont il les honora » (*Ibidem*, p. 29).

⁸³ « La sinistre route qui, par deux mille lieues de sapins mène aux glaces de la Sibérie, s'est vue couverte de longues files de femmes polonaises, suivant, les enfants dans les bras, les pieds tout sanglants, leurs époux enchaînés, sous la lance des Cosaques » (*Ibidem*, p. 131).

⁸⁴ *Idem*, *La France devant l'Europe*, 2^e édition, Florence, 1871, p. XVII.

⁸⁵ Il n'oubliait pas de rappeler « la terrible dépense que Napoléon fit du sang des Polonais » (*Idem*, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...* Paris, 1863, p. 23).

⁸⁶ *Idem*, *La Pologne martyr. Russie, Danube*, Paris—Bruxelles—Leipzig, 1863, p. XVI. Le volume représente en bonne part une réédition des *Légendes démocratiques du Nord*.

⁸⁷ *Ibidem*, p. VII.

⁸⁸ Voir d'autres détails en ce qui concerne les relations entre les Roumains et Michelet; Ion Breazu, *op. cit.*, passim; Marin Bucur, *Entre le martyr et l'espoir. Michelet et les révolutionnaires roumains*, dans « Europe » 1973, nov.—déc., n^o 3 535—536; Elena Piru, *Jules Michelet et les Roumains*, dans « Revista de istorie și teorie literară », XXIII (1974), n^o 1^o et N. Liu, *Jules Michelet în conștiința românească* (Jules Michelet dans la conscience roumaine), dans « Revista de istorie », XXVII (1974), n^o 3.

⁸⁹ N. Liu, *op. cit.*, p. 361.

main (le premier semble avoir été Dimitrie Brătianu)⁹⁰. «... Aux cours de Michelet, Quinet et Mickiewicz — se rappelait plus tard J. Ghica — les étudiants venaient par milliers ; chaque cours s'achevait par une tempête d'applaudissements et l'on criait "Vive la République" »⁹¹. En 1844, ainsi qu'il le consigne dans son journal, Michelet a accordé une consultation à un « moldave »⁹² — probablement le Valaque Ghica, à l'époque professeur à Jassy, en Moldavie — et en septembre 1844 à un professeur français Thiot, venant de Bucarest⁹³ qui avait l'intention de publier une traduction française de *Hronicul vechimii a romano-moldo-vlahilor* (La chronique de l'antiquité des Romains-Moldo-Vlaques) de Démètre Cantemir⁹⁴. N. Rucăreanu, un autre jeune roumain lui dédia en 1845 le poème *La d. J. Michelet*⁹⁵. L'illustre historien français entretenait des rapports avec J. Ghica dans lequel il voyait le futur écrivain et qui lui fournissait des informations, par écrit, concernant les Roumains⁹⁶ ; en outre, ses relations avec Dimitrie Brătianu et C. A. Rosetti étaient en cours de se resserrer constamment. Dans ses notes intimes, C. A. Rosetti le comparait à Jésus Christ⁹⁷ et Dimitrie Brătianu lui adressait le 1^{er} mars 1846 une lettre qui impressionna Michelet à tel point qu'il en donna lecture devant ses étudiants⁹⁸. « Quoi qu'il arrive — écrivait ce dernier à Michelet — veuillez m'accorder une faveur, celle d'être compté par vous au nombre de vos élèves. Je ne me suis jamais inscrit sur les registres du Collège de France, mais depuis dix ans toutes les paroles que vous avez prononcées au Collège de France ont retenti dans mon cœur... »⁹⁹. Les influençant par *Le Peuple*, dont le Transylvain Barițiu reproduit des fragments en « Gazeta de Transilvania » de Brașov¹⁰⁰, Michelet s'était imposé, sans conteste, même avant la révolution, à l'attention des jeunes patriotes roumains.

La révolution de 1848 ouvre une nouvelle étape dans les rapports de l'historien français avec les Roumains. Il rencontre leurs représentants pendant les jours de février à Paris¹⁰¹ et il se voit adresser ensuite, par le message envoyé à Quinet, des paroles de reconnaissance durant la révolution de Valachie¹⁰², pour les accueillir, vers la fin de l'année 1848, vaincus, mais couronnés des lauriers de la révolution¹⁰³. « Il admira fort notre

⁹⁰ *Ibidem*, p. 367.

⁹¹ *Ibidem*, p. 366.

⁹² J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 555.

⁹³ *Ibidem*, p. 577.

⁹⁴ *Ibidem*, p. 879.

⁹⁵ N. Liu, *op. cit.*, p. 366.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 370.

⁹⁷ « Aujourd'hui en effet fut la résurrection — écrivait-il avec exaltation le 3 mars 1846 — car je parlai pour la première fois à un Christ, je parlai à Michelet » (C. A. Rosetti, *Note intime scrisă zilnic de... adnotate și publicată de Vintilă C. A. Rosetti* (Notes intimes quotidiennes..., annotées et publiées par Vintilă C. A. Rosetti), Bucarest, 1902, vol. I, p. 110).

⁹⁸ N. Liu, *op. cit.*, p. 368.

⁹⁹ Marin Băcur, *op. cit.*, p. 210.

¹⁰⁰ N. Liu, *op. cit.*, p. 369.

¹⁰¹ Voir D. In Berindei, *Revoluția din 1848 din Franța și tinerii români aflați la Paris* (La révolution de 1848 de France et les jeunes roumains se trouvant à Paris), dans « *Revista Istorică Română* », XV (1945), p. 171 et les suivantes.

¹⁰² N. Liu, *op. cit.*, p. 370.

¹⁰³ Paul Viallaneix, *La vote royale...*, p. 285—286.

révolution, notre nation, qu'il dénommait la colonie de Trajan — notait C. A. Rosetti. Vous avez accompli une très importante action — disait-il — en situant une nation dans le calendrier du monde. Il relevait nos sacrifices, ajoutant que nous avons donné des leçons à la France, tant il est vrai que la civilisation engourdit les âmes »¹⁰⁴. Mais les Roumains lui demandent de leur démontrer également par ses écrits exaltants les sentiments qu'il nourrit à l'égard de leur cause. Ils lui adressent des lettres et dès 1850 C. A. Rosetti — qui lui fait recommander lui aussi les services d'un cordonnier¹⁰⁵ — de même que Ion Brătianu se trouvent constamment à sa proximité, ce dernier le considérant encore en 1877 parmi « ses enseignants de démocratie »¹⁰⁶. Maria Rosetti lui écrivait le 23 janvier 1850 : « Priez donc toujours bon moine et en parcourant votre rosaire des nations en deuil, arrêtez quelquefois votre pensée sur le petit grain : La Roumanie »¹⁰⁷. Plus tard elle le charmera en lui évoquant les journées de la révolution. Dimitrie Brătianu lui adressait des lettres et Michelet les lisait avec intérêt, comme par ailleurs les brochures de Bălcescu et d'Eliađe Rădulescu¹⁰⁸. A l'été 1850, sur la prière de Rosetti et après l'avoir connu personnellement, il intervint auprès d'Alfred Dumesnil pour l'admission à sa pension de famille du jeune Alexandu Odobescu¹⁰⁹, future personnalité culturelle marquante de la Roumanie.

En 1851 les relations de Michelet avec les révolutionnaires roumains émigrés se resserrent encore davantage, de sorte qu'au mois d'avril de la même année, l'historien se décida à consacrer l'une de ses « légendes » à la cause roumaine. A l'automne 1850, Dimitrie Brătianu lui reprochait l'insuffisante attention qu'il avait accordée jusqu'alors dans ses ouvrages aux peuples qui attendaient son appui. « Comment — lui écrivait-il — n'avez-vous pas su trouver un seul mot pour tous ces peuples qui, sous vos yeux, remplissent l'Europe orientale des merveilles de leurs héroïsme... ? »¹¹⁰. Se décidant à écrire une « légende » roumaine, comme par ailleurs tout le cycle consacré à l'Europe orientale, Michelet répondit à cet appel. Il fut attiré par l'individualité « héroïque et généreuse » de Maria Rosetti — qu'il put connaître directement —, par le caractère national mais aussi social de la révolution de Valachie, ainsi que par l'origine latine du peuple roumain¹¹¹. Il écrivit cinq chapitres de la « légende » dans l'espace d'une semaine, après avoir entendu le récit de l'héroïne principale¹¹².

¹⁰⁴ C. A. Rosetti, *Note intime...*, vol. II, p. 23—24.

¹⁰⁵ J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 133.

¹⁰⁶ Ion Breazu, *op. cit.*, p. 95.

¹⁰⁷ Michel Cadot, *Introduction à J. Michelet, Légendes démocratiques du Nord*, Paris, 1968, p. XXI.

¹⁰⁸ Jean Marie Carré, *op. cit.*, p. 138.

¹⁰⁹ Marin Bueur, *Documente inedite din arhivele franceze privitoare la români in scolarul al XIX-lea* (Documents inédits des archives françaises concernant les Roumains au XIX^e siècle), Buenrești, 1969, vol. I, p. 66—67.

¹¹⁰ Michel Cadot, *op. cit.*, p. XXII.

¹¹¹ Voir la judicieuse explication de ce triple intérêt de Michelet donnée par Michel Cadot, *op. cit.*, p. XXIII et Idem, *Autour du « Michelet et son temps » de J. M. Carré*, dans *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de J. M. Carré*, Paris, 1964, p. 73—84.

¹¹² J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 156—157 ; Michel Cadot, *Introduction...*, p. XXIV.

Pendant la même année, Michelet entretenait d'étroits relations d'amitié avec les époux Rosetti¹¹³, recommanda chaleureusement Dimitrie Brătianu à Ledru Rollin¹¹⁴, et reçut Eliade Rădulescu¹¹⁵, bien que cette dernière rencontre n'ait pas abouti à un réel contact spirituel. L'année suivante, les étroits rapports entre les époux Quinet et Rosetti s'intensifièrent, ces derniers déménageant même à un moment donné à Nantes pour se trouver à proximité de leurs amis¹¹⁶. Michelet déclara à la mairie le fils de Rosetti¹¹⁷ et lui donna son nom, ce qu'il consigna dans son journal¹¹⁸. Et puis, après avoir promis à Rosetti qu'il sera « pour la Roumanie le concurrent de Quinet », il publia dans « Le Siècle », après l'avoir achevée, « la légende » consacrée à Maria Rosetti¹¹⁹.

« S'il n'avait rien découvert — souligne avec une puissante force de pénétration Marin Bucur — Michelet comprenait néanmoins l'aventure tragique vécue par un peuple aux prises avec l'Espace et le Temps. Poétique et pathétique, le modeste ouvrage sur les Principautés Danubiennes rend bien l'enthousiasme d'un auteur visionnaire dont l'esprit pénétrant saisit les données essentielles du peuple roumain »¹²⁰. Pour « l'avant-garde du grand Empire romain » et « la bien-aimée colonie de Trajan »¹²¹, pour cette « nation sacrifiée », car, par rapport aux Hongrois et aux Polonais « les peuples du bas-Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe »¹²², Michelet n'a que des paroles affectueuses. Admirateur du caractère, de la patience et de la souplesse spirituelle des Roumains, de leur générosité et de leur amour de la nature¹²³, de cette « pauvre petite Italie solitaire »¹²⁴, Michelet leur a consacré des pages immortelles. La romanité des Roumains était pour lui une certitude. Leur langue — « pleine de diminutifs gracieux caressants » — « est une langue toute latine qui mérite, autant et plus que notre roman du moyen âge, le nom que portait celui-ci : *lingua romana rustica* »¹²⁵. « Leurs danses — relevait-il encore — sont romaines aussi et leur jeux ceux de l'antiquité »¹²⁶. Il fut attiré également par la question paysanne, soulignant que les révolutionnaires de 1848 avaient su s'adresser « aux forces vives » du peuple et « rendre la terre aux travail-

¹¹³ J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 155, 156, 157, 169, etc.

¹¹⁴ N. Liu, *op. cit.*, p. 372.

¹¹⁵ J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 164.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 201, 203, 204. « Rosetti se trouve très heureux à Nantes — écrivait à l'été 1852 I. C. Brătianu à Alfred Dumesnil — Il est d'autant plus heureux que M-me Rosetti a trouvé un admirateur : M<michelet> » (Marin Bucur, *op. cit.*, vol. I, p. 178).

¹¹⁷ *Ibidem*, vol. I, p. 208; Paul Sirven, *op. cit.*, p. 199.

¹¹⁸ « Le petit Jules-Stéphen Rosetti, né le 25 janvier, a peut-être eu pour lui, comme Lybi, de naître à un moment de résurrection... » (Jules Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 214).

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 216; Ion Breazu, *op. cit.*, p. 38 note 1.

¹²⁰ Marin Bucur, *Entre le martyr et l'espoir...*, p. 207.

¹²¹ J. Michelet, *Révolution du Danube. Madame Rosetti. 1848*, dans *La Pologne martyr*, Paris, 1863, p. 278-279.

¹²² « La Hongrie, la Pologne, ont eu du moins la gloire de leurs souffrances, leur nom a retenti par toute la terre. Les peuples du bas Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe » (*Ibidem*, p. 281).

¹²³ *Ibidem*, p. 281, 283, 333.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 337.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 283, 331.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 283.

leurs »¹²⁷. Michelet envisage l'avenir des Roumains avec la plus grande confiance : « Ce peuple, malgré tant de misères... ressuscitera-t-il ? Nous n'en faisons nul doute. Pourquoi ? Il a ce qu'ont très peu de peuples, *une idée simple et forte de son passé, de son avenir. De son passé : Il se croit Romain. Il porte l'aigle romain. Il se sent parent de Trajan. De son avenir : Il ne flotte nullement sur l'idée de la Révolution* »¹²⁸.

La parution en éditions successives de « la légende roumaine » n'a pas signifié la fin d'une liaison. Celle-ci a continué inaltérée, étant entretenue par les deux parties. Celui que Rosetti¹²⁹ définissait durant les années de l'Union comme « le grand génie de l'histoire de France », que le poète Vasile Alecsandri situait à la même époque parmi « les amis des Roumains »¹³⁰, celui auquel un groupe de Roumains s'adressaient en 1857 par écrit pour que celui-ci leur réponde qu'il les considère en tant que « les Italiens de l'Orient », vu que « Vous vous sentez vraiment Romains »¹³¹, ne demeura pas étranger à la problématique roumaine. « Vous avez près de vous — écrivait-il dans la réponse mentionnée —, autour de vous et sous vos pieds des sources vives. N'enviez pas les vieux peuples, mais regardez le vôtre. Plus bas vous creuserez, plus vous verrez jaillir la vie »¹³².

Pendant la même année 1857, les exilés roumains rentraient dans leur patrie. « Départ de M^{me} Rosetti, Golesco » — notait le 9 avril Michelet dans son journal¹³³. Il continua de suivre attentivement les événements de la zone du Danube, où ses anciens disciples avaient l'occasion de mettre en évidence leur capacité de renouvellement des vieilles structures. En 1866 on lui confère la citoyenneté roumaine¹³⁴. Huit ans plus tard, lors de la disparition du grand historien, le poète roumain Alexandru Macedonski allait écrire : « Michelet était aussi Roumain que Français »¹³⁵. Une décennie plus tard — lui-même se trouvant peu avant sa propre fin — C. A. Rosetti écrira à la veuve de Michelet : « Ma génération doit tout ce qu'elle a de bon aux étincelles électriques par lesquelles Michelet nous animait et nous montrait la grande voie »¹³⁶.

Historien inspiré, l'une des grandes personnalités dont la France fit don à l'humanité, ami des nations opprimées, ardent évocateur du passé, Jules Michelet demeure un symbole de l'amitié et de la compréhension, un fervent partisan de l'équité envers *le peuple*, envers *tous les peuples du monde*, fermement attaché à l'idéal de la justice.

¹²⁷ Michel Cadot, *Introduction...*, p. XXIII; cet intérêt de Michelet fut saisi également par N. Iorga, *op. cit.*, p. 26—27.

¹²⁸ J. Michelet, *op. cit.*, p. 358—359.

¹²⁹ En 1853, Michelet demandait à son gendre que de concert avec C. A. Rosetti il assure la diffusion de ses œuvres dans l'Europe orientale : « Si vous voyez les Rosetti, causez-en. Ils connaissent les voies d'expédition pour la Méditerranée et vous donneront peut-être de bonnes idées » (Paul Sirven, *op. cit.*, p. 206—207).

¹³⁰ Cf. N. Liu, *op. cit.*, p. 373, 374.

¹³¹ Ion Breazu, *op. cit.*, p. 48.

¹³² *Ibidem*, p. 49; Paul Viallaneix, *Le voie royale...*, p. 285—286.

¹³³ J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 323.

¹³⁴ N. Liu, *op. cit.*, p. 376.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 379.

¹³⁶ Elena Piru, *op. cit.*, p. 108.

ОСВОБОДИТЕЛЬНАЯ ВОЙНА УКРАИНСКОГО НАРОДА 1648-1654 ГОДОВ И ЮГО-ВОСТОЧНАЯ ЕВРОПА

LIDIA DEMÉNY

Еще не закончились военные действия в Европе, связанные с Тридцатилетней войной, как два важнейших события потрясли европейские государства. Первое, имевшее огромное значение для дальнейшего социально-экономического и политического развития Европы, — английская буржуазная революция, второе — освободительная война украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого, которая в результате одержанных побед изменила политические границы на Востоке Европы и в конечном итоге способствовала укреплению позиций России. Начиная с середины XVII века Россия начинает вести активную внешнюю политику на севере и юго-востоке Европы, а в последующие века становится важным политическим, экономическим, военным и культурным фактором в балканской политике европейских держав.

Освободительная война украинского народа началась в благоприятной для Украины международной обстановке. Польша в этот период находилась в состоянии тяжелого внутреннего политического и экономического кризиса. Особенно острой была борьба за трон среди различных группировок польской шляхты, достигшая своего апогея в 1648 году. Другие северные государства еще были заняты вопросами, связанными с заключением Вестфальского мирного договора. В то же время, различие интересов между Польшей и Швецией в любой момент могли привести к военному конфликту, в котором Швеция могла рассчитывать на поддержку трансильванского князя, так как у нее был заключен с ним военный договор еще во время Тридцатилетней войны. Таким образом, Трансильвания не могла быть в этом случае союзницей Польши в борьбе против Богдана Хмельницкого и находилась бы на стороне сил, которые прямо или косвенно поддерживали национально-освободительное движение украинского народа. Что касается Молдавии и Валахии, то ни одно из этих княжеств не могло иметь какого-либо военного и политического значения, так как еще с 30-х годов XVII века они находились в постоянном конфликте друг с другом, который мог обостриться в любой момент, благодаря политике, проводимой Василием Лупу. Оставались Оттоманская империя и Крымское ханство, которые руководители национально-освободительного движения украинского народа должны были постоянно иметь в виду. Но и Оттоманская империя в этот период находилась в состоянии острого политического кризиса. Кроме того, в это же время она вела изнурительную войну с Венецией, в которой не смогла добиться каких-либо успехов. В этих условиях и Оттоманская империя не могла сама пред-

принять решительные действия против Богдана Хмельницкого и в случае крайней необходимости использовала помощь крымских татар. В этих относительно благоприятных международных условиях началась национально-освободительная война украинского народа.

Рассматривая вопрос о влиянии национально-освободительной борьбы украинского народа на Юго-Восточную Европу, исследованный в меньшей степени, следует иметь в виду следующие важнейшие моменты: в какой степени освободительная война украинского народа была поддержана народами Юго-Восточной Европы, отношение Порты к движению, возглавляемым Богданом Хмельницким, связи Богдана Хмельницкого с освободительным движением балканских народов.

1. УЧАСТИЕ НАСЕЛЕНИЯ ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЫ В ВОЙСКЕ БОГДАНА ХМЕЛЬНИЦКОГО

Национально-освободительный характер войны украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого объясняет то обстоятельство, что это движение с самого начала своего возникновения нашло широкий отклик среди народных масс стран Юго-Восточной Европы. В историографии последнего десятилетия многочисленные исследования, содержащие богатый материал, свидетельствуют о широкой поддержке со стороны народов различных стран национально-освободительного движения украинского народа и помощи, оказываемой ему населением Юго-Восточной Европы.

Одна из форм непосредственной поддержки борьбы украинского народа за свою национальную независимость заключалась в прямом участии отдельных представителей балканских народов в казацком войске. Источники того времени позволяют нам сделать выводы очень показательные в этом отношении. Наряду с некоторыми сведениями иллюстративного характера (как например сведения, встречающиеся в книге известного путешественника Эвлия Челеби, который отмечал, что среди казаков встречаются татары и турки)¹, важнейшим документом для изучения этого периода является *Реестра всего Войска Запорожского после Зборовского договора с королем польским Яном Казимиром*². Реестр, опубликованный во второй половине XIX века, привлек в последнее время внимание многих советских историков. Более подробный анализ этого документа был проделан Ф. П. Шевченко³ который, рассмотрел (правда, в довольно беглой форме) и национальный состав казацкого войска. Ф. П. Шевченко продемонстрировал, что в состав войска Богдана Хмельницкого входили русские, румыны, поляки, белорусы, сербы, болгары, венгры, чехи, немцы, а также турки и татары. На основе проделанного анализа Ф. П. Шевченко приходит к заключению, что в состав казацкого войска входили 228 румын, 67 болгар, около 200 поляков,

¹ Эвлия Челеби, *Книга путешествий*, выпуск I: *Земли Молдавии и Украины*, М., 1961.

² *Реестра всего Войска Запорожского после Зборовского договора с королем польским Яном Казимиром составленные 1649 года, октября 16 и изданные по подлиннику О. М. Богдановским*, Москва, 1875.

³ Ф. П. Шевченко, *Політичні та економічні зв'язки України с Росією в середині XVII ст.*, Київ, 1959.

а также сербы, венгры, чехи и словаки. По мнению Ф. П. Шевченко, 6% всего войска составляли иностранные элементы. Исследование реестра с точки зрения участия народов Юго-Восточной Европы в войске Богдана Хмельницкого позволяют нам сделать некоторые выводы.

Территория, занимаемая казаками, всегда привлекала внимание беглых крестьян Молдавии, Валахии и Трансильвании. Документы констатируют, что как раз накануне возникновения движения на Украине в украинском селе Снятинка обосновался беглый румынский крестьянин. Среди перечисленных в документе 31 крестьян вышеупомянутого села с перечислением их феодальных повинностей встречается и имя Яко Волошина, недавно пришедшего в село. Как вновь поселившийся, он освобождается на определенный срок от феодальных повинностей, но по истечении определенного срока «будет работать в качестве кмета»⁴. В других документах вновь упоминается пришедший румын, поселившийся в казацких районах⁵. Другой румын, по имени Волошенин, поселяется в 1648 году вместе с другими крестьянами численностью в 101 человек в украинском городе Валуйки⁶. Доказательством того, что не только беглые крестьяне находили прибежище у казаков, но и служилые люди, нанимаясь на службу к Богдану Хмельницкому, является письмо молдавского воеводы Георгия Штефана от 22 мая 1655 года. В этом письме, адресованном Георгию Ракоци II, Георгий Штефан информирует Г. Ракоци II, что, как ему стало известно, восставшие сеймены установили связи с казаками Богдана Хмельницкого. Сведения эти им были сообщены его посланником, который, в свою очередь, получил их от бывшего служилого человека из Сучавы, который поселился на Украине, женился там и нанялся на службу к Богдану Хмельницкому⁷.

В украинских документах встречаются сведения об участии румынских отрядов наряду с казаками еще в начальном ее периоде. Самуил Кусевич из Львова в своих заметках об освободительной войне отмечает, что в осаде Львова вместе с казацкими отрядами участвовал отряд влахов, отличавшийся хорошей военной подготовкой. Возглавлял этот отряд родственник гетмана Захарий Хмельницкий⁸. Участие молдавских и валашских отрядов на стороне казацких войск в войне украинского народа против польских панов отмечают и документы царской канцелярии. Иосиф, казначей Паисия, патриарха Иерусалима, заявил представителям Посольского приказа русского государства, что он в связи со своей поездкой в 1648 году на Украину и в Молдавию узнал, что вместе с казаками в боях против польских панов участвовали «да молдавские, да мунтянские люди»⁹.

Возвращаясь к вышеупомянутому реестру, являющимся основным документом, позволяющим выяснить вопрос об участии румын в войске Богдана Хмельницкого, следует отметить, что этот факт уже был отмечен в советской историографии. В частности, А. Ф. Ермоленко отмечал,

⁴ *Воссоединение Украины с Россией. Документы*, т. I, Москва, 1953, стр. 395—397.

⁵ *Там же*, стр. 394.

⁶ *Там же*, стр. 321 и 394.

⁷ Sándor Szilágyi, *Transylvania et bellum boreo-orientale*, vol. 1, Budapest, 1890, p. 396—397.

⁸ *Жерела до історії України — Русь*, Львов, 1898, т. IV, стр. 56.

⁹ *Воссоединение Украины с Россией. Документы*, т. II, 1953, Москва.

что *Реестра Войска Запорожского* содержит даты о службе 400 казаков молдавын в украинском казацком войске¹⁰. Участие румын в войске Богдана Хмельницкого было отмечено и И. С. Миллером¹¹.

Ф. П. Шевченко, в отличие от А. Ф. Ермоленко, утверждает, что реестр насчитывает всего 228 румын¹². Необходимо отметить, что реестр по единодушному мнению всех исследователей включает лишь часть казаков Богдана Хмельницкого и что в действительности число казаков было гораздо значительнее. Это объясняется тем обстоятельством, что многие из казаков не были включены в реестр, так как по условиям Зборовского договора число их было ограничено.

В реестре значится довольно большое число казаков по имени Волошин, Волошинец, Волощин, Влашин, Волошиненко, Блошенко, Блошка — фамилии, которые, по мнению вышеупомянутых историков, означают казаков румынского происхождения¹³. По данным, приведенным Ф. П. Шевченко, казаков, именующихся Волошин или Волошын насчитывалось 131. Всего же казаков с фамилиями Волошин, Волошын, Волощин или Волошинец было 157. Среди имен, которые в большей степени подверглись влиянию украинского языка, встречаются такие, как: Волошиненко, Волошыненко, Волощенко, Волошенко, Волосенко. К ним можно добавить и фамилии Блошко, Блошка, Блошенко, а также Валах, Волох и Болох. Всего казаков, записанных в реестре под этими именами, насчитывалось 52, а общее количество казаков, которые фигурируют в реестре под вышеупомянутыми именами, достигает числа 208.

Следует иметь в виду, что в славянских документах термином Богдания обозначалась Молдавия, следовательно, можно предположить, что фамилия Богданенко указывает на молдавское происхождение. Это обстоятельство позволило нам прийти к заключению, что такие фамилии как Богданенко или Богданский принадлежат выходцам из Молдавии. Всего же их в данном реестре насчитывается 52. По нашему мнению, ряд имен, например Назар Жок, Феско Мутяненко, Раду, Пинтя, Фокша, Савка, Басараб, Григорча, Борча и другие, также указывают на румынское происхождение этих казаков — обстоятельство, отмеченное и Ф. П. Шевченко¹⁴. Кроме того, в реестре войска запорожского встречаются и такие имена, как например Гайдук, Гайдукон, Гайдученко. Из-

¹⁰ А. Ф. Ермоленко, *Украинско-молдавские отношения в годы освободительной войны украинского народа*, в сб. *Воссоединение Украины с Россией*, Москва, 1954, стр. 226.

¹¹ И. С. Миллер, *Освободительная война 1648—1654 гг. и польский народ*, «Вопросы истории», 1954, 1.

¹² Ф. П. Шевченко, *Ук. соч.*, стр. 238.

¹³ В одной работе, опубликованной в 1958 году, Д. П. Богдан подчеркивал, что «суффикс *-ин* употребляется при образовании части слова, которая указывает на этническое происхождение или на социальное положение, например, Булгарин, Сербин, Властелин. В украинских документах встречаются такие имена как Волошин (в документах от 1359, 1377 и 1404 гг.), который является русским полногласным окончанием для молдаван, носители этих имен являются молдаване, эмигрировавшие на русскую территорию». В этой же работе Д. П. Богдан отмечал: «Фамилиями, указывающими на происхождение из Валахии, являются следующие: Влахин, Влашин» (D. P. Bogdan, *Legături între onomastica actelor moldovenești și ucrainene de pînă la jumătatea sec. al XV-lea* [Связи между ономастикой молдавских и украинских актов периода до середины XV в.], в: *Studii privind relațiile româno-ruse și româno-sovietice*, I.S.R.S., București, 1958, p. 52, 59).

¹⁴ Ф. П. Шевченко *Ук. соч.*, стр. 238.

вестно, что термин гайдук не является по происхождению украинским. Однако из истории Румынских княжеств известно, что гайдуками назывались беглые крестьяне из Молдавии и Валахии. В этом же смысле термин гайдук был распространен и в Трансильвании. Кроме того, гайдуки в XIV—XVII веках составляли часть войска трансильванского князя, т.е. будучи свободными крестьянами из западных районов княжества, они должны были нести определенную воинскую повинность. В этом случае следует согласиться с мнением Ф. П. Шевченко, что те 38 казаков, которые в реестре войска запорожского фигурируют под этими именами, могли происходить из Румынских княжеств. В таком случае мы вправе считать, что в действительности число румын, входивших в войско Богдана Хмельницкого и записанных в реестре, превышало число 228, допускаемое Ф. П. Шевченко. Кроме того, имея в виду специфический характер источника, невозможно с точностью определить общее количество румын, входивших в войско Богдана Хмельницкого. Не следует забывать, что большинство румын, числившихся в казацком войске, происходило из рядов беглых крестьян, которые как правило, меняли свои имена и фамилии с целью затруднить их поиск и возможность возвращения в родное село. Это довольно распространенный обычай подтверждается и рядом документов. В этом отношении очень интересен документ от 1639 года. 28 июля 1639 года воевода Ион Мовила, обращаясь к жителям города Бистрицы, замечает, что беглый крестьянин «здесь в моем селе назывался Иван, но я знаю, что там он назвется другим именем как это обычно принято среди этих мерзавцев»¹⁵ (подчеркнуто нами — Л.Д.). Таким образом, обычай смены имен среди беглых крестьян, поселявшихся в соседних районах или даже в соседних странах, был очень распространен и был одной из форм защиты против преследовавших их феодалов.

В таком случае не следует удивляться тому, что многие беглые румынские крестьяне имели имена, очень схожие с украинскими или даже чисто украинские. Отсюда напрашивается вывод, что реальное число крестьян, бежавших из Молдавии, Валахии и Трансильвании на Украину, был гораздо больше, так как поселившись там, они, как правило, меняли свое имя.

Анализ данных, касающихся численности таких имен, как Валах, Волошин, Волошинец, Волох, Волощин, Влашин, Волошиненко, Влошыненко, Волощенко, Волошенко, Влощиненко по полкам, приводит к следующим выводам: полк Чигиринский насчитывал 17 человек; Черкасский — 20; Каневский — 20; Корсунский — 30; Белоцерковский — 6; Уманский — 18; Бреславский — 25; Калницкий — 13; Киевский — 3; Переяславский — 4; Кропивенский — 11, Миргородский — 14, Полтавский — 19, Прилуцкий — 5, Черниговский — 3. Что касается имен Богданенко или Богданский, то в полках они представлены следующим образом: Черкасский — 4; Каневский — 10; Корсунский — 8; Уманский — 3; Калницкий — 1; Крепивенский — 2; Киевский — 4; Переяславский — 7; Миргородский — 7; Прилуцкий — 5; Нежинский — 2.

В советской и русской историографии отмечалось также наличие южных славян в войске Богдана Хмельницкого. Например, было дока-

¹⁵ A. Veress, *Documente primitive la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești. Acte și scrisori* [Документы по истории Ардяла, Молдовы и Валахии. Акты и письма], vol. X (1637—1660), București, 1938, p. 60—61.

зано, что еще накануне возникновения национально-освободительной войны, на территории Украины проживало много болгар и сербов¹⁶. По мнению Ф. П. Шевченко, такие имена, как Сербиянко, Вокшич, Думич, Сербин, Вареич, Сербинов, Каплич и другие, являются сербского происхождения. Ф. П. Шевченко пришел к заключению, что в реестре войска запорожского числится 67 казаков сербского происхождения. По нашему мнению, это число не представляет реальной действительности. Анализируя реестр, мы пришли к заключению, что такие имена, как например Демойко Савкович, Яцко Маркович, Лазарь Лескович, Максим Мешкович, Сава—в Чигиринском полку, Иван Панкович, Ярко Минович, Конон Маркович, Миско Кориткович, Захария Зовкович, Иллик Лазарович, Никифор Милкович, — в Белоцерковском полку; или также имена, как Иван Марквенич, Грицко Мобеич — в Уманском полку; Яцко Худич, Семен Дебнич — в Калницком полку; Василь Урусович, Павло Духнич — в Киевском полку и еще ряд других имен, вероятно всего, были сербского происхождения. Не следует забывать и то обстоятельство, что сербско-хорватский элемент в войске Валахии XVII века занимал значительное место. То же самое можно сказать и о Трансильвании, где сербы служили в качестве наемников. Это обстоятельство позволяет прийти к выводу, что сербы были представлены в казацком войске в значительно большем числе, чем это было отмечено до сих пор.

Труднее установить, как нам кажется, казаков, происходивших из Болгарии. Только два имени не вызывают сомнений: Болгариянко и Булгарин. Эти имена, встречающиеся в реестре, указывают на казаков, происходивших из Болгарии.

Как отмечает и Ф. П. Шевченко, греки не были представлены в войске Богдана Хмельницкого в большом числе¹⁷. Только 11 имен, встречающихся в реестре, например, Кириак Грек, Микола Грек, Оливер Грек, Иван и Манта Грек не вызывают сомнений. Считаем, что и в данном случае сведения значительно приуменьшены, хотя Ф. П. Шевченко отмечает, что на Украине в XVII веке проживало довольно большое количество греков, особенно купцов. Действительно, греческие купцы, которые вели оживленную торговлю восточными товарами в Центральной и Восточной Европе, поселившись в этой части Европы, не порвали в то же время связей со своей родиной. Достаточно напомнить, что XVII—XVIII века являются периодом наибольшего подъема как для армянских так и для греческих купцов, что именно в этот период создаются греческие торговые компании в Восточной и Юго-Восточной Европе. Поэтому нам кажется вполне обоснованным предположение, что греки, проникнув на Украину, играли не последнюю роль и в казацком войске и в особенности в балканской политике Богдана Хмельницкого. Греки, хорошо осведомленные о положении вещей в Османской порте могли оказать и оказывали реальную помощь антиоттоманской политике Богдана Хмельницкого. Кроме

¹⁶ Ф. П. Шевченко, *Уж. соч.*, стр. 238; Н. Р. Дашкевич, *Обществе Южной Руси с южнославянами в литовско-польский период ее истории между прочим в думках в: Изборник киевский*, 1904, стр. 119—137; И. Крип'якевич, *Сербы в украинском войску в «ЭНТШ»*, 129, 83—93; И. Каманин, *Участие южнославянского населения в восстании Богдана Хмельницкого*, в: «Архив ЮЗР», III, часть IV стр. 19.

¹⁷ Ф. П. Шевченко *Уж. соч.*, стр. 239

того, многие греки в XVII—XVIII веках предложили свои услуги некоторым европейским дворам.

Небезынтересен и тот факт, что в казачьей армии находились турки и татары. Такие фамилии, как например Турчин, Туренко, Туренский, Туравец, Турчиненко, Турецкий и другие им подобные говорят сами за себя. Большинство историков, которые исследовали этот вопрос, считают, что такие имена, как Басман, Котлубей, Осман, Азамет, Мелликпаша, Кочубей, Нагаец, Мазак, Нарадин, Атаманенко, Сапсай, Гирей, указывают на татаро-турецкое происхождение этих казаков. Изучение реестра 1649 года позволило прийти к заключению, что в войске Богдана Хмельницкого насчитывалось по меньшей мере 200 турок и около 250 татар.

В этом же реестре встречаются казаки, носящие имя Арнаут. Ф. П. Шевченко отмечает, что на Украине, в исследуемый период, албанцы были известны под именем арнаутов¹⁸. Поэтому можно утверждать, что в войске Богдана Хмельницкого боролись и албанцы.

Анализируя вопрос об участии народов Юго-Восточной Европы в войсках Богдана Хмельницкого на основе изучения *Реестра всего Войска Запорожского*, следует отметить, что этот источник не дает нам возможности сделать окончательные выводы. Реестр включает в себе только так называемое *реестровое казачество*, которое согласно Зборовскому договору, не могло превысить число 40 000 казаков.

В действительности войско Богдана Хмельницкого только частично рекрутировалось из казаков, записанных в реестре. Поэтому мы считаем, что цифры, извлеченные из данного реестра, следует рассматривать как минимальные цифры. Не будет слишком преувеличенным утверждение, что по крайней мере 10% всего войска Богдана Хмельницкого происходило из элементов неукраинского происхождения, среди которых значительную часть составляли и народы Юго-Восточной Европы.

2. ОТКЛИКИ НА ОСВОБОДИТЕЛЬНУЮ ВОЙНУ УКРАИНСКОГО НАРОДА В ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЕ

Освободительная война украинского народа против польских панов получила широкую поддержку в странах Юго-Восточной Европы¹⁹.

¹⁸ Ф. П. Шевченко, *Уж. соч.*, стр. 239.

¹⁹ Среди работ, рассматривающих этот вопрос или содержащих некоторые сведения, следует упомянуть: *Акты Юго-Западной России*, том XIV; *Воссоединение Украины с Россией. Документы в трех томах*, Москва, 1953—1954; Н. Ф. Каптерев, *Характер отношений России к православному востоку в XVI—XVII столетиях*, Сергиев Пасад, 1914; И. Снегаров, *Культурни и политически връзки между България и Россия през XVI—XVIII в.*, София, 1953; И. Р. Крип'якевич, *Богдан Хмельницкий*, Киев, 1954; О. К. Касименко, *Російсько-українські взаємовідносини 1648 — початку 1651*, Київ, 1955; *Исторические связи народов СССР и Румынии в XV — начале XVIII в.*, в: *Документы и материалы, том II, 1633—1673*, М., 1968, стр. 214—216; 223—227; 230—232; 241—243; 268—269; 281—282; Mihail Dan, *Știri privilegiate la istoria țărilor române în cronicile ucrainene* [Сведения относительно истории румынских княжеств в украинских хрониках], в: «*Studii și materiale de istorie medie*», vol. II, București, 1957; С. Енца, *Războiul de eliberare națională dus de poporul ucrainean între anii 1648—1654 și Bogdan Hmelnișki în cronicile din țara noastră* [Национально-освободительная война украинского народа 1648—1654 годов и Богдан Хмельницкий в хрониках нашей страны], в: «*Studia Universitatis Babeș-Bolyai*», seria IV, fasc. 1, an 1959, Historia; I. Бутич, *До історії українсько-трансільванських взаємин (1648—1656)*, Архіви України, Київ, nr. 3, 1966, 62—71;

Народы этой части Европы, находившиеся под турецким владычеством видели в победах казаков, руководимых Богданом Хмельницким, пример героической борьбы и с самого ее возникновения поддерживали ее справедливый характер. Известия о военных успехах Богдана Хмельницкого быстро дошли до соседних стран и, в частности, до Юго-Восточной Европы. Помимо обычных дипломатических путей, существовавших между Константинополем и Восточной Европой, вести распространялись купцами, ведшими торговлю между Портой и Восточной Европой, включая и территорию Украины. Не следует забывать и того обстоятельства, что еще со второй половины XVI века в Молдавии, Валахии и Трансильвании о состав наемного войска входили и казаки, которые сохраняли связи со своей родиной. Достаточно вспомнить, например, наемное войско Михая Храброго, в войске которого целые контингенты составляли казаки. Это были только некоторые из путей, через которые проникали сведения о борьбе украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого. Поэтому не следует удивляться словам украинского летописца, который отмечал, что сведения о победах Богдана Хмельницкого были хорошо восприняты в Валахии и Молдавии еще перед 1649 годом. «И в тот год, — говорится в *Кратком описании Малороссии*, — прибыли к Хмельницкому послы из разных стран в том числе и от воеводы Валахии и Молдавии, поздравив его с победой, попросили его оказать им помощь в борьбе против их врагов»²⁰.

Хорошо зная антиоттоманские настроения народов Юго-Восточной Европы, Богдан Хмельницкий мог с полной уверенностью заявить русскому послу Григорию Неронову, осенью 1649 года, что в настоящий момент существуют все необходимые предпосылки заключения союза Украины с молдованами, валахами и сербами для совместной борьбы против Порты. Руководитель казацкого войска отмечал так же, что сербы, молдоване и валахи «давно просят чтобы запорожское войско начало войну против султана»²¹. Московская дипломатия следила с большим вниманием за международными связями Богдана Хмельницкого. Один из русских дипломатов и пугешественников, сыгравший в середине XVII века важную роль в балканской политике Московского государства, Арсений Суханов, посетив Богдана Хмельницкого, утверждал, что «все христиане греки, сербы, болгары, молдоване и валахи желают объединиться все вместе»²².

В 1649—1650 гг. отношения между казаками и крымскими татарами не однажды достигали такого напряжения, что в любой момент мог возникнуть военный конфликт, который означал бы для Богдана Хмельницкого неизбежно войну против Порты. Летом 1649 года распространились слухи, что запорожское войско подготавливает военные действия на море против Порты, которые будут поддержаны сухопутными войсками, возглавляемыми самим Богданом Хмельницким²³. В течение 1649—1657 годов Богдана Хмельницкого посетили ряд послов из стран Юго-Восто-

²⁰ Mihail Dan, *Ук. соч.*, стр. 278.

²¹ *Воссоединение Украины с Россией. Документы, том II*, Москва, 1953, стр. 474; Ф. П. Шевченко, *Роль Киева в межслав'янських зв'язках у XVII—XVIII ст.*, Київ, 1963, стр. 11.

²² *Воссоединение . . .*, том II, стр. 189.

²³ Ф. П. Шевченко, *Роль Киева . . .*, стр. 12.

ной Европы, которые просили оказать им помощь в борьбе за освобождение от «ига дьявола»²⁴. Существовали в то же время попытки примирить Богдана Хмельницкого с королем польским для того, чтобы сконцентрировать все силы для борьбы против Порты, как например действия, предпринятые в 1651 году Георгием Ракоци II или Венским двором через посредство Р. Паркевича в 1657 году²⁵.

Отклик на освободительную войну украинского народа в Румынских княжествах был обстоятельно изложен в интересной статье, базирующейся на сведениях, заимствованных из хроник. Считаю необходимым остановиться на двух интересных сведениях, касающиеся Трансильвании, которым до сих пор не придавалось должного значения в литературе по специальности. Летописец из Сигишоары Г. Краус в *Хронике Трансильвании* дает интересные соображения о причинах возникновения освободительной войны украинского народа. Среди причин, вызвавших войну, он отмечает ликвидацию казацких вольностей, отказ короля польского выплатить жалование казакам, участвовавшим в войне и, наконец, насилия, учиненные над самим Богданом Хмельницким²⁶. Из изложения событий Краусом вытекает, что он разделяет цели освободительной войны украинского народа.

Еще более интересными нам кажутся сведения об отношении к войне, руководимой Богданом Хмельницким, со стороны некоторых политических кругов, близких к княжескому двору Трансильвании.

Весной 1651 года Богдан Хмельницкий обратился через своего посланника в Трансильвании к Георгию Ракоци II с предложением заключить военный договор, направленный против Польши. Прежде чем дать ответ посланнику Богдана Хмельницкого, Гесргий Ракоци попросил членов княжеского совета выразить каждый свое мнение в письменной форме. Среди ответов, данных Ракоци, сохранился ответ ректора школы из Алба Юлии — человека прогрессивных по тому времени взглядов, сторонника движения независимых пуританов — И. Бистерфельда. Интересно, что в своем ответе он разрабатывает вопрос о справедливых и несправедливых войнах и с этой точки зрения рассматривает войну казаков. На пяти страницах И. Бистерфельд доказывает, почему он считает войну казаков справедливой. Бистерфельд считает справедливой ту войну, которая имеет справедливую цель, т.е. которая ведется против порабощения, за защиту своей свободы и религии. С этой точки зрения Бистерфельд считает, что «*cosaci iustem causam habeant*». В отличие от кальвинистского епископа, который уклонился от прямого ответа, мстивировав это тем, что он недостаточно информирован о причинах, вызвавших войну казаков под руководством Богдана Хмельницкого, Бистерфельд солидаризировался со справедливой борьбой украинского народа против польских панов²⁷. Мы сочли необходимым изложить

²⁴ *Акты Юго-Западной России*, том XVI, стр. 61—62.

²⁵ И. В. Дуйчев, *Политическата дейност на Петър Парчевич за освобождение от турско владичество*, София, 1965, стр. 157—191. I. Duicev, *Peidr Parcevtci și încercările de eliberare ale popoarelor balcanice de sub stăpînirea turcească*, în „Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)”, том I. Бухарест 1971, стр. 151—186.

²⁶ Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei 1608—1665*. Перевод и вводное исследование — G. Duzinchevici и E. Reus-Mirza, București, 1965. p. 170—171.

²⁷ S. Szilágyi, *Okmánytár II Rákoczi György diplomatái összeköttetéseihez*, в: *Monumenta Hungariae Historica. Diplomataria*, XXIII, Budapest, 1874, 66—73.

взгляды Бистерфельда, т.к. они ясно показывают, что в Румынских княжествах довольно хорошо были известны условия, в которых развертывалась освободительная война украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого и почему она нашла широкий отклик в Румынских княжествах.

3. ВОССОЕДИНЕНИЕ УКРАИНЫ С РОССИЕЙ И ПОРТА

С конца 1653 года Порта все с большим интересом следит за эволюцией отношений между Украиной и Россией. Нетрудно понять, почему Порта проявляла такой интерес к русско-украинским связям, т.к. перспектива воссоединения Украины с Россией задевала не только интересы Польши, Крымского ханства, но и непосредственно Порты. Воссоединение Украины с Россией несомненно укрепило позиции России и угрожало положить конец экспансионистским планам Порты в Восточной Европе. Поэтому, известие о воссоединении Украины с Россией, подписанное в январе 1654 года, было встречено, естественно, с большим недовольством в Константинополе.

В начале 1654 года в Константинополе находился посланник Богдана Хмельницкого, который должен был свести на нет последствия пребывания польского посланника в Константинополе и обеспечить если не поддержку, то хотя бы нейтралитет со стороны Крымского ханства в украинско-польском конфликте. Постоянные представители князя Трансильвании в Порте должны были следить за тем, как посланники Богдана Хмельницкого были приняты в Константинополе, и за переговорами-ведущимися между казацкими представителями и Портой и в особенности за позицией Порты по отношению к предложениям, сделанными казацкими посланниками²⁸. 21 марта 1654 года Франциск Тордай писал князю Трансильвании Георгию Ракоци II из Константинополя: «Сведения о том, что татары (крымские — Л.Д.) подготавливаются к какой-то экс-

²⁸ Известно, что и Богдан Хмельницкий и король польской еще в начале возникновения украинско-польской войны пытались привлечь каждый на свою сторону Георгия Ракоци II. Но в 1654—1655 годы Ракоци еще не решил, к какой стороне примкнуть, хотя казалось, что он был близок к Богдану Хмельницкому. Однако открыто поддерживать Украину против Польши и подписать договор, предложенный Хмельницким, направленный против Польши, было бы рискованно со многих точек зрения. Княжеский двор Трансильвании не занял еще определенной позиции в отношении северного конфликта. Вместе с тем, Ракоци не мог пойти на военный союз с Хмельницким, находясь в вассальной зависимости от Порты, он должен был получить ее разрешение. Этот последний момент и заставил Ракоци следить внимательно за эволюцией позиции Порты по отношению к событиям на Украине и Польше. В каждом секретном распоряжении, отданном своим посланникам или постоянным представителям в Порте, Ракоци подчеркивает необходимость следить за развитием отношений между Украиной и Портой. Поэтому все отчеты постоянных представителей и посланников в Порте содержит богатый материал по этому вопросу. Переписка была опубликована в следующих изданиях: *Török-magyarokori államokmánytár*, vol. III, Budapest, 1875; S. Szilágyi, *Okmánytár...*; S. Szilágyi, *A két Rákóczi György fejedelem családi levelezése*, Budapest, 1875; S. Szilágyi, *Monumente Comititalia Regni Transylvaniae*, XI, Budapest, 1886; S. Szilágyi, *Levelek és okiratok II. Rákóczi György diplomáciai összeköttetéseihez* в: «Történelmi Tár», 1889; Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum boreo-orientale*, I—II, Budapest, 1890—1891; Andrei Veress, *Documente privilegiate...* том. X.

педиции, подтверждаются с каждым днем. Получив известие о союзе казаков с москалями они будут это иметь в виду»²⁹.

В начале апреля Георгий Ракоци II уже имел точные сведения о позиции Порты, занятой по отношению к воссоединению Украины с Россией. 4 апреля он пишет своей матери Сузане Лорантфи: «Сегодня мы получили корреспонденцию из Порты: *Подчинение казаков москалям не нравится Порте*. (подчеркнуто нами — Л.Д.) Слышно, что подготавливается крымский хан, паша из Силистры, видно, что и эти хотят быть подготовлены. В Порте ожидается с большой торжественностью прибытие польского посла»³⁰. Эти сведения должны были укрепить позиции тех кругов трансильванской знати, которые выступали за союз с Польшей и по отношению к которым трансильванский князь занял сдержанную позицию. Упоминая о ведущихся переговорах с польским посланником, Ракоци отмечал в одном из своих писем от 11 марта 1654 года, что посланники соседнего княжества просят его, князя, подписать с Польшей договор и чтобы он предпринял дипломатические шаги, направленные против сближения казаков с татарами. Польские посланники просили также у Ракоци, чтобы он оказал им содействие для получения у Порты приказа адресованного крымскому хану, чтобы последний выступил против Богдана Хмельницкого³¹. Ракоци, аргументируя свою позицию, отмечал, что он не может принять ни одно из этих предложений.

Богдан Хмельницкий, в свою очередь, хотел улучшить свои отношения с крымским ханом и с Портой. С этой целью, 15 апреля 1654 года он направляет письмо хану, в котором объясняет мотивы объединения Украины с Россией. В то же время Богдан Хмельницкий уверяет крымского хана, что воссоединение Украины с Россией не должно испортить их добрососедские отношения³².

К сожалению, это объяснение не повлекло должного результата. В своем ствете крымский хан поставил совершенно неприемлимые для Богдана Хмельницкого условия. Он обвинял Богдана Хмельницкого в том, что тот заключил пакт с московским царем, «нашим врагом», и за то, что подчинился России. Поэтому, писал хан, «мы не можем тебе верить». Крымский хан потребовал от Богдана Хмельницкого порвать отношения с московским царем и возвратиться «к верности польскому корслю». Вместе с тем, крымский хан хотел ликвидировать один из самых важных результатов освободительного движения украинского народа в социальном плане: освобождение значительной части украинского крестьянства из-под ига польских пачов. В этом смысле он писал Богдану Хмельницкому: «Те, которые были казаками с самого начала, казаками останутся, но те, которые были крепостными, крепостными

²⁹ S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 137.

³⁰ Al. Szilágyi, *Transylvan'a et bellum...*, I, стр. 318.

³¹ Там же, стр. 315—316.

³² Письмо Богдана Хмельницкого было перехвачено дипломатами Г. Ракоци II и сохранилось в переводе на венгерский язык 1954 года. Оно было опубликовано в работе Al. Szilágyi, *Transylvan'a et bellum...*, I, стр. 318—320.

остаются и дальше». Согласно требованиям крымского хана, Богдан Хмельницкий должен был выдать всех русских бояр, находившихся в то время на Украине³³. Естественно, что Богдан Хмельницкий не мог пойти на эти условия. Татары, по сведениям капитана из Лапушны, посланным господарю Молдавии 31 мая 1654 г.³⁴, собираются в лагере и готовятся выступить против казаков, т.к. гетман казаков не желает быть вместе с ними в согласии³⁵. Крымский хан хотел привлечь на свою сторону для участия в этой экспедиции господарей Молдавии и Валахии, а также князя Трансильвании Георгия Ракоци II. Кроме того, по некоторым сведениям, татары в начале июня 1654 г. заключили союз с Польшей. Эти сведения были сообщены Георгию Ракоци II татарским посланником, который утверждал, что крымский хан и визирь договорились заключить союз с Польшей, к которому, было бы желательно, чтобы присоединился и Георгий Ракоци³⁶.

Порта имела и еще один мотив быть недовольной казаками, т.к. казаки продолжали вести военные действия на море. Небольшие казацкие лодки, которые в большом количестве выходили в Черное море, нападали на купцов, везущих товары в Константинополь и даже нападали на турецкий флот³⁷. Турецкий флот, понесший большие потери от венецианского флота, не мог отражать в полной силе атаки казаков.

В общем контексте военных и дипломатических действий, предпринятых Богданом Хмельницким против возможных атак крымских татар, особая роль принадлежала посланнику казаков в Константинополе. Фактически деятельность посланника казаков развернулась после отъезда польского посла, который сумел заручиться поддержкой Порты. Как вытекает из отчетов представителя Георгия Ракоци II в Константинополе, казацкий посланник добивался, прежде всего, нейтралитета крымского хана. «Здесь, милостивый государь, — писал Франциск Тордай 13 мая 1654 года из Константинополя, — находится казацкий посланник, с которым ведутся секретные переговоры. Казацкий посланник добивается двух вещей: 1) Распоряжения султана, чтобы татарский хан был как и до сих пор с ними (казаками), если же не будет с ними, чтобы тогда остался нейтральным, желая иметь в этом смысле поддержку Порты; 2) Приказать татарскому хану привезти Лупула в Порту, чтобы он снова был посажен на трон (Молдавии — Л.Д.), с целью чтобы три объединенные нации³⁸ служили с большей пользой Порте³⁹. Вначале Порта дала отрицательный ответ. Как отмечает трансильванский дипломат, турки не хотели портить в

³³ Письмо хана к Б. Хмельницкому также сохранилось в переводе XVII века на венгерский язык и опубликовано в А. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 320—321.

³⁴ Сведения капитана из Лапушны сохранились в переводе на венгерский язык.

³⁵ Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 321—322.

³⁶ Там же, стр. 323.

³⁷ См. отчеты представителя Трансильванского князя в Константинополе: S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 147—151.

³⁸ Франциск Тордай имеет в виду молдаван, татар и казаков.

³⁹ S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 143.

свои отношения с поляками⁴⁰. Несмотря на это, посланцы Богдана Хмельницкого добились некоторых результатов. По крайней мере, Порта не предприняла никаких видимых действий для мобилизации татар и поляков против казаков. Однако не следует преувеличивать результат деятельности посланника казаков в Порте. Факт, что ни татары, ни турки не предприняли никаких военных действий, направленных против Украины, объясняется рядом других обстоятельств. Порта по причине внутренних волнений, в особенности из-за поражений, понесенных в войне с Венецией, фактически не могла ничего предпринять. Смерть крымского хана и последовавшие за этим внутренние беспорядки в Крымском ханстве временно ликвидировали польско-татарский союз. В то же время военные успехи России беспокоили все больше и больше Порту. Порта с большим вниманием следила за военными действиями, предпринятыми Россией весной 1654 года, и в особенности за походом на Смоленск, во главе которого стоял сам русский царь. Господари Молдавии и Валахии и князь Трансильвании не могли оказать большей услуги, как замечает посланник Ракоци в Константинополе, чем информировать как можно чаще и точнее турок о развитии событий на театре военных действий русско-польской войны. « Слава москалей здесь очень велика, поговаривают, что они хотят направить сюда силы »⁴¹, — писал 14 июля 1654 года Франциск Тордай, представитель Ракоци в Константинополе. Еще в мае месяце представители Порты потребовали от княжеского посланника в Константинополе, чтобы Ракоци информировал как можно подробнее об осаде Смоленска русскими и, находится ли там в действительности сам царь ⁴².

Тот факт, что Порта не могла ничего предпринять путем военного вмешательства в ход военных событий в восточной Европе, заставило ее занять сдержанную позицию, определившуюся в какой-то мере и беспокойством, вызванным продвижением русской армии. Этот момент следующим образом описывается дипломатом Георгия Ракоци II: « Посланник казаков задержан в Порте и слышно, что если победа будет на их стороне (казаков—Л.Д.), объединенных с москалями, получают положительный ответ, если же победа будет на стороне поляков, тогда будут считаться врагами »⁴³. Не удивительно, почему в таких условиях нельзя говорить, по крайней мере в период осады Смоленска русскими войсками, об активной политике Порты в конфликте Украины с Польшей. Это замечание, фактически, относится и к периоду 1655—1656 гг., когда татары ведут более активную политику, выступая с января 1655 года на стороне поляков, а Порта вынуждена была занять лишь наблюдательную позицию в Северном конфликте.

⁴⁰ Там же, стр. 143.

⁴¹ Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 354—355.

⁴² Там же, стр. 351.

⁴³ Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 352.

4. УКРАИНА И ЮГО-ВОСТОЧНАЯ ЕВРОПА В ПЕРИОД СЕВЕРНОГО КОНФЛИКТА

1655 год ознаменовался сложной международной обстановкой в Юго-Восточной Европе. Северная война, вспыхнувшая весной 1454 года, продолжала развиваться с новой силой. Крымские татары в январе 1655 года начинают военные действия против украинских войск, примкнув к Польше, укрепив тем самым позиции последней. Вместе с тем, в Северную войну вмешивается и Швеция, которая, атаковав Польшу, пытается привлечь на свою сторону князя Трансильвании. На первый взгляд казалось, что вступление в войну Швеции поставит в тяжелое положение Польшу, которая, атакованная с двух сторон (со стороны России, Украины и Швеции) не сможет сопротивляться. Однако с момента вступления Швеции в войну старые противоречия между Россией и Швецией за преобладание в Балтийском море вспыхнули с новой силой, что привело к ослаблению позиции противников Польши. В этих условиях двор Георгия Ракоци II посещается по очереди послами из Польши, Украины, Швеции, России и Крыма и каждый из них пытается заручиться поддержкой Георгия Ракоци II и трансильванской армии.

В 1655 году имело место важное событие, которое не только потрясло феодальные устои Валахии, но и парализовало возможность всякого вмешательства Румынских княжеств в Северный конфликт, оказав большое влияние на развитие международных отношений в Восточной Европе и в особенности в Юго-Восточной Европе. Речь идет о народном восстании 1655 года в Валахии. Вспыхнув весной 1655 года, восстание⁴⁴, главные военные силы которого составляли сеймены и доробанцы, показало с новой стороны отношения Богдана Хмельницкого с Юго-Восточной Европой, а также русско-украинскую политику на Балканах.

В сегодняшней румынской историографии тезис о южно-дунайском происхождении сейменов, пехотного наемного войска, основанного Матеем Басарабом, признан единогласно. Достаточно ясно свидетельствуют об этом и источники. В *Летописи Кантакузинов* говорится с достаточной ясностью, что сеймены являются по происхождению сербами⁴⁵. Это же подтверждает и *История господарей Валахии*⁴⁶. Трансильванские хроники

⁴⁴ Это восстание было рассмотрено более подробно в последнее время в следующих работах: Л. А. Демень, *Народное движение в Валахии 1655 г.*, Ленинград, 1964 (автореферат канд. дисс.); L. A. Demeny, L. Demeny, N. Stoicescu, *Răscoala seimenilor, răscoală populară?* (Восстание сейменов — народное восстание?), București, 1968. Некоторые моменты этого восстания были рассмотрены в работах: P. I. Cerinodsanu, *Răscoala seimenilor și dorobanților din București în 1655* [Восстание сейменов и доробанцев в Бухаресте в 1655 г.], București 1962; L. Demeny-Meșcova, *Relațiile seimenilor cu cazacii în timpul mișcării populare din 1655* [Отношения сейменов с казаками во время народного движения 1655 г.], в «Studii privind relațiile româno-ruse», vol. III, București, 1963; L. Demeny, *Cu privire la caracterul răscoalei din 1655 în Țara Românească* [О характере восстания 1655 г. в Валахии], в «Studii», XVI (1963), ?.

⁴⁵ См. выражение «сеймены сербы» в *Istoria Țării Românești 1290—1690. Lетописеul Cantacuzinesc* [История Валахии 1290—1690 гг. Хроника Кантакузинов], Критическое изд-е Const. Grecescu и D. Simionescu, București, 1960, p. 120.

⁴⁶ *Istoria domnilor Țării Românești de Radu Popescu Vornicul* [История валашских господарей, описанная ворником Раду Попеску], Критическое изд-е Const. Grecescu, București, 1963, p. 112.

также отмечают южно-дунайское происхождение сейменов. Саларди утверждает, что пехотное войско сейменов представляло собой «смешение наций между венграми, немцами, но в особенности между турками, сербами, румынами, греками, армянами и татарами и было это войско настолько многочисленно, что в случае необходимости (Матей Басараб) мог надеяться больше на силу и боеспособность этих войск, чем на силу всего конного и пешего войска страны»⁴⁷. Это же мнение подтверждается и в *Хронике Молдавии*, автором которой является Мирон Костин.

Подчеркивая южно-дунайское происхождение сейменов, мы далеки от того, чтобы представить сейменов только как иностранных наемников в валашском обществе в середине XVII века. Напротив, сеймены, осев в Валахии, обосновались здесь и таким образом эта страна стала их второй родиной, и не однажды сеймены вместе с другими служилыми людьми, коренными жителями, храбро защищали Валахию против врагов, в особенности от Василе Лупу, поддержанного казаками, татарами и турками. Доказательством того, что сеймены прижились в Валахии, является факт полной солидарности валашского войска и в особенности доробанцев во время движения 1655 года. Этот момент подчеркивается валашскими хрониками. В *Летописи Кантакузинов* говорится, что доробанцы были «объединены с сейменами» и «вместе с сейменами восстали»⁴⁸. Попытки Константина Шербана и бояр разединить сейменов, пришедших по происхождению, от коренных жителей, доробанцев, потерпели неудачу, т.к. «доробанцы, объединившись со своими родственниками сейменами (большинство из них женились в стране) поднялись против бояр и господаря»⁴⁹.

Но и в дальнейшем сеймены поддерживали связь со своими родными краями, в особенности с Болгарией и Сербией. Можно с уверенностью утверждать, что в середине XVII века они были одним из связующих звеньев в антиоттоманской борьбе между румынским, болгарским, сербским, греческим и албанским народами. Вышедшие, в первую очередь, из среды гайдуков сеймены смогли легко прижиться в Валахии, которая играла не последнюю роль в антиоттоманской борьбе Юго-Восточной Европы. Поэтому не следует удивляться тому, что в 1646 и в 1649 году болгарские патриоты обращались дважды к Матею Басарабу с просьбой возглавить антиоттоманское движение народов Юго-Восточной Европы, предлагая взамен болгарскую корону⁵⁰. Неблагоприятная международная обстановка и отказ Австрии, Польши и Венеции поддержать это движение принудили Матея Басараба отказаться от этого предложения.

Мы считали нужным затронуть вопрос связей сейменов с южно-дунайскими районами, для того чтобы стали понятными ряд важнейших моментов в отношениях между казаками Богдана Хмельницкого и сейменами во время народного движения 1655 года. Таким образом, говоря о связях Богдана Хмельницкого с восставшими сейменами, можно утверж-

⁴⁷ Szilárdi János, *Síralmas magyar krónikája kilenc könyvei*, ed. Kemény Zsigmond, Pest.

⁴⁸ *Istoria Țării Românești...*, стр. 121.

⁴⁹ *Istoria domnilor Țării Românești...*, стр. 112.

⁵⁰ Н. Милев, *Католишката пропаганда в България през XVII в.*, София, 1914, стр. 119—122; Ст. Захариев, *Географико-историко-статистическо описание на Татар-Пагарджишката Каза*, Viena, 1870, стр. 67—68.

дать, что они имели более широкий характер, т. к. через Валахию казаки Богдана Хмельницкого были связаны с народами Юго-Восточной Европы, находившимися под оттоманским владычеством, которые надеялись с помощью Богдана Хмельницкого освободиться от турецкой зависимости.

Исследования последних лет показали, что между вставшими сейменами и казаками Богдана Хмельницкого существовали довольно тесные связи еще до битвы при Шопле⁵¹. В одном из своих писем от 22 мая 1655 года, адресованном Г. Ракоци II, Георгий Штефан сообщает, что вставшие сеймены послали своего представителя с письмом к гетману запорожских казаков Богдану Хмельницкому. Далее Георгий Штефан сообщает, что по полученным им сведениям от одного казака, в настоящий момент находящегося на службе при дворе Богдана Хмельницкого, вставшие сеймены в этом письме обязываются в случае, если этого пожелает гетман, прийти к нему на помощь с 12 000 войском и со всем необходимым вооружением и приведут вместе с ними сербов и болгар и таким образом смогут оказать помощь гетману⁵².

Считаем необходимым подчеркнуть еще раз обещание сейменов привести с собой сербов и болгар, т.к. они были убеждены, что Украина и южные славяне были тесно связаны между собой. Болгары и сербы было хорошо осведомлены об освободительной войне украинского народа и горячо поддерживали ее, вследствие ее ярко выраженного, хотя и не всегда явно, антиоттоманского характера.

Вставшие сеймены, обращаясь к Богдану Хмельницкому, противопоставляли, таким образом, интервенционистскому плану господарей Румынских княжеств и Оттоманской Порты с целью подавления восстания, свой план союза с Богданом Хмельницким, который в конечном итоге смог бы объединить все народы Юго-Восточной Европы в одну антиоттоманскую коалицию и поддерживаемую Украиной, а в дальнейшем, возможно, и Россией.

В упомянутом письме Георгия Штефана, адресованном Георгию Ракоци II, сообщается и ответ, данный Богданом Хмельницким посланнику сейменов.

Хорошо известен тот факт, что отношения между Георгием Штефаном и казаками Богдана Хмельницкого после событий 1653 года были очень напряженными. Это обстоятельство, а также и то, что Богдан Хмельницкий, поддерживаемый Россией, находился накануне войны с Польшей, не могло не повлиять на ответ, данный гетманом. Богдан Хмельницкий советовал сейменам не предпринимать ничего в данный момент, так как он не может оказать им в настоящее время необходимую помощь и что переход войска через враждебную страну будет очень труден. В то же время Богдан Хмельницкий обещал, что сразу же после окончания войны с Польшей он обратит оружие против врагов сейменов и окажет им необходимую помощь. «Он, сам гетман, — писал Георгий Штефан Георгию Ракоци II, — находится в лагере против поляков и если его планы осуществляются и он одержит победу над поляками, тогда он прежде

⁵¹ L. Demény-Meşcova, *Relațiile scimenilor cu cazacl...*, стр. 1--17.

⁵² S. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 396--397.

всего обоснуется во Львове и оттуда пошлет войско в нашу страну (Молдову — Л. Д.) и тогда сеймены смогут перейти к нему»⁵³.

Намерение восставших сейменов объединиться с казацким войском вытекает и из другой информации, полученной от посланника Георгия Штефана при дворе Богдана Хмельницкого. Этот посланник сообщил господарю, что Виховский, писарь Богдана Хмельницкого, будучи при дворе гетмана, просил ответить на вопрос, не разрешит ли «господарь Молдовы сейменам из Валахии пройти через их страну»⁵⁴. Ответ, данный послом молдавского господаря, имея в виду враждебную позицию последнего по отношению к восставшим, был отрицательным. Более того, он сообщил о планах сейменов паше из Силистры и Константинопольскому визирю.

Доказательством того, что между казаками Богдана Хмельницкого и сейменами существовали связи, является и письмо Георгия Ракоци II, адресованное Порте, от 4 июня 1655 г., в котором также сообщается о планах сейменов⁵⁵. Важно и то обстоятельство, что Георгий Ракоци II получил сведения о связях сейменов с казаками не только из письма господаря Молдовы Г. Штефана, но из других источников. В частности, посол Георгия Ракоци II при дворе Богдана Хмельницкого, Штефан Лутс, знавший о связях казаков с сейменами и сделав остановку в Яссах в мае 1655 года, по возвращении к Георгию Ракоци II, не хотел сообщить о них Георгию Штефану⁵⁶. Все это подтверждает еще больше, что между сейменами и казаками установились в апреле-мае 1655 года довольно тесные связи. Дальнейшее развитие событий подтверждает еще больше этот факт. Посланники молдавского господаря и князя Трансильвании в Порте должны были внимательно следить за развитием отношений между казаками и сейменами. Эти сведения были особенно важны для Георгия Ракоци II, для того чтобы в подходящий момент оказать помощь Валахии в ее борьбе против восставших сейменов, прежде чем последние получили бы помощь со стороны казаков. Поэтому вполне объяснима та настойчивость, с которой обращался Ракоци к господарю Молдовы и своим посланникам в Порте, чтобы те внимательно следили за развивающимися связями между казаками Богдана Хмельницкого и сейменами.

В этом смысле очень показательны письмо Харшани, специального посланника Георгия Ракоци II в Порте, от 23 июля 1655 г., где текстуально говорится следующее: «... доказано, что бандиты (так называли представители господствующего класса восставших сеймен — Л. Д.) переписывались с казаками»⁵⁷. Союз казаков с сейменами был направлен, в первую очередь, против Георгия Штефана и Г. Ракоци II, но в то же время он имел и антиоттоманскую направленность. В одном из писем Георгия Ракоци II, адресованном паше из Силистры в мае 1655 г., говорится, что существует опасность того, что «восставшие из Валахии, в особен-

⁵³ Там же, стр. 396—397.

⁵⁴ Там же, стр. 397.

⁵⁵ Этот факт ясно вытекает из отчета дипломатического представителя Г. Ракоци в Константинополе, в котором тот сообщает о получении письма Г. Ракоци от 4 июня 1655 г., содержащего сведения о связях сейменов с казаками. См. S. Szilágyi, *Okmánylár...*, стр. 200.

⁵⁶ A. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 396.

⁵⁷ S. Szilágyi, *Okmánylár...*, стр. 213.

ности сеймены, после того, как уничтожат « боярство », смогут поступить таким же образом и с воеводой княжества, поставленным оттоманским императором » и может быть даже объединяться с такой страной, которая причинит большие неприятности могущественному императору⁵⁸. Нетрудно заметить, что имеется в виду Украина, воссоединившаяся недавно с Россией. Запорожские казаки представляли собой единственную силу, которая была в состоянии оказать помощь сейменам. Антисттсманская наравленность союза казаков с сейменами вытекает и из следующего. После битвы при Шопле Богдан Хмельницкий был очень недоволен действиями Георгия Ракоци II, вследствие которых была полностью ликвидирована военная мощь Валахии. Укоряя его за это, Богдан Хмельницкий отмечал, что он сумел бы использовать военную силу, какой обладала Валахия и, в особенности, храбрых сейменов, и знал бы, против кого следует ее применить⁵⁹. Нетрудно понять, что Богдан Хмельницкий имеет в виду Оттоманскую Турцию, а также и то, что в антиоттоманских планах Богдана Хмельницкого Румынские княжества играли далеко не последнюю роль.

Установление в конце мая 1655 г. более тесных связей между сейменами и казаками заставило поторопиться Г. Штефана, Г. Ракоци II и Порту с приготовлениями, связанными с военной интервенцией против восставших. Международная обстановка, сложившаяся в этот период (май 1655 г.), благоприятствовала началу военных действий против восставших сейменов. Об этом свидетельствует письмо Георгия Штефана от 29 мая 1655 года к Г. Ракоци, в котором тот писал: « ... только бы не опоздать с этим делом (подавление восстания в Валахии — Л.Д.) поскольку для нас сейчас складывается благоприятная обстановка: войска наших соседей успокоились, поляки несут потери, казаки еще не собрались в лагерь, татары ушли отсюда... время все может легко изменить, тогда как мы, среди этих стран, находящихся в состоянии войны, подвергаемся опасности »⁶⁰.

В действительности, война с Польшей не закончилась так быстро, как предполагал Богдан Хмельницкий. Интервенция со стороны Швеции против Польши укрепила в какой-то степени позиции русских и украинских армий, но в то же время и осложнила положение. Агрессивные планы шведских феодалов, стремившихся захватить побережье Балтийского моря и тем самым преградить доступ России к Балтийскому морю, сделали невозможным переброску как русских, так и украинских войск на юг. В своих планах шведские феодалы были поддержаны Францией, самой влиятельной европейской страной середины XVII века, которая тем самым хотела изолировать Россию и не дать ей возможность вмешиваться в европейские дела.

Этот благоприятный момент для господствующих классов Румынских княжеств и Оттоманской Порты был выбран для приведения в исполнение плана подавления валашского народного восстания. В середине июня 1655 года Георгий Ракоци II перешел границу Валахии с армией числен-

⁵⁸ S. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, стр. 541—542.

⁵⁹ S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 213.

⁶⁰ Там же, стр. 180—181.

ностью в 30 000 солдат, Георгий Штефан с армией, насчитывающей 15 000 солдат и паша из Силистры с 2 000 солдат. В свою очередь, и татарский хан обещал прислать вооруженный отряд против восставших, а паша из Тимишоары сконцентрировал свои войска на границе с Валахией. 26 июня 1655 года в битве при Шопле восставшие потерпели поражение, но восстание еще не было подавлено окончательно. Восставшие, поддержанные населением, еще несколько месяцев вели героическую борьбу против бояр, на стороне которых находились армии Георгия Ракоци II и Георгия Штефана.

После поражения при Шопле связи между казаками и сейменами не прерываются. Наоборот, после понесенного поражения, сеймены надеялись на помощь со стороны казаков. Это со всей ясностью вытекает из переписки Георгия Ракоци II с командующим трансильванского войска Ионом Борошом, оставшимся с многочисленной армией в Валахии, чтобы помочь Константину Шербану и боярам довести до конца дело подавления народного движения. В начале августа 1655 года, в тот момент, когда движение масс находилось на новом подъеме, командующий войска Георгия Ракоци II сообщает, что: « приход казаков сюда больше ни для кого не является секретом, так как уже 10 дней об этом говорится открыто ». Об общей атмосфере, царящей в стране, атмосфере, враждебной захватчикам и дружельюбной казакам, свидетельствуют и другие документы. В частности, об этом сообщает Будай Петру, находящийся в городе Тырговиште по поручению Георгия Ракоци II. В своем письме, адресованном Георгию Ракоци II, он описывает эпизод, имевший место в городе Бузэу в середине августа 1655 г. в связи с прибытием туда посланцев казаков. По своему прибытию в город посланцы казаков были хорошо приняты, более того, сам начальник отряда сейменов города « сказал посланцам казаков, что мы (жители Валахии — Л.Д.) находимся в тяжелом положении, венгры (армия Г. Ракоци II — Л.Д.) начали нас подчинять, церковь наша осквернена, иконы наши сжигаются и ломаются, да пошлет вам Бог, чтобы победа была на вашей стороне (казаков — Л.Д.) может тогда и мы освободимся от наших бед »⁶¹. Этот эпизод полностью отражает отношение народных масс, их ненависть по отношению к армии, вызванной задушить антибоярское движение и в то же время желание иметь союзника, с помощью которого они могли бы изгнать ненавистных им завоевателей. В то же время сеймены были недовольны выжидательной и пассивной позицией, занятой казаками. В этом отношении очень показательны письмо воеводы Молдовы Георгия Штефана к Георгию Ракоци II от 27 июля 1655 года. Возвращаясь из Валахии и прибыв в Яссы, он был информирован своими людьми, что посланцы сейменов « даже после сражения (при Шопле — Л.Д.) прошли через нашу страну . . . к казакам »⁶². В свою очередь, Георгий Штефан и Георгий Ракоци II были обеспокоены военными успехами казаков и их приближением к Каменице и к северной Молдове. Среди населения Валахии и Молдовы распространялись слухи, иногда необоснованные, о приближении казацкой армии. Это обстоятельство отмечает и Георгий Штефан, сообщая о распространяющихся в

⁶¹ Там же, стр. 230.

⁶² S. Szilágyi, *Erdely...*, I, стр. 420.

Молдове слухах о том, что в середине августа 1655 года Богдан Хмельницкий с казацкой армией, а также и с войском московским, двинулся на Молдову⁶³. Слухи о приближении казаков в середине августа 1655 года были распространены не только в Молдове, но и в Валахии и отмечены в вышеуказанной переписке⁶⁴. Эти же слухи были распространены и в Константинополе⁶⁵.

Эти же документы дают нам возможность судить о том, какие отклики вызвало среди казаков поражение сейменов при Шопле, а также отношение различных социальных слоев к народному движению и к факту его подавления.

Известно, что крестьянские восстания в Польше в 1649 и 1651 гг., которые в свою очередь были реальной поддержкой в борьбе украинского народа против польских панов, нашли широкую поддержку среди казаков. Исследования последних лет советских и польских историков⁶⁶ показали, что наиболее дальновидные руководители национально-освободительной войны украинского народа видели в этих движениях своего прямого союзника. В этом смысле следует рассматривать ответ Богдана Хмельницкого посланникам польского короля в феврале 1649 года, заявившего, что он будет поддерживать борьбу низов⁶⁷. Отвечая посланникам сейменов, Богдан Хмельницкий обещал, что после окончания войны с Польшей он направится в Молдову и Валахию, где « посетит врагов и друзей ». Из этого заявления ясно видно, что Богдан Хмельницкий считал сейменов своими друзьями.

В то же время Богдан Хмельницкий хорошо понимал, что уничтожение основной военной силы восстания — сейменов, отрицательно повлияло на антитурецкую борьбу. В этих условиях Богдан Хмельницкий имел все основания быть на стороне сейменов. Об этом заявили и посланники Богдана Хмельницкого в Порте. Якоб Харшани, представитель Георгия Ракоци II в Константинополе, поспешил информировать об этом Георгия Ракоци II в письме от 23 июля 1655 года: « Казаки проявили недовольство тем, что Вы (Г. Ракоци II — Л.Д.) уничтожили множество мужественных людей, которые если бы попали в руки к гетману, то он сумел бы использовать эту силу »⁶⁸. Изобличая Г. Ракоци II в уничтожении войска сейменов, посланники казаков в Порте в это же время обвинили Константина Шербана в том, что он « не сумел удержать их в узде »⁶⁹. Далее, Якоб Харшачи сообщает, что казаки открыто говорили о намерении Богдана Хмельницкого, в случае его победы над Польшей, повернуть оружие против Георгия Штефана, сместить его с трона, а на его место посадить другого господаря, преданного Богдану Хмельницкому. Что же касается Константина Шербана, то несмотря на то, что он доказал свою

⁶³ Там же, стр. 434.

⁶⁴ Там же, стр. 423, 433, 434.

⁶⁵ См. отчеты Джиовани Батиста Балларино от июля-августа 1655 г., посланные дожу Венеции, в Е. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria României* (Документы по истории Румынии), vol. V, part. II, Buc., 1886, стр. 18—19.

⁶⁶ И. С. Миллер, *Освободительная война 1648—1654 гг. и польский народ*, в « Вопросы истории », 1954, № 1.

⁶⁷ Там же.

⁶⁸ Там же.

⁶⁹ Там же.

преданность Богдану Хмельницкому, какой смысл в этом, если он не подходит для воеводы, не проявляет твердости и не обладает острым умом, поэтому он должен быть заменен другим воеводой⁷⁰.

Рассматривая позицию Богдана Хмельницкого по отношению к восстанию в Валахии, не следует забывать, что в конечном итоге он являлся представителем наиболее важной части казачества, которая не была заинтересована в ликвидации феодальных отношений и что вопрос этот даже не ставился перед национально-освободительным движением.

Позиция Богдана Хмельницкого по отношению к восстанию сейменов определялась двумя решающими моментами: 1) Богдан Хмельницкий являлся руководителем национально-освободительного движения украинского народа, врагом Османской Порты, 2) в то же время он являлся представителем наиболее важной части казачества, представителем класса эксплуататоров. Поэтому Богдан Хмельницкий в этом своем качестве не мог симпатизировать движению, преследовавшему цель физического уничтожения боярства, подобно тому как действовали восставшие сеймены в Валахии. Поэтому, выражая интересы наиболее важной части казачества, Богдан Хмельницкий, естественно, не одобрял действия восставших, направленные против боярства и господаря княжества. В вышеупомянутом письме, адресованном Константину Шербану, Богдан Хмельницкий выразил свое удовлетворение по поводу того, что валашский господарь сумел справиться с восставшими и пожелал ему в дальнейшем «управлять страной в спокойствии»⁷¹. В то же время, следует иметь в виду, что между Богданом Хмельницким и Константином Шербаном существовали довольно тесные политические связи. В отличие от Георгия Штефана, воеводы Молдовы, который в этот период занял враждебную позицию по отношению к Богдану Хмельницкому и казакам, Константин Шербан вел более умеренную политику в отношении национально-освободительного движения в целом.

Большое оживление вызвало посещение Валахии в августе 1655 года казацкими посланниками, среди которых находился и архимандрит Шмилл. Перед прибытием в Валахию казацкие посланники остановились в Яссах и встретились с Георгием Штефаном. Воевода Молдовы в своем письме от 10 августа 1655 года сообщает Георгию Ракоци II несколько интересных подробностей о результатах этой встречи. В письме сообщается, что посланники гетмана прибыли в Яссы 9 августа 1655 года с письмом от Богдана Хмельницкого. Содержание письма не представляет большого интереса и состоит только из обычных пожеланий здоровья. Казацкие посланники тоже не сообщили ничего существенного, кроме того, что они собираются посетить Константина Шербана в Валахии, но не сказали с какой целью собираются посетить его. В этом письме Георгий Штефан считает необходимым остановиться более подробно на одном из казацких посланников. Речь идет об известном архимандрите Шмиле. Последний, как замечает молдавский воевода, выполняя различные дипло-

⁷⁰ S. Szilágyi, *Okmángtár...*, стр. 214.

⁷¹ S. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 443.

матические и политические поручения московского царя и гетмана Богдана Хмельницкого, посетил в последнее время ряд стран Европы. Посетив Швецию, он отправился в Иерусалим, из Иерусалима в Константинополь, а затем в Грецию, Болгарию и Сербию. Из письма Георгия Штефана вытекает, что этот посланник должен был подготовить почву для создания коалиции, направленной против Османской Порты. Известно, что в XVII веке существовали подобные планы, разрабатывавшиеся в различные исторические моменты то одной, то другой европейской страной.

Ясно, что о такого рода миссии, инициатором которой была Россия, а возможно и Украина, шла речь и в данный момент. Георгий Штефан отмечает далее, что казацкие посланники покинули лагерь Богдана Хмельницкого 5 августа. 9 августа они приехали в Яссы, направляясь далее в Валахию. Один из посланников — « монах много ездивший и умный », « который приехал к московскому царю и к казацкому гетману прямо от шведов ». Молдавский господарь подчеркивает далее, что « этот монах называется еще и архимандритом » и что в этих странах (России и Украине — Л. Д.) не существует более ученого и знающего человека ». Важно подчеркнуть в сведениях Георгия Штефана то, что вышеупомянутый монах « покинув московского царя направился в Иерусалим, оттуда к грекам и в Порту, а затем к сербам. Покинув Швецию, направился к казакам ». Господарь Молдавии был уверен, что целью вышеупомянутого дипломата было заключение антиосманской коалиции: « ... я узнал точно, что он (Шмил — Л.Д.) хочет привести всех христиан к соглашению »⁷².

Из переписки Иоана Бороша с Георгием Ракоци II ясно вытекает, что казацкий посланник намеревался « поехать в Константинополь к патриарху, сопровождаемый одним ловким греком ». 21 августа 1655 года Иоан Борош сообщал трансильванскому князю из города Тырговиште, что упомянутый монах « посетил тайно Боснию и Турцию, а также болгар и сербов, побуждая население присягнуть на верность гетману казаков и московскому царю ». Командующий трансильванской армией, Иоан Борош, предлагал арестовать упомянутых монаха и грека и отправить их к князю Трансильвании. Однако, он не осмелился поставить в известность об этом Константина Шербана, видя что последний тепло принял упомянутых посланников. Еще более убедительными нам кажется сообщение Петра Будаи о той доброжелательности, с которой посланники казаков были приняты населением Валахии, недовольным присутствием трансильванского войска на территории княжества ⁷³.

Через два дня, 23 августа 1655 года, Иоан Борош был вынужден снова вернуться к вопросу о казацких посланниках. Сообщая Георгию Ракоци II об отказе валашской армии присягнуть на верность трансильванскому князю, Борош считает это прямым следствием деятельности казацких посланников и распространявшихся ими слухов о заключенном союзе между казаками, русскими и шведами и образовании антиосманской коалиции всех христиан, которая подготавливает насту-

⁷² S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 225.

⁷³ Там же, стр. 230.

пление⁷⁴. И. Борош отмечал, что казацкий посланник (священник Шмил — Л.Д.) «является знатком всех дел московского царя и гетмана казаков», и что он играл не последнюю роль в объединении Украины с Россией, так как «является фигурой очень влиятельной и важной»⁷⁵. В свою очередь, посланники украинских казаков выразили глубокое недовольство действиями князя Трансильвании в отношении Валахии. Как отмечает И. Борош, посланник казаков заявил: «представитель трансильванского князя встал во главе бояр... и не разрешает жителям Валахии присягнуть (на верность московскому царю и гетману Богдану Хмельницкому — Л.Д.), но придет время... когда князь должен будет подчиниться»⁷⁶.

Представ перед Константином Шербаном, посланник казаков поблагодарил последнего «от имени всех казаков», за то что воевода Валахии не оказал помощи полякам в их борьбе против казаков, но «нашлись люди, которые оказали помощь полякам (речь идет о Г. Штефане и Г. Ракоци II — Л.Д.), но пусть они не забывают, что казаки еще живы»⁷⁷.

Исследуя материал (конечно, в некоторой степени фрагментарный), касающийся отношений Богдана Хмельницкого с народами Юго-Восточной Европы в период борьбы украинского народа за свою национальную независимость, мы пришли к следующим выводам.

Прежде всего, ясно видно, что национально-освободительное движение под руководством Богдана Хмельницкого нашло широкую поддержку среди населения Юго-Восточной Европы. Победы, одержанные Богданом Хмельницким, поддержанным Россией, пробудили у народов Юго-Восточной Европы надежду на скорое освобождение от турецкой зависимости. В этом смогли убедиться сами московские и казацкие дипломаты, которые по пути в Константинополь посетили Молдову, Валахию и Балканы. Этот факт имел большое значение в дальнейшем для русско-украинской балканской политики, которая в своих действиях, направленных против Османской Порты и Крымского ханства, использовала антитурецкие настроения народов Юго-Восточной Европы. На стороне России был еще и такой важный фактор, как сознание православного единства между восточными и южными славянами. Поэтому вся политика России в дальнейшем базируется на этом чувстве и позволило ей выступить во главе антитурецкой коалиции православных народов в роли освободительницы этих народов от турецкой зависимости.

В заключение следует подчеркнуть, что национально-освободительная война украинского народа способствовала сближению народов Юго-Восточной Европы с Украиной и Россией, отвечая интересам этих народов — освобождения от турецкой зависимости.

⁷⁴ Там же, стр. 233.

⁷⁵ Там же, стр. 233.

⁷⁶ Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 440.

⁷⁷ Там же, стр. 442.

IDEAL AND REPRESENTATION.

THE IDEAL OF THE RESTORATION OF THE BYZANTINE EMPIRE DURING THE REIGN OF ȘERBAN CANTACUZINO (1678—1688)

DAN IONESCU

A quite recent genealogy of the Kantakouzenos family¹ points out that its "line of succession after the middle of the fifteenth century is, to say the least, uncertain". The relationship of the Mihail Saitanoglu → Andronic → Constantin → Șerban Voivode line to the Byzantine House is regarded as "tenuous in extreme". But the problem of the imperial blood, flowing in the veins of the Romanian Cantacuzini, is of little, if any importance for the present paper. The only fact that deserves our attention is that the last link of the afore mentioned genealogical chain was perfectly aware of an (illusory or real) imperial descent. This very consciousness nourished in Șerban Cantacuzino's mind something that can be assimilated to an historical ideal of life²: the hope in the restoration of the Byzantine Empire under a new Kantakouzenos dynasty. Prince Șerban's belief in a Byzantium 'redivivum' was even more reinforced by the tradition of the Wallachian princes in assuming some of the responsibilities of the former Byzantine emperors. This profession of faith of the members of the Basarab House (Șerban Cantacuzino himself was a Basarab offspring from his mother's side) is beyond the limits of our paper³.

Setting aside the sheer 'romanticism'⁴ of Șerban Voivode's outlook, what remains, for a man of such a frame of mind, is a very high idea about state and state-craft which has to be considered in itself for, as N. Iorga truly remarked, "l'opinion que les hommes et les puissances

¹ Donald M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100—1450, A Genealogical and Prosopographical Study*, Dumbarton Oaks Studies, volume XI, 1968, p. V—VI.

² The expression belongs to Johan Huizinga, *Over historische Levensidealen*, Harlem, 1915. English translation in *Men and Ideas*, essays by Johan Huizinga, New-York, 1966, p. 77—96.

³ For information on this subject see Valentin Al. Georgescu, *L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines (XIV^e—XVIII^e siècle)*, in *Byzantina*, no. 3, 1971.

⁴ Iorga speaks about "traditions of the adventurous knighthood", which are still to be met "even in the policy of that Șerban Cantacuzino, son of the postelnic Constantin, emigrated from Constantinople, and of Elina, Radu Șerban's heiress, who [Șerban Cantacuzino], after the Turkish defeat of Vienna (1683), got in touch with the Emperor, showing more than once that he was aspiring, in virtue of his imperial blood, to the succession of a Byzantium, possibly liberated by means of Eugene of Savoy's new crusade". Translated after N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 2^e édition, revue et augmentée, Bucharest, 1922, p. 165.

ont d'eux-mêmes est une vérité, même lorsque les circonstances les empêchent de la transformer en réalités" ⁵.

A 'STOREROOM IDEAL'

It is difficult to believe that Șerban Cantacuzino actually showed the Austrian emperor "that he was aspiring, in virtue of his imperial blood" to the Byzantine succession (see foot-note 4). It is almost sure that his personal desires never formed the object of an official negotiation with the Austrians. He kept them in reserve, giving them expression in emblems and titles only. The prince was eager to seize an opportunity in the natural course of events for imposing his own ambitions. The Austrian offensive, after 1683, was a good reason for a high-aimed prince to hope in a profitable change in the balance of power and in the political map of South-East Europe, but a prematurely exhibited initiative of an exaggerated amplitude would have aroused the Austrian suspicions. A diploma, containing "the things accepted by the Emperor of the Romans and King of Hungary and so on, and so forth, and allowed to the Most Eminent Șerban Cantacuzino, Prince of Wallachia", circumscribes the basic platform of the Austrian-Wallachian negotiations. The document was copied by Mihai Cantacuzino in his *Genealogy of the Cantacuzini*, written in 1781 ⁶. It has a long title: "The privileges promised by the Emperor Leopold to Șerban Cantacuzino Voivode, through count Csáky, which are available only in their Romanian translation, from the very times of Șerban Cantacuzino, while the real ones, written in Latin, are in the possession of the above-mentioned Șerban Cantacuzino's great-grand-children; A.D. 1688".

The ten articles of the diploma may be summarized as follows:

- 1) Confirmation for Șerban Voivode and his son as princes of Wallachia;
- 2) Restitution of the territories taken back from the Turks and traditionally known as Wallachian;
- 3) Freedom for the Greek Orthodox faith;
- 4) An Austrian treaty of peace with the Turks must stipulate the end of the Ottoman suzerainty over Wallachia and Moldavia;
- 5) Hereditary succession for the Cantacuzino House both in Wallachia and Moldavia;
- 6) The title of 'Graf' for prince Șerban's close relatives;
- 7) Respect for the ancient customs, spoilt by the Turks;
- 8) An annual tribute for the Austrians;
- 9) Right of sanctuary in the Transylvanian town of Sibiu for the prince and his family, in case of emergency;

⁵ N. Iorga, self-quotation in *Byzance après Byzance*, Bucharest, 1971, p. 185 - 186. Also motto of a study by Dumitru Năstase: *The Imperial Idea in the Romanian Countries. Its Genesis and Evolution in Relation with the Old Romanian Arts, 14th-16th centuries* (in Romanian), Fondation Européenne Dragan, no. 9, Athens, 1972.

⁶ Banul Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, N. Iorga editor, Bucharest, 1902, p. 218 ff.

10) German and Hungarian soldiers for protecting the Wallachian prince.

The authenticity of a document copied a century later may be easily contested, but the main points of the diploma are reproduced in the *Anonymous Chronicle about Brâncoveanu*, forming the so-called 'Cantacuzinean programme' ⁷. The chronicler considers the Cantacuzinean demands as "being against the Christian justice and against the country" and he adds that they were rejected by the Austrians. Rejected or not, here are the demands, as presented by the anonymous writer ⁸:

"First, they wanted the princes of Wallachia to issue for ever out of the Cantacuzinean stem. Second, they required Moldavia too, to be entrusted to them, and the [Moldavian] prince to be [also one of the] Cantacuzini. Third, they required the princes to be autocrats, to dispose of the country and of its people as they like and not to be impeded by anybody. Fourth, they required to be granted a part of Transylvania, where the fortresses of Lugoj, Caransebeș, Mehadia, Lipova with the county of Amlaș are, to be their feud with imperial privileges, given by the emperor to the Cantacuzino family...".

The belief in the existence of an official Austrian recognition of prince Șerban's rights to a restored Byzantine throne seems to have been nothing more than a legend, cultivated by some family and Court circles. Anton Maria del Chiaro, Italian secretary at Brâncoveanu's Court, author of an *Istoria delle Moderne Rivoluzioni della Valachia* (Venice, 1718), a personal acquaintance of Șerban's brothers, Constantin and Mihail ("questi due ultimi fratelli, da me ben conosciuti, e che molte volte degnavansi invitarmi alla loro mensa") speaks only about a recognition of the Byzantine imperial descent of the Cantacuzini: "Da lui [emperor John Cantacuzenus] pretendono la discendenza loro i Cantacuzeni moderni, che però portano nell'Arma loro Gentilizia l'Aquila Imperiale, il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di Gloriosa memoria, allorchè li dichiarò Conti del Sagro Romano Imperio" ⁹.

By and by, the legend grew more and more confuse. As far back as 1702 the Austrian ambassador, count Marsigli, informed his emperor that the late Șerban Voivode had had the intention of renovating the Greek Empire with the military support of the... tsar: "da un prete greco mi è stato comunicato il concerto del fù Serbano, Voivoda di Valachia, col Czar di Moscovia per introdurlo all'Imperio greco servendosi dell mezzo di lei armi per facilitarlo" ¹⁰. The same opinion was shared by prince Dimitrie Cantemir, prince Șerban's posthumous son-in-law (he married Casandra Cantacuzino in 1699, eleven years after Șerban Voivode's death). In a foot note of his famous *History of the Othman Empire* (translated

⁷ On the importance of this programme see Eugen Stănescu, *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene*, in *Cronicari Munteni*, Mihail Gregorian editor, Bucharest, 1961, p. LXXVIII.

⁸ Anonymous chronicler, *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, Const. Gracescu editor, Bucharest, 1959, p. 14.

⁹ Anton-Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venice, 1718, p. 124.

¹⁰ Eudoxius von Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, Bucharest, 1884, p. 384; also A. D. Xenopol: *Istoria Românilor din Dacia Traiană*, Jassy, 1891, volume IV, p. 265.

into English in 1734–1735) he wrote that Șerban Cantacuzino “made a close alliance with John and Peter, Czars of Muscovy” and that he had obtained a promise from them, that after Constantinople was taken, he, as being descended from the Imperial family, should be declared Emperor of the Greeks¹¹. Fortunately, we have the Russian ‘last word’ in the secret negotiations with the Wallachian prince. The answer addressed to Șerban in the name of the imperial ‘troika’ Ivan Alexeevych-Piotr Alexeyevich (future Peter the Great) — Sophia Alexeyevna has nothing to do with Marsigli’s ‘concerto’.

The terms of this draft of a treaty¹² are rather vague with the exception of two very explicit clauses. The first one contains the necessity of a military participation of Wallachia in a large-scale campaign against the Tartars (the Crimean and Belogorod Hordes) as a preliminary condition for setting the country free. The second one, a severely prohibitive clause, reads as follows: “to other states neither annex yourselves nor submit; do not perform any affirmative act of submission and do not make promises or oaths of vassality”. In exchange, their Imperial Majesties obliged themselves “to take care of your (Wallachians’, n.n.) liberation from under the pagan yoke”, carefully annihilating the meaning of the term ‘liberation’ by an unambiguous statement: “And We shall be so kind as to accept you together with your towns and lands under Our Imperial Majesties’ autocratic hand...”.

It is possible that the hesitations of Șerban Voivode in addressing the tsar(s) for help have their origin in the Muscovite claims for the Byzantine legacy, for there is nothing more hostile than two heirs interested in one and the same heritage. The fact is that the negotiations with Russia were undertaken only a short time before the prince’s death, as a safety valve in a moment of both Austrian and Turkish pressure. When the Russian conditions were entrusted to the archimandrite Isaia of St. Paul monastery (Mount Athos), on December 28th, 1688, prince Șerban was already dead. In the last years of his reign a chronicler inserted and commented in a historical compilation a very interesting text dealing with the origins of the Russian claims to the imperial title and with their complete (in the compiler’s opinion) lack of substance¹³:

“After Ivan, great knez of the Muscovites, the throne was acceded by Basil Ivanovich, who was born from a Greek [mother], namely Sophia, daughter of Thomas Palaeologus, the despot of Morea (that is Peloponnesus). This one [Basil], with ample forces seized the fortress of Smolensk, which previously was in the possession of the Poles, of the Lithuanians, and with many a fight he also seized Kazan, which is Tartar domain, and extended his rule over other places too. Then, seeing that he was lucky, he began to entitle himself an emperor; and since then all the rulers of Muscovy call themselves emperors. But previously they called themselves

¹¹ Demetrius Cantemir, *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire*, translated into English by N. Tindal, London, 1734–1735, p. 319, foot note 72.

¹² *Acte și documente relative la istoria renascerei României*, edited by A. Sturdza and C. Colescu-Vartic, Academia Română, Bucharest, 1902, volume I (1391–1841), p. 12–14.

¹³ Radu Popescu (?), *Istoriile Domnilor Țării Românești*, Const. Grecescu editor, Bucharest, 1963, p. 27–28.

knezi (that is *dux*¹⁴), what in Romanian is designed by 'domnu', just as his [the tsar's] neighbours, the Poles, the Swedes and others, just as the Germans, the French and other peoples, all of them call him *dux* Moscovie up to the present day; that is not *imperator*, as he entitles himself".

For the chronicler the 'kneaz' or 'dux Moscovie' is on a perfect equality with the Wallachian 'domn': 'kneaz', 'dux' or 'domn' appear as three different words for one and the same concept. The Russian imperial pretences are not even based on the true Palaeologan blood flowing in the veins of Basil Ivanovich, but on mere chance. The author manifests such an adversity against tsarism that he passes even over his anti-Cantacuzinean resentments, which are a leit-motif of the chronicle, for his arguments cannot but serve the cause of the Cantacuzino family, disqualifying, from a theoretic perspective, a dangerous competitor. The expressions 'since then . . . up to the present day' stress on the topicality of the problem, on the fact that the legitimacy or the illegitimacy of power was a permanent concern for the scholars of the epoch. In Moldavia, at about the same time, the chronicler Miron Costin vehemently contested the right of the Transylvanian princes to assume the title of kings of Hungary too:

"We name the princes of Transylvania kings of Hungary, but I cannot call them by this name, for they are not kings, but genuine princes or knezi"¹⁵.

THE EMBLEMS

1. FIRST PATTERN OF EMBLEMATIC INTEGRATION

A. Prince Șerban Cantacuzino's imperial ambitions are metaphorically displayed in heraldry: a huge double-headed eagle practically 'swallows' the traditional raven a cross in its beak (see the commemorative building inscription — 'pisanie' — of the church of the Cotroceni monastery, built in 1679—1680: fig. 1). The emblem shows clearly that "the thought and the intention of Șerban Voivode were to be himself an emperor in Tsarigrad", as a Moldavian chronicler echoes half a century later, also noting that the prince had a good hope to set free the entire Christendom from Tsarigrad hitherward from under the hands of the Turks »¹⁶.

This hybrid formula unveils its newness especially when compared to a sample of the Wallachian heraldic tradition: the raven carved on the tombstone of Matei Basarab (Arnota monastery, fig. 2). Prince Matei (1632—1654) can be regarded as the type of voivode deeply-rooted in the realities of his country. His somehow narrow-minded political realism was deprived of any spectacular element: the throne of Wallachia was

¹⁴ Chronicler's plural for *dux*.

¹⁵ Miron Costin, *Letopiseșul Țării Moldovei de la Aronă Vodă Incoace*, in *Opere*, Bucharest, 1958, p. 43.

¹⁶ Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei*, Iorgu Iordan editor, Bucharest, 1955, p. 168. The chronicle was written after 1732.

for him the supreme step of an hierarchy, not a springboard for a much higher status.

The eagle-and-raven dominating the access into the 'Dormition of Mother of God' church (Cotroceni) is also to be seen on several outstanding works of art of the period. We mention three of them :

— the elegant coat of arms from the eastern façade of the bell-tower (erected in 1680—1681) of the Cotroceni monastery,

— prince Şerban's tombstone (1688), interior of the church of the Cotroceni monastery,

— the dedicatory page of the *Bible of Bucharest* (1688), first edition of an integral translation of the *Bible* into Romanian (fig. 3). This printed emblem has eight 'explanatory' verses, composed by "Your Highness's humble subject, Radu logothete [Greceanu]" :

"The sun, the moon, the harpy and the raven together
as well as the sword and the scepter join in praising you
And all these, my Lord, weave for you an adorned emblem [:]
instead of parents the Sun and the Moon appear
Giving birth to you, luminary of [your] people and realm,
most worthy master of the Country and of the Polity.
And the raven, who fed the starving Elijah,
brings you, my Lord, together with the cross, power and strength.
Spread yourself as an eagle, be master on everything,
and with [your] sword and scepter triumph over the enemies
[Both] visible and invisible, with great victory,
as we must humbly pray God
To strengthen you magnificently in glorious reign,
with peace and calm, with fortunate life.
And in His Godly realm, and [from His Godly] joy
may the celestial emperor grant you a part".

Prince Dimitrie Cantemir involuntarily gives, in his *Hieroglyphic History* (1705), a literary equivalent of the highly integrated emblematic solution of the Cotroceni inscription type :

"For the feathers of the late Raven [Şerban Cantacuzino] are clearly distinguishable from those of the today's one [Constantin Brâncoveanu], the former being double-faced, black on one side, like those of a Raven, speckled on the other side, like those of an eagle and grizzled, like those of a vulture"¹⁷.

B. The former wooden doors of the church of the 'Dormition' (Cotroceni) display in their upper rectangular panels the symmetrical images of double-headed eagles, surmounted by imposing crowns (fig. 4). *The place of the Wallachian emblem is taken by a shield with the cross of St George, the whole composition symbolizing the protection granted the Orthodox confession by the ancient Kantakouzenos House and alluding to a much desired anti-Ottoman crusade (the cross of St. George was the sign of the Constantinean Order, formerly led by the Byzantine emperor himself).*

¹⁷ Dimitrie Cantemir, *Istoria Ieroglifică*, P. P. Panaitescu and I. Verdeş editors, Bucharest, 1965, volume II, p. 240. In this allegory Cantemir presents Wallachia as the Monarchy of the Birds, the Wallachian prince as The Raven and Şerban Cantacuzino as "the Raven who was superior over the birds before this one [Constantin Brâncoveanu]".

The abundance of symbols concentrated in the heraldic apparatus of the Cotroceni monastery is not fortuitous. Nor is the founding of such an important institution in the first years (1679–1680) of a new reign (1678–1688), fortuitous. Constantin Brâncoveanu also built his largest foundation in an impressive number of religious and civil monuments, the Horezu monastery, at the beginning (1690–1692) of his long reign (1688–1714)¹⁸. These constructive undertakings were genuine political and religious manifestoes, showing that the new prince was eager to assume the patronage of the Orthodox Christians from all over the Ottoman Empire¹⁹.

2. SECOND PATTERN OF INTEGRATION

Although the eagle-and-raven integratory solution seems to have been particularly favoured, it was not unique. The *Missal* printed in Bucharest, in 1680, offers the example of a different type of coexistence of the heraldic symbols (fig. 5). The position of the imperial eagle, in the 'cimier' of the emblem is less advantageous than that of the raven. However, the size of the eagle grows²⁰, in the composition of the arms printed on the *Book of Gospels* from 1682 (fig. 6) and on the *Acts of the Apostles* from 1683. The much bigger eagle begins to suggest the same degree of subordination as in the case of the first pattern of integration. The priority of the paternal descent is also observed by the authors of the verses accompanying the three emblems. In the last two poems, the eagle ('the harpy'), as a heraldic symbol, is mentioned before the raven.

Here are the *Missal* verses :

"This emblem duly composes itself
 For the benefit of this Master, who holds sway over it,
 For from the father's side he descends from the empire,
 And from the mother's side [he descends] from the Princeship.
 Therefore, oh Lord, thou who hast established these,
 Keep him, protect him, for a long time,
 For thou alone art an emperor
 Eternally powerful and immutable".

The *Book of Gospels* verses :

The Harpies and the Emblems are signs of the empire,
 Just as the raven shows itself a token of the Princeship
 Which worthily adorns this enlightened Prince [:]
 He's held to be the heir of both emblems,
 For from the father's family he masters the harpy
 And from the mother's side he fully dominates the raven.
 Therefore, oh Lord, thou who art the great emperor,
 Who thyself hast crowned this enlightened Prince
 Protect him with smooth peace, with happy life,
 Upon his ancestors' throne, with glorious reign."

¹⁸ Wallachia, as a client state of the Ottoman Empire, was subject to frequent replacements of its voivodes.

¹⁹ For this patronage see at least the eighth chapter (*Le patronage par les princes Roumains de l'Église Byzantine et de la civilisation*), in *Byzance après Byzance*, ed. cit., p. 159–205.

²⁰ The evolution of this type of emblem was outlined by Virgil Căndea, *Semnificația politică a unui act de cultură feudală*, in *Studii, revista de istorie*, no. 3, p. 656–657.

The Acts of the Apostles verses :

“All the philosophers call the Harpy an emperor
 And they say the raven is Feeder of the Prophets.
 These two wreath Prince Șerban Voevode
 Showing at the same time where his families stem from [:]
 From the father's side the Harpy, the imperial Descent,
 And from the mother's side the raven, the Princely Issue.
 Therefore we pray God to keep this enlightened Prince
 In perpetual peace, in happy reign.”

3. NON-INTEGRATED SOLUTIONS

A. *The double-headed eagle alone* is quite often represented, especially on silver objects, as a mark stressing on the private character of a pious gift, offered by the prince and his family to a religious establishment (see fig. 7).

It plays a similar role with the small family portraits embroidered on the Cotroceni, Tismana and Biserica Doamnei epitaphia, or worked ‘au repoussé’ on various silver items.

B. *The raven alone* appears in the special case of the ‘pisanie’ of the Biserica Doamnei (Church of the Princess), built in 1683, as a chapel of Șerban Cantacuzino's palace of Bucharest (fig. 8). The role of the building determines this prudent heraldic option, for the palace to which the church belonged was supposed to remain a center of the domestic political life of the country. The pan-Orthodox and pan-Balkan policy had its distinct headquarters in the newly-built Cotroceni monastery. This specialization of the functions, in which a great monastery, founded by the prince himself takes over a part of the foreign policy (the pan-Orthodox patronage) is also to be noted in contemporary Moldavia. Prince Gheorghe Duca, who preceded Șerban Cantacuzino on the Wallachian throne and was transferred by the Turks to Jassy in 1678, changed the monastery of Cetățuia into the residence of the patriarch Dositheos of Jerusalem. The Cetățuia monastery, erected on a hill dominating the Moldavian capital, in 1672, during Duca's first reign in Moldavia, became the center of a printing activity destined to the Greeks from all over the Ottoman Empire.

Șerban Cantacuzino manifested a poor interest in figuring as founder of the Princely Chapel, his ambitions being already fulfilled by the construction of the Cotroceni monastery. He entrusted the foundation of the chapel to his wife, Maria. For “the daughter of Ghețea, the cloth merchant” (Gheorghe Ghețea of Nicopole), as a chronicler scornfully names her²¹, even the raven was too much as an emblem.

The raven alone also adorns the ‘en-tête’ of early acts issued by the princely chancellery. The Palace and Chancellery life was, of course, more receptive to the stereotype solutions, in the light of the Wallachian tradition. The prince himself proved to be very scrupulous in affirming the perfect assimilation of his family within the range of the local aristocracy and his justified rights to the Wallachian throne, in his quality of “true

²¹ Radu Gruceanu, *Istoria Domniei lui Constantin Basarab Brincoveanu Voievod* (1688–1714), Anura Iliș editor, Bucharest, 1970, p. 59.

grandson of the most kind old Șerban Basarab Voivode", as all the books printed during his reign present him. This was in perfect concordance with the policy practiced by his father, the postelnic Constantin Cantacuzino who, although born and educated in Constantinople, placed himself among the most obstinate defenders of the rights of the Wallachian boyars against the 'Greeks of Tsarigrad' ²².

4. PATTERN OF DISINTEGRATION : THE PERFECT FORMAL EQUILIBRIUM

The picturesque relation of a strange episode (see the Appendix) suggests that even prince Șerban's propensity to superstition was not alien to a residual heraldic thinking. His deep-going attachment to a certain symbolism is confirmed by the uncommon importance bestowed on the discovery, after a hunting party, of a monstraous double-headed cub in the womb of a hare. The omen was interpreted in different ways by learned courtiers, but the prince accepted the most pessimistic prophecy, speculating on the potential of disintegration implied in such a hybrid creature ("This one said that two heads would rise out of prince Șerban's family, to stand one against the other... and it would be great damage to this country and to this land...").

The 'head' which finally consolidated his authority, Constantin Brâncoveanu, adopted new emblematic formulae. A most relevant example of innovation is the 'pisanie' of the Main Church of the Horezu monastery. The exceptional character of such a foundation imposes a closer examination of the very expositive building inscription : the first thing to be noticed is the complete separation of the symbols. The eagle and the raven are placed in two distinct medallions on each side of the portal lintel. From a formal point of view this is the perfectly balanced solution (fig. 9). It expresses, however, the end of Wallachian 'imperialism'. The new prince was too realistic a man to invest the slightest serious hope in the complicated affair of the Byzantine legacy. Even more, he was confronted with everyday problems aiming rather at the plain political survival than at supremacy. The Austrian disinterested military aid, just for the sake of the liberation of the Christian Orient from under the Turkish yoke, proved itself an illusion. The fact seems to have been clear enough to Șerban Cantacuzino himself for he tried, in the last years of his reign, to delay a direct Hapsburg military intervention and to obtain a minimum of a Russian guarantee, both against the Ottoman Empire and Austria. The Hapsburg attitude towards the 'liberated' Transylvania and the Austrian military expedition in Wallachia (in November 1689, a year after Șerban Voevod's death) uncovered the real trend in the eastern policy of the Court of Vienna. General Heissler, captured by Brâncoveanu's soldiers in 1690, provides a remarkable specimen of menacing arrogance. He is reported

²² That is why we must not overlook the opinion of a Romanian heraldist that the eagle-and-raven printed on the *Bible of Bucharest* does not present "a Cantacuzin reigning in Wallachia, but a Wallachian reigning in Byzantium". He makes the analogy with the eagle of the German Empire "on which there is a shield with the Prussian eagle and on this, the shield of the Hohenzollern House, because the emperor is king of Prussia [as well as a descendant] of the Hohenzollern House". (P. V. Năsturel, *Neamul boierilor cantacuzini din ramura lui Șerban Voevod*, in *Literatura și arta română*, no. XII, 1908, p. 322).

to have plainly declared to prince Constantin: "If I am a prisoner, it is only from today on that I have been enslaved, but you are a slave from the very moment of your procreation by your father"²³.

At the same time, the Turkish defeat of Vienna (1683) was far from ushering a period of rapid decline of the Ottoman Empire, so that a very careful policy of equilibrium between the two giants appeared as obviously necessary for any responsible Wallachian prince. The tentative of attracting the Russian participation in a renewed balance of power in South-East Europe was part of the same lucid political game.

The new era of realism started with a limitation of the targets of the princship: if the new reign preserved something of the glamour of the previous one, that was the consciousness of a cultural role to be performed in the spirit of a tradition which could be traced back up to Neagoe Basarab (1512—1521)²⁴.

We have seen that the portal lintel of the Main Church of the Horezu monastery still exhibits the double-headed eagle, this time in a separate medallion, in spite of the abdication from the imperial ideals. It is nothing more than the sign of association of the most important family of the country²⁵ to the destinies of the new reign or, more precisely, to its pan-Orthodox responsibilities. The double-headed eagle adorns the personal arms of each brother of Șerban Voivode. It is carved, for instance, on the cornice of the commemorative building inscription of the Afumați church, erected in 1696 by the 'stolnic' Constantin, on the portal lintel of the Fundenii Doamnei church, founded in 1699 by the spatharus Mihail, on the tombstone of the 'aga' Matei (+ 1685) and on that of the spatharus Iordache (+ 1692). (See figures no. 10 and 11).

Brâncoveanu himself was not only the nephew of the Cantacuzini brothers, but a creation of the Cantacuzino family, as well. The nephew was supposed to accept the counsels of his brilliant uncles, Constantin and Mihail, and to protect the interests of the clan. It is easy to detect the source of the conflict which opposed, after 1705, the self-willed Brâncoveanu to his uncles, just as the late prince Șerban had been obliged to oppose his own brothers (the same Constantin and Mihail), his own mother (Elina), and his nephew (Constantin Brâncoveanu), for the sake of an ideal higher than the simple 'esprit de clan' of the Cantacuzini. However, this conflict was unthinkable during the years of construction of the Horezu monastery. A close alliance linked the prince and his most influential supporters, an alliance reinforced on the basis of a complete recognition of the Cantacuzinean properties and privileges, in less than a month after Brâncoveanu's accession: the act of recognition is dated November 25, while Șerban Voievod died on October 29. The eagle carved above the entrance of the Main Church of the Horezu monastery was a token of this mutually advantageous cooperation, which meant loyalty and sup-

²³ *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, ed. cit., p. 32.

²⁴ That is why Iorga considers Brâncoveanu's reign a 'cultural monarchy' par excellence. See *La monarchie culturelle de Brâncoveanu*, in *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, volume VI, Bucharest, 1940, p. 479—561.

²⁵ We must not forget that Brâncoveanu's mother, Stanca, was one of Șerban Voievod's sisters.

port for Brâncoveanu, protection and security for the Cantacuzini. In virtue of renewed privileges, the Cantacuzino family continued to monopolize the political life of the country. The Court remained, more or less, a 'one-family show'²⁶ with an 'all-star cast'²⁷.

5. DISINTEGRATED SOLUTION : THE TRADITION RESTORED

Brâncoveanu's conservatism is perfectly illustrated by the documents issued in his name, documents wearing the raven not only in their 'entête', but on their seals too. That early charter for the benefit of the Cantacuzino family (1688, November 25) is already an example of purely Wallachian heraldry. The prince is once again nothing more than a member of the Basarab House and he is determined to show it to his subjects. The old symbol of the country stamps the books, accompanies the portraits of the voivode or adorns the building inscriptions. It is intimately connected with Brâncoveanu's family life : its presence on the commemorative building inscriptions of private residences is eloquent enough. The raven is carved on the 'pisanie' of the Potlogi Palace (1698 ; fig. 12), as well as on that of the Mogoșoaia Palace, built by prince Constantin for his son Ștefan, in 1702.

6. THREE PATTERNS OF REINTEGRATION

A strange epilogue to the question of the imperial ideals is offered by the reign of prince Ștefan Cantacuzino, in a moment of extreme Ottoman pressure, on the eve of the installation of the Phanariot regime in Wallachia. Son of the stolnic Constantin, prince Ștefan was therefore Constantin Brâncoveanu's cousin and Șerban Cantacuzino's nephew. He and his father were very active in Brâncoveanu's dethronement. The secret correspondence with Vienna and Moscow, delivered to the Turks, was decisive in prince Constantin's condemnation : he was beheaded in Constantinople, together with his four sons and a son-in-law, the 15th of August 1714.

Ștefan Cantacuzino tried to exhume Șerban Voivod's ideals, as a reaction against the preceding reign. The heraldry clearly indicates this new trend. The documents issued during prince Ștefan's short reign (less than two years) resume an old emblematic formula : the Cotroceni type of eagle-and-raven. Much more interesting, the pattern of the heraldic

²⁶ • Brâncoveanu actually disposes, just as his precursor, Șerban Cantacuzino, of a remarkable Court, but when more properly looked at, it is no more than a single family, with its kinsmen and clients (N. Iorga, *Scrisori de boieri, scrisori de domni*, third edition, Vălenii-de-Munte, 1931/1932, preface, p. 6).

²⁷ In *Dicționarul marilor dregători din Țara Românească și Moldova, 14th–17th centuries*, Bucharest, 1971, p. 136, N. Stoicescu writes about the postelnic Constantin Cantacuzino, Șerban Voivode's father : "He had six sons : Drăghici, Șerban, Constantin, Mihai, Matei and Iordache, all of them high dignitaries (a unique case in the history of Wallachia) [Stoicescu's emphasis]. His daughters were also wives and mothers of high dignitaries..."

composition of a 'pisanie' from 1715 (St. Apostles church, Bucharest, renovated by Ștefan Cantacuzino), presents the bicephalous eagle and the raven in separate medallions, disposed on a vertical line (fig. 13). The privileged position is held by the imperial eagle: although adorning the lower part of the inscription, it is placed just over the entrance into the church, in a field of better visibility than the raven. We have the confirmation of this hierarchy of the symbols when looking at prince Ștefan Cantacuzino's seal. The elements of this small image, almost simultaneously perceptible, are also vertically disposed, but this time the eagle occupies the upper part (fig. 14).

The circumstances, particularly unfavourable to the new reign, reduced Șerban Cantacuzino's vigorous (though masked) claim to the Byzantine succession to a nostalgic exhibition of a family blazon. The grand vizier Gin Ali skillfully manoeuvred the dissensions existing among the members of the Cantacuzino family in order to destroy the powerful clan, definitively compromised by the treason of Toma Cantacuzino, one of prince Ștefan's cousins, who passed into the Russian camp before the battle of Stănilești on Prut (1711).

Ștefan Cantacuzino finally lost his throne, in January 1716. In June he was executed together with his father, the stolnic Constantin, in Constantinople. The leader of the other Cantacuzinean party, the spatharus Mihail, and perhaps seven other boyars were put to death two days later, in Adrianople.

The Cantacuzino family ceased completely its political activity. The new prince of Wallachia, Nicolae Mavrocordat unleashed wild persecutions against the survivors. Del Chiaro pictures in a few words the change in position of the family:

"To be one of the Cantacuzini or related to them was considered a guilt worthy of capital punishment²⁸".

APPENDIX:

Radu Popescu: *Istoriile Domnilor Țării Românești*, Const. Grecescu editor, Editura Academiei, Bucharest, 1963, p. 186

Some time after [the death] of his daughter, Zărandă, [Șerban] went out for a walk to the Fintina Rece and sending pages with greyhounds, and young noblemen to hunt in the surrounding groves, they caught several hares and bringing them in front of him, he [Șerban] distributed some of them to his boyars and he sent some others to the kitchen; and among those [hares] from the princely kitchen, one happened to have cubs in its womb. Ripping this hare they found out a cub on the point of being brought forth, and [the cub] had two heads and four fore legs, one head pulling in a direction, the other in another one; its bodies were joined together and the joint was indiscernible, which [cub] was taken to the prince, in the presence of the patriarch Dionisie Șărg-oglan and of the logothete Ianache Cariofil,

²⁸ Anton-Maria del Chiaro: *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venice, 1718, p. 207: "L'esser Cantacuzeno oppur loro parente attribuivasi a un delitto degno di morte". He adds a little further: "Ecco lo stato calamitoso di quella Casa Cantacuzena, ch'era stata sempre il refugio de'poveri, e de'forestieri!" (p. 208).



Fig. 1 Commemorative building inscription. 'Dormition of Mother of God' church, Cotroceni monastery (1679-1680). Detail.



Fig 2 — Tombstone of prince Matei Basarab (1654). Arnola monastery. Detail.



Fig. 3 — *Bible of Bucharest* (1688); dedicatory page, detail.



Fig. 4. — Former wooden doors of the 'Dormition' church, Cotroceni monastery; now at the Mogoșoaia Palace Museum. Detail.

Fig. 5. — Missal (1680). Dedicatory page.



Fig. 6 — Book of Gospels (1682). Dedicatory page.

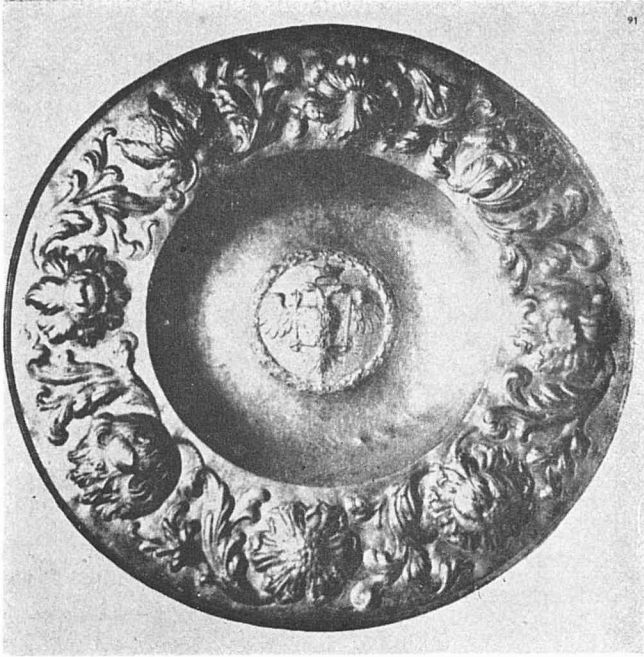


Fig. 7 Silver diskos, offered by prince Șerban to the Cotroceni monastery in 1680, now at the Mogoșoaia Palace Museum.



Fig. 8 — Commemorative building inscription. Biserica Doamnei (1683), Bucharest. Detail.

Fig. 9 – Portal lintel of the Main Church of the Horezu monastery (1690 – 1692).

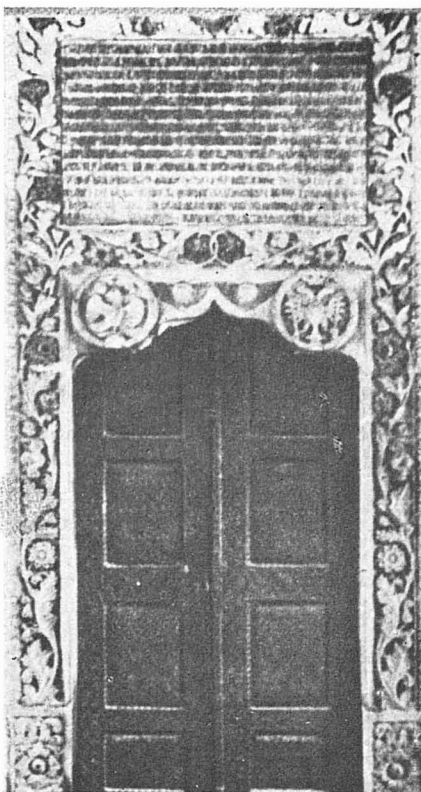


Fig. 10 Tombstone of the aga Matei (1685). Detail.



Fig. 11 — Tombstone of the spatharus Jordache (1692). Detail.

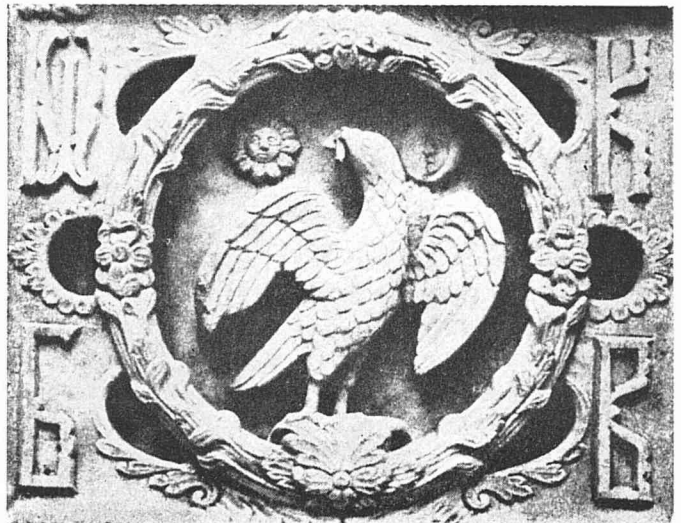


Fig. 12 — Commemorative building inscription of the Potlogi Palace. (1698) Detail.

Fig. 13 — Commemorative building inscription (1715) of the St. Apostles church, Bucharest. The difficulties in perceiving the raven, in the upper part of the image, confirm the secondary role of the symbol.



Fig. 11 Seal of Ștefan Cantacuzino (1711–1716).

everybody being intrigued by what such a prodigy could mean. And some of them interpreted it in one way, some others in a different one, but nobody could hit upon it, except Cacavela the daskalos alone, for the things he told, those very things happened in course of time.

This one [Cacavela] said that two heads would rise out of prince Șerban's family, to stand one against the other, one to pull in a direction, the other in a different one, and it would be great damage to this country and to this land, judging by the fact that such a strange omen had appeared in this very country. And this is the way things happened, for these two heads rose up after prince Șerban's death: prince Constantin [Brâncoveanu] for the Turks and Bălăceanu, prince Șerban's son-in-law for the Germans, one challenging the other, so that many an evil as well as exhaustion of this land came over,...

LES ŒUVRES DE DÉMÈTRE CANTEMIR PRÉSENTÉES PAR «ACTA ERUDITORUM» DE LEIPZIG (1714—1738)

PAUL CERNOVODEANU

L'attention des milieux intellectuels européens a été attirée, très tôt, par l'œuvre multilatérale de Démètre Cantemir. Dès son refuge en Russie, cet érudit prince de Moldavie entra en contact avec différents savants allemands qui résidaient à la Cour de Pierre le Grand, établissant des rapports plus étroits notamment avec le baron Heinrich Friedrich von Huyssen (1666—1739), un diplomate apprécié, correspondant du périodique « Die Europäische Fama » de Leipzig, qui devait par la suite contribuer le plus largement à l'élection de Cantemir, en 1714, comme membre de l'Académie des Sciences de Berlin¹. Par l'intermédiaire d'un de ses secrétaires, Anastasios Michel Nausios, macédonien d'origine, le prince s'était également approché des milieux piétistes de Halle² et sur la recommandation du professeur Peter Müller, avait engagé, afin de parfaire l'éducation de ses fils, un renommé juriste et pédagogue du nom de Johann Gotthilf Vockerodt (1693 — après 1737)³. Le professeur Müller reconnaissait en termes élogieux, dans une lettre du 1^{er} Décembre 1715 que « le prince est un homme d'une intelligence sortie de l'ordinaire et fort attiré par les esprits cultivés »⁴; quelque temps après, on insérait dans « La Nouvelle bibliothèque germanique » (Halle, 1757) que « le célèbre Prince Cantimir (!) Hospodar de Valachie (!), . . . a donné des ouvrages propres à faire beaucoup d'honneur, même à un savant de profession »⁵.

Ajoutons à ces témoignages, l'opinion de Friedrich Christian Weber, résident de Hanovre à Saint-Petersbourg, qui ayant rencontré Démètre Cantemir lors d'une fête organisée en l'honneur du prince Démètre Gali-

¹ M. Şesan, *Dimitrie Cantemir academician* (Démètre Cantemir académicien), « Mitropolia Moldovei și Sucevei », XXXVIII (1962), n^{os} 5—6, p. 508 et Emil Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin* (Démètre Cantemir et l'Académie de Berlin), « Studii » 22 (1969), n^o 5, p. 828—831.

² Voir E. Winter, *Die Pflege der West- und Südslavischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954, p. 150.

³ D'après Helmut Grasshoff, *Antioch Dmitrievič Kantemir und Westeuropa. Ein russischer Schriftsteller des 18. Jahrhunderts und seine Beziehungen zur Westeuropäischen Literatur und Kunst*, Berlin, 1966, p. 8—9. Quelques données aussi chez Zsigmond Jakó, *Beiträge zu den Beziehungen des Rumänischen Kulturellen Lebens mit der Deutschen Frühaufklärung (Zur Methodik der Erforschung der einheimischen Kulturgeschichte)*, « Revue roumaine d'histoire », VIII (1969), n^o 3, p. 678—679.

⁴ Voir la lettre du théologien piétiste adressée de Moscou au professeur A. H. Francke de Halle chez E. Winter, *Halle aus Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 349—350, n^o 1.

⁵ H. Grasshof, *op. cit.*, p. 9.

tzine le considérait « ein gelehrter Herr und von einem sehr angenehmen Umgange . . . Hatte er mit derselben zween Printzen une zwo Printzessinen erzielet, von welchen den Aelteste eine in Griechischer Sprache gesetzte Glückwünschungs = Rede dem Czaren hielt, und davor mit einem Geschencke begnadiget wurde »⁶. En effet, le 28 Mars 1714, qui était un jour de Pâques, le jeune Șerban⁷, fils du prince moldave, âgé de 7 ans à peine, avait prononcé devant Pierre le Grand un « Panégyrique » composé par son père⁸. Le tsar ayant apprécié les idées exposées concernant les espérances des peuples des Balkans d'échapper à l'oppression ottomane, le texte en fut aussitôt traduit en langue russe et en latin et parut à Saint-Pétersbourg au cours de la même année⁹. Cet éloge dans lequel s'affirmaient les aspirations à la liberté des nationalités subjuguées du sud-est européen fut communiqué sans retard, par ce même baron von Huysen à Johann Théodore Jablonsky (1654—1731), secrétaire permanent de l'Académie des Sciences de Berlin, avec la prière de le porter à la connais-

⁶ Cf. *Das Veränderte Russland . . . in einem bis 1720 gehenden Journal . . .* (vol. I), Frankfurt a/Main 1721, p. 5, § 27. Nous présenterons prochainement l'écho des œuvres de Cantemir enregistré dans un autre périodique savant allemand de l'époque, « Neue Zeitungen von gelehrten Sachen » de Leipzig.

⁷ Né le 11 Août 1706 à Constantinople et décédé le 24 Avril 1780 à Moscou, officier de la garde impériale, troisième fils de Démètre et de sa première femme Cassandra, née princesse Cantacuzène (1681—1713), cf. Sever Zotta, *Despre neamul Cantemiresților* (Sur la famille des Cantemir), « Ioan Neculce, Buletinul Muzeului Municipal Iași », fasc. IX (1931), I^{ère} partie, p. 40. Il resta célibataire et n'eut qu'une fille illégitime, Hélène, née le 19 Mai 1741, d'une liaison avec une captive turque (*Ibidem*).

⁸ Le fait est également enregistré dans *The life of Demetrius Cantemir, Prince of Moldavia* annexé à *The History of the growth and decay of the Othman Empire . . . translated into English . . .* by N. Tindal, London, 1734—1735, p. 457. Le titre original, en grec du « Panégyrique » est le suivant : Πέτροφ τῷ Πρώτῳ . . . Αὐτοκράτορι Δεσπότη καὶ ἀντιλήπτορι αὐτοῦ Πανηγυρικὸν ὕλοκαύτωμα . . . οὐ μὲν ἄλλα καὶ τῆς Ἱερωτάτης βουσαικῆς αὐτοκράτορ(ι)ας ἡγεμ(μ)ών, καὶ Μολδαβίας ἡγεμονίδης, Δούλος ἀνάκει μαι Σερβάνος Καντεμύρης. Ἐν Πετρῶπόλει Ἐτει τῆς ἐνοσάρκου οἰκονομίας ἀφιδ' φθίν(οντος) μαρτίου εἰσερχομένου τόν ἔβδομον τῆς αὐτοῦ ἡλικίας χρόνον. (Bibliothèque de l'Académie de l'U.R.S.S., Section Leningrad, fonds des Manuscrits, *Actes Démètre Cantemir*, signalé par l'amabilité de notre collègue, le dr Ludovic Demény).

⁹ La brochure portait le titre suivant : *Петру Первому . . . императору . . . Панегирической всеосожженіе смірениѣше творитъ и приносиѣ, преславнаго . . . російскаго государства князь и волоскіи господаревичъ . . . Сербанъ Кантеміръ, въ Санктштербургхъ, въ льто . . . 1714, марта грядущу седмому воараста своего льту на еллинскомъ діалектѣ реченное—Petro Primo, Hyper-Serenissimo et Potentissimo . . . Imperatori . . . Panegyricum . . . humillime litat et offert . . . Sacri Ross<iac> Imperit Princeps et Moldavae Hospodarowicz, Servus deditus, Serbanus Cantemir. In Burgo S. Pietri, Anno a Partu Virg. 1714 Mart. Ineunte septimo aetatis suae anno ellinica dialecto peroratum, 13 p. (in 4^o), cf. P. Pekarski, *Наука и литература въ Россіи при Петрѣ Великомъ* (Science et littérature en Russie sous Pierre le Grand), tome II, St.-Petersbourg, 1862, p. 320—321, n^o 249 et T. A. Vykova et M. M. Gourévitch, *Описание изданий, напечатанных при Петре I. Сводный каталог. Описание изданий гражданской печати 1708 — январь 1725 г.* (Description des livres imprimés sous Pierre I^{er}. Catalogue général. Description des ouvrages laïques imprimés entre 1708 — Janvier 1725), Moscou, 1955, p. 148—149, n^o 85. Le texte de la brochure fut reproduit aussi en annexe dans T. S. Bayer, *История о жизни и дѣлах молдавскаго господарѣ Константина Кантемира* (Histoire de la vie et du règne du prince moldave Constantin Cantemir), Moscou, 1783, p. 323—328. D'autres données en ce qui concerne le « Panégyrique » et son auteur, chez Ștefan Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia* (Démètre Cantemir en Russie), București, 1925, p. 16—17; Dan Simonescu, *Activitatea lui Dimitrie Cantemir în Rusia* (L'activité de Démètre Cantemir en Russie), « Cercetări istorice », Jassy, XI (1946), p. 15—16 et P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera* (Démètre Cantemir. Sa vie et son œuvre), București, 1958, p. 189—192, etc.*

sance des milieux intellectuels allemands¹⁰. Le 4 Juin 1714 Jablonsky répondait affirmativement signifiant qu'il avait chargé Johann Burkhard Mencke (1674—1732) le rédacteur du périodique « Acta Eruditorum » de présenter dans les colonnes de cette publication le « Compliment du jeune prince de Moldavie... une pièce qui mérite bien d'être conservée dans un volume, qui dure mieux qu'une feuille volante » afin que « le public ne reste pas longtemps privé d'un si beau bijou »¹¹.

On sait que « Acta Eruditorum » représente la première publication périodique scientifique parue en Allemagne (12 fascicules mensuels) étant imprimée à Leipzig à partir de l'année 1682 sur l'initiative des savants Otto Mencke (1644—1707) et Christophor Pfauts d'après les modèles du « Journal des Savants » (1665), « The Philosophical Transactions » (1665) et « Giornale dei Letterati » (1668)¹². D'éminentes personnalités appartenant à la vie intellectuelle allemande comme Leibniz, Tschirnhaus, Ettmüller, Ittig, Carpsov, Thomasius, Olearius, Alberti, Bohn et autres¹³, avaient collaboré à ce périodique de haut prestige dans les colonnes duquel paraissaient notamment des comptes rendus et des analyses des plus remarquables ouvrages scientifiques du monde entier, et qui avait réussi à se maintenir pendant tout un siècle, la collection complète totalisant 117 volumes. Sa parution avait été assurée successivement de père en fils, par Otto, suivi de Johann Burkhard et de Friedrich Otto Mencke (1708—1754), et plus tard par Karl Andreas Bel (1717—1782) comptant tous parmi les représentants de renom des milieux universitaires de Leipzig¹⁴. C'est ainsi que le plus important journal universitaire d'Allemagne avait fait paraître, pour la première fois du vivant de Cantemir, une présentation élogieuse dudit « Panégyrique » composé par le prince et prononcé par son fils devant Pierre le Grand¹⁵. Le périodique reproduisait en entier le titre de la version latine de la petite brochure éditée à Saint-Pétersbourg, suivi d'un court passage du final, en y ajoutant quelques appréciations favorables à l'adresse du rejeton princier qui avait su s'acquitter avec autant d'application de la mission qui lui avait été confiée : « ... dans les quelques

¹⁰ Cf. Tiberiu Trușer, *Aspecte inedite privind relațiile lui Dimitrie Cantemir cu Academia din Berlin* (Aspects inédits concernant les relations de Démètre Cantemir avec l'Académie de Berlin), « Forum. Revista Învățământului Superior », XIII (1971), n° 10, p. 76—77.

¹¹ E. Winter, *Die Brüder Daniel Ernst und Johann Theodor Jablonský und Russland, « Acta Comeniana »*, Prague, XXIII (1965), p. 127 et H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland im Zeitalter der Aufklärung...*, Berlin, 1973, p. 76.

¹² Les indications bio-bibliographiques se trouvent dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XXI, Leipzig, 1885, p. 312—313.

¹³ Des données concernant l'historique de ce journal savant chez R. Treitschke, *Burkhard Mencke. Zur Geschichte der Geschichtswissenschaft im Anfange des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1842; Kirschner, *Zur Entstehungs- und Redaktionsgeschichte der « Acta Eruditorum »*, « Archiv für Buchgewerbe », vol. 4/1928; A. N. Nermes, *Johann Burkhard Mencke in seiner Zeit*, Frankfurt, 1934 (Diss.) et L. Richter, *Журнал « Acta Eruditorum » (Лейпциг, 1682 и сл.) — центр научной документации европейского значения* [La revue « Acta Eruditorum » (Leipzig, 1682 et suiv.) — centre de documentation scientifique d'importance européenne] dans « Actes du XI^e Congrès International d'Histoire des Sciences. Varsovie — Torun — Kielce — Cracovie 24—31 Août 1965 », tome II, Wrocław — Varsovie — Cracovie, 1967, p. 71—74.

¹⁴ Sur ces personnages, voir surtout les détails insérés dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. II, Leipzig, 1875, p. 303—304 et vol. XXI, p. 310—311.

¹⁵ « Acta Eruditorum », Anno MDCCXIV publicata, Lipsiae, N° XI Calendis Novembris, p. 536 (Nova Literaria).

lettres qui nous sont parvenues à ce sujet, l'on se montre ravi non seulement par le charme enfantin du jeune prince, mais aussi pour la manière dont il avait su prononcer l'allocution, ce qui — compte tenu de son âge — le rend d'autant plus digne d'admiration »¹⁶. Ces paroles courtoises étaient destinées, de toute évidence, à Démètre Cantemir, élu le 11 Juillet 1714 membre de l'Académie berlinoise. Dans le diplôme qui lui avait été décerné à cette occasion, on soulignait le fait que le prince « quanto rariore, tanto laudatiore exemplo, suum cum indagatoribus scientiarum illustre nomen profiteri, suâque accessione societati nostrae splendorem et ornamentum eximum infere dignatur »¹⁷.

La seconde œuvre de Cantemir présentée par « Acta Eruditorum » a été *Книга систима или состояние мухамеданкия религии*. (Le système ou les bases de la religion mahométane), rédigée d'abord en latin mais éditée à Saint-Petersbourg en 1722 dans la version russe d'Ivan Ilinski¹⁸; il s'agissait d'une importante monographie qui complétait *L'Histoire de l'Empire Ottoman* particulièrement sous le rapport confessionnel et ethnographique¹⁹. L'ouvrage fut chaleureusement accueilli par les milieux scientifiques, ainsi qu'en témoigne l'appréciation favorable de Johann Peter Kohl (1698—1778), professeur de théologie et de littérature à l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, dans son *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacra* édité à Altona en 1729, p. VI et 20²⁰. L'auteur considère l'œuvre de Cantemir comme étant « conçue avec le plus grand soin et digne de confiance. Suivant l'avis de quelques personnalités parmi les érudits elle a été traduite en langue russe en lui ajoutant un certain nombre d'observations »²¹. Dans le compte rendu paru dans « Acta Eruditorum » de 1729, fasc. XI (Novembre), p. 509, concernant le volume de Kohl, on retrouve mentionnée la monographie de Cantemir²². D'ailleurs, dans le numéro paru en Octobre 1729, fasc. X, p. 440, on trouve dans ladite publication scientifique de Leipzig la présentation d'une troisième œuvre de Cantemir, portant le titre de *De muro Caucaseo*. On sait que lors de la campagne menée par Pierre le Grand contre les Perses dans le Caucase en 1722, Cantemir avait accompagné les armées russes en qualité de conseiller du tsar et comme expert dans les problèmes orientalistes y avait déployé une activité scientifique méritoire²³. C'est ainsi que, arrivé à Derbent le 31 Août 1722, Cante-

¹⁶ *Idem*.

¹⁷ Cf. T. S. Bayer, *op. cit.*, p. 316, note 5 et Șt. Ciobanu, *op. cit.*, p. 141, doc. LXVII.

¹⁸ In 4°, 26 + 379 p. + il., cf. I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche 1508—1830* (Bibliographie roumaine ancienne), tome II, 1716—1808, București, 1910, p. 4—19, n° 180. Sur Ilinski, à consulter surtout C. Șerban, *Jurnalul lui Ioan Ilinski (1721—1730)* (Le journal d'Ivan Ilinski), « Studii », VIII (1955), n°s 5—6, p. 112—120.

¹⁹ Voir des détails concernant ce livre dans P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 212—219. Une édition commentée du « Système de la religion mahométane », texte original en latin et traduction roumaine, en préparation par les soins du dr Virgil Căndea.

²⁰ Des données bio-bibliographiques sur Kohl dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XVI, Leipzig, 1882, p. 425.

²¹ Voir aussi P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, « Revue des études slaves », Paris, VI (1926), fasc. 3—4, p. 252—253 et H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland...*, p. 132 et 134.

²² Quelques détails aussi chez Ilie Minea, *Despre Dimitrie Cantemir. Omul, scriitorul, domnitorul* (Sur Démètre Cantemir. L'homme, l'écrivain, le prince), Jassy, 1926, p. 19.

²³ Voir les circonstances historiques et le cadre général de la campagne du Caucase chez P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir...*, p. 142—154.

mir entreprit avec une équipe d'ingénieurs des investigations concernant la fameuse muraille caucasienne, en recueillant des inscriptions, procédant à l'examen des monuments funéraires et glanant de multiples observations sur les réalisations architecturales de la population locale²⁴. Le résultat de ces recherches, consigné sous forme de notes, est resté à l'état de manuscrit et après sa mort, fut confié par son fils Antiochos à Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1738), un savant allemand qui enseignait l'histoire, le droit et la philosophie à l'Académie de Saint-Petersbourg et qui publia tout le matériel dans « *Commentari Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae* », le périodique édité par ladite institution, sous le titre de *De muro Caucaseo*²⁵ en y ajoutant ses propres commentaires. On y trouve également un hommage voué à l'œuvre de ce prince érudit par le savant allemand qui s'exprimait en ces termes : « C'est un homme à l'âme noble et doué de grandes vertus, aguerrri au danger et nourrissant une passion dévorante pour les sciences, au point qu'on aurait beau fouiller dans le passé de ces peuples sans en découvrir un pareil. Ses commentaires historiques concernant l'Empire ottoman et le peuple moldave, sur la Dacie ancienne et autres, en sont un brillant témoignage. Ses notes sur la muraille caucasienne sont marquées sur des pages détachées, tracées à la hâte par le prince et devaient lui servir de repères pour aviver le souvenir des choses vues. Leur nombre est toutefois fort réduit, bien que, de toute évidence, Cantemir ait pu les compléter ultérieurement de mémoire, si la maladie diabétique contractée au cours de la campagne de Derbent ne l'eut emporté prématurément. Aussi ai-je estimé de mon devoir de suppléer à ce travail que le prince eut assurément mené à bien avec beaucoup plus de compétence »²⁶. Le matériel publié par Bayer a paru — accompagné par les mêmes commentaires élogieux du présentateur —, dans ledit fascicule de la revue scientifique de Leipzig²⁷, qui de cette façon mettait pour la troisième fois à la portée de ses lecteurs une des œuvres du savant prince de Moldavie.

Ajoutons, en dernier, que la plus connue des œuvres de Démètre Cantemir qui lui a valu la célébrité sur le plan européen, intitulée *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* et avait été imprimée à Londres en 1734 dans la version anglaise de l'abbé Nicholas Tindal fut présentée également d'une manière très favorable dans les colonnes du périodique « *Nova Acta Eruditorum* » (nouvelle formule de « *Acta Eruditorum* ») en 1738, p. 97—105, cette présentation constituant, à notre connaissance, l'une des plus anciennes mentions de cet ouvrage dans la presse de spécialité occidentale²⁸.

²⁴ Cf. C. Șorban, *op. cit.*, p. 130.

²⁵ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 221.

²⁶ *Ibidem*, p. 222.

²⁷ Voir aussi Paul Cernovodeanu, *Démètre Cantemir vu par ses contemporains (le monde savant et les milieux diplomatiques européens)*, « *Revue des études sud-est européennes* », XI (1973), n° 4, p. 655.

²⁸ Pour d'autres témoignages contemporains portant sur la valeur de *l'histoire de l'Empire Ottoman*, à consulter *Dimitrie Cantemir Historian of South East European and Oriental civilizations. Extracts from « The History of the Ottoman Empire »* (éditeurs Al. Duțu et P. Cernovodeanu), București, 1973, p. 321—329.

Après un bref exposé biographique sur l'auteur et des appréciations élogieuses sur sa vaste culture encyclopédique suivies par l'énumération des titres de ses principales œuvres, le périodique s'attaque à l'analyse de l'ouvrage présenté en offrant aux lecteurs un résumé de sa teneur. On y souligne entre autres, l'originalité de conception de Cantemir qui relate l'histoire de l'Empire ottoman suivant ses deux phases successives de grandeur et de décadence. En relevant le fait que l'auteur « s'était judicieusement servi non seulement des plus sérieuses sources persanes et turques, mais aussi de ses souvenirs personnels », on précise que le prince « n'avait fait que rarement appel aux sources chrétiennes, n'y ayant recours que lorsque les indications prélevées ailleurs lui semblaient soit obscures ou bien fondées sur une argumentation discordante ou boîteuse, afin d'y apporter le plus de clarté, en les étayant de nouvelles contributions susceptibles d'écarter les erreurs et mettre à jour la vérité ». Et le présentateur poursuit en déclarant que « l'on peut à peine concevoir de combien Cantemir s'élève au-dessus des œuvres de ses prédécesseurs, ayant su rendre leur vrai visage aux noms propres orientaux, défigurés par l'ignorance des écrivains chrétiens, mis de l'ordre dans la succession chronologique des faits, rendu plus perceptibles les raisons cachées justifiant la politique secrète des Turcs, en apportant des éclaircissements sur leurs institutions, les dignités civiles et militaires, et spécialement sur la manière selon laquelle fonctionnait l'administration impériale ». Sans nullement considérer comme nuisibles les incessantes invitations adressées par l'auteur à ses lecteurs de se servir des notes amples de l'ouvrage, le rédacteur de la présentation déclarait, pour conclure, que « en suivant ces recommandations on est largement récompensé par l'intérêt et le plaisir ressenti à parcourir ces digressions d'une ampleur inaccoutumée, mais d'autant plus dignes d'être connues »²⁹.

Ce compte rendu tout en éloges, paru dans « *Nova Acta Eruditorum* » en 1738 fut également reproduit — en résumé — en 1785 par la *Bibliotheca Historica*, vol. II, I^{ère} partie, p. 291—295, qui était imprimée à Leipzig sous la direction de l'éminent professeur et conseiller aulique Johann Georg Meusel (1743—1820); le nom de Cantemir figurait parmi les plus illustres *Scriptores de Historia Osmanorum eorumque Imperio*, aux côtés de Paolo Giovio, Philipp Lonicer, Francesco Sansovino, Ubertus Folietta, Johannes Löwenklau, Richard Knolles, Paul Rycaut, Giovanni Sagredo et l'abbé Mignot³⁰. C'était une consécration éclatante des mérites du savant prince de Moldavie qui voyait ainsi s'ouvrir devant lui les portes du Panthéon de la culture universelle.

²⁹ *Ibidem*, p. 319—321 (un extrait).

³⁰ *Bibliotheca Historica*. Instructa a B. Burcardo Gotthelf Struvio, Aucta a B. Christi Gottlieb Budero, Nunc vero a Ioanne Georgio Meuselio ita digesta, amplificata et emendata ut paene novum opus videri possit. Voluminis II Pars I, Lipsiae, apud Heredes Weidmanni et Reichium, MDCCLXXXV (= 1785), *passim*. Les données bio-bibliographiques concernant les éditeurs Burkhard Gotthelf Struve (1671—1738), Christian Gottlieb Buder (1693—1763) et Meusel dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. III, Leipzig, 1876, p. 502; vol. XXI, Leipzig 1885, p. 541—544; vol. XXXVI, Leipzig, 1893, p. 671—676.

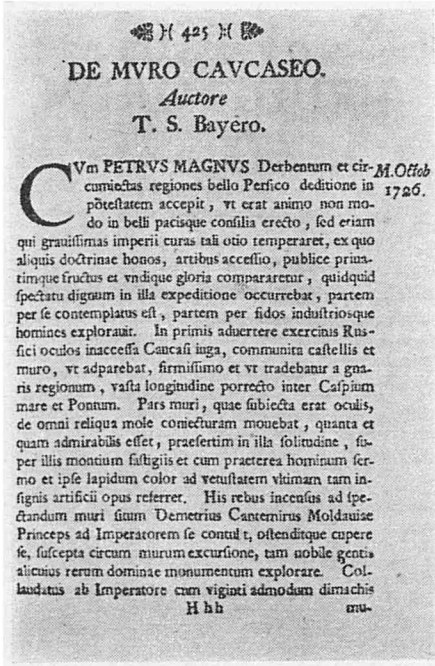


Fig. 1. — Page 425 des « Commentaires de l'Académie des Sciences de St.-Petersbourg » (1728) contenant l'ouvrage *De la muraille caucasienne*.

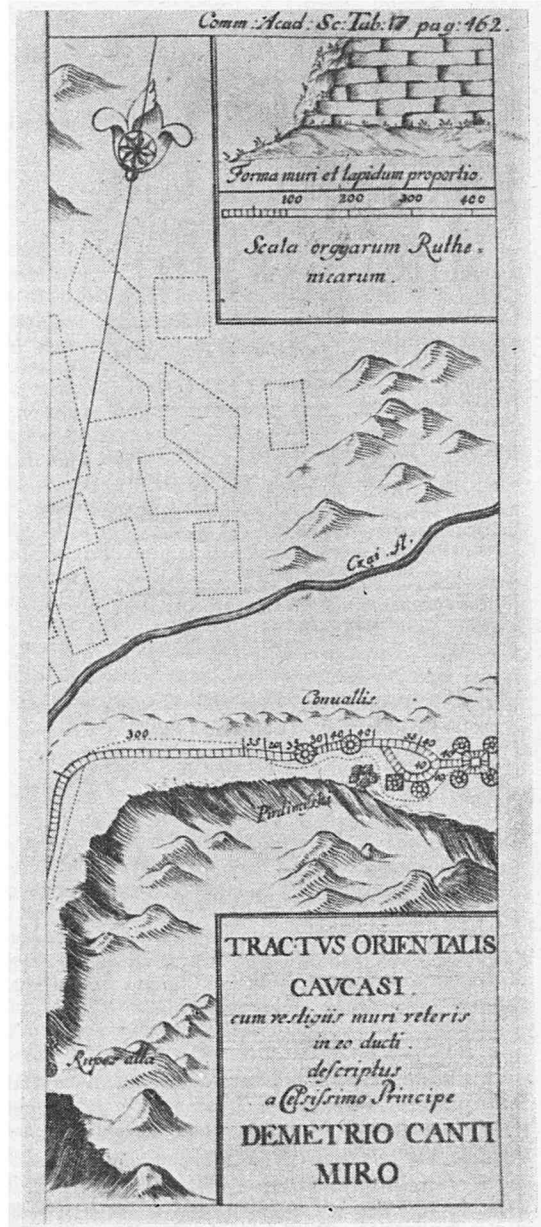


Fig. 2. — Carte de la muraille caucasienne dressée par Démètre Cantemir (*Ibidem*, p. 462).

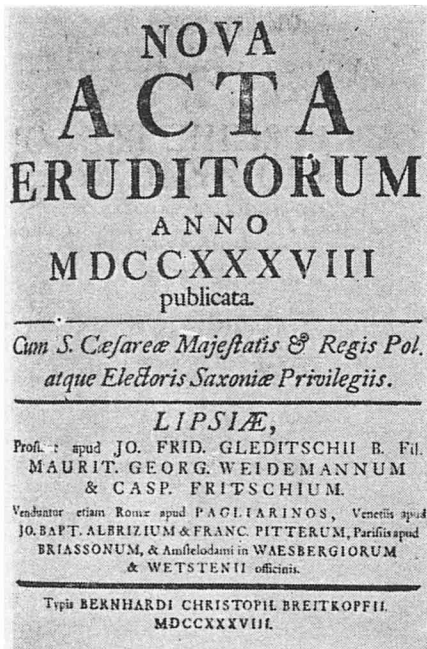


Fig. 3. — Feuille de titre de «Nova Acta Eruditorum» (Leipzig, 1738).



Fig. 4. — Commencement du compte rendu de l' Histoire de l' Empire Ottoman (Ibidem, p. 97).

A N N E X E S

I

Compte rendu du «Panégyrique»

Nova Literaria

Prodiit Petroburgi oratio Hellenico &c. Latino idiomate expressa, hoc titulo: Περὶ τοῦ Περσικοῦ &c. *Petro primo Hyper-Serenissimo & Potentissimo, Pio, Victori & Clementissimo Imperatori, Domino & Protectori suo, Panegyricum holocaustum humillime litat & offert, inclitæ & Theophruritæ phalangis sanctæ metamorphoseos miles, nec non Sacri Ross. Imperii Princeps & Moldavæ Hospodarowicz, servus deditus, Serbanus Cantemyr, in burgo S. Petri a. 1714, in Martio, ineunte VII ætatis suæ anno Hellenika dialecto peroratum.* Haec magnam partem dictis & phrasibus Biblicis in laudes Russorum Imperatoris applicatis absolvitur, quem prope finem ita inter alia alloquitur Orator: *Quem ad modum enim sub Claudio Caesare orbis terrarum ab originali peccato salvatus est, Jesu nascente; ita sub Te Petro Imperatore magnam Dei Ecclesiam pristinam suam libertatem naeturam, inhaesitantem speramus, eodem Jesu resurgente.* Ceterum literis inde ad nos datis mire laudatur oris actionisque suavitas, quia Princeps Cantemyrius dixit, quamque ipsa ætatis illius gratia commendabiliorem effecit.

(*Acta Eruditorum*, Anno MDCCXIV publicata, cum S. Caesaræ Majestatis & Regis Poloniarum atque Electoris Saxoniarum Privilegiis. Lipsiæ, Prostant apud Joh. Grossii Hæredes, Joh. Frid. Gleditsch & Fil. Thomam Fritschium & Frid. Groschuf. Typis Joh. Casp. Mulleri. A. MDCCXIV. N. XI Calendis Novembris, p. 536).

II

Compte-rendu de « La muraille caucasienne »

- p. 425 [M<ensis> Oct<obris> 1726] His rebus incensus ad spectandum muri situm Demetrius Cantemirus Moldaviae Princeps ad Imperatorem se contulit, ostenditque cupere se, suscepta circum murum excursionem, tam nobile gentis alicuius rerum dominae monumentum explorare.
- p. 426 Collaudatus ab Imperatore cum viginti admodum dimachis //morum, qua potest, obit, tractum eius, diuergia, propugnacula et vicina muri describit, viam metitur. Longius processuro metus obiciebatur a Dagestanorum insidiis, quas manipulus ille, si vndique in ignota et confragosa regione barbari coirentur, effugere non poterat. Rediit Cantemirus e discrimine tanto sub vesperam incolumis, et quae cognouerat, in commentarios retulit. Ad ceteras virtutes eo in Principe summa animi magnitudo erat, multo usque periculisque exercita, et doctrinae eruditionisque incredibiles amores, ut, quae ad veterum superiorumque temporum memoriam in horum populorum rebus requirerent, haud acque ex alio cognoscere posses: cuius landis testes sunt commentarii, quos partem perfecit de Turcarum et Moldanorum rebus, partem de antiqua Dacia, aliosque complures adfectos reliquit. Chartas in quibus muri situm descripsit, communicatas accepi ab Antiocho Cantemiro Principe patris virtutum aemulo et imitatore studiorum: commentariorum quoque laccras schedas, in quibus perpauca, quae memoriam fugitura sunt visa, notauerat, eiusdem beneficio Principis excussi, interea dum carceris maxima parte eorum, quae sapientissimus Demetrius ab se animaduersa, et memoria repetiturus suerat, nisi diabellies, cum eum in Derbentina expeditione inuaserat, paulo post incomparabilem virum extinxisset. Elaborandum igitur mihi videbatur, ut monumentum, quod doctissimi Principis eruditione et luce ingenii multo illustrissimum futurum erat, ita ex antiquitate explicarem, ut desiderium illius aliquantum lenirem mea opera.

(De Muro Caucaseo. Auctore T. S. Bayero, in *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, Tomus I ad annum (I) DCCXXVI, Petropoli, Typis Academiae, (I) DCCXXVIII, p. 425—426).



Dissertatio tertia *De Muro Caucaseo*, recitata est M<ense> Octobr<is> 1726. Durante bello Persico, Russique orientales intransibus terras montes isti ingentes Caucasei, communiti castellis & muro vasta longitudine porrecto a Caspio mari usque ad Pontum, obviam fuerunt. Cumque fama occasione muri illius celeberrimus incensus fuisse Princeps Moldaviae, *Demetrius Cantemirus*, iam alias ingenio ac virtute sua notus, murum videndi cepit consilium; in perlustrando varia notata digna in schedas coniecit, quas filius *Antiochus Cantemirus* paternae gloriae acinus cum Autore nostro communicavit. Has igitur tabulas elaborandas sibi commisit Clarissimus *Bayernus*, easque, uti dimensus fuit stadiis Ruthenicis, atque consignatas reliquit ipse Demetrius, aeri incidi curavit, neque quicquam ex conjecturis immutavit. Eo ordine progreditur Autor, ut loca, prout ea in schedis invenit, recenseat, & ab urbe Derbento, ex qua egressus Demetrius, incipiat. Refertur vero a Principe, se Derbento profectum per septem stadia Ruthenica murum explorasse, certo tamen constare, murum ad fontes Ithanii fluvii in finibus Georgiae per quadragenta & quinquaginta stadia produci. Autor, cum fluvii istius mentionem nullibi in Georgiae limite consignatam deprehenderit, censet ex dimensione & situ ipso fluvium esse Yori, ad 63 gradum longitudinis & 44 1/2 gradum latitudinis. Praeterea montes Caucasi esse praeruptos, asperos, virgultisque consitos, ac non nunquam in cacumine in planitiem abire, inque convallibus vineas esse: per juga montium ruinas spectari muri, turresque quasdam cum portis adhuc integras, Moscuensis urbis turribus haud dissimiles; crassum murum orgyam, ruthenicam unam, lapidesque κογχυλιόστους, struendi arte atque politura sola sine ferramento aut caemento ita conjunctos ac compositos, ut vix rima appareat. Haec sunt, quae Autor schedis Demetrii cōtct.

(*Acta Eruditorum*. Anno MDCCXXIX publicata. Cum S. Caesareae Majestatis & Regis Poloniacae atque Electoris Saxoniae Privilegiis. Lipsiae, Prostant apud Joh. Gressi Haeredes, Joh. Frid. Gleditschii B. Fil. et Jo. Christianum Martini. Typis Bernhardi Christoph. Breitkopfii. A. MDCCXXIX. N. X. Calendis Octobris, p. 440).

III

Compte-rendu du « Système de la religion mahométane »

a)

p. VI *Praefatio ad Lectorem* IV. Systema religionis Muhamedanae quòà Serenissimus Moldaviae Princeps *Demetrius Cantemirius*, summa fide ac diligentia a se conscriptum, ante aliquot annos Petropoli divulgavit, eruditorum quorundam Slavonico-Ruthena lingua translatum, variisque observatis auctum, praemissa praefatione de iis, qui ad hanc memoriam nostram Turcarum religionem literis consignerunt, scriptoribus (h).

(h) Pleniorum hujus libri recensionem, Petropoli a me compositam atque ad illustrem Menckenium⁺) Virum fama scriptisque celeberrimum, a me transmissam Actis Eruditorum I ipsiensibus insertam legas.

b)

p. 20 (note c) At pie defuncti Imperatoris <Petri I> auspicio dialecto Moscovitica conscripti quoque libri non pauci prodierunt, in his Serenissimi Principis Moldaviensis *Demetrii Cantemirii* Systema religionis Muhamedanae latino ni fallor idiomante ab auctore compositum, posteaque ab interprete quodam Rutheno, homine sane non indocto & inpolito *Ilinski* appellato, in Moscoviticam qua Rutheni hodie utuntur linguam traductum.

c)

p. 182 (note d) In totum Psalterium concordantias quas vocant ephori sui *D. Ilinskii*, Rutheni hominis, ope adjunctus olim conceinnavit illustrissimus *Cantemirius*, Moldaviae quondam Principis filius natu major, easque pie memoriae Imperatrici Catharinae manuscriptas obtulit, quae inprimi eas statim jussit; nondum tamen, quod sciam, editas.

(Johannes Petrus Kohl, *Introductio in historiam et rem literariam Slavonum imprimis sacram, sive historia critica versionum slavonicarum maxime instigium, nimirum Codicis sacri et Ephreni Syri, duobus libris absoluta...*, Altonaviae, Impensis Jonae Korten, Bibliopolae Altonaviensis, 1729, p. VI; p. 20, note e; p. 182, note d)



[En faisant le compte-rendu du livre de Kohl, on mentionne parmi les ouvrages y analysés:]

4) *Systema religionis Muhammedanae* ex Sereniss<imi> Principis *Demetr<ii> Cantemiri* Slavonico-Ruthena lingua de hoc argumento edito opere in latinum idioma translatum.

(*Acta Eruditorum*. Anno MDCCXXIX publicata [...] N.XI Calendis Novembris, p. 509).

IV

Compte-rendu de l'« Histoire de l'Empire Ottoman »

p. 97 *The History of the Growth and / decay of the Othman Empire &c.*

h. e.

De Othomannici Imperii Amplificatione & decrementis historia. Partes II, quarum prior amplificationem ab Othmane, fundatore, usque ad Mahometem IV, sive ab A. 1300 usque ad obsidionem Viennae A. 1683 : altera decremenda, a Mahomete IV usque ad Achmedem III, adeoque spatium temporis, quo vixit Aulor, complectitur Primum Latino sermone conscripsit. Demetrius

Cantemir, Moldaviae quondam Princeps, & ex Autoris Autographo Anglice vertit N. Tindal, M. A. Operi additae sunt Icones Imperatorum Turcicorum, aeri incisae, ad exempla tabularum pictarum, in Seraglio suspensarum, facta per Pictorem aulicum superioris Imperatoris.

Londini, impensis Jac. Jo. & Pauli Knapton, 1734, fol./Alph. 5 pl. I.

- p. 98 Contigit nostra aetate Moldaviae, quod nescimus an alii cultioris Europae regioni, ut duo ipsi Principes, sibi invicem succedentes, a Turcis imponerentur, literarum amore // aequae capti, & ob insignia in ornandis pariter atque juvandis bonis artibus merita dignissimi, quorum nomini ac memoriae & doctioribus necno non lubens assurgat, beneque preceptur. Atque unus quidem horum, dubium non est, quin designari intelligatur *Nic. Maurocordatus, Alexandri Maurocordati*, Viri πολιτικωτάτου, & cum permultis amplissimis in aula Othomannica honoribus, tum maxime Legati ad pacem Carolivici ineundam munere functi, filius, Princeps incomparabilis : de cuius doctrina & erga literarum studia affectu, testis, opinamur, satis idoneus est perculegans de *Officiis* libellus, primum Graece tantum ab ipso editus, deinde una cum Latina Cl<arissimi> *Bergleri*¹ versione hic Lipsiae iterum typis excusus : testes etiam sunt complures Epistolae, quas haud ita pridem uni Sociorum nostrorum oculis usurpare licuit, Principis jussu ab eo, qui ipsi a scriniorum cura erat, ad Jo<bannem> *Clericum*² de rebus ad literarium statum pertinentibus scriptae, in quarum perlustratione illud praeterea ab eo, qui inspexit, observatum esse memoratu non indignum judicamus, XI veteres Inscriptiones, quae a Cl<arissimo> *Hesselio*³ in Appendica Praefationis, Operi Inscriptionum *Gudianorum*⁴ prefixae, pag. 22 publicantur, non aliunde ad Cl<arissimum> *Duckerum*⁵, cui acceptas refert Hesselius, pervenisse videre, quam ex *Clerici* concessionem, utpote quocum communicavit idem ille, cujus paulo ante mentionem fecimus, Illustrissimi *Maurocordati*, Valachiam tunc gubernantis, scriniorum praefectus, sua ipsius manu in separata a literis schedula descriptas, facto simul indicio, ipsos lapides Carolinae A. 1715 erutos fuisse, atque in Transylvania adhuc dum extare spectandos. Enimvero *Maurocordato*, propterea, quod in otio literario vitam omnem traducens, ad belli negotia gerenda nec animi, nec corporis, virium satis habere credebatur, principatu scese abdicare coacto, alium, quod mireris, Principem in ejus locum suffecerunt Turci, itidem in omni eruditionis genere versatissimum, alterique, si militiae administrandae artes usumque, quo hic praestabat, excipias, ex asse parem, Serenissimum scilicet *Demetrium Cantemir*, Operis eximii de Othomannici Imperii fatibus Autorem. Cujus cum parum adhuc Occidentem // versus percubuerit fama, absque impietatis in defuncti manes nota fieri nequit, quin ex subjecta libro vitae illius delineatione paucula, pleniori de eo notitiae comparandae inservitura, hic reputeremus. Natus est anno aerae Christianae 1673, patremque habuit *Constantinum Cantemir*, primum parti saltem Moldaviae praefectum, successu temporis totius, qua patet, Principem. Inter conditiones collatae in eum dignitatis haec erat, ut unum aliquem ex his filiis Constantinopolin mitteret, paternaefidei futurum obsidem. Quo actu cum filius natus major, *Antiochus Cantemir*, per triennium ibidem substitisset, hoc domum revocato, Noster A. 1687 illuc se conferre jussus est. Ab eo inde tempore usque ad annum 1710, praeterquam quod nonnunquam in breve unius aut duorum annorum spatium patriam reviseret, etiam semel Magnum Visirium ad castra proficiscentem comitaretur, Turcicique exercitus apud Zentam cladis ex altera fluminis ripa testis esset oculatus, perpetuum Constantinopoli domicilium constituens, in hoc totus fuit, ut Turcorum linguam, instituta, & mores sibi redderet quam familiarissimos. Ad haec Musicam altitens, prosperrime in illa tractanda versatus est successu. Cantuum enim, ab eo numeris musicis aptatorum, modulatio ni non modo summa cum voluptate aures praebant Turci, & hodieque praebent, sed & primus notarum musicarum inter ipsos introduxit usum. Circiter annum 1710 Moldaviae Princeps creatus, nec multo post a Magno Visirio gravi affectus injuria, jugum Turcicum excutere, seque cum universa Moldavia in libertatem vindicare, clam meditabatur. His consiliis agitato, sponte supervenit missus a *Petro I*, Russo-Graecorum Monarcha, expertae fidei homo, opem pollicitus praesidiumque validissimum, modo Russis in posterum fidem ac obsequia, a clientibus praestari solita, exhiberet, armaque contra Turcos cum ipsis sociaret.
- p. 99

¹ Stephan Bergler (1680–1738), helléniste de Braşov, traducteur et éditeur d'ouvrages classiques à Hambourg, Leipzig, Amsterdam et Leyden.

² Joannēs Abramios de Crète (m. 1718), professeur et prédicateur grec à la cour des princes Constantin Brancovan et Nicolas Maurocordato.

³ Franz Hessel, éditeur des Inscriptions grecques et latines de Gudius à Louvain en 1731.

⁴ Marquard Gude (Gudius) (1635–1689), historien, philologue classique et épigraphiste allemand, professeur à l'Université de Duisburg.

⁵ Karl Andreas Duker (1670–1752), philologue et juriste westphalien, professeur à l'Université d'Utrecht.

- p. 100 Icto his legibus focdere, junctisque cum exercitu Russorum copiis, ipse in extremum vitae pervenit discrimen. Obsesso quippe ad flumen Pruth cum omni milite Monarcha Moscovitarum, tantasque in angustias redacto, ut in pacis impetratione, qualis — // buscunque sub conditionibus datae, salus unice posita videretur, Moldaviae Principem atrocissimis comminationibus sibi dedi postulabant Turci, nec servari fortassis potuisset, nisi, dissimulata ejus in castris praesentia, in carpento Imperatricis tam diu oculissent, donec, peracto pacis negotio, tuto evadendi sese offerret occasio. Spe igitur Moldaviam retinendi exclusus, accepto diplomate, quo damni reparationem, liberumque in terris suis receptaculum, largiebatur Russorum Imperator, A. 1711 una cum mille aut pluribus Nobilibus Moldavis assignatas sibi in Russia sedes ivit occupatum. Porro, ut ne minimam quidem dignitatis jacturam fecisse videretur, in Russici Imperii Principes lectus, atque titulo Serenissimae Celsitudinis coonestatus est. Successu temporis, posteaquam Petropolim commigraverat, aulae admoventi coeptus, summam insignis in consiliis dandis dexteritatis retulit laudem. Tandem Imperatorem, in Persas iter facientem, sequi jussus, gravissimoque in via morbo correptus, A. 1723 diem obiit supremum. Excelluit, ut quam maxime, plurimarum linguarum cognitione: praeter Graecam enim veterum, Sclavonicam, & Gallicam, quibus mirum in modum eruditus erat, Turcorum, Arabum, Persarum, Graecorum hodiernorum, Latinorum, Itolorum, Moscovitarum, & Moldavorum, literis atque sermoni adeo se assuefecerat, ut in uno quoque commode verba facere valeret. In Philosophiam ac Mathesin haud proletaria quidem opera incubuit, Architecturae inprimis studio delectatus, potissimum tamen Historiae utilitate pariter ac voluptate inflammatus, ad eam excolendam perpoliendamque curas omnes cogitationesque convertit. Libros reliquit bene multos, partim historici, partim philosophici, argumenti. Praesentis publicationem debemus Serenissimo Excellentissimoque Principi Antiocho, Demetrii filio, Cantemir qui, ab Imperatrice Russorum cum majori, quam Legatis alias tribui solet, auctoritate (en caractère de Ministre plénipotentiaire) in Angliam missus, allatum secum Manuscriptum Codicem Clarissimum Tindal' o vertendum
- p. 101 atque prorelo subjiciendum concessit. Propius igitur ad Operis ipsius perustrationem // accedentibus memorandum est, frontem ornari effigie Autoris, affabre aeri insculpta, eamque excipere titulum, nec minus catalogum, nomina eorum, qui ad editionem maturandam pro uno aut pluribus exemplaribus vel in antecessum exsolverant, vel exsolutores se esse, scripto fidem fecerant, exhibentem. Sequuntur binae Praefationes, altera Metaphrastae brevior, de orthographia ac pronuntiatione vocum nonnullarum Turcicarum paucula praemonens. Majoris momenti res complectitur altera, quippe in qua Auctor, praeparationis in ipsam Historiam loco, tres vexatissimas quaestiones, in quarum solutione multum gravissimeque peccasse arguit Scriptores Christianos, de aerae scilicet Turcicae, quam Hegiram vocant, cum Christiana comparandae ratione, de nomine ac gente Turcorum, denique de Imperialis Othomannidarum familiae origine, data opera excussit. Ad primam quod attinet, recte a Ricciolo⁶ animadversum esse statuit, initium Hegirae cadere in annum Domini 622. Sed, cum duo computando modos memorat, alterum astronomicum, ex die 15 Julii, ceu proprio & naturali exorientis novilunii termino, alterum politicum, a die 16 Julii conjunctum cum antecedenti nocte, qua Meccam fugit Mahomet, quaeve recurrentis lunae nitor primum apparere coepit, posteriorem Arabes inter atque Turcos receptum esse, variis argumentis confirmat. Quorum validissimum est, e Diplomate Sultanis Murad III, ad Imperatorem Rudolphum II misso, petatum, ubi utriusque aerae annus & dies expressus legitur. Ricciolo deinceps causas, cur ita computare libitum fuerit, vel non habente, vel suppeditare oblito, Autor certiores non reddidit, olim de novilunio generatim sic sanxisse Mahometem, ut, quantocyus lunam conspicerent, festorum solennia auspicarentur. Quandoquidem vero dubio caret, lunam non statim primo die, sed interdum altero, nonnunquam tertio demum, conspici, mirum haud magnopere videre ait, vel Mahometem ipsum Astronomiae expertum, vel populum, c. Prophetae & legislatoris auctoritate unice pendente diem, quo primum visa est luna, pro ipso novilunio accepisse, atque ad hanc veluti normam menses festosque dies ordinasse. Probabile igitur est, a Mahometis fuga auspicari Hegiram, successores autem Mahometis vel ex superstitione, vel ex negligentia, aerae initium esse voluisse, non diem Jovis, seu 15 Julii, sed diem Veneris, seu 16. His praesuppositis, atque ope Tabulae parallelo — Astronomicae, asseverat, facili negotio, comparari posse utriusque aere annos. Cujusmodi tamen schemata, quantumvis ab Autore promissum, cum, quod merito dolemus, in Manuscripto Codice non comparuerit, aliud quoddam cum erudito orbe communicavit Metaphrastes. Praesentem denique disputationem concludit Autor confutatione errorum, a Leunclavis⁷ aliisque circa annum primum imperii Othmanis I, item annum mortis Erdogrulis, patris

⁶ Giovanni Battista Riccioli (1598—1671), astronomic et géographique italien, appartenant à l'ordre des Jésuites.

⁷ Johann ou Hans Löwenklau (1533—1593), réputé orientaliste allemand, originaire de Westphalie.

Othmanis & circa expeditionum, a *Solimane* & *Jenghizchane* susceptarum, tempus, commissorum. Circa alteram quaestionem ex fide dignissimis Historicis, Turcicis pariter ac Persicis, ostendit, jam multo ante *Othmanis I* tempora innotuisse nomen Turcorum, ac praecipue tribui consuevisse populis quibusdam Scythicis, *Jenghizchanem*, Asiae bellum inferentem, secutis & post ejus expeditionem in Persia & Asia minori dispersis, similiter, qua ratione contigerit, ut *Othmanidae* successu temporis eo insigniti fuerint, fuse docteque enarrat. Asia nimirum universa per *Jenghizchanis* invasionem misere devastata ac perturbata, e Praesidibus Persicis haud pauci, maxime illi, qui provinciis inter Pontum Euxinum, mare Caspium, atque Euphratem, sitis praeerant, tempori inversiendum rati, dominatum occupaverant. Adhaec potentissimus horum, *Aladn* Iconii Princeps, reliquias copiarum *Jenghizchanis* quae provincias suas quotidianis fere incursionibus infestabant, justo bello aggredi, ac funditus delere, constituerat. Quod secus accidit. Victus enim ipse, regnoque pulsus, Constantinopolim ad Imperatorem Graecum, *Michaelem Palaeologum* confugit. Ubi haud ita multo post vita functus, filium reliquit *Melec Schah*, postea *Aladinum II* dictum, qui, verba tantum ab Imperatore Graecorum sibi dari cernens, p. 103 venia proficiscendi frustra rogata, clam excessit, patriamque repetiit. Nec successu caruit // res; namque, conciliatis sibi paterni domini primoribus, Scythisque, qui hactenus possederant, devictis, ut horum animos ab armis ad pacis studia converteret, vicatim distributis, agros calendos tradidit, ac commune Turcorum imposuit nomen. Amplius *Erdogrullem*, *Solimanis*, sub idem tempus aquis suffocati, filium & post obitum hujus, *Othmanem*, nepotem, exercitui praefecit *Aladin*. *Othmanes* deinceps in *Aladini*, absque haecredibus defuncti, locum surrogatus, nomen Turcorum ut ignominiosum aboluit, eoque non nisi rusticos vocari, reliquos *Othmanli* seu *Othmanidas* appellari jussit. Sufficiunt haec ad indicandam gentis atque appellationis Turcorum originem. Ultimo loco dubitationi, quae ex eo oriri posset, quoniam in Turkistan Turcorum & Turcomannorum pristinas sedes quaerunt antiqui pariter & recentiores Geographi, occurrit Autor, id urgens ac prae se ferens, fraudem fuisse Europaeis hominibus ignorantiam orientalium linguarum, unde factum, ut voces, sono a se invicem, haud multum discrepantes, pro iisdem acceperint. Tertia demum questio erat de regia *Othmanidarum* stirpe. Enumeratis plurimis Historicorum opinionibus, in eo cum ceteris consentit Autor, a *Solimane Nerae* Principe descendere regiam Imperatorum Turcicorum stirpem. Illud praeterea in Annalibus Turcicis pro certo affirmari testatur, e nobilissima inter Scythas Ogyziorum familia ortum *Solimanem*, tribui Tartarorum, prope mare Caspium habitantium, praefuisse. Quam tamen potestatem utrum haereditario jure, an propriis meritis, populique suffragio, consecutus fuerit, minus constat. Interim, quo obscuriora sunt omnia, si supra *Solimanis* tempora adscendas, eo facilius judicatu est, quo fundamento nitatur Genealogia hujus stirpis, ad *Noae* usque aetatem prolata. Haec hactenus de Praefatione.

Opus ipsum in *duas Partes*, prior in tres rursus Libros dispescitur, quibus decem & novem Imperatorum vitae enarrantur. *Primus* spatium ab *Othmane I* usque ad interregnum sub *Solimane Chelebi* A. 1401 complectitur. *Secundus* sub *Mahomete II* A. 1451, *tertius* vero sub *Mahomete IV* A. 1672 subsistit. Ab eo enim inde tempore opes Impe-//rii Othmanicae quam maxime infringi coeperunt & diminni. *Altera Pars uno Libro* absolvitur, rerumque sub *Mahomete IV*, *Solimane II*, *Achmede II*, *Mustapha II*, *Achmede III* gestarum historiae exponit. Vitae Imperatorum Icones premissae sunt, ad tabularum pictarum, in arce Constantinopolitana, cui *Seraglio* nomen, suspensarum, exempla, quae Autor, Constantinopoli degens, non minori periculo, quam impensa, per pictorem aulicum delineari curavit, aeri incisae. In historia conficienda non optimac solum inter Turcos & Persas notae scriptoribus usus est, sed & ex relatu virorum usu & experientia praedictorum, item ex chartis & monumentis authenticis, quorum haud exiguum numerum comparaverat, plurima intexuit. A Christianis contra Historicis proficere, aut quidquam in Commentarios suos transsumere, consulto noluisse arbitrarum, nec ullius facile mentionem fieri, scriptaque citari, reperias, nisi ubi rem vel obscurius, vel absque idoneis argumentis, vel prorsus falso, commemoratam in majorem lucem collocandi, novis firmamentis fulciendi, aut, errore patefacto, in veritatem revocandi, suppetebat copia. Rectius quippe visum fuit, aquam, uti ex fontibus manat, limpidissimam, quam admista alia, e rivis hausta, turbidam propinare. Dici igitur vix potest, quantopere ceterorum doctorum hominum, qui in eodem argumento illustrando Nostrum praeiverunt, laboribus antecellat praesens Opus. Praeterquam enim, quod plurima nomina propria, ob orientalium linguarum ignorantem misere depravata, emendatius legantur; in factis enumerandis temporum ordo melius servetur; de consiliorum arcanis, rerumque actarum causis, certiora suppedientur; dignitatum atque officiorum, cum militarium, tum civilium, clarior notitia praebetur, & quae sunt plura hujusmodi; tum innumera alia proferuntur prorsus nova & quorum antea non magis conscii eramus, ac mysteryorum Societatis in Anglia Galliaque, a multo inde tempore longe florentissimae. Generatim ista quidem persequi libruit, cum neminem futurum arbitremur, quim singula adductis exemplis operosius probatum iri, sibi persuadeat, quod fieri // non potest, nisi melior libri pars transcriberetur. Inter illius autem, vitia nescimus, an laudes, referendum sit, a conti-

nenti & perpetua lectione tam crebro avocari lectorem, atque ad subjectas textui annotationes remitti: cujus tamen interpellationis molestiam abunde compensant digressiones, quanto prolixiores, tanto plerumque lectu digniores atque jucundiores. Que cum ita sint, non defore auguramur, qui doleant *N. Tindallo*, popularium suorum rationem unice habenti, librum Anglice vertendi consilium arrisisse. Ac dubium non est, quin, si Latino potius, quo primum compositus erat, sermone evulgare eum maluisset, multo majorem ab universo eruditorum ordine gratiam fuisset relaturus.

(*Nova Acta Eruditorum*, Anno MDCCXXXVIII publicata. Cum S. Cesareac Majestatis & Regis Poloniarum atque Electoris Saxoniarum Privilegiis. Lipsiae, Prostant apud Jo. Frid. Gleditschii B. Fil. Maurit. Georg. Weidemannum & Casp. Fritschium [...]. Typis Bernhadi Cristoph. Breitkopfii, MDCCXXXVIII. No. III—Calendis Martii —, Pars I, pp. 97—105).

LES TERRES ROUMAINES VUES PAR UN VOYAGEUR SUÉDOIS EN 1657¹

ALF LOMBARD
(Lund)

Le baron suédois *Claes Rålamb*² naquit en 1622 à Stockholm ; il fit ses études à Uppsala, à Leyde et à Paris, puis fut successivement magistrat et conseiller à la cour de Charles X Gustave (roi de Suède de 1654 à 1660), gouverneur de province à Uppsala en 1660, gouverneur général de la capitale en 1673 ; il fut révoqué en 1682 et mourut en 1695. C'était un homme érudit, éloquent et d'une grande culture. Il connaissait bien le latin et le parlait avec facilité. (N'oublions pas que le latin était dans l'Europe d'alors la langue de la diplomatie). Il a publié une série d'ouvrages de jurisprudence. Sa riche collection de livres est conservée, aujourd'hui encore, à la Bibliothèque universitaire d'Uppsala.

Rålamb accompagna Charles-Gustave lors de l'expédition de celui-ci en Pologne. La Russie, la Pologne, l'Allemagne et le Danemark étaient, en cette époque de guerres, les ennemis de la Suède, ou au moins ses adversaires. Charles-Gustave avait besoin du concours de la Turquie contre la Russie et désirait que le sultan devint son allié. A cet effet, il envoya Rålamb à Constantinople en 1657 avec une missive (du 23 septembre 1656) dans laquelle il proposait une alliance au sultan.

Cette lettre soulignait l'importance du péril russe aussi bien pour la Turquie que pour la Suède ; elle parlait de l'amitié qui depuis longtemps



Fig. 1. — Portrait de Claes Rålamb.

¹ Texte, légèrement retouché, d'une conférence faite à la Faculté de philologie de l'Université de Bucarest, en roumain, le 11 juin 1973.

² *Claes*, prononcé « klås », est Nicolas. — Dans *Rålamb*, la lettre *ä* vaut *o* long. Chacune des quatre lettres suivantes se prononce comme en français. L'accent frappe la première syllabe du mot.

unissait ces deux pays et du risque d'une alliance entre le tsar et les Habsbourg. Elle proposait comme négociateur d'une alliance suédo-turque Georges II Rákóczi, prince de Transylvanie, qui était à la fois assujéti à la Porte et (depuis 1656) allié de la Suède ³.

Rålamb, qui alors se trouvait à Szczecin, sur les bords de la Baltique, quitta cette ville le 22 février 1657 anc. st., avec une escorte. Il passa par Berlin, Prague, Vienne et Debrecen. Il traversa toute la Roumanie d'aujourd'hui, du 6 au 30 avril, d'Oradea jusqu'au Danube. Il arriva à Constantinople le 14 mai, y fut reçu par Mehmed IV (sultan de Turquie de 1648 à 1687; surnommé *Avci*, « le Chasseur ») et discuta avec lui de toute la situation politique en Europe; il s'entretint alors avec lui en latin, à l'aide d'un interprète. Après un long séjour en Turquie, il retourna par Sofia, Belgrade, Budapest et Wroclaw et présenta son rapport à Charles-Gustave en mai 1658, dans la ville suédoise de Göteborg.

Rålamb a décrit cette mission, jour après jour, dans des notes de voyage fort détaillées. Une partie de ce journal a été publiée bien plus tard, mais toujours du vivant de Rålamb, en 1679, à Stockholm. Après la mort de l'auteur, une très bonne copie de ses notes a été faite pour le fils du défunt, Gustav Rålamb; l'original en est perdu. La publication intégrale du texte, sans coupures, a dû attendre trois cents ans. Elle a été réalisée seulement en 1963, d'après la copie posthume, par M. Christian Callmer, bibliothécaire et chef de section à la Bibliothèque universitaire de Lund ⁴. C'est une bonne édition, utile et bien commentée.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la partie du voyage qui comprend la Roumanie d'aujourd'hui, ainsi que les impressions que notre voyageur a conservées de ces régions.

On connaît le grand nombre des Occidentaux qui autrefois ont consacré des notes de voyage aux terres roumaines qu'ils ont traversées. Rappelons le livre de N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* ⁵. Une contribution récente est celle de P. Simionescu, *Mărturii etnografice — puțin cunoscute — ale unor călători străini în țările românești (sec. XVII—XVIII)* ⁶. Dans cet ordre d'idées, il est indiqué de tenir compte en premier lieu des études ayant eu pour objet les notes prises par les voyageurs scandinaves d'autrefois. Parmi les études récentes de ce genre, nous citerons ici celles de E. Lozovan, *Voyageurs nordiques dans les pays roumains* ⁷,

³ Charles-Gustave a eu aussi d'autres rapports avec les milieux princiers roumains. N. Iorga, dans *Acad. Română, Memoriile Secțiunii istorice*, ser. III, tomul X, 1929, p. 509—534, a publié quelques documents à ce sujet, entre autres (p. 513) une lettre en latin, envoyée de Iași le 7 avril 1658 par Georges-Stéphane, prince de Moldavie, au roi de Suède, et dans laquelle il félicitait celui-ci de ses victoires remportées en Pologne. Dans une autre lettre (Iorga, p. 514), ce même prince, en 1659, prie Charles-Gustave de l'aider à reconquérir par les armes le trône qu'il venait de perdre.

⁴ C. Rålamb, *Diarium under resa till Konstantinopel 1657—1658*, utgivet av Kungl. Samfundet för utgivande af handskrifter rörande Skandinaviens historia genom C. Callmer (— *Historiska handlingar* XXXVII, III), Stockholm 1963.

⁵ 2^e éd., 2 vol., București, Casa școalelor, 1928.

⁶ Dans *Revista de etnografie și folclor* XVI (1971) 289—299.

⁷ Dans *Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*, Lund 1969, p. 111—123. Sur l'un des douze voyageurs scandinaves d'autrefois présentés dans cet article, voir maintenant les indications supplémentaires réunies par M. Lozovan lui-même, dans *Romanica* (La Plata), IV (1973), 81—84.

et de I. Suciù, *From the history of the relations between Romania and the countries of Northern Europe (up to 1939)* ⁸.

Quelques brèves indications sur Rålamb ont déjà paru en Roumanie, notamment sur la visite qu'il fit, de passage à Tirgoviste, le 23 avril 1657, au prince Constantin Șerban. Ces notes sont dues à C. Karadja ⁹ et à N. Iorga ¹⁰, et sont le fruit des recherches entreprises par ceux-ci dans les archives. Maintenant qu'a paru la totalité du journal de Rålamb, la chose est devenue facile, de moins pour ceux qui ont à leur disposition l'édition de 1963, et qui ne se laissent pas rebuter par la lecture d'un texte écrit en suédois du XVII^e siècle. Cette édition n'a guère été employée encore en Roumanie¹¹. Comme d'autre part le journal de voyage du diplomate suédois contient un long passage (p. 65—88 de l'éd. Callmer) consacré à la traversée de la Transylvanie et de la Grande Valachie, et qui comprend des détails intéressants, nous croyons pouvoir être agréable à nos auditeurs, à nos lecteurs, en leur présentant un résumé de ce passage.

On a aussi conservé, mais non publié, un cahier de dépenses écrit pendant le voyage à Constantinople par le valet de chambre de Rålamb, Olof Hansson ¹². Ce manuscrit complète parfois utilement les notes du dignitaire.

La première partie du voyage d'aller fut assez pénible. Rålamb traversait alors le territoire de l'empereur germanique Ferdinand III (1637—1657), avec qui la Suède se trouvait en guerre. Il se voyait quelquefois obligé de voyager déguisé, avec une perruque brune de femme. Sur la frontière du Brandebourg, le douanier voulut lui tâter le corps — c'est le droit de tous les douaniers —, mais se retira vite, voyant la perruque

⁸ Dans *Revue roumaine d'études internationales*, 1972, p. 169—185. Nous devons l'envoi de l'extrait contenant cet utile article à l'amabilité de M. I. Comșa.

⁹ Dans *Revista istorică VI* (1920), 207—212, XV (1927), 347—348. La traduction donnée par Karadja a été reproduite dans *Călători străini despre țările române V*, București 1973, p. 607—613. Nous devons ces informations à la complaisance de M. M. Berza. Celui-ci signale aussi que M. E. D. Tappe (Londres) a reproduit, dans une communication faite au II^e Congrès international des études sud-est européennes, puis publiée dans les *Actes* de ce congrès (vol. II, 1972, p. 523—527), la traduction anglaise donnée par Awnsham Churchill et John Churchill dans leur recueil *A Collection of Voyages and Travels* (vol. V, London 1732, p. 669—716).

Nous ajouterons que le texte anglais de 1732 se trouve mentionné dans l'édition Callmer, p. 10. Cette édition nous apprend que la traduction de 1732 suit fidèlement l'original, à ceci près que la dernière phrase s'y trouve omise, et qu'elle reproduit « l'exemplaire imprimé en suédois à Stockholm ». Par ces derniers mots, A. et J. Churchill entendent manifestement l'édition de 1679. Il est évident que pour M. Tappe, lorsqu'il a voulu faire connaître à ses compatriotes d'aujourd'hui le voyage de Rålamb, l'édition anglaise de 1732 était d'un accès plus facile que les deux éditions suédoises, de 1679 et de 1963. — Quant aux pages traduites par Karadja, nous ne savons pas, n'ayant pas pu voir les deux petits articles de *Rev. ist.*, si elles sont la traduction de l'édition de 1679 ou celle du manuscrit copié. Les deux se trouvent à la Bibliothèque Royale de Stockholm. Karadja, Roumain bien connu pour l'intérêt qu'il portait aux relations roumano-suédoises, séjourna longtemps à Stockholm et avait appris le suédois.

¹⁰ *O. c.*, vol. I, p. 370—372. Signalé ici d'après les études précitées de M. Lozovan, 1969, p. 112, et de M. Suciù, p. 172—173.

¹¹ Elle le sera peut-être maintenant, puisqu'elle se trouve depuis l'automne 1973 à l'Institut d'histoire Nicolae Iorga, à Bucarest. En effet, après notre conférence du 11 juin 1973, un historien de cette capitale nous a communiqué qu'il serait bon de posséder là un exemplaire du livre. M. Callmer, alors, à ma demande, a envoyé son ouvrage à l'Institut Iorga.

¹² Voir l'édition Callmer, p. 11, 230.

et comprenant qu'il avait fait une erreur (certains tâtonnements, en effet, ne sont permis qu'avec un homme).

Les conditions du voyage changèrent complètement à l'arrivée en Transylvanie, en Grande Valachie et dans la Turquie proprement dite. Non seulement ces régions étaient alors sous la domination du sultan ; mais la Transylvanie était aussi, on vient de le dire, l'alliée de la Suède. Râlab se trouvait là, partout, en pays ami.

Voyons maintenant ce qu'il a à dire de son voyage à travers ce qui est aujourd'hui la Roumanie.

Le 6 avril 1657, anc. st., il arriva à Oradea¹³, ville qui alors était en Hongrie. Le « Capitaneus Varadinensis » et son épouse le conduisirent, dans un carrosse tiré par six chevaux, à la maison où il devait passer la nuit, et devant laquelle l'attendaient des musiciens, une garde princière... et des mendiants. Le Capitaneus et sa femme l'invitèrent à dîner. Le matin suivant, il voulut aller remercier son hôte, mais il se trouva que celui-ci n'avait pas le temps de le recevoir. Pour lui permettre de continuer sa route, il mit à la disposition de Râlab un véhicule de transport — un peu simple, mais il n'y en avait pas d'autre, a-t-on dit. La troupe suédoise démarra, dans la direction de Cluj.

Chemin faisant, on rencontra un cortège nuptial. Le marié était assis sur une voiture et la mariée sur une autre, et chaque voiture était tirée par huit bœufs. On vit aussi le château princier d'Aleşd, devant lequel soixante chevaux magnifiques étaient alignés. On traversa le village de Tăut, entouré de montagnes. On apprit que le prince avait installé dans ces montagnes des paysans roumains (valaques, selon le texte), chargés de tenir les brigands à distance — « sinon personne ne pourrait circuler sur ces chemins » ; ces paysans étaient, en compensation, exemptés d'impôts. Continuons la citation : « Ces Valaques sont des gens pauvres, car ici dans les montagnes ils n'ont pas de champs de blé. Ils vivent seulement de leurs moutons et de leurs bestiaux, et du fait qu'ils portent en Hongrie du sel de Transylvanie ».

Un peu après Tăut (près de la localité Ciucea), le groupe de Suédois passa la frontière entre la Hongrie et la Transylvanie. Le chemin traversa trente-trois fois le lit de la rivière Crişul Repede — sans aucun pont ; mais il faut avouer que la rivière est peu profonde, et le fond dur et résistant. (Nous sommes assez près de l'endroit où le Crişul Repede prend sa source). On prit le repas dans le château princier de Ghilău.

Puis on séjourna quatre jours à Cluj, où résidait le prince Georges Rákóczi. L'épouse de celui-ci, « une femme grande et grosse », avait préparé l'arrivée de Râlab en lui trouvant un logement. Râlab s'adressa à la princesse en latin — langue au moyen de laquelle il se faisait habituellement comprendre par les princes et les dignitaires, et qui d'ailleurs était langue officielle dans la Hongrie d'alors (ce n'est qu'en 1790, à la diète de Bratislava, qu'a été réalisée la parité entre le latin et le hongrois).

¹³ Râlab mentionne en général les localités des terres roumaines par leur nom hongrois ou allemand, et la forme qu'il emploie est souvent défectueuse (il appelle par exemple Tragostof, p. 82, ce qui ne peut être que Dragoslavele). Nous introduisons ici les noms roumains. Mais l'identification de certaines localités n'est pas facile. M. Callmer, dans ses notes, en a identifié plusieurs ; des confrères roumains nous ont aidé pour d'autres.

Mais ni la princesse ni son entourage ne connaissaient le latin suffisamment pour assurer une conversation. Les Hongrois commencèrent une longue discussion pour décider lequel d'entre eux répondrait à l'invité, et en quelle langue. Râlab ne put réprimer son envie de rire. — A Cluj, il fit aussi la connaissance de la mère du prince, Suzanne Rákóczi, née Lorántffy, et celle du pasteur de la paroisse luthérienne. La princesse reçut aussi la visite d'un délégué du prince Georges-Stéphane de Moldavie ; ce délégué fit son apparition dans un carrosse attelé de huit chevaux.

L'expédition continue. Accompagné du délégué moldave, qui lui aussi doit se rendre à Alba Iulia, Râlab nous décrit les salines de Turda, la rivière Mureș, des eaux de laquelle les Tsiganes extrayaient de l'or, et le repas pris à Aiud.

La ville d'Alba Iulia n'eut pas le don de plaire à Râlab, qui par contre aime beaucoup celle de Sibiu. (Question de goût. . .). Le « locum-tenens » d'Alba Iulia invita Râlab à dîner. Le repas fut servi dans de la vaisselle de bois et d'étain et dans des cruches de grès. Le délégué moldave, assis à la droite de Râlab, manqua de respect à celui-ci, qui se vit obligé de le remettre à sa place. — Son séjour à Alba Iulia lui permit aussi de rencontrer un délégué du prince Georges de Transylvanie, Franz Tordai (Tordai Ferenc), en mission lui aussi auprès du sultan. Les deux émissaires décidèrent de faire route ensemble jusqu'à Constantinople.

Après Sebeș, Miercurea Sibiului et Cristian, on entra dans Sibiu, ville que Râlab nous décrit avec enthousiasme : belle ville, bien construite, dans un mur d'enceinte à bastions. Pour son séjour, on lui avait réservé la chambre la meilleure et la plus confortable de tout son long voyage. Ceux qui l'accueillirent lui offrirent un régal de délicieux poisson, et tout le monde se montra aimable au possible. Le lendemain, après la messe du matin à l'église, l'ecclésiastique invita Râlab à déjeuner, avec poisson et vin ; et le même soir le Suédois, à son tour, pria l'autre de dîner avec lui et deux de ses conseillers.

Sur la place, on put voir des objets en pierre ressemblant à des fonts baptismaux. Il se trouva que ces objets étaient destinés à mesurer le blé. Sa curiosité étant éveillée, Râlab prit des renseignements. Il sut alors que la ville conservait le blé dans de grands trous creusés dans la terre : on faisait d'abord un trou profond et étroit, suffisant pour qu'un homme y descende ; puis on élargissait le fond, en y creusant une espèce de voûte, assez grande pour que tout le blé y entre, et on couvrait de paille et de pendre toutes les surfaces ; enfin on versait dans ce grand récipient ainsi préparé le blé destiné à être conservé. On bouchait l'orifice avec de la caille et de la cendre, hermétiquement, de façon à empêcher l'air ou l'humidité de pénétrer. Emmagasiné ainsi, le blé, paraît-il, se maintenait au moins dix ans en bon état¹⁴.

Après deux journées passées à Sibiu, la compagnie poursuivit sa route dans la direction de Brașov. Elle passa la nuit dans le village de Chipăr. Le lendemain, Râlab nous décrit Făgăraș, avec le moulin à eau fait en pierre et, enjambant la rivière Olt, le pont de bois, couvert, aux parois à claire-voie. Plus loin, la neige des montagnes étant en train

¹⁴ Nous serions curieux de savoir si ce procédé existe encore. (A.L.)

de fondre (nous sommes en avril), les eaux de l'Olt se gonflaient et emportaient certains ponts moins solides. On fit halte à Codlea. L'auteur nous donne une belle description de la Țara Bîrsei, de la rivière, des montagnes et de la région de Braşov. On passa la nuit à Cristian, un peu avant Rîşnov.

Debout dès 3 heures du matin, on passa devant le château de Bran. La garnison du château ne comprit pas immédiatement le caractère de la visite et accueillit les Suédois à grands coups de canon. Malgré cela, ceux-ci purent traverser sans incident la frontière entre la Transylvanie et la Munténie. La verdure des champs formait un contraste impressionnant avec les montagnes encore blanches de neige. On arriva bientôt aux premiers villages de Valachie, à savoir Rucăr puis, vers 15 h. 30, Dragoslavele. Traduisons mot à mot quelques lignes du journal ; elles le méritent :

« Les Roumains (Valaques) de ce village, de même que ceux du village précédent par lequel nous venions de passer, étaient fort étonnés de l'apparition des Suédois ; ils n'en avaient encore jamais vu. Ils ont constaté que ces Suédois étaient des hommes jeunes et de haute taille. Mais tous ceux qui habitaient ces deux villages parlaient latin, les hommes aussi bien que les femmes. Pourtant leur accent était un peu corrompu. C'étaient des descendants des vieilles et authentiques colonies romaines. Tous étaient heureux à tel point qu'on ne saurait le décrire. Ils nous ont dit qu'ils n'avaient encore jamais eu le bonheur d'entendre quelqu'un parler leur langue maternelle. Nous n'étions pas moins émerveillés d'entendre le latin, parlé comme la propre langue maternelle de ces gens. Nous avons eu l'impression de nous trouver au milieu d'anciens Romains. Ils nous entouraient avec leurs femmes et leurs enfants, et ils nous ont souhaité succès et prospérité ».

Après un nuit passée à Dragoslavele, on continua vers Tîrgovişte. A mi-chemin, on trouva au bord de la route une cabane chauffée ; à l'intérieur, on vendait aux passants du vin conservé dans un énorme tonneau de trois toises de longueur. La route traversa plusieurs fois la Dîmboviţa. Cette rivière, là, était peu large, mais profonde, et le fond était pierreux ; les ponts faisaient entièrement défaut. Souvent, les voitures étaient près de verser les voyageurs dans l'eau. Rălamb et le délégué transylvain Tordai descendaient de temps en temps pour faire un bout de chemin à pied. Un des serviteurs tomba de sa monture et fut près de se noyer, son cheval étant tombé sur lui.

Au moment où on approchait de Tîrgovişte, capitale de la Valachie, une délégation de deux cents cavaliers vint à la rencontre du groupe. Ils étaient vêtus de peaux de tigre et de léopard, et leurs chevaux étaient fort beaux. Ils étaient envoyés par le prince de Munténie, Constantin Basarab (Constantin Şerban). Le maréchal transmit les souhaits de bienvenue du prince, et Rălamb lui répondit. Peu après, Constantin, arrivé en personne, pria Rălamb et Tordai de prendre place dans sa voiture avec son maréchal et son secrétaire d'état, qui, selon Rălamb, « parlaient assez bien le latin »¹⁵. Une escorte de militaires précédait et suivait la voiture. Prenant les devants, le prince lui-même retourna en ville à cheval.

¹⁵ Après avoir vu ce que Rălamb nous dit de l'accueil qui lui fut réservé à Rucăr et à Dragoslavele, on se demande si ce « latin » n'était pas plutôt du roumain. (A.L.)

Détail sinistre : le long de la route, près de trois cents pieux, plantés dans le sol, portaient autant de têtes humaines — celles de soldats qui, une semaine auparavant, avaient organisé une révolte ¹⁶.

Constantin et ses ministres firent envoyer du vin à Rålamb, dans la maison où il était logé. Puis le prince l'invita chez lui. Visite somptueuse. Le « postelnice » Lupu Drăghitan vint avec le carrosse princier pour le conduire à l'audience. Des serviteurs précédaient le cortège, entouré à droite et à gauche de soldats de la garde princière. Les rues de la ville étaient bondées de spectateurs, et la cour du palais était pleine de soldats. Au pied de l'escalier où s'arrêta le carrosse, le maréchal, un général et de nombreux membres de la noblesse attendaient les hôtes.

Rålamb fut conduit à travers une suite de pièces pleines de monde, jusqu'à la salle d'audience, revêtue de damas. Le siège du prince était entouré de ses conseillers et ministres. Il y avait aussi parmi eux l'archevêque. Tous portaient des vêtements de peau de lynx. Un Turc, délégué de Melek Ahmed, pacha de Silistra, était présent et salua Rålamb au nom du sultan.

Ce délégué turc le conduisit dans son cabinet particulier, l'interrogea sur l'activité militaire du roi de Suède en Pologne et — profitant de cette occasion favorable — le pria d'intervenir en sa faveur auprès du sultan, c'est-à-dire de plaider sa cause quand il serait à Constantinople. Rålamb répondit à cela diplomatiquement. Lorsque fut venu le moment de prendre congé, après deux heures d'entretien, le délégué voulut lui mettre une robe cousue d'argent à la mode turque, le priant d'y voir une marque de l'affection qu'il avait pour lui. Rålamb, assurément peu habitué à recevoir des pots-de-vin, refusa d'abord, puis accepta. Il porta ce vêtement le temps de traverser les trois ou quatre premières salles dans la direction de la sortie, puis le remit à un de ses compagnons. La visite de Rålamb au palais dura au total deux heures et demie. L'audience que Constantin accorda ensuite à Tordai fut bien plus vite terminée.

Le jour suivant, Constantin invita Rålamb à sa table. Il fut conduit au palais dans une des voitures du prince, attelée de six chevaux et escortée par des soldats de garde. Le repas devait avoir lieu dans un pavillon situé dans les jardins du palais.

A table, on avait préparé pour Rålamb un trône élevé. La place réservée à Tordai, invité également, était plus modeste. Il n'y avait sur la table que quatre grands plats en argent, dont les couvercles étaient en fer. Deux majordomes, avec bâtons d'argent, firent leur entrée. On apporta d'abord de l'eau, dans laquelle Rålamb, puis le prince, et ensuite Tordai se lavèrent.

Tout le monde se mit à table. Le prince prononça un bénédicité en grec. Le couvert des trois dignitaires était en argent, celui des autres convives, en étain. A la même table que Constantin étaient assis ses principaux ministres et sénateurs, ainsi que deux des compagnons de Rålamb, à savoir son médecin, le Hollandais Cethisius, et son secrétaire, Jonas

¹⁶ S'agit-il de la « Răscoala seimenilor », révolte dirigée précisément, à partir de 1655, contre Constantin Basarab ? Quoi qu'il en soit, Constantin n'aurait-il pas mieux fait de faire emprunter à ses invités, pour se rendre dans sa capitale, un parcours qui leur eût épargné ce spectacle « țepeșien », assurément peu favorable aux relations, ou du moins à l'ambiance ? (A.L.)

Klingstedt, tandis que tous les autres Suédois furent servis à quelque distance de là, dans une tente. Tous avaient à peine pris place que commença une musique bruyante, avec instruments à vent, timbales, trompettes, harpes, violons, etc. Rålamb, peu habitué, trouva ce vacarme un peu trop fort.

Bientôt, Constantin leva son verre à la santé de certaines personnes : en premier lieu à celle du sultan (il s'en excusa auprès de Rålamb, disant qu'il n'osait pas déroger aux habitudes), puis du roi de Suède, puis du prince Rákóczi. Après quoi Rålamb but à la santé de Constantin, puis celui-ci à celle du prince de Moldavie et à celle de Rålamb. Pour porter ces toasts, tout le monde se leva, et chaque toast fut souligné par un morceau de musique.

A table, Constantin fit part à Rålamb de son désir d'acheter, pour ses besoins, cinq cents soldats suédois.

Le repas dura huit heures, de 10 h. et demie du matin à 6 h. et demie du soir, sans interruption. On apportait continuellement des plats nouveaux. La cuisine était, de l'avis de Rålamb, supérieure à celle de Transylvanie.

A 6 h. et demie, Rålamb prit congé. Le prince l'embrassa deux fois et le reconduisit à la porte ; ensuite des musiciens l'accompagnèrent jusqu'à la voiture, puis jusque chez lui.

La délégation suédoise quitta Tîrgoviște le matin suivant. Au départ, le prince fit don d'un cheval à Rålamb et le fit escorter un bout de chemin par une troupe militaire.

La station suivante devait être Bucarest. Nous nous trouvons dans une période de transition : la nouvelle capitale de la Munténie était sur le point de succéder à l'ancien centre princier, Tîrgoviște. Le prédécesseur de Constantin, Matei-Voda Basarab, qui fut prince de Munténie de 1632 jusqu'à sa mort en 1654, avait résidé à Bucarest, alors que Constantin lui-même préféra l'ancienne capitale. C'est donc là que Rålamb fut reçu officiellement, tandis qu'à Bucarest il n'avait aucune visite protocolaire à faire.

Aussi la compagnie suédoise n'a-t-elle guère fait que passer la nuit à Bucarest, du 28 mai anc. st. à 8 h. et demie du soir, jusqu'à 4 h. le matin suivant. Les impressions que Rålamb a emportées de cette ville sont maigres. La ville, nous dit-il, a beaucoup d'églises, entre autres certaines qui sont commémoratives plutôt que destinées au service divin.

De bon matin, on continua vers Călărași. On s'arrêta pour déjeuner dans un village dont Rålamb ne nous dit pas le nom ; selon le cahier de dépenses du valet de chambre, ce village s'appellerait « Terrisschuni », ce qui ne peut être que Tăriceni (situé à environ 80 kilomètres à l'est de Bucarest). Après avoir traversé une grande partie des plaines de la Grande Valachie, l'auteur souligne la fertilité de leur sol. Pourtant, ajoute-t-il, les surfaces cultivées se trouvent surtout à quelque distance des routes ; si, près des routes, le sol produit moins, c'est parce que les voyageurs, turcs et autres, ainsi que les troupes militaires, passent par là. Sur ces bords de routes, notre diplomate a trouvé de nombreuses huttes, faites de branchages et couvertes de paille, et dans lesquelles on vendait du vin ;

les voyageurs devaient apporter eux-mêmes leur nourriture¹⁷. Le texte continue : « ce pays est plein de toutes les richesses qu'il serait possible de mentionner ; il possède de nombreuses mines d'or¹⁸ ; mais le prince n'ose pas trop les faire valoir, de peur d'éveiller le goût des Turcs et de les attirer dans ces régions ».

Nos voyageurs ont vu la ville de Călărași. Matei-Voda avait désiré s'y faire construire un château, mais les autorités turques s'étaient opposées à ce projet.

En cours de route, on rencontra trois troupes de cavaliers, de Pitești, de Brăila et de Vadul-lui-Voda, en garnison sur la frontière entre la Grande Valachie (la Munténie) et la Turquie. Ces troupes escortèrent le groupe suédois jusqu'à la frontière, c'est-à-dire jusqu'au Danube. Arrivés là, les cavaliers, pour distraire les Suédois sur le point de quitter le pays, exécutèrent devant eux un petit programme de tir et d'équitation. Les Suédois traversèrent le fleuve sur des bacs militaires, toujours en compagnie de Tordai, le délégué transylvain qui s'était joint à eux pendant leur séjour à Alba Iulia. Dans l'après-midi du 30 avril 1657, Rålamb et son groupe quittaient ce que nous appelons aujourd'hui la Roumanie, après l'avoir traversée en 24 jours, en suivant la route oblique, multiséculaire, qui va d'Oradea jusqu'aux bords du Danube.

Le reste du voyage ne nous intéresse guère ici. Un seul détail, pittoresque. Au premier arrêt, qui eut lieu à Silistra, le gouverneur turc de cette province de l'Empire ottoman, Melek Ahmed Pacha, offrit à Rålamb du *café* et des confitures. Cette boisson était pour notre ami quelque chose d'entièrement nouveau. Nous savons maintenant que le café, venu du proche Orient, fut introduit en Europe vers 1600, peut-être par les Vénitiens. Il apparut d'abord, semble-t-il, en Italie, un peu plus tard en France et en Angleterre. En France, le premier local destiné à la consommation de cette boisson nouvelle, c'est-à-dire le premier « café », fut ouvert à Marseille en 1654. En Suède, le café est connu à peu près depuis 1700 ; en 1728, donc bien après l'époque de Rålamb, il y avait à Stockholm une quinzaine de locaux, de « cafés ». Quant au *mot*, qui provient du turc *kahve*, la première attestation française a été relevée dans un texte de 1575, où il s'agit de la boisson orientale. La première apparition de ce mot en suédois est de 1658 selon le grand dictionnaire de l'Académie suédoise (dont le volume XIII, contenant la lettre *K*, parut en 1935) ; la publication du *Journal* de Rålamb, de 1657, permet donc de reculer d'un an cette première attestation du mot. M. Callmer, dans son édition¹⁹, signale que le mot apparaîtrait ici pour la première fois dans la littérature suédoise.

Cette expérience nouvelle ne fut pas du goût de Rålamb : selon lui, le café avait un goût de petits pois grillés.

Quelques jours plus tard, Rålamb et Tordai furent reçus à Constantinople par le sultan, à qui ils remirent les missives respectives de leurs princes. La mission de Rålamb était terminée.

¹⁷ Nous savons, grâce aux descriptions données par Odobescu et autres, que de grandes parties de la plaine du Bărăgan n'ont été occupées que tard, au XVIII^e siècle et surtout au XIX^e (A.L.)

¹⁸ Mot employé ici dans un sens figuré ? (A. L.)

¹⁹ P. 90, note 29.

Mais il profita de cette occasion unique pour apprendre à connaître la Turquie. Il passa un an dans ce pays²⁰. Il y étudia, entre autres choses, la religion musulmane. A ce sujet, il donna de ses impressions, à la fin de son Journal, une description assez détaillée, dont voici les dernières paroles, plus franches peut-être que diplomatiques : « telles sont les folies dont est faite la religion des Turcs »²¹.

Puis ce fut le retour en Suède, par une autre voie, qui permit à Rålamb d'élargir encore le champ de ses connaissances.

Ce Journal est celui d'un homme pratique, d'un fin diplomate (l'exception citée à l'instant est de celles qui confirment une règle), connaissant bien les principes du savoir-vivre, et connaissant bien le monde. Tout l'intéressait, et ses impressions sont aussi intelligentes que précises. C'était un touriste à l'œil toujours ouvert, ce que de son temps on appelait en France un « curieux ». (Ici encore, une réserve s'impose : après quatre jours passés à Cluj, il n'a pas un mot à nous dire de la principale curiosité de cette ville : sa cathédrale).

Pourtant, ce qui nous intéresse plus que l'homme, c'est ce qu'il nous dit des Roumains d'alors et de leur pays. En Transylvanie, il eut des contacts surtout avec les milieux de tradition hongroise et allemande ; ce n'est guère qu'à l'arrivée en Munténie que cela a changé. Libre à nous de juger comme nous le voulons la société qu'il nous décrit, si différente de celle d'aujourd'hui ; toujours est-il que cette société d'autrefois est intéressante à étudier, et que les témoignages fournis par ce Journal ne sont pas dénués de valeur. Parmi les villes que Rålamb a connues, c'est surtout Tîrgoviște et Sibiu qui lui ont plu. Derrière ces images, derrière ces descriptions de visites officielles, nous sentons une chaude sympathie à l'égard du peuple. Le contact véritable avec la population roumaine commence quand Rålamb et son équipe ont quitté la région de Braşov pour passer dans celle du Muscel et dans la haute vallée de la Dîmbovița. C'est en lisant ce que Rålamb nous dit de ses premiers contacts de ce genre qu'un ami de la romanité roumaine et des relations roumano-suédoises prend le plus de plaisir — en apprenant que notre voyageur s'est entretenu avec les villageois en latin, qu'il s'est fait comprendre, qu'il a eu l'impression qu'on lui répondait dans la même langue — un peu « corrompue » peut-être, mais identique — et qu'on lui a fait fête. Le Suédois qui vous parle, qui écrit ces lignes, voudrait les terminer en vous remerciant, chers auditeurs, chers lecteurs, de l'accueil que vos ancêtres de la vallée de la Dîmbovița ont réservé, il y a 316 ans, à l'émissaire scandinave.

²⁰ Il est évident que Rålamb ne pouvait laisser son roi attendre aussi longtemps la réponse du sultan. Les Archives d'Etat, à Stockholm, conservent des lettres (des 22 et 27 mai, des 3 et 12 juin, etc.) que Rålamb adressa à Charles-Gustave par d'autres messagers, et dans lesquelles il tenait celui-ci au courant. Voir, dans l'édition Callmer, les pages 110, note 16 ; 111, note 26 ; 119, note 58, etc.

²¹ C'est cette phrase, la toute dernière du Journal, que A. et J. Churchill, en 1732, ont retranchée dans leur anthologie de récits de voyages. (Voir ci-dessus, p. 3, note 9, 2^e alinéa.) Il faut avouer que, placée au terme d'un texte somme toute pondéré, objectif, documentaire, elle étonne et détonne. Elle a de quoi choquer non seulement l'oreille d'un libre penseur du XVIII^e siècle, ou celle d'un musulman pratiquant. Les Churchill ont dû estimer qu'abrégé ainsi, imperceptiblement, d'une seule ligne, maladroite, le long rapport de Rålamb était une justice à lui rendre sur sa tombe.

THE JOURNEY OF AN ENGLISH ARISTOCRAT THROUGH THE BALKANS IN 1801 : THE TRAVEL DIARIES OF COLONEL, LORD WILLIAM BENTINCK, M.P.*

TREVOR J. HOPE
(Oxford)

At the close of the eighteenth century the Balkan peninsula was still the least known, least explored region of continental Europe. Zeune and the German school of early nineteenth century geographers had yet to correct the vague and inaccurate notions relating to its topography, while the lay-reader could only turn to published traveller's tales to satisfy his curiosity. Travelling was an integral part of education for the eighteenth century aristocracy, and, as the famous essayist Dr. Samuel Johnson explained :

The use of travelling is to regulate imagination by reality, and instead of thinking how things may be, to see them as they are. The grand object of travelling is to see the shores of the Mediterranean. On those shores were the four great Empires of the world ; the Assyrian, the Persian, the Grecian, and the Roman. — All our religion, almost all our law, almost all our arts, and almost all that sets us above savages, has come to us from the shores of the Mediterranean ¹.

European travellers, particularly from Britain and France, took Johnson's advice to heart, with the result that Greece and the Levant were brought increasingly into the orbit of the 'Grand Tour'. However, apart from Greece and the city of Constantinople, few travellers penetrated far into the interior of the Balkans, and fewer still recorded their impressions.

Fear of the "banditti", the horrors of the plague, the appalling state of the Balkan highways, and little, if any, encouragement from the Ottoman authorities, proved effective barriers to all but the most determined and intrepid foreign visitors. Those Britons who crossed the Balkans were generally those anxious to return to Britain by the fastest means, which usually meant the Constantinople—Vienna road leading through Belgrade. The diplomatic couriers, soldiers and merchants of the Levant and East

* The author expresses his gratitude to Mr. Alan Cameron of Nottingham University Library, who first brought this material to his attention, and to the Trustees of the library for their permission to quote from it. The financial assistance of the British Council and the Institute on East-Central Europe of Columbia University, New York, is also most gratefully acknowledged.

¹ Quoted in W. C. Brown, "The Near East as theme and background in English Literature, 1775—1825", Unpublished Ph. D. dissertation, University of Michigan, U.S.A., 1934.

India Companies would all hurry through the area on their various missions. Those who had the leisure and inclination to travel to such remote parts for their own pleasure, would generally cover as much as possible of the journey by boat, as in the case of Sir Richard Worsley, Edward Daniel Clarke and Lady Elizabeth Craven, who were all in the region in the late 18th century ². Typical was the comment of British ambassador Sir Robert Ainslie, when he heard of Lady Craven's proposed route through Bucharest to Vienna :

Lady Craven and Col. Vernon proceed [from Varna] thro' Moldavia and Wallachia to Transylvania on their way to Vienna. I hope they will not meet with any considerable inconvenience in this new route which I should not have recommended ³.

Yet the series of eighteenth century conflicts between the Austrians and Russians on the one hand, and the Turks on the other, had forced this south-east European frontier zone not only before the statesmen of the great powers, but before their citizens as well. The Oczakov debate in British politics in 1791 was an interesting example both of public knowledge and the degree of popular interest in Britain about this area. A growing awareness of the strategic importance of the Balkans, a realization of the paucity of knowledge about the entire region, coupled with a natural curiosity, led to an increase in the numbers of British travellers willing to brave the hardships of the overland journey through south-eastern Europe, which turned into a steady stream by the nineteenth century ⁴. In the days before mass communications, travellers had an important role in fashioning attitudes and even at times shaping policies, although their impact inevitably varied according to the individuals particular importance, the depth of their observations, etc. Travel books were at the height of their popularity by the late eighteenth century ⁵, although not all interesting accounts found their way to the publishers. One such account of what one may well imagine to be a rather typical journey through the Balkans in this period, is that of Lord William Cavendish Bentinck in the winter of 1801.

Lord Bentinck (1774—1839) was the second son of the third Duke of Portland. His father was twice Prime Minister and the holder of many of the most important offices in the country during his political career. Born into such a powerful political family, it was almost taken for granted

² The Worsley MSS, Lincolnshire Archives Committee, The Castle, Lincoln, vol. 24, fols. 154—174.

E. D. Clarke, *Travels in Various Countries of Europe, Asia and Africa* (Cambridge, the University Press, 1810—16) 4 vols.

Elizabeth, Lady Craven, *A Journey thro' the Crimea to Constantinople* (London : G. G. J. and J. Robinson, 1789).

³ "Ainslie to Carmarthen, Constantinople, 10 July 1786" F. O. (Turkey) 78/7.

⁴ See : Barbara Jelavich, "The British Traveller in the Balkans : the Abuses of Ottoman Administration in the Slavonic Provinces", *The Slavonic and East European Review*, 33, 1955, p. 396.

Raymond Warnier, "La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500—1800", *Cahiers d'Histoire Mondiale*, vol. II, no. 4, 1955, p. 915.

⁵ W. C. Brown, "The Popularity of English Travel Books about the Near East, 1775—1825", *Philological Quarterly*, vol. XV, 1936, p. 70.

that the young William would follow in his father's footsteps. He obliged, and at the age of twenty-two was elected member of parliament, first for Camelford and later for the county of Nottinghamshire in 1796, a position he retained (with gaps between 1803—12 and 1814—16) for almost thirty years ⁶. His army career had begun in 1791 as an ensign in the Coldstream Guards and in 1794 he was gazetted Lieutenant Colonel of the 24th. Light Dragoons ⁷. He served under the Duke of York in the ill-fated campaign in the Low Countries and in 1799 was commissioned by the government to undertake a special military liaison mission with the allied armies in Italy. Bentinck was first assigned to the headquarters of Marshal Suvaroff's army in north Italy; then he was moved to the Austrian forces in the same liaison rôle, remaining with them until recalled in April, 1801 ⁸.

His character was a study in contrasts: Sir Charles Webster called him, "A brilliant and unbalanced egoist, all the more dangerous because he was imbued with a species of idealism" ⁹. In many ways he was the typical Whig aristocrat, "imbued with English prejudices, and regarding the English constitution as the salvation of the human race" ¹⁰. A more kindly biographer of his early life wrote of him:

Neither a careful subordinate nor a place-hunter... Bentinck had about him something of the energy and forthrightness of the Victorian public servant... what he did, he did... thoroughly... We see [in his public figure] a man who must be doing... who had an appetite for responsibility ¹¹.

His energy and zeal led him to the office of Governor of Madras, British envoy in Sicily, Governor-General of Bengal, and finally, when the East India Company's Charter Act was passed in 1833, he was appointed the first Governor-General of India. However, to return to the summer of 1801, we find Bentinck back home in Britain brooding over his prospects for advancement. It was then that he took the decision to prepare for a journey to India.

Bentinck equipped himself for his projected travels with accustomed thoroughness. An item in his accounts records that he ordered a large number of books to the value of £ 20—16—6d. from John Stockdale's, the London booksellers, on the 18th. July, 1801. Among his purchases that

⁶ Sir Leslie Stephen and Sir Sidney Lee, eds., *The Dictionary of National Biography* (London: Oxford University Press, 1921—22) vol. II, p. 292—3.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Letterbook Italy, 1800—1801*, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 616, Nottingham University Library. During the time he spent in Italy he had already become well acquainted with the situation in the Near East, since he had been instructed to maintain a communication with Lord Keith and General Abercromby of the Mediterranean command. This correspondence is found in the Keith Papers at the National Maritime Museum, Greenwich, London, MS. 9281, bundles 13A, 13B, and 14, (packs Ia and Ib).

⁹ Sir Charles Webster, *The Foreign Policy of Castlereagh, 1812—1815* (London: Bell & Sons, 1950 reprint) p. 75.

¹⁰ J. A. von Helfert, *Königin Karolina von Neapel und Sicilien* (Vienna: Wilhelm Braumüller, 1878) p. 433—438.

¹¹ John Rosselli, *Lord William Bentinck and the British Occupation of Sicily 1811—14* (Cambridge: the University Press, 1956) p. 20. See also the latest work of Dr. Rosselli, *Lord William Bentinck: The Making of a liberal Imperialist 1774—1839* (London: Chatto & Windus for Sussex University Press, 1974) particularly p. 36.

day were six volumes of *Asiatic Researches*, the *History of Nadir Pasha*, several works on Indostan, and Knolles's *History of the Turks*¹². He was seriously intent upon making the most of this opportunity to study the question of India in some depth, and on the 24th. July, 1801, he set out from London with his friend and travelling companion Edward Acheson. They sailed from Plymouth on board the sloop of war "Morgiana", en route for Alexandria, which they reached three weeks later after stops at Gibraltar, Majorca and Minorca. It was upon his arrival in Egypt that Bentinck's plans suddenly changed. The idea of continuing on to India was put aside, since peace talks between France and the allies of the second coalition had finally led to a preliminary agreement in October, 1801. His brother, Frederick, wrote to him,

I trust that your plan of going to India will be altered, and I am in hopes, that the News of Peace, will make considerable alterations in your plan, as I am sure, your presence here not only with respect to family affairs and regimental ones, will be highly necessary. Indeed, I do not see, what advantage it would be to you in any shape, going to India, in time of Peace; and flatter myself, that you will put in Execution your intention of coming home through France, which of course will not delay your return home long¹³.

Lord Bentinck had already made his decision before he received his brother's letter, although he made the most of his stay in Egypt before undertaking the overland journey through the Balkans back to Britain.

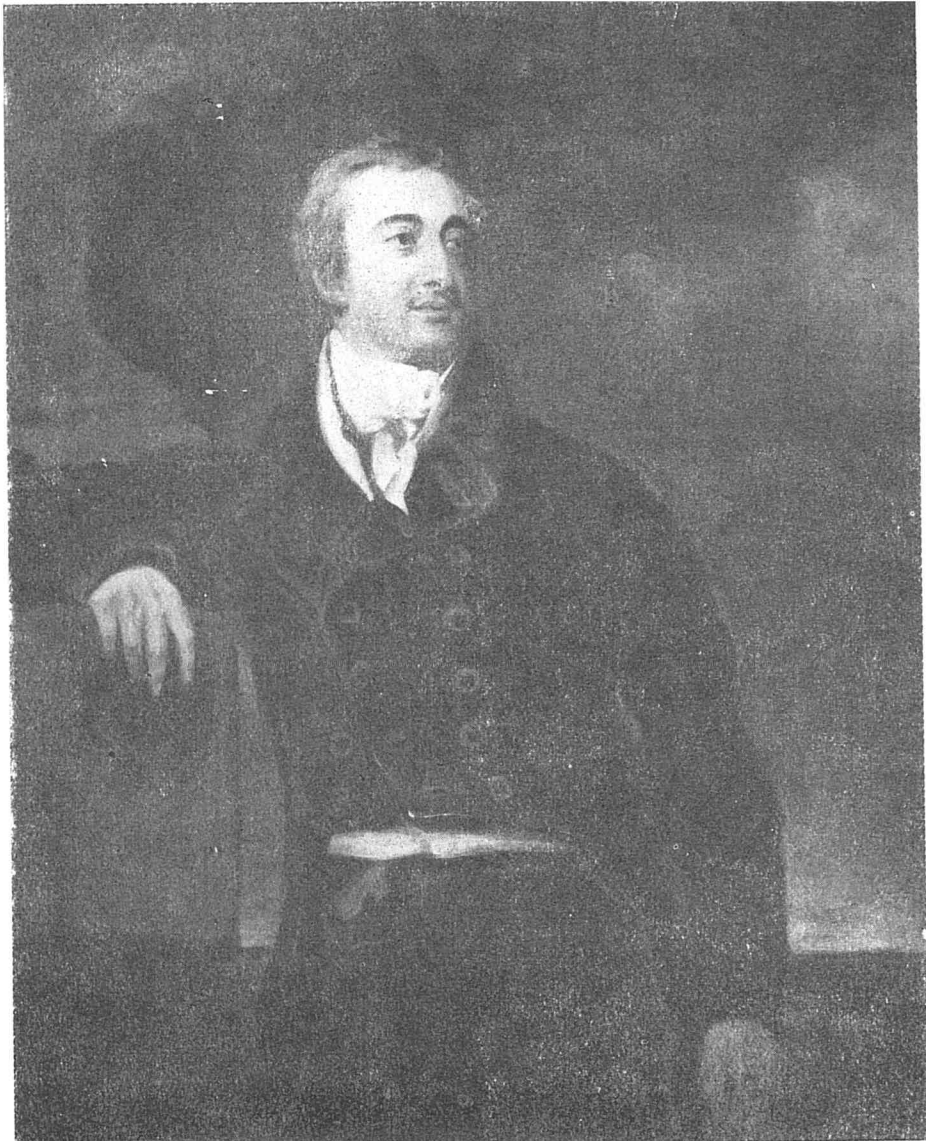
He had arrived in Egypt on Monday, September 14th., and for the next two weeks divided his time between visiting the ancient sites and meeting with British and Turkish military officers. He observed the state of the Anglo-Turkish forces after their long and arduous campaigns against the French in the Near East. He rode with Lord Cavan and his aide-de-camp, Lt.-Col. Capper (of the East India Company Service), to General Baird's camp near Rosetta, where he was introduced to the chiefs of the British military operation in Egypt. He took great interest in the use made by the allied force of Indian troops brought over from Bombay, but remarked that the Indian army "was not equal to a European one"¹⁴. An air of superiority pervaded all Bentinck's opinions, and nothing could ever induce him to concede that anything he saw abroad could equal what was to be found in Britain. He sailed up the Nile to Cairo and landed at Boulac, a suburb of Cairo, at 9 am. on Thursday, September 24th. Immediately upon landing he went to visit Col. Charles Holloway, chief of the British mission attached to the Grand Vizir's army, after the death of its original leader, Brigadier-General Koehler, of the plague near Jaffa the previous December¹⁵. The next day Bentinck was presented to the Grand Vizir,

¹² "Lord Bentinck's account with J. Stockdale, London, 18 July 1801", The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 588.

¹³ "Lord Frederick Bentinck to his brother, William, the Royal Hospital, Dublin, 5 December 1801", The Bentinck Papers, Portland MSS. Pw Ja 34/1.

¹⁴ "Diary of Continental Travels, 1801" vol. I, The Bentinck Papers, Portland MSS PwJa 613.

¹⁵ See, Oskar Teichman, "George Frederick Koehler", *The Journal of the Royal Artillery* vol. LXV, no. 4, 1938-39, p. 545-562; and Trevor J. Hope, "British Army Officers in the Danubian Lands, 1799-1802", *Revue des Etudes Roumaines* (1974, in press).



**Fig. 1 – Portrait of Lord William Cavendish Bentinck by Sir Thomas Lawrence,
(with acknowledgements to the National Portrait Gallery, London).**



Fig. 2 — Bust of Lord William Cavendish Bentinck by Albertus Thorwaldsen, 1816, with acknowledgements to His Grace the Duke of Portland and the University of Nottingham.

the Reis Effendi, and several of the Marmaluke Beys. He breakfasted alone with Holloway on the 26th and they had a long discussion about the problems of the Turkish army. No doubt Holloway made the most of his distinguished visitor to stress the considerable hardships faced by the British mission and its effects upon the Ottoman forces. A further meeting with the Grand Vizir was arranged for after breakfast, and he was requested to "present to the King the very great service that Col. Holloway had rendered to his [the Grand Vizir's] army"¹⁶. Bentinck left Egypt with a low estimation of the fighting capabilities of the Turkish army :

In the Turkish Monarchy there is no Patriotism but one general ruling Principle which pervades all ranks of People viz. the love of money. . . The soldiers are without uniformity of dress or of movement. Each man is dressed as he pleases. Everyman fights in the same manner without any regard to Tactique and to ensemble. They go plundering and destroying wherever they march. . . With the most valuable qualities for soldiers the Turkish Army is perhaps the most inefficient in the World¹⁷.

His view of the Turks only served to increase the pride and esteem that Bentinck felt for the British officers under Holloway, and when he returned to Britain he used his influence to see that their services were not forgotten : "The favourable opinion your Lordship entertains of our endeavours", wrote Holloway, ". . . is highly gratifying to my feelings. . . I now beg leave to return you my sincere thanks for the generous interest you have taken in this Affair"¹⁸.

A family friend had also written to Bentinck asking him to make the acquaintance and look after the interests of another young member of the British military mission, Captain William Martin Leake¹⁹. There is no evidence from the remaining papers that Bentinck was able to comply with the request, although Leake was later to develop a keen interest in Greece and become a famous authority on Balkan affairs.

On quitting Egypt, Bentinck took a ship to Constantinople where he arrived on the afternoon of the 4th. November. He went directly to the residence of the newly arrived British ambassador, the Earl of Elgin, where he was to remain for the next three weeks that he spent in the Ottoman capital. During that time he was often in the company of Alexander Stratton, who had arrived in Constantinople the same day as Bentinck, to take up a new diplomatic post at the British embassy. Besides seeing the famous sites, Bentinck reported having met "General Campbell, who has seen forty years in the Turkish Service and is a man of respectability

¹⁶ "Egypt, 1801", Lord Bentinck's red notebook, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 631.

¹⁷ "Diary of Continental Travels, 1801", vol. I, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 613.

¹⁸ "Holloway to Bentinck, Woolwich, 11 August, 1802", The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 176.

¹⁹ "Benjamin Langlois to Bentinck, London, Thursday 17 September 1801" The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 233.

and a good scholar”²⁰. He noted that the urban centres of the Ottoman Empire were “entirely supplied [with foodstuffs] from Wallachia and Egypt and principally the latter — It is from there that the Rice comes, the chief nourishment of the Turks”²¹. Bentinck was also a sharp observer of social habits, for he remarked with evident astonishment that, “Throughout all Turkey the Men always squat when they make water. The women allow no hair to remain on their body”²².

While it would be clearly unjustifiable to impute any improper behaviour on Lord Bentinck’s part from such innocent observations, but it might here be mentioned that young aristocrats on the ‘Grand Tour’ had developed a certain reputation for riotous living. When Lord Granville Leveson Gower was about to set off on his travels, his worried mother wrote to him (on St. Valentine’s Day !), 1792 :

My poor head is full of you and your going abroad. . . I assure you my sleep is often interrupted with my Anxiety about it. For I think your future situation and Figure in Life depends so much upon Your Conduct and Connections when abroad that I look upon it as a matter of the *greatest* Consequence to have it settled properly. Most of the Young Men who travel had better remain in their own Country ; they learn follies and contract Vices in Foreign countries without getting either knowledge or Improvements. . . How many of them lose all Idea of Religion ; they hold the Government of the Passions in Contempt, connect themselves with married Women, and return what the World calls a fine Gentleman. My dear Granville, if these were to be the consequences of your foreign travel, it would break my Heart²³.

Control of the passions was probably the lesser of Lord Bentinck’s problems as he contemplated the prospects of a winter journey through the Balkans. He set about resolving the difficulties with his usual meticulousness. To mitigate the worst of them, he purchased woollen stockings, woollen gloves, fur caps, a “Turkish coat”, pelisses, boots, shoes, slippers and breeches, for both himself and his servant James who accompanied him. For security he bought in Constantinople a Turkish sabre, sword belt and blunderbuss and for James a sabre also and an old double barrelled Austrian rifle. A few books on antiquity, writing paper, a pipe and some pipe heads, a Turkish cup and some finely embroidered handkerchiefs, (the latter possibly intended as a gift for Lady Elgin), completed

²⁰ Little seems to be known about this interesting character apart from the scattered references of contemporaries : William Wittman, *Travels in Turkey, Asia Minor, Syria and across the Desert into Egypt* (London, 1803), p. 251–252.

²¹ “Diary of Continental Travels, 1801” vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

²² *Ibid.*

²³ “Lady Stafford to Granville Leveson Gower, Whitehall, 14 February 1792”, in Castagna, Countess Granville, ed., *Lord Granville Leveson Gower : Private Correspondence, 1781–1821* (London : John Murray, 1916), 2 vols., vol. I, p. 40.

Bentinck's purchases ²⁴. Thus equipped, he and his companions set out from Constantinople on Wednesday, 25th November at 8 am. by sea for Varna. They were obliged to take the ship since the land routes were made unsafe by the robber bands in the vicinity. Pasvan Oglou was also carrying on his rebellion and the unrest generated by his activities created a feeling of insecurity throughout the whole Balkans.

The sea voyage to Varna was not without its difficulties. Bentinck had agreed to pay 300 piastres for the 250 mile journey to the Bulgarian port, but noted with some concern, that,

In the Black Sea the wind [is] generally from the North. There are very heavy gales in the Winter. Mr. Stratton... had been 12 days upon his passage. 22 vessells [sic.] had been wrecked at the same time ²⁵.

In terms of comfort it would seem that there was little to choose between the rough two-day sea crossing and the overland journey, but at least the latter avoided the banditti. The party were lodged overnight at the house of the Greek Orthodox Bishop in Varna, who was in the habit of being particularly hospitable to English travellers. He received the party kindly, though Bentinck remarked, "The Bishop wanted everything I had, — my Watch, Blunderbuss, etc. Bread, Rum, and a Lantern and a compass I gave him" ²⁶. The first problem, and a recurring one, was to procure horses for the onward journey. There were horses available at Varna if the travellers were willing to pay the exorbitant prices demanded of foreigners. The hirers tried to force the group to hire more horses than necessary, nor did the written orders from Constantinople carry much authority: "I had a firman from the Gd. Signor which they laughed at. Unfortunately that great man's power is confined to Constantinople alone", grumbled Bentinck ²⁷. The long delay occasioned by the hiring of horses meant that the party only reached four leagues from Varna before halting for the night at "a Farmer's House — very neat & clean, everything very good". Setting off very early in the morning of the 29th November they had reached Bazargic by 7 am. some fifteen miles away. They covered about four miles an hour and at Bazargic, "We found a Guard at the Gate and a ditch round the Town. It was a miserable place. It had been attacked a few days before by the Robbers, who were beat off" ²⁸. They had hired nine horses at five piastres each at Varna, and from Bazargic to the Danube they engaged seven horses for ten piastres each and two small carts each drawn by one horse for the baggage. They were forced to take a more circuitous route in order to avoid bands of robbers they had heard were

²⁴ "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614. Bentinck's stay at Constantinople is mentioned in Nisbet Hamilton Grant, ed., *The Letters of Mary Nisbet of Dirleton, Countess of Elgin* (London, John Murray, 1926) p. 145—148 and 151—152.

²⁵ *Ibid.*, Bentinck appears to have followed the same route as Stratton, who had gone overland from Vienna to Constantinople via Varna in October, 1801, and was most probably influenced in his choice of route by him.

²⁶ "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

in the area, and when they finally halted for the night they slept with their weapons by their side. Bentinck was clearly disconcerted by the precautions that had to be taken for personal safety when travelling through the Balkans, for he later ruefully remarked :

If I ever travel in Turkey again . . . God forbid, Let me recollect to be very well armed . . . Every traveller runs two risks of a necessity of fighting, either in self-Defence, for as there is no law, so no order, much oppression and much Poverty. Your property is always an object of everyman's wishes. In the second, it is impossible to remain long in the country and not to have your feelings so insulted as to oblige you to become the aggressor. I therefore should be well armed, for present thoughts are best ²⁹.

Bentinck commented favourably on the pleasant countryside of the Dobrudja and the flatness of the land as it approached the Danube : "The soil appears thick", he wrote, "very few Villages and those spots only near the Villages cultivated. We saw large Herds of Horses, Herds of Cattle and immense flocks of Sheep in all directions. It appeared a very fine Country" ³⁰.

Before arriving at the Danube on the 30th November, 1801, the party was met by a Janissary of the Prince of Wallachia [Mihail Șuțu]. He had tried to get through to Silistra to obtain the permit for the party to cross into Wallachia, but had been forced to turn back by the banditti. The Janissary claimed the robber bands numbered one thousand and would be in Silistra that night. Their presence, he declared, made the road ahead unsafe for the travellers. Bentinck described the plains across which they were then travelling as "covered with Tumuli". He went on to describe at some length the monuments he saw and their inscriptions, which he accompanied with small sketches. He was impressed by what he saw, and thought "it must have been some monument of Triumph erected in the time of the Romans" ³¹. He was not far wrong, for it seems evident that he was in fact describing the famous Roman remains at Adamclisi ³². He lamented the fact that he could not take some of the stones away for more detailed inspection. The classical education enjoyed by the young English gentry gave them a particular interest in antiquities, and had those of the Black Sea coast and Dobrudja been more accessible to western travellers they would doubtless have attracted much attention.

The slowness and delays suffered on the journey irritated Bentinck ³³. This he blamed squarely upon the Turks, whose slowness and solemnity he found unbearable :

The first thing they do is to drink coffee and smoke a Pipe. During this time [the Turk] thinks, or fancies he is thinking

²⁹ "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² Before Bentinck's visit, the earliest recorded description of the Tropaeum Traiani of Adamclisi was that of the officers of a Prussian military mission, who visited the site on the 23 October 1837.

³³ "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

of the business in question. His mind delights in Vacancy . . . apathy is his great characteristic. In the greatest difficulty he sits smoking his pipe, exclaiming God is just and lets his misfortune run its course ³⁴.

Bentinck had chosen the overland route in order to hasten his arrival in Britain and his annoyance at the repeated delays were understandable. It took the travellers ten and a half hours to negotiate "for the worst boat I ever saw" in order to cross the Danube; and when they did finally reach the north shore, they found they still had to send to the Pacha of Silistra, eight miles away on the other side of the Danube, in order to obtain written authority to be allowed post horses to continue their journey to Bucharest, which meant almost another day's delay! ³⁵

In retrospect, we may be grateful for these delays, for they enabled Bentinck to make a few observations en route, which otherwise he might not have found time to do. He regarded it as, "Horrible the manner in which all the People not Turks are treated by the Janissaries". He remarked indignantly on the fact that all the horses in Wallachia belonged to the Prince, and that this power resulted in "very great vexation to the peasant as several times on the road when the Post boy saw a better horse than his own he immediately seized [it] and left his own to the Husbandman. No man with English feelings can see patiently such [abuse?]" ³⁶ This point above all other attracted the comment of almost every British traveller passing through the principality at this period.

Upon his arrival in Bucharest on the 3rd December 1801, Lord Bentinck was greeted by Francis Summerer, the British consular agent, who, by exaggerating the importance of his visitor, procured for him the very best treatment from the Prince. The party had arrived at the Wallachian capital at mid-day, and that evening Bentinck was lodged at the house of an Italian, Raymondi, who, we are informed, "had served with the Russians at the Assault of Ismael and also at sea at the burning of the Turkish Fleet at Chismé" ³⁷. One might well imagine that Bentinck's after-dinner conversation with Raymondi turned on subjects by no means flattering to the Turks. At the time of his stay in Bucharest the city was anxiously awaiting the imminent arrival of Pasvan Oglou and his band of followers. It was a particularly tense moment, for as Bentinck explained: Asslan Oglou [sic] . . . had been here before and was received in state by the P.[rince] Morosi [Moruzi], Decorated with a Pelisse and taken into the Pay of the Prince (then Morosi) and stationed at Craiova. The present Prince just arrived sent to let him know that he had no further occasion for his services upon which he marched directly to the Capital which he threatens to plunder unless his demands which are for 300,000 Piastres are complied with, which the Prince must give him as he has no force to oppose to him ³⁸.

³⁴ "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS.

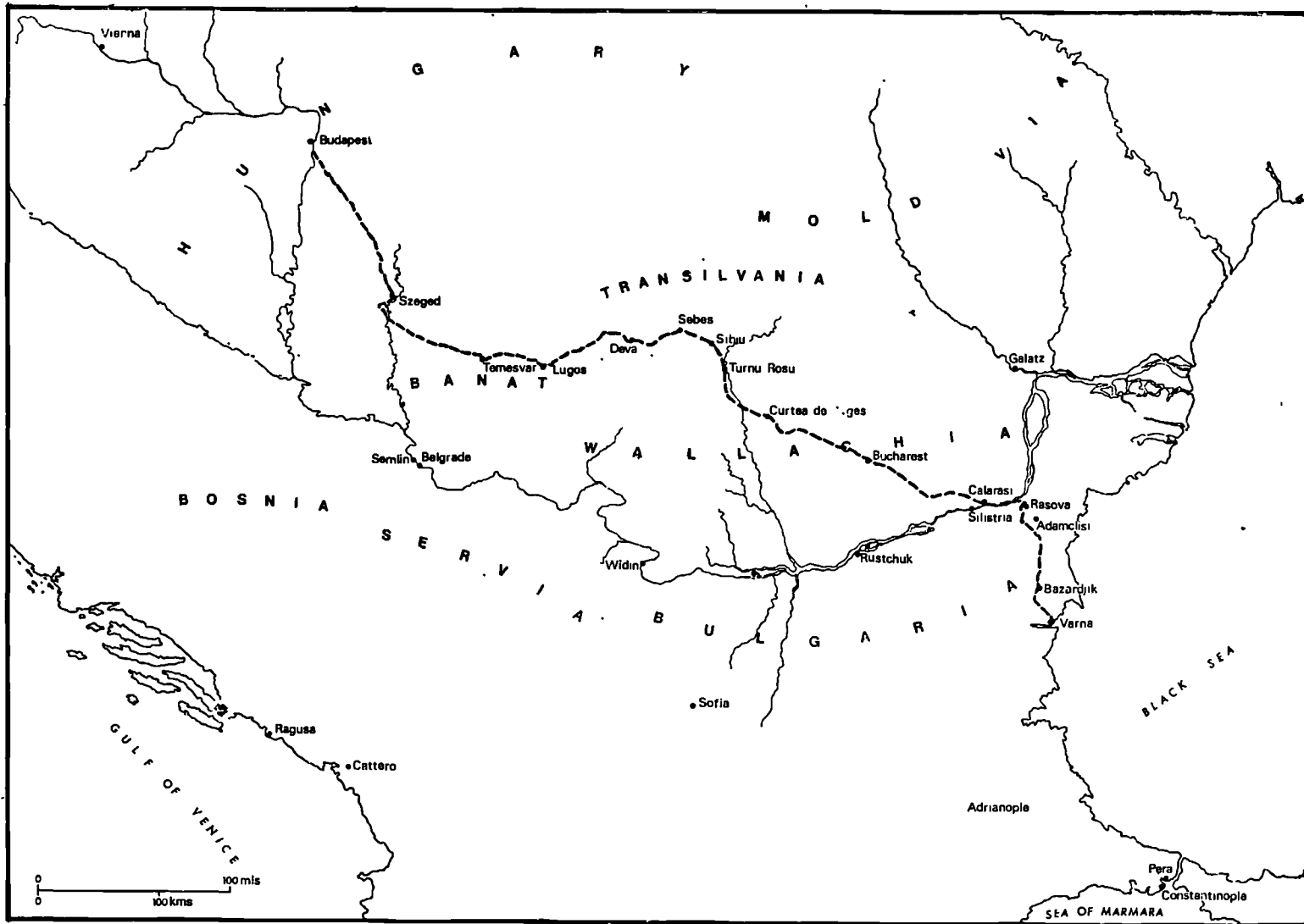
PwJa 614.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*



Lord Bentinck's route through the Balkans, taken from: "Map exhibiting the Great Post Roads, Physical and Political Divisions of Europe from original materials collected from the different Countries delineated"

by A. Arrowsmith No. 10. Soho Square, Hydrographer to H.R.H. The Prince of Wales, (London, 2nd. January, 1810).

Bentinck only stayed long enough in Bucharest to collect his passport from the Austrian consul, and to attend to his financial affairs through his account with the bankers Barbaud and Co. That same evening as his arrival brought the gratuitous order from the Prince [Mihail Suțu] for ten horses to conduct the party to the frontier. On the 4th December the Foreign Office messenger, White, accompanied Bentinck and James from Bucharest towards Transylvania, via Argis, Rothenthurm and Hermanstadt, Bentinck complaining that "the 4 Stages from Argis to Rothenthurm are the most dangerous I ever travelled in my whole life" ³⁹. He must have breathed a mental sigh of relief after he had left the Sultan's dominions behind him. At Hermanstadt he dined with the Austrian frontier commander, General Metrowski, and on the 10th December reached Temeswar, "the only fortified place through which we passed" ⁴⁰. The state of the roads and the difficulty of obtaining horses still gave cause for complaint, but now Bentinck tried to rationalise the situation: The country is so poor and apparently so little populous as not to make it possible for the districts to make the roads. Messengers are so scarce that it would be hardly worth while — there had not been for 14 days any Traveller before those Gentlemen who preceeded us. [Another Englishman, Mr. Bromley and his party] ⁴¹.

Nevertheless, in spite of the transportation problems, and that, "the Country both in Transylvania and the Bannat have [sic.] the appearance of poverty", Bentinck did notice that there was a considerable volume of trade being carried on between the Austrian and Turkish Empires: "From Turkey are brought Horses, Hogs, Leather. From Europe Cloths, Coffee, Sugar and other European Merchandise" ⁴².

Notwithstanding the hardships and inconvenience about which his lordship complained long and loud, Bentinck clearly regarded his Balkan travels as a great adventure, as indeed they were. After he had left the Romanian lands behind, he did not bother to make detailed diary entries. There was no point. Enveryone, himself included, were adequately informed about the details of life in western Europe; whereas the notes he took in the Balkans were doubtless intended to serve as an anecdote to his traveller's tales, to be recounted round the fire in the great hall of Welbeck Abbey, the ancestral home, situated amid the woodlands of

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ "John Bromly" was the name given to the French émigré Jacques-Jean-Marie-François Boudin, compte de Tromelin, (1771–1842), by Sir William Sidney Smith. A native of Brittany and a former officer of the Limousin 42nd.

Infantry regiment, Tromelin had been captured by the French along with Smith in 1796. Successfully concealing his identity Tromelin gained his release from prison in Paris and then played a key role in planning and daring escape of his friend Smith. Like Phélippeaux, Legrand and Wiscovitch, he went along with Smith to fight against Napoleon in Syria and Egypt. Under an armistice of 1802 Tromelin was allowed to return to France, where he became a general of the Grande Armée in 1813, and commanded the last division to remain on the battlefield of Waterloo. He was an officer of the Legion d'Honneur and mayor of his native village of Plougean, Finistère, where he died, leaving instructions that all his papers should be destroyed. See, G. Lenotre, *Paris Revolutionnaire*.

⁴² "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

Sherwood forest in Nottinghamshire, which once sheltered an English 'haiduc', the legendary Robin Hood. One can imagine how Bentinck would have relished the comparison !

EXCERPTS FROM THE DIARIES OF LORD BENTINCK RELATING TO THE ROMANIAN LANDS

Monday, November 30th. [1801] At 4 1/2 am. we left this Village [unidentified] at 10 we arrived at a Village where we Breakfasted — distance 6 Hours. At 10 p. 11 am. we set off — arrived at Rosovat on the Danube at 7 pm. The whole Plain was covered with Tumuli. (The Hungarian servant told me that every five or so years a Turk of Consequence was buried here and a Tumulus erected.) About 2 leagues from the Danube we came to a round Brick Building, about eighteen foot High, the Circumference about 200 — as I Guess the Top was flat and in the Center of the Top was an opening. The Walls had evidently been battered by Cannon, as one of the Party told me. Round about the Place were very large Pieces of Broken Stone finely engraved. Upon one there was a Bow with a Quiver. Upon another one (2) [See photograph opposite] — Upon a third something like a Carriage — A man (naked) on Horseback beside him (distinguishable) with something like a beast attacking the man on Horseback (not at all clear) was upon another. Each of the Circular folds (6) terminated in a Head like a serpent. Several pieces of very fine Cornish (5), parts of which I saw in the adjoining Burial Place. There were also two very large Statues of men. The Heads broken off larger than life. (Mr. Raymondi perhaps not as Intelligent in Antiquities as in other things told me that this was called la Casa di St. Paulo — Why, he did not know). My Guide told me [the] other place was above a 1,000 Years old. It certainly was not a fortress. I think it must have been some monument of Triumph erected in the time of the Romans. It was not a Column — as there were no parts corresponding with a figure of that Building. The Country is in every respect so miserable that it is not likely that any of the Stones could be taken away for any other purpose than that of [?]

Tuesday, December 1st. In this damned Country it is impossible but that there should be a greater proportion of delay than elsewhere. In the most common occurrence [sic.] of life Slowness and solemnity mask the conduct of the Turk. The first thing done is to drink coffee and smoke a Pipe. During this time he thinks, or fancies he is thinking of the business in question. His mind delights in Vacancy. Happily for him, all things considered, apathy is his great characteristic. In the greatest difficulty he sits smoking his pipe, exclaiming : God is just and lets his misfortune run its course. The negotiation for the worst boat I ever saw began at 1 in the morning and were not concluded till 1/2 past 11 when we embarked. Nobody knew the distance from Kalorash [Călărași] our point of destination.

Wednesday, December 2nd. We continued towing and rowing up the Stream till 1/2 past 4 am. when we came to a small Village on the North side of the Danube about 12 miles from Kalorash. (Horrible the manner in which all the People not Turks are treated by the Janissaries). This

was the place where we were to have Post Horses and from whence we were assured by our Hungarian that in revenge for all our delays, we should go faster than the Wind. . . Unfortunately for us the Postmaster refuses to give us Horses until we have an order from the Pacha of Silistria which is on the other side of the Danube about 8 miles off. (If ever I travel in Turkey again. . . God forbid, Let me recollect to be very well armed. Every Turk is — he has his Sword, Knife and Pistols in his belt and in his hand he generally carries a rifle Gun. Every traveller runs two risks of a necessity of fighting, either in self-Defence, for as there is no law, so no order, much oppression and much Poverty. Your property is always an object of every man's wishes. In the second it is impossible to remain long in the country and not to have your feelings so insulted as to oblige you to become the aggressor. I therefore should be well armed for present thoughts are best. Let me [have] a very good Sabre which I can make use of — rather short than long — A double Barrell'd [sic.] Pistol in my girdle with a Stock hanging on my left side and on my right a double barrell'd very short ball Gun. This is the only way of being respected. Never travel without a Janissary). The Janissary returned from Silistria with the order for Post Horses and we set off in four Waggon drawn by four horses each at 4 pm. Each waggon contains one person only without Baggage the distance is 20 Hours. All the Horses in Wallachia belong to the Prince. Nothing is paid but nobody can travel through the Country without an order from him or from his agent on the Frontier. This power [is] use[d] to very great vexation to the peasant as several times on the road when the Post boy saw a better horse than his own he immediately seized it and left his own to the Husbandman. No man with English feelings can see patiently such [abuse?]

Thursday, December 3rd. At 12 we arrived at Buckarest. Mr. Sumara [Summerer] the Brother of Mr. Vesico of Constantinople is the English Agent here. He had announced to the Prince the arrival of a much greater man than I am — in consequence of which the Prince had ordered me Lodgings, Entertainment at his expense, and a Gentleman (Muchmurdar) to attend me to the Frontier — This latter I beg'd [sic.] to be dispensed with. The Honour would have cost me dear and would have benefitted [sic.] me little. I was lodged at the House of an Italian Raymondi who had served with the Russians at the Assault of Ismael and also at sea at the burning of the Turkish Fleet at Chismé in the Archipelago. [In the margin, Bentinck notes :] Asslan Oglou [sic.] expected here today. A Robber with 800 — He had been here before and was received in state by the Prince Morosi [Moruzi], Decorated with a Pelisse and taken into the the [sic.] Pay of the Prince (then Morosi) and stationed at Craiova. The Present Prince just arrived sent to let him know that he had no further occasion for his services upon which he marched directly to the Capital which he threatens to plunder unless his demands which are for 300,000 Piastres are complied with which the Prince must give him as he has no force to oppose to him.

Mr. Sumara procured for me a passport from the Austrian Consul Mr. Mashelliuss as well as 200 Ducats in Gold. 200 Ducats at 7.25 — total 1,525 Piastres, for which I gave him a draft on Barbaud — and at the

same time sent two blank receipts signed to Mr. Stratton requesting he would settle my account to prevent the Paper being improperly made use of should it fall into other hands. I gave notice that my receipt would not be honoured unless accompanied by Mr. Barbaud's signature under the words written by me — duly settled.

In the Evening I was waited upon by the Prince's [bearers?] who brought me an order for 10 Horses to the border of Wallachia 14 1/2 Posts, of which the Prince made me a present.

Friday, December 4th. at 10 am. the Messenger White myself and James [Bentinck's personal servant] set out.

Saturday, December 5th. At 12 — we arrived at Argis. In the Night we passed the Mountains. The four Stages from Argis [Curtea de Argeş] to Rothenthurm [Turnu-Roşu] are the most dangerous I ever travelled in my whole life — the first and last were the least bad. We met with no accident.

Sunday, December 6th. We arrived at Hermanstadt [Sibiu] at 1 pm. The border of Transylvania... the land appeared generally cultivated. I was led upon Genl. Metrowski the Commandant who insisted upon my dining with him. This delayed me till 3h when we set off... He had been in England and Ireland. He told me that had not his profession prevented him, England would have been the place he should have chosen for his residence. It was there that you were at liberty to do what you pleased. The Horses were good and the 1st. Stage we came on fast — at the 2nd. Post we found no horses, — We hired eight oxen which brought us to the third Stage at 10 pm — Were no horses and we were obliged to remain till 6 am.

Monday, December 7th. About a mile from the Town we were overturned — Nobody hurt, arrived at Müllenbach 1/2 p. 9 am. Road hard. No horses at Müllenbach — attempted to get Horses, Oxen — single house and no Village near. A man was sent who had not returned when we came away in the morning. We went to the head man of the Village for horses or oxen, but we could discover neither. White told me that he had always found it difficult. Davi — 4 pm. We left Davi at 6 pm. for Dobra but the Night was so dark and the road and the horses so bad that after repeated trials we were obliged to return to Davi till the morning.

Wednesday, December 9th. [From this point, Bentinck makes no further comment upon his journey, but merely records the post stations he passed.]

2 Posts to Dobra arrived there at 1/2 p. 2 pm.

Czozed	— 1
Rossova	— 1
Faesit	— 1
Boschur	— 1
Lugos	— 1 1/2
Nissito	— 1
Rehas	— 1

Thursday, December 10 th.

Temeswar	— 1 : 9 pm.
Reis	— 1
Ozadat	— 1
Themlos	— 1
Banat Mohrino	— 1
Rhein Canisa	— 1/2
Aorques	— 1

Friday, December 11 th.

Szegedin	— 1 12 pm.
Szalnitz	— 1
Ris-Telek	— 1
Petery	— 1 Kept by the same Post-
Felegyhaza	— 1 master. Worse horses
Paha	— 1 and better road I ne-
Retsmereth	— 1 ver saw. Lost the
	— 1 whole day.

Saturday, December 12 th.

Foldeak	— 1 — 1/2 p. 11 pm.
Ocsheny	— 1
Isacs	— 1
Hungary Ocsa	— 1
Sovacsa	— 1

Sunday, December 13th. Pest & Ofen 1/2—2 pm. [Here Bentinck again takes up the narrative.] We were never detained after Davi. At Temesvar we passed the Mr. Bromley who had occasioned [sic.] our delay in the beginning of the Journey. The Roads were in general very bad and the Posts very ill served no Post mailer having more than 8 Horses, all of which are necessary to any Carriage at this season. The Roads and the Post are better from Temesvar to Pest than from Hermanstadt to the former place. There is however no made road between either of those places. The country is so poor and apparently so little populous as not to make it possible for the districts to make the roads. Messengers are so scarce that it would be hardly worth while — there had not been for 14 days any Traveller before those Gentlemen who preceeded [sic.] us. There is however a very considerable commerce carried on between Austria and Turkey. From Turkey are brought Horses, Hogs, Leather. From Europe Cloths, Coffee, Sugar and other European Merchandise. Temesvar was the only fortified place through which we passed. The country both in Transylvania and the Bannat have the appearance of poverty.

Ofen and Pest are divided only by the Danube — In Ofen is the Residence of the Elector Palatine. What little I could see of these Towns they seemed large and Rich. 18 Posts to Vienna — where we arrived late at 10 pm. [on Tuesday, December 15th.]

UNE MENTION INCONNUE DES VLAQUES À LA FIN DU XIII^e SIÈCLE : MAXIMOS PLANUDE, EPISTULAE, XIV (édition Treu)*

Pour découvrir une nouvelle source de l'histoire médiévale des Roumains, il n'est pas toujours nécessaire d'enlever la poussière couvrant anciennes chartes et vieux manuscrits dans les archives et les bibliothèques. Il suffit parfois de relire un auteur byzantin, même des plus grands, même des mieux édités. C'est le cas de Maximos Planude et de sa correspondance, éditée en 1890 par Maximilien Treu¹. L'épître XIV de ce recueil contient une intéressante mention des Vlaques, négligée jusqu'à présent par les historiens roumains et étrangers².

Se'lon son éditeur, la lettre date de 1299. Elle fut écrite par Planude à Constantinople et envoyée au logothète des troupes Jean Phakrasès, qui se trouvait à Thessalonique avec l'empereur Andronic II Paléologue (1282 — 1328)³. Planude recommande au logothète son ami Panarétos. Au cours d'un recensement (ἀπογραφή), celui-ci a été attaqué par des Vlaques ivres. Son collègue, Bardalès, fut tué. Craignant le pire pour lui-même, Panarétos s'enfuit avec ses hommes; ils réussirent à échapper au péril. Panarétos se dirige tout de suite vers Thessalonique, vers l'empereur, comme de son dû. Il voudrait trouver et punir les coupables. Planude demande à son ami le logothète de le faire renoncer à cette vaine entreprise. Il vaudrait mieux pour Panarétos de rendre à la famille du défunt les soins qu'il devait à celui-ci. Planude déplore la mort de Bardalès qui lui était cher par lui-même, mais surtout par son frère qui est pour l'érudit byzantin « l'étalon de l'amitié ». Après avoir fait l'éloge de Phakrasès et de sa famille, Planude exprime son ardent désir de revoir l'empereur qui, à ce qu'on dit, reviendra bientôt à Constantinople⁴.

Si peu importante qu'elle paraisse à première vue, cette mention des Vlaques chez Planude mérite sans doute un commentaire. Avant de le faire, essayons de préciser un peu la datation de la lettre et d'identifier les personnages impliqués plus ou moins dans l'affaire. Selon Pachymère⁵, Andronic II partit de Constantinople le 6 février 1299 et après un long et important séjour à Thessalonique dont nous n'avons pas à nous occuper ici, il entra dans sa Capitale le 22 novembre de la même année. Vers la fin de sa lettre Planude dit qu'il se prépare à aller à la rencontre du souverain, en sortant — comme le protocole byzantin le voulait — de la ville de Constantin. La lettre fut donc écrite peu avant le 22 novembre 1299, immédiatement après l'incident raconté, qui eut sans doute lieu au cours de ce mois.

Les personnages appartiennent tous à ce milieu d'érudits fonctionnaires et de lettrés de l'entourage d'Andronic II, dont Planude était l'un des meilleurs représentants. Le destinataire de la lettre et le plus puissant d'entre eux, Jean Phakrasès était par sa qualité, plutôt honorifique à l'époque, de logothète des troupes (λογοθέτης τῶν ἀγελῶν) et par des liens personnels

* Communication présentée le 14 juin 1974 à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Le Professeur Petru Creția, notre maître de grec, et Emanuela Popescu, notre collègue, ont eu l'obligeance de lire le texte de cette contribution avant sa publication et de formuler des observations et des suggestions très utiles. Qu'ils veuillent trouver ici l'expression de notre gratitude.

¹ Maximi Monachi Planudis *Epistulae*, edidit Maximilianus Treu, Breslau, 1890 (= Treu).

² Cf. M. Gyóni, *Les sources byzantines de l'histoire des Roumains* dans les « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae », II, 1-2, Budapest, 1954, p. 225-235; G. G. Litavrin, *Vlaht vizantijskih istočnikov X-XIII vv.*, dans « Iugo-vostočnaja Evropa v srednie veka », I, Kišinev, 1972, p. 91-138.

³ Cf. Treu, p. 206.

⁴ Treu, p. 29-30. Voir le texte grec dans l'*Annexe* de cet article.

⁵ Georgii Pachymeris *De Michaela et Andronico Paleologis libri XIII*, recensuit I. Bekkerus, II, Bonn, 1835, p. 278-279 et 290-291 (= Pachymère, Bonn).

qui remontaient à leur enfance, l'un des intimes d'Andronic⁶. Nous disposons d'onze lettres de Planude à Phakrasès, dont dix lui furent envoyées à Thessalonique, en 1299⁷. Après avoir rendu à l'écrivain plusieurs services auprès de l'empereur, en soutenant des amis de celui-là, Phakrasès, tombé lui-même en disgrâce pour un certain temps, fut à son tour au moins consolé par Planude⁸.

M. Treu identifie Panarétos avec un personnage du même nom évoqué dans une lettre de Théodore Hyrtakénos à Skléros Grammatikos⁹. La seule indication sur la position officielle de Panarétos et de Bardalès que nous donne Planude est l'expression *κοινωνός τῆς ἀπογραφῆς* par laquelle il désigne ce dernier. Ils étaient donc, les deux, *ἀπογραφεῖς*, chargés d'une *ἀπογραφή* Or, à la même époque, un Jean Panarétos, dignitaire d'Andronic II, est mentionné par les sources comme *ἀπογραφεύς* du thème Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon¹⁰. En 1313 il reçoit de la part de l'empereur une *pronoïa* dans le village de Κάτω Οὐσσα près de Zichnai (district de Sérès), dont une part, de 30 hyperpres de revenu lui fut transformé en possession héréditaire au mois de mars de la même année¹¹. Il nous semble hors de doute que Panarétos de la lettre de Planude est le même personnage que ce Jean Panarétos des actes conservés dans les archives monastiques. Après avoir été aidé par Phakrasès, Panarétos lui écrivit, semble-t-il, quelques mots de remerciement. Planude y ajouta, à son tour, quelques amabilités : c'est la lettre XVI de l'édition Treu, où l'écrivain fait l'éloge de son ami et parle de l'affection qu'il a pour lui et pour son frère. On ne saurait dire quels sont les liens de parenté entre ce Panarétos et Matthieu Ange Panarétos, le polémiste anti-catholique du XIV^e siècle¹².

Nous voilà arrivés maintenant à la victime même des Vlaques : Bardalès, le collègue de recensement de Panarétos. Parmi les amis et correspondants de Planude il y a deux porteurs de ce nom. Le premier, l'orphantrophe Léon Bardalès, était un des meilleurs amis de Planude. Ils furent envoyés, les deux, en 1296, en ambassade à Venise, ayant à défendre devant le Sénat de la Sérénissime la cause de Byzance et de son empereur, accusé de complicité au massacre des Vénitiens par les Génois à Constantinople¹³. L'autre, Jean Bardalès, frère du précédent, est le destinataire de trois autres lettres de Planude¹⁴. Par deux d'entre elles nous apprenons qu'à peine nommé dans un poste administratif, fort probablement dans celui d'*ἀπογραφεύς*, Bardalès s'y accommode très facilement, oubliant vite son penchant pour la vie contemplative du philosophe. Ce qui pire est, il appelle auprès de soi Constantin de Nicomédie, l'administrateur des terres que les Planude possédaient en Bythinie. L'écrivain lui fait grief des négligences de Constantin dans l'administration de ces terres¹⁵. Il semble évident que c'est ce Jean Bardalès qui fut tué par les Vlaques en novembre 1299.

Comme nous l'avons dit plus haut, la mission dont étaient chargés Panarétos et Bardalès au moment de l'attaque vlaque était de faire une *ἀπογραφή*. *Ἀπογραφή* est un terme technique du domaine de l'administration financière de l'époque des Paléologues, qu'on peut traduire

⁶ Sur Jean Phakrasès v. Treu, p. 197—198 ; D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus)*, ca. 1100—1460, Dumbarton Oaks, 1968, p. 234. Voir aussi R. Guiland, *Les logothètes*, dans la « Revue des études byzantines », XXIX, 1971, p. 71—75.

⁷ Treu, *Epistulae* III, IV, VII, VIII, XI—XVI, XIX.

⁸ Treu, *Epistula* XIX.

⁹ Treu, p. 206.

¹⁰ Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, 4. Teil, München, 1960 (= *Regesten*), N° 2200 (d'après un *praktikon* pour Vatopedi, d'avant juin 1297) et N° 2335 (d'après un *praktikon* de Vatopedi, d'avant avril 1312).

¹¹ Dölger, *Regesten*, 2344a (Prostagma pour Jean Panarétos qui reçoit une *pronoïa* dans le village de Kato Ouska) et 2345 (Chrysobulle-sigillon pour le même qui reçoit en possession héréditaire un domaine de 30 hyperpres de revenu). Dernière édition du chrysobulle : A. Guillo, *Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée*, Paris, 1955, N° 6, p. 49. La date du chrysobulle est controversée : Miklosich et Müller le placent en 1343, en l'attribuant à Andronie III (mort en 1341 l). Dölger propose l'année 1313, avec des arguments acceptés depuis par les savants. La lettre de Planude nous semble confirmer cette datation elle aussi. Analyse du chrysobulle du point de vue de l'histoire sociale et économique : G. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 106—108. En 1313 Jean Panarétos est hétériarque.

¹² Sur lequel v. H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 744—745.

¹³ Cf. Dölger, *Regesten*, 2197.

¹⁴ Treu, *Epistulae* X, XX, XXI.

¹⁵ Treu, *Epistulae* XX et XXI sans indication aucune de date et de lieu.

par « recensement des biens »¹⁶. Les fonctionnaires qui en étaient chargés, les ἀπογραφεῖς, successeurs des anciens ἀναγραφεῖς, devaient dresser l'inventaire des biens, délimiter les propriétés et établir l'impôt dû par les propriétaires. Ils étaient « une sorte d'inspecteurs temporaires qui pouvaient exercer en même temps d'autres fonctions, même des plus élevées »¹⁷. L'ἀπογραφή était faite par un, deux ou même trois ἀπογραφεῖς, aidés certes par des auxiliaires¹⁸. Elle était répétée à des intervalles plus ou moins réguliers¹⁹. La charge d'ἀπογραφεύς était affermée et parfois ne sortait pas de la même famille²⁰. Par les πρακτικά de ces ἀπογραφεῖς, conservés en grand nombre dans les archives de l'Athos et patiemment étudiés par des savants comme Franz Dölger, Germaine Rouillard ou Georges Ostrogorskij²¹, on connaît aujourd'hui assez bien le déroulement du recensement, les noms de quelques ἀπογραφεῖς, leurs autres titres et fonctions et maints autres détails également intéressants²². Dans leur contexte la mission de Bardalès et de Panarétois apparait nettement comme une ἀπογραφή similaire à celles des biens de l'Athos et l'on peut affirmer avec certitude que l'agression des Vlaques contre ces agents du fisc byzantin eut lieu dans le thème de Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon, circonscription financière de Jean Panarétois.

L'ἀπογραφή fut un trait caractéristique de l'administration financière byzantine au XIII^e et au début du XIV^e siècle²³. Elle était imposée par la nécessité de refaire les registres du fisc byzantin, détruits pendant l'occupation latine et correspondait au souci général des premiers Paléologues de remettre l'ordre dans les choses de l'Etat. Par ce recensement des biens de ses sujets, l'empereur obtenait une évidence claire des revenus de l'Etat et tâchait aussi de rétablir dans leurs droits les propriétaires endommagés, dans le désordre des finances, par les abus des fonctionnaires ou des autres propriétaires²⁴. Peu à peu, les ἀπογραφεῖς acquièrent d'ailleurs des attributions juridiques²⁵. En même temps, les nombreux πρακτικά

¹⁶ Cf. G. Rouillard, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues*, dans « Byzantion », 12, 1937, p. 105. Du Cange traduit ἀπογραφή par *inventarium* et ἀπογραφεύς par *ensor*.

¹⁷ L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1970² p. 225 (= *Institutions*). Des exemples plus bas, note 22.

¹⁸ Bréhier, *Institutions*, p. 225. Exemples : l'ἀπογραφή du thème de Thessalonique fut faite en 1294 par Konstantinos Tzimpeas et Alexios Amnos (Dölger, *Regesten*, 2156) ; en 1317 deux ἀπογραφεῖς du même thème sont Démétrios Kontenos et Leon Kalognomos (Dölger, *Regesten*, 2387) ; en 1318 le contrôle dans ce thème fut fait par Konstantinos Pergametos et Georgios Pharisaios (Dölger, *Regesten*, 2396) ; en 1317, à Chilandar, on rencontre trois ἀπογραφεῖς Konstantinos Kounales, Démétrios Kontenos et Leon Kalognomos (Dölger, *Regesten*, 2387) ; les mêmes font en 1318 l'inventaire des biens du monastère Xenophontos (Dölger, *Regesten*, 2397), etc.]

¹⁹ A Ibéron par exemple des ἀπογραφαί ont été faites : en mars 1301, en novembre 1317, en septembre 1320, en avril 1341 (Dölger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, 66 7, 68/9, 70/1, 72/3).

²⁰ Bréhier, *Institutions*, p. 225. Une famille d'ἀπογραφεῖς est, aux XIII^e — XIV^e siècles, celle des Apelméné. On rencontre dans les actes athonites un Michel Apelméné, ἀπογραφεύς en 1268, un Konstantinos Apelméné en 1300, un Démétrios Apelméné en 1300 et 1301. V. Dölger, *ouvr. cité*, p. 197.

²¹ Fr. Dölger, *Beiträge zur byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, München, 1927 ; Idem, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948 ; Germaine Rouillard, *Les actes de Labra à l'époque des Paléologues*, « Studi Bizantini e Neoellenici », 5, 1939, p. 300—307 ; Eadem, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues*, « Byzantion », 12, 1937, p. 105—118 ; Georges Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954.

²² Exemples d'ἀπογραφεῖς du temps d'Andronic II avec leurs autres titres et fonctions : Nikolaos Polymerios (en 1288, Dölger, *Regesten*, 2126) ; Konstantinos Tzimpeas et Alexios Amnos, ἀπογραφεῖς de Thessalonique (en 1294, Dölger, *Regesten*, 2156) ; Basileios, ἀπογραφεύς de l'île de Lemnos (en 1299, Dölger, *Regesten*, 2209 a) ; Démétrios Apelmene, ἀπογραφεύς à Athos (en 1300, Dölger, *Regesten*, 2222, 2226, 2230) ; Tzyrapes, δούξ καὶ ἀπογραφεύς de l'île de Lemnos (en 1315, Dölger, *Regesten*, 2359) ; Tryphon Kedrenos, ἀπογραφεύς καὶ ὄρφανατρόφος dans le thème de Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon (en 1316, Dölger, *Regesten*, 2372, 2373) ; Leon Kalognomos, προκαθήμενος de Drama et ἀπογραφεύς avec Démétrios Kontenos dans le thème de Thessalonique (en 1317, Dölger, *Regesten*, 2385—2387), etc.

²³ G. Rouillard, *Recensements*, p. 105.

²⁴ *Ibidem*, p. 105—107.

²⁵ Dölger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, p. 191—192.

d'ἀπογραφεῖς du temps d'Andronic II dont on dispose et qui concernent presque tous des biens monastiques témoignent d'une certaine politique de cet empereur qui, à la différence de son prédécesseur, l'unioniste Michel VIII (1261—1282), favorisa, dans la première période de son règne, l'Église orthodoxe²⁶. En dépit des abus ou des fautes des ἀπογραφεῖς qu'on e pu déceler dans leurs πρακτικά, ces actes attestent le souci de légalisme qui les inspiraient²⁷.

Par conséquent, si grande qu'elle soit du point de vue de l'histoire du droit et des institutions, la valeur documentaire des actes athonites est bien moindre lorsqu'il s'agit de l'étude d'ensemble de la politique financière d'Andronic II. Le fiscalisme excessif, l'oppression des contribuables par des impôts exceptionnels, par des saisies c'e biens, la spéculation sur les produits dont le commerce était un monopole de l'État, l'exploitation du domaine impérial, toutes les mesures de cette sorte par lesquelles ce souverain tâcha de mettre un terme à la crise des finances et qui font l'autre face de son règne, sont largement attestées par les autres sources de l'époque²⁸. Parmi celles-ci se range, à notre avis, la lettre de Planude.

En effet, le motif de l'agression des Vlaques contre les fonctionnaires du fisc suggéré par Planude — leur état d'ivresse — revient trop souvent sous la plume des écrivains byzantins qui évoquent leurs actes d'insoumission à l'autorité d'État pour que l'on puisse l'accepter tel quel²⁹. La raison réelle de l'attaque est à chercher ailleurs que dans leur penchant pour le vin. Or, ainsi que nous apprenons des *Histoires* de Georges Pachymère, il se trouve que les Vlaques furent des premiers à subir l'oppression fiscale du régime d'Andronic II. Vers 1285, raconte l'historien, ce peuple de pasteurs aimant la vie dans la montagne et les guerres s'était répandu dans la Thrace. Ils s'étendaient, foule innombrable, des alentours de Constantinople jusqu'à Bizye et plus loin encore. Craignant une invasion des Tartares et la défection possible des Vlaques qui auraient été prêts à passer de leur côté, Andronic II décida de déporter ceux-ci en Asie Mineure sur le rivage d'en face de Constantinople. En même temps il les accabla d'impôts pour les appauvrir et faire diminuer leur orgueil inspiré par le nombre et par la force dont ils disposaient. Après avoir subi les lourdes pertes provoquées par ce transfert et par les impôts, les Vlaques revinrent dans leur ancienne patrie, en rachetant, pour des grosses sommes d'or, leurs maisons³⁰.

L'endurcissement du fiscalisme envers les Vlaques n'était pas dû aux seules raisons politiques invoquées par Pachymère. Il était l'expression de cette tendance à intensifier l'exploitation du domaine impérial qui fut l'une des plus importantes et des premières mesures prises par Andronic II pour faire face à ses besoins d'argent. Car les vastes plaines de Thrace et de la Macédoine où les bergers vlaques conduisaient leurs troupeaux contre une dime payée au propriétaire, appartenaient à l'État³¹.

²⁶ L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1969², p. 336—337.

²⁷ Cf. G. Rouillard, *Recensements*, p. 113 : un *prostagma* d'Andronic II de 1319 (Dölger, *Regesten*, 2431, *Schatzkammern*, N° 17) interdit aux ἀπογραφεῖς l'accès des terres de Lavra, sauf sur appel des moines.

²⁸ A ce sujet voir D. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XII^e au XIV^e siècle*, Athènes, 1948, *passim* et surtout p. 78—105, 106—143.

²⁹ Cf. Démétrius Cydonès, *Correspondance*, publiée par R. J. Loenertz, II, Vatican, 1956, p. 272—273 (Lettre 337). Selon Choniâtès les Vlaques rebelles sont des fous et des démentisés (Bonn, p. 485—486). V. aussi la diatribe de Kékauménos contre les Vlaques (Cecaumeni Strategicon et incerti auctoris de officiis regis libellus, ed. B. Wassiliewski-V. Jernstedt, Petersburg, 1896, p. 112).

³⁰ Pachymère, Bonn, II, p. 106—107 : τὸ δὲ γε Βλαχικόν, ὃ δὴ σχεδὸν ἀπὸ τῶν ἐξωτέρω τῆς πόλεως ἐς Βιζύην καὶ πόρρω εἰς πλῆθος ἀριθμοῦ κρείττον ποσοῦμενον παρατέτατο, ἔθνος δυσχωρίας χαίρον καὶ βοσκήμασι προσανέχον, οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ μάχαις εἰθισμένον ἀνδρῶν, ὑποπτουθὲν εἰς αὐτομολίαν ὡς τοῖς ἐξεληλακῶσι καὶ αὐτὸ προστεσοῦμενον, μετοικίσειν ἐπ'ἀνατολῆς ἔγνω κατὰ τὴν τῆς Βυζαντιδος ἀντιπεραίαν, πλὴν καὶ ταπεινοῦν σημείαις, μὴ πως ἄρα καὶ ὑπερηφανοῦεν πλήθει τε καὶ δυνάμει θαρροῦντες. καὶ ἔνθεν μὲν ἐζημιοῦντο τὰ μέγιστα, ἔνθεν δὲ μετῴκίζοντο ἀνοικτί, οὐχ ἦττον ζημίας ἀλλὰ καὶ μᾶλλον τὴν μετοίκησιν λογιζόμενοι. ζῶα γὰρ ἐκεῖνα καὶ κτήσις πᾶσα τὰ μὲν εὖωνα προύκειντο τοῖς πολλοῖς, τὰ δὲ καὶ τὸν τόπον ἀλλάξαντα καιρῶ χεμιῶσιν καὶ τότε παντελῶς διεφθείροντο. κτήσις δὲ τούτων ἡ μὲν διηρηπάζετο, ἡ δὲ γε καὶ περιούσα κακῶς παραπάλλυτο, ὥστε μὴ οἶσος τ'εἶναι ἐγγροινίσειν ἐκεῖ, ἀλλὰ τοῦ κακοῦ παραδραμόντος αὐτοῦς καὶ αὐθις τὴν ἰδίαν ἀπολαμβάνειν, συχνῶν χρυσίων καταβολαῖς ἐξωνησαμένους τὴν κατοικίαν.

³¹ Zakythinos, *Crise monétaire*, p. 81 avec bibliographie. Cf. G. Rouillard, *La dime des bergers vlaques sous Alexîs Comnène*, dans « Mélanges Jorga », Paris, 1933, p. 779—786.

A la lumière du texte de Pachymère il apparaît donc que ce n'est pas le vin qui « a mis les armes aux mains » des Vlaques en les faisant attaquer Panarétos et Bardalès, comme le veut Planude. Leur agression contre les agents du fisc fut sans doute l'expression d'un profond mécontentement envers la politique financière oppressive à leur égard d'Andronic II. La lettre de Planude témoigne de la continuité de cette politique du souverain byzantin à la fin du XIII^e siècle.

Par ce biais, elle témoigne aussi de l'importance et de la richesse des Vlaques balkaniques à cette époque. En ce sens elle confirme, si peu que ce soit, les dires des autres sources contemporaines. Les *Histoires* de Pachymère d'abord, selon lesquelles les Vlaques de Thrace revinrent dans leur patrie de l'Asie Mineure où l'empereur les avait déportés en 1285 et furent capables de racheter leurs maisons. Les dires d'une source latine ensuite, datant de 1308 : la *Descriptio Europae Orientalis* de l'Anonyme de Gôrka³². Selon cette source les Vlaques, *populus ualde magnus et spaciosus*, occupaient la région délimitée par la Macédoine, l'Achaïe et Thessalonique. Ils dépassaient toute autre nation dans la production du lait, du fromage et de la viande. Ils étaient, ajoute l'Anonyme, les descendants des anciens « pasteurs des Romains »³³.

Enfin, la lettre de Planude nous renseigne de manière indirecte sur l'importance politique des Vlaques à cette époque. L'écrivain recommande à Panarétos de renoncer à toute poursuite inutile des auteurs du meurtre de Bardalès et de faire preuve de piété envers le défunt en rendant à sa famille les soins de rigueur. Cette recommandation nous semble dictée plutôt par la prudence du diplomate que par le sens du devoir religieux du chrétien. Nombreux, forts, conscients de leur puissance et de leur individualité ethnique³⁴, ainsi que les sources contemporaines citées l'attestent, les Vlaques étaient toujours capables de transformer une petite rébellion locale, provoquée par les abus de l'administration, en mouvement de sécession politique, aux conséquences funestes pour Byzance. Si Andronic II craignait leur contact avec les Tartares, Maximos Planude se souvenait peut-être qu'à l'origine de l'Empire des Assénides se trouvait une affaire du ressort du fisc.

Nicolae-Șerban Tanașoca

A N N E X E

Maximi monachi Planudis epistula XIV,

'Ἐπιτροχάδην εἰ οἶόντ' εἰπεῖν διεξελλθὼν ὁ Πανάρετος, ὡς μόλις τὰ τῶν Βλάχων διαδράσειε ζῆφι, εὐθὺς Θεσσαλονίκης — οὐ γὰρ ἄλλοσε βλέπειν ἐχρήν — ὡς τὸν αὐτοκράτορα δεῖν ἔγνω ἐπείγεσθαι. πῶς γὰρ ἂν ἔτι βλέπειν γε παρεβάλετο τοὺς τῶ κοινωνῶ τῆς ἀπογραφῆς, τῶ Βαρδαλῆ λέγω, χεῖρας οἶνω στρατηγουμένας ἐπενεγκόντας, ὅποτε μὴδὲ τοὺς κατ' αὐτοῦ πίθους ἐπιλιπόντας ἠπίστατο; ποιεῖ δὲ τοὺς γε φρονεῖν εἰδόμενος τὰ παραδείγματα σπεύδειν ἑαυτοὺς τῶν κινδύνων ἐκκλέπτειν καὶ ἐκτός ὀλεθρίου πηλοῦ τιθέναι τὸν πίδα. ἔγωγ' οὖν τὸν μὲν πεισόντα πενθῶ, φίλος γὰρ ἦν καὶ δι' ἑαυτόν, πάντων δὲ μάλιστα καὶ διὰ τὸν ἀδελφὸν δν εἶπέρ τινα καὶ ἄλλον σάθμην φιλλίας ἔγωγε τίθεμαι. ἡβουλόμην δ' ἂν καὶ πλείοσιν ἔτι καὶ μείζοσι κινδύνους περιπεσεῖν τὸν Πανάρετον, ὥστε μέντοι μὴδὲ ἀνήκεστόν τι παθεῖν, εἰ μόνον ἐκείνον γυνή τε καὶ τέκνα σῶν ἔμελλον ὑποδέξεσθαι. νυνὶ δ' ὁ μὲν ἐλεεινῶς κεῖται, πολὺ πρὸς οἴκτον ἐπισπώμενος τὸ μὴδ' ἂν αἰσθάνεσθαι δύνασθαι, εἰ τις αὐτῶ τιμωρεῖν τὰ πάντων παθόντι χεῖριστα βουληθεῖη· ὁ δὲ τὸν περὶ ψυχῆς δραμῶν πρότερον νῦν ἐφ' ὕμᾶς τρέχει τοὺς ἐτοίμους.

³² Anonymi *Descriptio Europae Orientalis*. . . anno MCCCVIII exarata. Edidit, praefatione et adnotationibus instruxit Dr. Olgierd Gôrka, Cracoviae, 1916.

³³ *Descriptio*, p. 12—13 : Notandum /est hic/ quod inter machedoniam, achayam et thessalonicam est quidam populus ualde magnus et spaciosus qui uocantur blazi, . . .

³⁴ Sur la conscience des Roumains de leur romanité v. Adolf Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, Bucarest, 1972. Le fragment cité de la *Descriptio* y est analysé p. 33—34. Même en 1404 les Vlaques du Sud du Danube affirmaient avec fierté leur romanité : « iactant se esse Romanos » écrit l'archevêque Jean de Soultanieh qui les a connus à l'époque. V. Șerban Papacosteia, *Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Âge*, dans « Revue roumaine d'histoire », IV, 1965, p. 15—24 ; Armbruster, *ouvr. cit.*, p. 43—45.

ἐκείνους τὰς χεῖρας καὶ ἐς τοσόνδε μύσος ἄστροις, ὃ δὴ λέγεται, τεκμαίρεσθαι γνώμην ἔχων. σὸν θ' ἂν εἴη καὶ τῆς σῆς χρηστότητος καὶ τοῦτον εὐμενῶς ἰδεῖν, ὥσπερ εἰωθας, καὶ δοῦναι μαθεῖν, ὡς ἀσφαλείας ἐπέλιηται καταφυγῶν πρὸς ὑμᾶς καὶ τοῦ πικρῶς οὕτω καὶ ὠμῶς σφαγέντος οἶκτον λαβεῖν καὶ ἦν ἐκείνῳ περιόντι κηδεμονίαν νέμειν ἐχρῆν, ταύτην εἰς τὴν αὐτοῦ μηκέτ' ὄντος οἰκίαν μετενεγκεῖν. χρῆναι γὰρ καὶ αὐτὸς φήσεις, ὥσπερ τὸ πρὸς τοὺς ζῶντας δίκαιον, οὕτω καὶ τὸ πρὸς τοὺς οἰχομένους ὅσιον εἰς τὴν ἐνδεχομένην φροντίδα τίθεσθαι. ταῦτα δ' οὕτω ποιεῖν καὶ οἶσθα καὶ βούλει καὶ δύνη καὶ οὐδ' ὀτιοῦν ἄπεστιν, ὧν προσεῖναι δεῖ.

ἐπὶ τούτοις ἐρῶ τι καὶ τῶν κατ' ἑμαυτόν. ὡς ἐγὼ νῦν ἠδεῖαν ἀκοὴν ἀκούσας ἀληθῶς ἐπανήκειν τὸν αὐτοκράτορα, οὐκ ἔστιν ὅπως ἐνταῦθα καταλειφθῆναι βούλομαι, ὥσπερ ἀνάγκη πᾶσα, καὶ τοὺς ἀνδριάντας καὶ στήλας — δεῖ δέ με σύμβολον ἐξενεγκεῖν τι — τοῦ ψυχὴν ἔχειν καὶ κίνησιν. ὃ γὰρ ἐντετηκῶς μοι πόθος οὐκέτι με ἀτρεμεῖν ἐᾷ, ἀλλ' ἐκραγείς δλη ρύμη πρὸς τὴν τοῦ κράτους ὑπάντησιν ὁμοῦ καὶ προσκύνησιν ἴεσθαι κατεπείγει. ἡδοιμῆς μέντοι προσθήκη, καὶ ταύτην οὐχ ὀσσην εἰπεῖν, ἐπαγγέλλεται καὶ ὑμᾶς. φροντίζω γοῦν καὶ ὅπως τάδ' ἔσται περιαθρῶ. κἂν μὲν οὐπερ εὐχομαι τύχω, ἐμοὶ καὶ τῇ ἐμῇ προθυμίᾳ τὴν χάριν — εἰ τί σοι τοῦτο πρὸς χάριν — εἰδείης ἂν εἰ δ' ἄλλο τι παθεῖν χρή, δεῦρο καὶ σὺν ἐμοὶ στάς τὴν ἀπορίαν προπηλακίσωμεν καὶ τὰ κακὰ τῶν κακῶν τὴν πολλῶν ἀγαθῶν ἡμᾶς εἴργουσαν δεινὴν θεὸν εἴπωμεν.

NOTICE SUR LES RAPPORTS DE FRÉDÉRIC II DE HOHENSTAUFEN AVEC JEAN III VATATZÈS

Le doute plane encore sur la date du mariage de Jean III Vatatzès avec Constance — fille de Frédéric II de Hohenstaufen et de Blanche Lancia — qui, une fois arrivée à la cour de Nicée, prit le nom d'Anne. Si J. Dräseke¹ et G. Schlumberger² placent l'événement en 1241, le premier sans fournir aucun argument en faveur de cette thèse et le second s'appuyant sur les données d'Acropolitès et de Pachymerès. Fr. Dölger³, Ch. Diehl⁴, S. Borsari⁵ et quelques autres encore⁶ datent les épousailles de l'empereur nicéen avec la princesse italienne de l'année 1244, compte tenu des informations de Mathieu de Paris.

En réalité, aucune des sources précitées ne permet une datation absolument sûre. Les dires d'Acropolitès se limitent au fait qu'après la mort de sa première femme, Irène Lascaris, Vatatzès épousa Anne ἐξ Ἀλαμανῶν⁷. D'autre part, ni Pachymerès⁸, ni Grégoras⁹ ne fournissent, eux non plus, les éléments nécessaires à la précision de cette date. L'année de la mort d'Irène Lascaris en constitue un *terminus post quem*, mais rien n'autorise la pensée que les deux événements ont pu coïncider. Parmi les sources occidentales, seul Mathieu de Paris offre quelques renseignements précieux à ce sujet. En effet, en parlant de l'armistice de deux années conclu par Vatatzès avec l'empereur latin Baudouin II en 1244 grâce à la médiation de Frédéric II, il ajoute : « interim procuravit idem imperator Frethericus ut filiam suam cuidam magno principi Graecorum nomine Battacio matrimonio copularet »¹⁰. De toute évidence, Mathieu de Paris nous apporte tout au plus un *terminus ante quem* du mariage de Vatatzès avec Constance-Anne et l'on ne saurait prétendre que l'événement a eu lieu l'année même de l'armistice conclu entre l'empereur grec et Baudouin II¹¹.

¹ J. Dräseke, *Theodoros Laskaris*, « Byzantinische Zeitschrift », III (1894), p. 506.

² G. Schlumberger, *Le tombeau d'une impératrice à Valence en Espagne*, dans *Byzance et Croisades*, Paris, 1927, p. 59, n. 2.

³ Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, 1779, 1781.

⁴ Ch. Diehl, *Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée*, dans *Figures byzantines*, deuxième série, Paris, 1913, p. 209—210 ; Ch. Diehl, R. Guiland et collab., *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, dans *Histoire du Moyen Âge*, coll. Glotz, vol. IX, Paris, 1945, p. 163.

⁵ S. Borsari, *Federico II e l'Oriente bizantino*, « Rivista storica italiana », LXIII (1951), p. 285.

⁶ A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, « Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », Philos-philol. u. hist. Kl. 1920, Heft 10, p. 98—99 ; W. Miller, *The Cambridge Medieval History*, IV, 1923, p. 495 ; C. Marinesco, *Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen*, « Byzantion », I, 1924, p. 452 ; D. M. Nicol., *The Cambridge Medieval History*, IV, IV^e partie, 1966, p. 316.

⁷ Acropolitès, éd. Heisenberg, p. 104.

⁸ Pachymerès, I, p. 181.

⁹ Gregoras, I, p. 45.

¹⁰ Matthaei Parisiensis, *Chronica majora*, éd. F. Liberman, M.G.H., S.S., vol. XXVIII, p. 236.

¹¹ Il est vrai qu'à l'appui de cette hypothèse fut également évoquée la mention d'une ambassade de Frédéric II à la cour du roi de Chypre, vers la fin de l'année 1243. Fra Elia, chef de cette mission, était porteur d'une lettre où il était écrit, entre autres : « negocia predicti fratris in patribus ipsis » (Huillard — Bréholles, *Historia diplomatica Friderici II*, VI, p. 147). De ces mots, on a tiré un argument en faveur de l'hypothèse que l'ambassadeur de l'empereur allemand avait aussi pour mission de préparer le terrain du mariage de la fille de son maître (Ireneo Affo, *Risposta dell'autore della Vita di F. Elia, ministro generale de Minori alla lettera dell'Anonimo Pisano*, Pise, 1793, p. 62). Toutefois, il nous semble difficile de tirer des termes plutôt vagues de cette lettre une quelconque relation entre la mission en Orient de Frère Elie et le mariage de Vatatzès avec Constance-Anne.



Tâchons d'abord de préciser la date de la mort d'Irène Lascaris, *terminus post quem* des secondes noccs de Vatatzès¹².

Dans son édition critique de la chronique d'Acropolitès, A. Heisenberg date l'événement de 1241¹³, pour revenir ensuite sur cette datation, la faisant remonter à l'an 1239 et la rattachant à l'éclipse de soleil du 3 juin 1239¹⁴. La raison de ce revirement réside dans le fait que l'historien nicéen écrit que la mort de l'impératrice fut annoncée par une éclipse de soleil¹⁵. Cependant, il pouvait s'agir de l'éclipse du 8 décembre 1238 autant que de celle déjà mentionnée¹⁶. Mais, Acropolitès note encore un autre détail intéressant en rapport avec cet événement, à savoir que six mois avant la mort de l'impératrice Irène une comète s'était montrée au nord, visible durant trois mois (καὶ κομήτης δὲ πρὸ μηνῶν ἕξ περὶ τὸ μέρος ἀνεφάνη τοῦ βορρᾶ· ἦν δὲ πωγωνίας καὶ διήρκασε μῆνας τρεῖς, οὐκ ἔν ἐνὶ τόπῳ ἀλλ' ἐν διαφόροις φαινόμενος)¹⁷. Une fois de plus nous avons affaire à un phénomène répété à brève échéance durant ces années : une comète qui s'est montrée pour la première fois le 3 juin 1239 — mais visible seulement en Europe — et une autre, à visibilité générale, manifestée le 31 janvier 1240¹⁸. Les zones de visibilité de ces deux phénomènes ont leur importance, car compte tenu de ce qu'Acropolitès se trouvait à l'époque en Asie Mineure, il ne peut s'agir en l'occurrence que de la deuxième comète. Il s'ensuit donc que le décès de l'impératrice a dû avoir eu lieu durant l'été de 1240, vraisemblablement au mois de juillet.

Pour ce qui est de l'éclipse, l'historien nicéen ne prétend pas, d'ailleurs, établir une relation directe entre ce phénomène et la mort d'Irène Lascaris. En relatant sa conversation avec l'impératrice au sujet des causes du phénomène qu'ils étaient en train d'observer ensemble, il suggère qu'un certain intervalle de temps s'est écoulé entre les deux moments. Par conséquent, l'été de l'an 1240 peut constituer le *terminus post quem* du mariage de l'empereur avec Constance-Anne.

Le cartulaire du couvent de Lembos comporte un document ayant échappé jusqu'à présent à l'attention des spécialistes, mais permettant une certaine approximation de la date du second mariage de Vatatzès. Il s'agit d'un document privé, mentionnant une donation faite au couvent par le moine Maximos Planétés et son frère. Le préambule de l'acte nous apprend

¹² Le chroniqueur italien Bartolomaeo de Neocastro (*Historia Sicula*, éd. Muratori, « Rerum Italicarum Scriptores », XIII, p. 1015 D) écrivait vers la fin du XIII^e siècle qu'à l'époque du mariage de Constance de Hohenstaufen avec Vatatzès, celui-ci se trouvait encore engagé dans les liens d'un mariage antérieur, ce qui incita Huillard-Bréholles (*op. cit.*, Introduction, p. CCX) à considérer ces secondes noccs comme illégitimes. Mais on ne saurait, certes, prendre au sérieux les dires d'un chroniqueur ayant écrit un demi-siècle après l'événement qu'il rapporte sans qu'il soit confirmé par d'autres sources du temps.

¹³ Acropolitès, p. 62.

¹⁴ Idem, *Opera II: Scripta minora*, éd. Heisenberg, Introduction, p. IV. Intéressant à retenir qu'une vingtaine d'années plus tard Heisenberg (*Aus der Geschichte und Literatur der Palatologenzeit*, p. 99, n. 1) datera la mort d'Irène Lascaris également en 1241.

¹⁵ Acropolitès, p. 64.

¹⁶ V. Grumel, *Traité d'études byzantines. I. La Chronologie*, Paris, 1958, p. 467. A l'époque concernée on a noté quatre éclipses totales de soleil : le 8 décembre 1238, le 3 juin 1239, le 6 octobre 1241 et le 26 septembre 1242 (*Ibidem*) ; mais comme le décès d'Irène précède celui de Jean Assan II (intervenue en juin 1241), les deux derniers phénomènes ne sauraient pas entrer en discussion. Il n'en reste donc que les deux premières éclipses susceptibles d'avoir pu être observées par notre auteur,

¹⁷ Acropolitès, p. 64.

¹⁸ V. Grumel, *op. cit.*, p. 474.

¹⁹ Acropolitès, p. 62—63.

que la donation a eu lieu «ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐσεβεστάτων καὶ ἐκ Θεοῦ ἐστεμμένων κοσμοποθῆτων ἀύθεντων καὶ βασιλέων ἡμῶν, κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Δούκα καὶ Ἀννης»²⁰. Il convient de noter la singularité de l'élément chronologique fourni par ce document, où à côté de l'empereur figure aussi son épouse — chose tout à fait inusitée pour la chancellerie byzantine. Grâce à cette dérogation aux usages du temps, nous sommes à même de procéder à une datation plus serrée de l'événement qu'il s'agit de préciser. En effet, l'explication de ce manquement aux usages s'explique par la forte impression produite sur les sujets de l'empereur Vatatzès par ses noces avec la fille de l'empereur allemand. Et cette impression devait être encore de date récente au moment de la rédaction du document respectif, pour avoir pu y être notée. Il nous semble donc pouvoir placer cette date aux mois de janvier ou février 1242, sans exclure absolument ni les derniers mois de l'année 1241.

Stelian Brezeanu

²⁰ Fr. Miklosich-I. Muller, *Acta et Diplomata*, IV, p. 66.

AU SUJET DES ILLUSTRATIONS DE L'HISTOIRE OTTOMANE DE CANTEMIR

Les illustrations qui accompagnent les premières éditions des ouvrages tels l'histoire de Cantemir, celle du comte Marsigli, les mémoires de diplomates et de voyageurs ayant traversé l'Empire Ottoman au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, représentent un problème auquel les investigateurs ont prêté peu d'attention. Ce sont pour la plupart des gravures se basant sur les œuvres de peintres contemporains des auteurs de ces livres.

C'est le cas des illustrations de l'*Histoire de la grandeur et de la décadence de l'Empire Ottoman* par Dimitrie Cantemir, parue en français et en anglais pendant les années trente du XVIII^e siècle. Ces illustrations représentent des gravures des ouvrages de l'un des plus remarquables miniaturistes ottomans — Abdouldjélil Levni qui, à l'avis du linguiste turc Essin Aka Atil, est « non seulement le dernier grand miniaturiste ottoman, mais aussi le dernier miniaturiste fidèle à la tradition musulmane »¹.

Sur la personne de Levni — peintre de la cour sous le règne successif des sultans Moustafa II, Akhmed III et Makhmoud I — on ne sait pas grand-chose. Et voilà que, toujours grâce à Cantemir, qui est son contemporain, nous trouvons dans l'histoire précitée l'information presque unique qui le concerne. Voici ce que Cantemir écrit au sujet de Levni, expliquant « le préjugé », comme il s'exprime lui-même, qui existe chez les Turcs et en général chez les Musulmans, de peindre des physionomies humaines : « Ils [les Turcs — note de l'auteur du présent article] se gardent de peindre des physionomies, à l'exception de celles des sultans dont les portraits sont soigneusement gardés dans les bibliothèques des sultans d'où, à titre de cadeau, dû à mes amis de la cour, j'ai pu m'en procurer des copies, exécutées sur commande par le moussavir du sultan (premier peintre) Levni Tchélébi et que je garde encore... »².

Ici Cantemir révèle un côté fort intéressant de l'ouvrage, ayant trait à la valeur artistique et historique des gravures, aussi bien qu'à sa propre perspicacité, l'incitant à tirer profit de la richesse de l'art turc dans toute son originalité, à sa solide connaissance de tout ce qui est précieux dans les traditions artistiques de ce peuple. Et ce n'est pas par hasard qu'il a basé ses illustrations sur les miniatures de Levni. Ces dernières représentent, d'après les paroles de Cantemir, des reproductions des portraits de tous les sultans, depuis Osman jusqu'à Moustafa II. Il y a quelque doute à croire que ces portraits de sultans, y compris celui de Osman, sont vraiment des œuvres originales, mais nous n'avons aucune raison de nous douter du fait que c'est Levni lui-même qui, à la cour, ayant à sa disposition tous ces portraits de sultans, en a fait les reproductions sur commande de Cantemir. Bien qu'on n'ait pas trouvé l'original du « Silsilénamé », c.à.d. du « Livre des dynasties » qui représente le texte explicatif des portraits de Levni et qui a servi de base aux gravures, il y a des copies de ce manuscrit avec des reproductions des miniatures originales de Levni. Dans le catalogue de l'archive de Topcapou Saraï, sous le numéro 1700, sont décrites 22 de ses miniatures, gravées par un Européen anonyme, et qui figurent uniquement dans les premières éditions de l'histoire de Cantemir.

A la même époque ou à peu près à la même époque où travaille Levni, le comte Marsigli, de Fériol et d'autres hommes politiques et diplomates dans l'Empire Ottoman commandent des illustrations pour leurs histoires et leurs mémoires à des peintres venus d'Europe, comme par exemple Jean B. Van Mour, l'un des nombreux disciples de Rubens, ou bien à des inconnus, appelés peintres « lévantiens » de Constantinople.

Cherchant pour son histoire un illustrateur du pays, Cantemir le découvre parmi les disciples de l'école de miniatures de la ville de Odrine, Levni étant originaire de cette ville, où il étudie tout d'abord la peinture chez un des meilleurs maîtres de l'Empire.

Les écoles de peinture et de décoration de Odrine étaient renommées dans tout l'Empire Ottoman. Les plus célèbres enlumineurs de manuscrits ont étudié et travaillé à Odrine, ville qui a donné également de grands maîtres en maçonnerie, des « zographes » (peintres d'icônes),

¹ E. A. Atil, *Surname — t Vehbi: An eighteenth century Ottoman book of festivals*. Ann Arbor, Michigan, 1969, p. 364.

² Demetrius Cantemir, *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire*, trans. N. Tindal. London, J. J. and Knapp, 1734—35, p. 161—162.

des sculpteurs sur bois. Les œuvres d'art appelées « édirné ichi » ou bien « édirné bitchim », qui représentaient des sculptures sur bois ou des reliures de livres et de manuscrits en couleur, étaient hautement appréciées. C'était aussi une manière de décorer des bahuts, des charrettes, des plafonds, des portes, etc.

Des études futures plus détaillées, concernant la vie culturelle et artistique de Odrine, pourraient révéler des faits importants sur le développement des écoles d'art des Balkans, spécialisées surtout dans la décoration et la construction. Nous visons plus spécialement la propagation de ce même art « odrinski bitchim » dans les terres bulgares, au temps de la Renaissance bulgare, respectivement à Plovdiv, Triavna, Koprivchitza et ailleurs et qui a été mis en usage par des maîtres — sculpteurs sur bois, peintres d'icônes et maçons — au-delà des limites de la Bulgarie de nos jours.

Mikhaïla Stainova (Sofia)

WAS QUIN'S 'MOLDAVIAN ADVENTURER' SLUGERUL BURADA?

Michael Joseph Quin (1796—1843) was a barrister who travelled extensively. He contributed political articles to the liberal press and was editor for some years of *The Monthly Review* and of *The Dublin Review*. He was a very lively writer; his obituary notice in *The Gentleman's Magazine* says "Mr. Quin was the first person who gave a popular English account of the Danube and Constantinople after the establishment of steam navigation. His talents as a traveller are generally admitted, and his death must be regarded as a serious loss to a very instructive and agreeable department of literature"¹. An Irishman, he seems to have been the first British traveller by steamboat down the Danube.

Boarding his steamboat at Budapest on 24 September 1834 he proceeds to describe the motley crowd of passengers. Presently there appears the figure who was to fascinate Quin throughout the Danube voyage.

There was one little man, whom I shall not speedily forget. He was from Moldavia. He had been in the Russian service during the late war with Turkey, but in what capacity I could never satisfactorily discover. I suspect he was a spy. He spoke German, French, and Italian fluently. He wore a blue frock-coat, which probably had served him during the said war, as it could boast of only a part of one button, and two very unequal skirts, remaining in any thing like decent condition. The rest of the garment was covered in grease. A pair of old black stuff trousers, patched at the knees in a most unworkmanlike manner, rent and not patched in other parts indescribable, and vilely tattered at the extremities, together with a ghost of a black waistcoat, a cast off military cap, and wretched boots, offered an apology for a better suit, which he said he had at home. His shirt was also in the list of absentees. He had lost the half of one of his thumbs, the other was wrapped in a bandage. He had not shaved for three weeks — he certainly could not have washed either his hands or his face for three months, and a comb had probably not passed through his hair for three years. To crown his personal peculiarities, he had a very red nose, on the top of which was perched a pair of spectacles.

Nevertheless, with all these strong objections against him — so strong, that I wonder my friend Captain Cozier had not thrown him overboard — there was something about this man which seemed to have actually fascinated a rather genteel youth, who was constantly at his side, and to have actually secured him the devotion of a miscellaneous group of Austrian soldiers and their wives, pedlars, and artisans, who occupied mats and sheepskins on deck. With the sailors he was quite a favourite. He whistled well, he sung well, and passed off everything in a "devil-may-care" kind of way, which gained him admirers. A charlatan at a French fair — a romance-reader at the mole of Naples — could not possess more power over his audience than was exercised over these simpletons by this Moldavian adventurer. He had a common-place book in his bosom — for his pockets had all vanished — from which he occasionally read to his followers scraps of poetry of his own composition, or selected from the works of celebrated German writers. These readings he interspersed with comments, often so droll that he set the whole deck in a roar. Then he would relate some of his accidents by flood and field, or describe his travels, in the course of which he mentioned the most extraordinary scenes in the world, which had occurred to him at Constantinople, Bucharest, Prague, Vienna, Petersburg, Paris, Berlin, Madrid, Gibraltar, Venice, every where but London, where he had the modesty to confess he had never yet been. His eye, when lighted up by the excitement of the moment, was singularly brilliant, the flush of fine intelligence was on his swarthy weather-beaten cheek, his voice was melody itself, and his diction eloquence².

¹ "The Gentleman's Magazine", April 1843, p. 438.

² M. J. Quin, *A Steam Voyage down the Danube with Sketches of Hungary, Wallachia, Servia, Turkey, etc.*, 3rd ed. with additions, Paris, 1836, p. 18—19.

After this the Moldavian remains in the background until the voyage is interrupted by the lowness of the river below Moldova. At Moldova Quin transferred to a flat-bottomed barge in the company of the Moldavian and a Serhian Jew. Quin was not yet reconciled to the Moldavian's company.

The poet also was still fated to be my companion, as his object was to get back to Jassy. I own that, with all my respect for his talents, and with all the philosophic patience which I have acquired from some little experience in travelling, I could not enter into discussion with him as to the arrangements necessary to be made for the following morning without considerable twinges of reluctance. I had no thought of preparing stores for the expedition, as I presumed that we should reach Orsova early in the afternoon. He advised me, however, to provide myself with a cold chicken or two, and a hottle of rum, a suggestion which I took care to adopt, though it led me to suspect that my period of inevitable companionship with himself would be rather longer than I had already apprehended³.

The journey by harge was so slow that it was clear that they would not reach Orsova that evening. Accordingly Quin suggested to his two companions that they should be put ashore and walk the ten miles to Swinich, where they would spend the night. This they did. Arriving at Swinich they found the priest and the "governor of the village" drinking in the inn with a number of other local people. The news of Quin's arrival soon brought George Dewar, an English engineer employed by Count Széchenyi to superintend the building of his road through the gorge and to work a diving-hell in the clearing of the river bed. He hastened to the inn, delighted to see a fellow-countryman for the first time in twelve months. But it was the Moldavian who made the party a success.

The poet now joined the circle, and having ordered his hottle of wine, made himself as much at home amongst his new acquaintances as if he had known them a hundred years. He treated the company to a history of his travels, which he extended on this occasion to Grand Cairo. His audience seemed at a loss to know where Grand Cairo was, until the priest enlightened them by declaring that it was in Asia. "In Asia", exclaimed the Moldavian with indescribable disdain; "no such thing: Grand Cairo is in Africa". The governor was in raptures at this decided triumph over the clergyman, who, in order to restore his character, inveigled the poet into a theological controversy. But, to my surprise, and to the great chagrin of the priest and the houndless joy of the governor, the Moldavian proved himself quite as well read in theology as he was in geography; he repeatedly convicted the priest of entire ignorance of the works with which he had pretended to be most familiar, and so merciless was he in following up his conquest, by challenging the divine on the more abstruse points of doctrine, that the latter literally felt obliged to decamp from the field. The governor shouted with excessive mirth, and ordered another hottle, which he compelled the poet to drink in addition to his own⁴.

Later in the evening, after supper, the Moldavian displayed another accomplishment. The wife of Dewar's landlord had brought her guitar.

The instrument having been tuned, our poet asked permission to look at it, and swept his mutilated fingers over the strings with the skill of a professor. The priest looked amazed. After preluding in a singularly graceful manner, which captivated the Swinichaeans, the tatterdemalion, clearing his voice with a fresh hottle of wine, which was voted to him by common accord, treated us to "Di tanti palpiti", not only with great taste, but in one of the best tenor voices I ever heard. The priest exclaimed that he knew not what to think of this fellow, unless he was the devil, for that not only were his talents and knowledge universal, but of a degree of excellence in every thing that left him without a rival⁵.

After this performance the playing and singing of others was insipid, and very soon the Moldavian by universal request began again.

... our Mephistopheles, who showed himself, still more than even before, a perfect master of the art, and that too of the very best school. Italian, German, Hungarian, and Moldavian airs followed each other in rapid succession, and in the most admirable style... When I looked at this Moldavian — remembered how he had amused his companions on the deck of the steamer by his anecdotes, his poetry,

³ *Ibid.*, p. 72.

⁴ *Ibid.*, p. 84—85.

⁵ *Ibid.*, p. 85.

and his dramatic declamations; the variety of information which he afforded to myself during the course of the day; his undoubted acquaintance with many countries, though he sometimes indulged in exaggeration on that subject; the wandering life he had led; the offices, sometimes of trust, and responsibility, and peril, which he had fulfilled; his various acquirements in science, history, and the fine arts; and, to crown all, his musical powers, which were of the very first order; and his ragged, unshaven, filthy appearance — I could not help feeling that there was a mystery about him, such as perhaps in a former age might have procured for him the dangerous honours of a magician. . . our Moldavian sorcerer, who while he held the guitar, presented in his own person so inexplicable a combination of intellectual affluence with the most sordid external poverty⁶.

Next day in the gorge, when Quin had landed to inspect the engineering works, the Moldavian and the Jew showed him Veterani's cave. After this, the Moldavian makes only one more appearance. The steamboat *Argo* which the passengers joined at Cladovo having run aground on a sandbank below Argugrad, Quin decided to transfer to an open boat and disembark at Rustchuk, continuing his journey by land. "The Moldavian poet", he writes, "had been for some days laid up with a nervous fever. But when he heard of my resolution, he crept up on deck to take leave of me"⁷.

The identity of this mysterious personage, whose bohemian exterior at first repelled Quin, but whose intellectual and artistic gifts in a very short time won his admiration, is a most intriguing problem. A possible clue caught my eye when reading Ovidiu Papadima's fascinating study of the world of Anton Pann. Referring to the use of the guitar in Moldavia at this period, Professor Papadima notes that a "guitar method" was published in 1829 and that its composer was Teodor Slugerul Burada⁸. Could this be the man whom Quin met?

A biographical sketch of this Teodor Slugerul Burada is given in a study of his more famous son, T. T. Burada, by Professor I. Chițimia⁹. Slugerul Burada was born in 1800 and died in 1866. He had a musical training. For taking part in a plot against the reigning Prince of Moldavia he was relegated to the monastery of Neamțu, from which he escaped in 1825, to become a music teacher in Wallachia, first at Craiova and then at Cerneți. Then travelling for sixteen months, he visited Vienna, Trieste and Venice. Returning to Jassy, he produced his guitar manual, married, and in 1831 opened a boarding-school for girls. As there is no evidence whatever for his whereabouts in the autumn of 1834, the most obvious test of this hypothetical identification is impossible. One point in its favour is that according to family tradition Teodor Slugerul had a mutilated hand¹⁰. It seems plausible that the mysterious guitarist should be the author of the one guitar manual of the period in Moldavia.

E. D. Tappe
(London)

⁶ *Ibid.*, p. 86—87.

⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁸ O. Papadima, *Anton Pann: "Cîntecele de lume" și folclorul Bucureștilor*, 1963, p. 45.

⁹ I. Chițimia, *Teodor Burada, folclorist și etnograf*, "Studii și cercetări de istorie literară și folclor", IV, 1955, p. 95—171.

¹⁰ I am grateful to Dr. Adrian Fochi for this information which he obtained from General Burada.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST
(juillet 1973 — juin 1974)

I. *Etudes achevées en 1973* : N. S. Tanașoca, *Izvoare bizantine* I. sec. XI—XIV (Sources byzantines, I. XI^e—XIV^e siècles) (texte grec, traduction roumaine, notes, introduction) dans la collection « Fontes Historiae Daco-Romaniae » ; E. Stănescu et collab. (Val. Al. Georgescu, H. Mihăescu, A.-M. Musicescu, I. R. Mircea, A. Pippidi), *Bizanțul și Țările Române* (Byzance et les Pays Roumains) ; R. Lăzărescu, *Toponomastica balcanică în izvoarele bizantine din veacurile V—VII* (Toponomastique balkanique dans les sources byzantines des V^e—VII^e siècles) ; T. Teoteoi, *Stat și Biserică în Imperiul bizantin în vremea lui Ioan al V-lea Paleologul* (L'État et l'Eglise dans l'Empire byzantin à l'époque de Jean V Paléologue) ; Lidia Demény, *Comerțul sud-dunărean al Transilvaniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea și prima jumătate a secolului al XVII-lea* (Le commerce sud-danubien de la Transylvanie durant la seconde moitié du XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e siècle) ; Olga Cicanci, *Documente inedite privitoare la activitatea Companiilor grecești în Țările Române (sec. XVII—XVIII)* (Documents inédits concernant l'activité des Compagnies grecques dans les Pays Roumains — XVII^e—XVIII^e siècles) ; Anca Iancu, *Contribuții la istoria relațiilor româno-sud-slave în secolele XVI—XVII* (Contributions à l'histoire des relations roumano-sud-slaves aux XVI^e—XVII^e siècles) ; Anca Ghiță, *Aspecte demografice ale Dobrogei (secolele XVI—XVIII)* (Aspects démographiques de la Dobroudja, XVI^e—XVIII^e siècles) ; A. Fochi, *Coordonate sud-est europene ale baladei populare românești* (Coordonnées sud-est européennes de la ballade populaire roumaine) ; E. Costescu, *Aspecte ale relațiilor artistice româno-balcanice în secolul al XIX-lea* (Aspects des rapports artistiques roumano-balkaniques au XIX^e siècle) ; Gr. Clima, *Țările sud-est europene și cooperarea economică internațională* (Les pays sud-est européens et la coopération économique internationale) ; G. G. Florescu, *Acorduri internaționale privitoare la transporturi între țările sud-estului Europei* (Accords internationaux concernant les transports entre les pays du Sud-Est de l'Europe) ; L. Marcu, *Instituții aromânești (a doua jumătate a secolului al XIX-lea — prima jumătate a secolului XX)* (Institutions aromaines, seconde moitié du XIX^e siècle — première moitié du XX^e siècle) ; L. Marcu, Gr. Clima, G. Florescu, *Criterii de normare și principii ale sistematizării teritoriale* (Normes de réglementation et principes de la systématisation territoriale).

II. *Séances de communications* : I. R. Mircea, *Contribution à l'historiographie byzantine en Roumanie* ; A. Pippidi, *Renseignements contemporains sur la bataille de Schelimber* ; C. Iordan-Sima, *La diplomatie roumaine dans le Sud-Est européen. Le conflit gréco-bulgare d'octobre 1925* ; L. Marcu, *La participation des Armatoles à la révolution des Jeunes Turcs* ; I. Matei, *Condominiumis roumano-turcs* ; Nicolae-Șerban Tanașoca, *Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e siècle* (Maximos Planudes, *Epistulae*, XIV, éd. Treu).

III. *Participation à des réunions scientifiques internationales organisées en Roumanie*. Il convient de noter — même sans entrer dans le détail — que bon nombre des spécialistes de notre Institut ont fourni leurs contributions aux colloques, symposiums et autres réunions internationales qui eurent lieu en Roumanie dans l'intervalle prévu. Nous ne saurions clore ce paragraphe sans mentionner au moins en passant les « Soirées balkaniques », dont l'initiative appartient à notre Institut et qui jouissent toujours du même succès.

IV. *Activités à l'étranger*. Tout en déplorant le manque d'espace qui nous oblige à une brièveté excessive, il nous faut évoquer ici cet autre aspect des activités de nos chercheurs, à savoir leurs activités à l'étranger. Ces activités prennent des formes diverses : participation à des réunions internationales, tournées de conférences, cours donnés à l'étranger, voyages de documentation, cours de perfectionnement, doctorats.

Pour commencer, l'agenda des manifestations internationales (colloques, sessions scientifiques, réunions de travail) auxquelles le professeur Mihai Berza, directeur de l'Institut, a pris une part active s'avère, pour cette année encore, particulièrement chargé. En voici le résumé succinct : le colloque international et interdisciplinaire sur le thème *Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales aux XVI^e—XIX^e siècles*, organisé par l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, sous l'égide de l'UNESCO et avec le concours de plusieurs grands organismes scientifiques internationaux. Outre son apport à l'organisation même de cette importante rencontre internationale, en tant que membre du Comité international de l'AIESEE et président de l'une de ses commissions d'études directement concernée (la Commission d'histoire des idées), la contribution scientifique du prof. M. Berza au colloque a revêtu une double forme : le Rapport introductif au troisième thème du colloque, consacré aux relations culturelles et une communication s'intitulant *Hommage à Cantemir*. Ensuite, le prof. M. Berza a pris part à la session de travail annuelle de la Deutsche Forschungsgemeinschaft (Passau, 15—17 novembre 1973), avec l'exposé : *L'AIESEE et la collaboration scientifique internationale dans l'étude du Sud-Est européen*. Le mois suivant (décembre), il a participé à un Symposium Démètre Cantemir organisé à Sofia. Il y a eu aussi une visite en Albanie, sur l'invitation de l'Académie des Sciences de ce pays. De par sa qualité de membre du Bureau du CISH, le prof. Mihai Berza a participé à la réunion consultative des comités nationaux des Sciences historiques des pays socialistes, ayant pour but de préparer le prochain Congrès international des Sciences historiques, prévu pour le mois d'août 1975 à San Francisco. Mentionnons encore la première réunion de travail de la Commission mixte d'histoire roumano-yougoslave, tenue à Belgrade les 24—26 juin 1974, où la Roumanie y fut représentée par le prof. Mihai Berza et D. Mioc, maître de recherches à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest.

En dehors des contributions du prof. M. Berza aux diverses commémorations de l'érudite prince roumain Démètre Cantemir, il convient de noter aussi celle du prof. E. Stănescu, à l'Académie des Sciences berlinoise (octobre 1973), intitulée *Le sens et le but de l'activité historiographique de D. Cantemir*. Un mois plus tard, en novembre 1973, le prof. E. Stănescu participa au Symposium de Sarajevo sur le thème des *Vlaques balkaniques*, avec un exposé sur *La signification du terme vlaque*. Une autre contribution à ce symposium fournie par un de nos chercheurs fut celle de L. P. Marcu, traitant des *Institutions politico-juridiques des Vlaques balkaniques aux XV^e—XVI^e siècles*.

Lors d'une tournée de conférences en Grèce, le prof. H. Mihăescu donna à Athènes et Thessalonique les conférences suivantes : *L'influence grecque dans la langue roumaine* et *Byzance foyer d'irradiation de la culture romaine et de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*.

Notre Institut a été représenté au VII^e Congrès de l'Association internationale de littérature comparée, tenu au Canada (Montréal et Ottawa) les 13—19 août 1973, par Alexandru Duțu, secrétaire du Comité national de littérature comparée de la République Socialiste de Roumanie. Il a participé à une Table Ronde sur « les approches philosophiques d'une périodisation littéraire », où il a présenté un exposé sur « le rythme des contacts culturels et l'évolution des mentalités ». En vue du congrès, Alexandru Duțu avait préparé une esquisse bibliographique sur les *Rapports de la littérature roumaine avec les littératures européennes et nord-américaines*, qui fut diffusée parmi les congressistes. Il s'agit d'un travail d'équipe, totalisant 98 pages, précédées d'une introduction du prof. Ion Zamfirescu et d'un avant-propos de A. Duțu, auquel ont collaboré Rodica Fochi, Eugenia Popeangă, Valeria Trifu et Ileana Verzea (les rapports avec les littératures sud-est européennes y sont évoqués aux pp. 43—60). Un mois plus tard, notre collègue devait prendre part à la V^e Conférence de la Studienkreis zur Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa, tenue à Hofgeismar les 24—28 septembre 1973, avec une communication sur *La formation du philosophe et du patriote* (cf. la chronique du I^{er} fasc. de ce tome). Reprenant le thème de « la communication entre les aires culturelles européennes » au Colloque Démètre Cantemir organisé par la Société « Mihail Eminescu » de l'Université de Freiburg Br. les 7—11 décembre 1973, notre collègue s'est proposé de délimiter la place de l'œuvre du grand lettré roumain dans la série des synthèses ébauchant « l'image de la civilisation européenne » à l'époque des Lumières.

Deux autres chercheurs de notre Institut ont présenté des communications au I^{er} Congrès international de turcologie organisé à Istanbul les 15—20 septembre 1973 : Ion Matei, traitant des *Rapports de D. Cantemir avec les savants turcs d'Istanbul* et Mustafa Mehmet, exposant les *Sources roumaines relatives à l'histoire du peuple turc*. Les travaux du congrès ont été également suivis par Cornelia Moraru, qui devait prendre part le mois suivant (octobre 1973), au Congrès international d'études altaïques d'Ankara.

Le professeur Val. Al. Georgescu a poursuivi, cette année encore, son cours à la Faculté de Droit et des Sciences économiques de Nice.

Il convient de souligner aussi que les voyages d'études se sont multipliés : un nombre croissant de nos chercheurs en ont bénéficié. Ceci leur a permis d'enrichir leur matériel documentaire par une information directe (grâce à la fréquentation des archives, bibliothèques et musées de l'étranger), tout en perfectionnant leurs connaissances des langues sud-est européennes et établissant des contacts scientifiques avec les spécialistes des pays visités. Des recherches d'une durée plus ou moins longue (de deux semaines à deux mois) ont été effectuées en Bulgarie par Ana-Maria Musicescu, Anca Ghiață, Radu Lăzărescu. Notre collègue Elena Siupiur a passé son doctorat à l'Institut de littérature de l'Académie Bulgare des Sciences, sous la direction du professeur G. Dimov, avec une thèse sur les *Relations littéraires roumano-bulgares durant la période 1877—1918*. D'autre part, les grandes bibliothèques de Moscou et de Leningrad ont fourni un riche matériel d'étude à Elena M. Scărlătoiu, poursuivant l'étude des rapports linguistiques et culturels roumano-balkano-slaves. Mustafa Mehmet a mis à profit les richesses documentaires de ces bibliothèques, effectuant durant tout un mois des recherches dans le but de compléter la collection des sources orientales concernant l'histoire roumaine. Enfin, grâce à des accords bilatéraux à l'échelon des instituts de recherches, trois spécialistes de notre Institut ont bénéficié d'un séjour particulièrement fructueux en Yougoslavie. Il s'agit de Maria Alexandrescu-Vianu à l'Institut d'histoire de Skopje, L. P. Marcu à l'Institut d'histoire de Titograd et Anca Iancu à l'Institut d'études balkaniques de Belgrade. Un autre pays visité par nos chercheurs est l'Italie, où — grâce aux bourses accordées par la Fondation Giorgio Cini — Ana Maria Musicescu a pu suivre les Cours d'art médiéval de haute époque organisé à Venise les 1—30 septembre 1973, alors que Anca Ghiață et Anca Iancu ont participé aux travaux du colloque international organisé également dans la Cité des doges les 3—6 octobre 1973 sur le thème *Venise en tant que centre de médiation entre l'Orient et l'Occident aux XV^e—XVI^e siècles*.

En ce qui concerne les cours de perfectionnement, il nous faut mentionner les heureux résultats du cours d'été organisé à Thessalonique par la Société d'étude macédoniennes et l'Institut d'études balkaniques entre le 28 juillet et 8 septembre 1973. Dix chercheurs roumains ont participé à ses cours (Zamfira Mihail, Lidia Demyeny, Manuela Popescu, Maria Alexandrescu-Vianu, Carmen Dumitrescu, Cornelia Papacostea Danielopolu, Nicolae-Șerban Tanașoca, Tudor-Teoteoi, Andrei Pippidi et Nicolae Saramandu), dont huit ont bénéficié des bourses accordées par le professeur Ch. Fragistas, président de la Société d'études macédoniennes et le professeur K. Mitzakis, le directeur de l'Institut balkanique. Le cours comportait des leçons de langue et de civilisation grecque données par des maîtres des universités grecques et étrangères. Notre collègue, Eugenia Ioan, a été la bénéficiaire d'une bourse accordée par l'Ecole d'études slaves de Zagreb, ce qui lui a permis de fréquenter des cours de langue, de littérature et de culture croate et slovène. Une fois de plus il convient de souligner l'importance de ces cours de perfectionnement, constituant l'un des moyens les plus efficaces pour l'amélioration des connaissances portant sur les langues et les cultures balkaniques.

Un colloque roumano-allemand a été organisé par notre Institut en collaboration avec la Südosteuropa-Gesellschaft de Munich, à Bucarest, au mois de décembre 1973, destiné surtout aux jeunes chercheurs du domaine des sciences sociales et humaines. La délégation allemande, comptant dix personnes et ayant à sa tête le Dr. Hans Hartl, a présenté plusieurs contributions devant les chercheurs de notre Institut et à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », à Bucarest, ainsi qu'à Cluj et à Sibiu.

V. *Visiteurs de l'étranger*. Vu l'affluence des visites de spécialistes étrangers durant la période concernée et afin d'éviter le risque de quelques omissions regrettables, nous nous bornerons de donner ci-après la liste des pays d'origine de nos hôtes : Albanie, République Démocratique Allemande, Allemagne Fédérale, Autriche, Australie, Bulgarie, Chypre, France, Grèce, Italie, Pays-Bas, Royaume Uni, USA et Yougoslavie.

Anca Iancu

PAUL CERNOVODEANU, *Societatea feudală românească văzută de călători străini (secolele XV—XVIII)*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973, 272 p. + 44 ill. + 4 pl. « *Istorie și civilizație* », 6.

Les mémoires de voyage sont la trouvaille de la Renaissance. Ils étaient faits pour éveiller par l'évocation des contrées exotiques et lointaines l'imagination des tranquilles sédentaires, les incitant au voyage. Diffusée d'abord en copies manuscrites, ensuite par le canal du livre imprimé, cette littérature « frontalière », instructive et d'agrément, se dessine aussi, avec le recul des temps, comme un témoignage. C'est un témoignage des réalités géographiques, historiques, ethnographiques, économiques et autres d'une époque donnée.

Il faut, sans doute, considérer avec certaine défiance les innombrables témoignages présentant l'avert et le revers d'une société du passé. Ces témoignages sont susceptibles d'avoir parfois déformé la réalité, en prenant pour courants, quotidiens, des faits qui, tout au contraire, n'ont attiré l'attention qu'en raison de leur singularité. Toutefois, les relations de voyage constituent un domaine à part : en effet, en dépit de l'inégalité des dons dont leurs auteurs font preuve et malgré leur multiplicité — ou, justement, à cause d'elle — les coïncidences de points de vue qu'on y relève peuvent servir, dans une certaine mesure, comme garantie de véricité. Mais si leurs vertus stylistiques rangent, sans aucun doute, quelques-uns de ses ouvrages dans la catégorie des œuvres littéraires, toute notice réaliste relative à la société d'une époque demeure, n'importe sa valeur artistique, une source d'histoire.

Le premier à avoir exploré la riche mine d'informations constituée par les relations de voyage d'époque laissées par ceux qui ont traversé ou visité les pays roumains, le premier à avoir imaginé une histoire du peuple roumain vue à travers les récits des voyageurs étrangers a été ce grand pionnier de tant de domaines de notre histoire, l'éminent savant Nicolae Iorga. Les quatre volumes intitulés *l'Histoire des Roumains à travers les voyageurs*¹ sont encore d'actualité. La quarantaine d'années qui s'écoula depuis leur parution devait, comme de juste, amener la découverte d'autres relations, manuscrites ou imprimées, se référant aux pays roumains. Or, le stade actuel de la recherche historique réclamait la réunion dans un corpus aussi complet que possible de toutes ces sources. Ce fut la tâche que s'assigna une équipe de chercheurs de l'Institut d'histoire « N. Iorga », qui travailla pendant plusieurs années à réunir et publier cette sorte de documents dans plusieurs volumes, sous le titre de *Voyageurs étrangers à propos des pays roumains*², dont cinq tomes sont déjà parus.

De moins vaste envergure, car conçu par son auteur au bénéfice du grand public autant qu'à celui des spécialistes, le présent ouvrage de Paul Cernovodeanu se veut « pas tant une monographie documentée au sens courant du terme, mais surtout un livre où la narration habituelle des traités se dilue plus ou moins dans le pittoresque des notes de voyage chargées en soi de ce charme propre aux récits de jadis » (p. 7). Spécialiste connu par de nombreuses contributions à l'étude de la littérature des mémoires et l'édition de textes encore inédits, l'auteur se propose cette fois de restituer certains aspects de la société roumaine féodale avec le concours des fragments empruntés aux diverses relations de voyage, afin de broser une image composite, haute en couleurs, évocatrice. Par sa méthode de sélection, autant que par son analyse, il ne suit pourtant pas la voie battue des « Vies quotidiennes à . . . ». Choissant quatre thèmes principaux — la terre, les gens du crû, leur vie dans ces contrées aux XV^e—XVIII^e siècles et leur création culturelle — il a poursuivi « quatre directions principales d'orientation, définitives pour l'entendement en profondeur des réalités roumaines — telles qu'elles se sont imprimées dans la conscience de quelques pèlerins ». La source documentaire échelonnée chronologiquement est laissée parler d'elle-même, l'auteur tâchant plutôt de suggérer au lecteur les divers aspects de l'histoire que de le convaincre à l'aide d'une argumentation scientifique serrée, tout en se réservant cependant un ample espace pour des commentaires succulents et un sous-sol riche en données bibliographiques et informations comparatives.

¹ *Istoria românilor prin călători*, II^e éd., IV vol., 1928.

² *Călători străini despre țările române*, I, 1968 ; II, 1970 ; III, 1971 ; IV, 1972 ; V, 1973.

Et combien nuancées et éloquentes sont les impressions sous l'emprise desquelles écrivait ces voyageurs des temps révolus ! Charmés à l'unanimité par la beauté des paysages, autant que par la générosité de cette terre, les voyageurs déplorent l'oppression étrangère interdisant aux Roumains la joie de bénéficier des fruits de leur travail. Ils se rendent sans discuter à l'évidence de la latinité et de la continuité de ce peuple dans le pays qu'il habite. Les remarques sur l'unité des trois provinces roumaines sont très fréquentes. On y relève aussi différentes appréciations sur l'organisation des localités et les rapports entre maîtres et sujets. Mais ce qui semble avoir surtout frappé ceux qui ont voyagé dans les pays roumains au cours des siècles ce sont les qualités des hommes, laborieux et affables, qui « apprennent tout ce qu'ils voient » (Del Chiaro) et exécutent toutes sortes de merveilles grâce à leur habileté.

Le premier chapitre de l'ouvrage est consacré aux fragments consignants des données géographiques, qui y sont reproduits et commentés. La terre roumaine est décrite par l'un des premiers voyageurs du XVI^e siècle, Georg Reicherstorffer (Chorographie de la Moldavie en 1538 et 1541, Chorographie de la Transylvanie en 1550), ainsi que par Giovanni Andrea Bromo de Bergame (1518 — après 1567) et par Francesco Sivori, vers la même époque. Ils exaltent la beauté des plaines et des collines fertiles, abondamment pourvues de tout ce qui est nécessaire à l'existence humaine. Un siècle plus tard le même témoignage sera fourni par Pierre Bogdan Baksic, Paul d'Alep, Evlia Celebi. Le XVIII^e siècle sera illustré par les témoignages d'Antoine Marie Del Chiaro, Constantin Dapontes, Jean-Louis Carra, Friedrich Wilhelm von Bawr ou Andreas Wolf, dont les écrits font l'objet d'une analyse plus poussée. L'un des plus enthousiastes est J. L. Carra, qui s'exclame : « bien qu'ayant vu presque tous les pays d'Europe, il ne connaît vraiment aucun autre où la distribution des plaines, des collines et des montagnes soit aussi propice à l'agriculture et au paysage qu'en Moldavie et Valachie ».

Un autre aspect traité par les mémoires de voyage, bien présenté au deuxième chapitre de notre ouvrage se rapporte aux caractères spécifiques de la langue roumaine et du peuple roumain en tant que descendant de la population romanisée du nord du Danube. L'auteur fait preuve d'esprit critique en analysant les théories véhiculées à ce propos au siècle dernier. Il constate qu'à l'exception des « théories » à prétentions scientifiques mais de toute évidence dénigrantes formulées par un Franz Joseph Sulzer, Johann Christian Engel et reprises à son compte par Robert Roesler, les lettrés ont bien saisi la réalité. Bien que quelques anciennes erreurs aient continué à être ventilées (par exemple l'interprétation donnée au nom de *Vlah* ou certaines étymologies attribuées à des toponymes roumains), de nombreuses relations proclament la vérité. C'est le cas des récits d'un Niccolo Barsi, Pierre Bogdan Baksic, Marco Bandini, Conrad Jacob Hildebrandt. Voici, par exemple, ce que dit Hildebrandt à ce propos : « Ils se disent Roumains... car d'après leur origine... ce sont les habitants les plus anciens du pays, conduits là par l'empereur Trajan... quand il a vaincu le roi Décébale et conquis sa résidence royale de Sarmizegethuse... Ces descendants des Romains habitent aujourd'hui la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie » (p. 49). L'ouvrage cite amplement les sources narratives anglaises, nombreuses surtout dans la première moitié du XVIII^e siècle, ainsi que des témoignages plus rapprochés de notre époque, tels ceux fournis par Francesco Grisellini ou par Heinrich Christoph von Reimers. Leurs conclusions sont les mêmes que les résultats des recherches scientifiques modernes (p. 59).

Le troisième chapitre du livre, le plus vaste, réunit les témoignages concernant l'état féodal : 1. Voïvodes et princes ; le régime de la suzeraineté ottomane et de la domination des Habsbourg ; 2. Les classes sociales, la lutte de classe ; 3. Les forces armées et les fortifications militaires ; 4. La vie citadine (aspects éditaires, métiers et commerce). Différents aspects de l'état féodal sont ainsi mis au jour ; ils ont trait à la production et à la vie économique, à la vie sociale avec ses classes et ses catégories, à la propriété féodale, à l'institution princière, au conseil princier, aux revenus du pays, à la justice, à l'Eglise, etc. Dans certains cas, les témoignages des voyageurs représentent l'unique source pour la connaissance d'une situation donnée. L'auteur montre par exemple que « exceptant les témoignages consignés par Franco Sivori, on ne savait que peu de choses — fondées sur les documents sûrs existant — à propos de la manière dont étaient résolus, juridiquement parlant, les différents conflits des sujets du gouvernement valaque » (p. 93). Une ample monographie, le *Commentario di Transilvania* (1583) d'Antonio Possevino enregistre la manière de gouverner propre aux princes de Transylvanie. Quant à la situation de la Moldavie sous ce rapport, elle est décrite en détail par Marco Bandini.

Il aurait été intéressant de juxtaposer, au moins en passant, les commentaires si divers sur les réalités roumaines de celui dit à juste titre le globe-trotter de ces régions : Evlia Celebi avec ceux portant sur d'autres pays du Sud-Est de l'Europe. Un autre bon connaisseur des réalités sud-est européennes, le mathématicien d'origine croate, Rudjer Josip Bošković, déploierait lui aussi, à l'occasion d'un voyage à travers la Dobroudja et la Moldavie effectué en 1762, l'exploitation des masses du peuple exposées aux abus de toute sorte. Ses remarques com-

paratives sont significatives à ce point de vue. Faisant route de Constantinople à travers la Valachie et l'Europe centrale, le naturaliste italien Lazzaro Spallanzani (1786) notait, de son côté, les réalités communes à plusieurs pays. Par exemple : « la raison pour laquelle tant en Valachie que dans d'autres pays traversés également (le soulignement nous appartient)... il n'y a que fort peu de champs cultivés est la population très peu nombreuse, qui en Valachie diminue sans cesse à cause des impôts trop nombreux » (p. 153).

Enfin le quatrième et dernier chapitre comporte des impressions concernant la vie culturelle. Les descriptions des localités, avec leurs monuments architectoniques les plus représentatifs, sont assez détaillées et ne manquent pas de pittoresque. Toutefois, les notes relatives à ce domaine sont généralement moins significatives.

Une synthèse fondée uniquement sur un choix de documents est bien susceptible d'être suspectée de subjectivisme. L'auteur a essayé d'éviter ce péril en détachant « les fragments exemplaires qui venaient au devant des conclusions véridiques depuis longtemps assimilées par la recherche historiographique comme telles » (p. 221). S'adressant à l'âme aussi et non seulement à la raison, Paul Cernovodeanu a réussi à nous donner un ouvrage représentatif, par ses commentaires captivants à des fragments d'un choix équilibré, enrichis d'une ample iconographie.

Zamfira Mihail

D. GĂMULESCU, *Elemente de origine serbocroată ale vocabularului dacoromân. Elementi Srpsko-hrvatskog porekla u dakorumunskom rečniku*. București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, 275 p.
Coédition avec Novinsko Preduzeće Libertatea, Pančevo.

Les éléments d'origine serbocroate sont partie intégrante de l'influence sud-slave sur la langue roumaine. Aussi, l'auteur a-t-il dû faire au préalable une incursion historique remontant au loin dans le passé afin de séparer les éléments serbocroates des éléments bulgares. Comme on le sait, ces derniers sont en général assez bien connus et ils occupent une place importante dans le domaine des appellatifs, ainsi que dans celui de l'onomastique. La parfaite connaissance de la stratification des éléments bulgares est la condition indispensable pour dépister et isoler les éléments serbocroates. Donc, le premier chapitre de l'ouvrage, conçu notamment comme une introduction à la problématique de l'influence sud-slave en roumain, a pour but d'effectuer quelques sondages en profondeur, de cerner quelques questions de principe et de méthodologie, d'ébaucher aussi l'historique de ces recherches. Il va sans dire que l'histoire des rapports linguistiques roumano-sud-slaves ne saurait être abordée sans la connaissance préalable des relations économiques, politiques et culturelles entretenues par les Roumains avec les Slaves sud-danubiens, ces derniers intégrés dans le contexte plus ample du Sud-Est européen, où joue également l'héritage de la culture autochtone et de la civilisation romano-byzantine. Délimiter l'influence bulgare est donc le premier pas en vue de cerner l'influence serbocroate. Le second pas devra isoler l'influence slave venue du nord-ouest ou du nord-est, par le canal des langues slovaque, ruthène, polonaise et russe. D'autre part, la filière serbocroate a facilité aussi l'accès en roumain de certains éléments orientaux, hongrois et allemands, avec lesquels il convient de compter. Par conséquent, le problème de l'influence serbocroate sur le roumain se révèle complexe, sa solution avec succès réclamant de nombreuses connaissances. L'auteur commence par exposer plusieurs principes généraux, à partir desquels il édifie une base théorique susceptible de lui permettre l'étude de la stratification des éléments serbocroates.

L'étape suivante du processus d'élaboration du présent ouvrage a été constituée par une moisson — exhaustive dans les limites du possible — du matériel et par l'étude de sa diffusion dans l'espace. A cette fin, l'auteur s'est servi non seulement des documents remontant aux XIV^e—XV^e siècles, mais aussi des textes littéraires datés depuis le XVI^e siècle à nos jours, sans négliger la littérature dialectale régionale, les atlas linguistiques, les sources orales et tout autre moyen susceptible de l'éclairer. La liste des emprunts, des mots dérivés et des calques se chiffre à 708 mots, dont 560 substantifs, 87 verbes, 27 adjectifs, 18 adverbes, 8 interjections, 5 conjonctions, 1 préposition et 1 particule. Retenons la conclusion de l'auteur : « Ce qui attire l'attention tout d'abord c'est le décalage très important entre le nombre des substantifs (presque quatre cinquièmes) et le nombre des autres catégories de mots. Des pourcentages notables reviennent, dans l'ordre suivant, aux verbes, adjectifs et adverbes. Le fait qu'un certain nombre de prépositions, conjonctions et particules ont été également emprun-

tés est particulièrement significatif pour le caractère intime des liens entre Roumains et Serbes sur le plan linguistique » (p. 207—208).

Le dernier chapitre, intitulé « La place des éléments d'origine serbocroate dans le lexique de la langue roumaine actuelle » fournit des précisions qui corrigent de manière substantielle l'image de l'influence du serbocroate sur le roumain. Les éléments empruntés sont dans la plupart des cas des régionalismes anémiques en usage seulement dans les parlers du Banat ou d'une étroite zone adjacente. Sur les 708 mots enregistrés, 10 seulement sont entrés dans la langue roumaine littéraire et employés dans toute l'étendue du territoire roumain : *clrd* « groupe d'animaux, multitude », *cocinã* « étable à porcs », *crug* « orbite, cycle solaire », *doniã* « seille », *drug* « barreau en fer ou en bois », *gtrlici* « goulot de bouteille, entrée de cave », *mucenic* « martyr chrétien », *otic* « petite pelle pour nettoyer le soc et le versoir de la charrue », *pãhar* « coupe » et *pãstrugã* « variété d'esturgeon ». Il s'ensuit que l'influence serbocroate sur le roumain est minime et de caractère régional (p. 226).

Les raisons de cet état des choses sont de nature historique et géographique. La frontière actuelle entre les Roumains et les Serbes est de beaucoup moins longue que la frontière bulgare, et au Moyen-Age il n'y avait pas de frontière commune entre l'Etat serbe et la Valachie. Mais le moment décisif, à notre avis, fut celui de la colonisation par les Slaves de la Péninsule balkanique et la situation géographique jusqu'au X^e siècle. Dans leur marche vers le Sud, les Slaves qui allaient coloniser la Bulgarie ont cohabité longtemps avec les Roumains, en Transylvanie aussi bien qu'en Moldavie et en Valachie, alors que les Slaves qui, descendant du plateau de Bohême, ont pris la direction de l'Adriatique, ne sont pas entrés en contact direct avec les Roumains. Ils n'ont pas eu donc l'occasion d'exercer une influence linguistique pendant le haut Moyen-Age. La province romaine de Mésie supérieure couvrait à peu près l'actuel territoire nord-est de la Yougoslavie. Elle a laissé là un grand nombre d'inscriptions et il est probable que des enclaves de population romanisée se fussent conservées par endroits même après la venue des Slaves. Cette persistance des îlots de romanité est attestée par la toponymie, ainsi que par la présence d'éléments de lexique d'origine roumaine dans la terminologie pastorale. Par contre, le contact ethnique entre Roumains et Serbes s'est établi relativement sur le tard et seulement au Banat. Une deuxième raison importante réside dans le fait que le vieux-slave d'origine bulgare s'est imposé chez les Roumains comme langue de la chancellerie, de l'Église et même de la littérature de l'époque et ceci pour plusieurs siècles, tandis que la langue parlée serbocroate n'a pu atteindre jamais une influence de cette envergure. Il serait utile de comparer les éléments serbocroates du roumain avec ceux de l'hongrois, afin de constater l'expansion vers le nord de cette influence. Un problème à résoudre très important reste celui de la toponymie mineure du Banat. En effet, une fois réunie et étudiée cette toponymie mineure, nous serons mieux à même de préciser les rapports linguistiques roumano-serbocroates et d'en dégager des conclusions historiques plus nombreuses. La toponymie représente sans doute l'une des archives les plus précieuses des peuples. Des études de dialectologie doivent la compléter. Comme l'influence d'une langue sur une autre langue est le fruit d'un long processus historique, son étude doit nécessairement contribuer à la connaissance du passé et du présent des peuples respectifs.

H. Mihăescu

FILIPPOS I. ILIOU, Προσθήκες στην ελληνικήν βιβλιογραφία Α. Τὰ βιβλιογραφικὰ κατάλοιπα τοῦ Ἐ. Legrand καὶ τοῦ Η. Pernot (1517 — 1799), Athènes, Νεοελληνικὲς ἐρευνῆς Διογένους, 1973, 365 p.

La parution de cet ouvrage est un événement de marque pour la littérature néohellénique. Par les 247 additions que F. Iliou apporte à la Bibliographie Hellénique — dans ce premier volume — il assure non seulement la continuité d'une série précieuse qui avait cessé de paraître, il y a quatre décennies, mais aussi une meilleure connaissance « d'un phénomène social de longue durée », cette vie du livre sous la Turcocratie, qui s'avère de plus en plus intéressante. Les deux voies sont poursuivies avec un égal souci de précision, selon une devise formulée par l'auteur : « la bibliographie n'est pas un but, elle est un moyen qui nous laisse surprendre — en nous basant sur ses conclusions — l'histoire du livre dans ses multiples expressions ».

Mais arrêtons-nous tout d'abord à l'aspect technique de cet ouvrage, à sa contribution substantielle à la bibliographie néohellénique proprement-dite. Ainsi que nous l'explique F. Iliou dans sa préface, il a utilisé, en premier lieu, les dossiers de É. Legrand et H. Pernot, qu'on avait cru perdus et dont une bonne partie se trouvent aujourd'hui à l'Institut Néohellénique de la Sorbonne. C'est par un contrôle systématique de ces matériaux que Ph. Iliou a obtenu les 247

additions représentant les titres nonenregistrés dans les 11 volumes publiés de la Bibliographie Hellénique, ainsi que ceux qui ont paru entre 1791—1799 et dont la description a été trouvée dans les dossiers de Legrand-Pernot. L'un des buts de l'ouvrage étant aussi de montrer les dimensions que la B.H. aurait pu avoir si on l'avait éditée complètement, F. Iliou y a inclus aussi des publications qui avaient été enregistrées depuis par les auteurs d'additions systématiques de la B.H. (G. Ladas, M. Manousakas, G. Ladas-Hatzidimos, L. Vranoussis, B. Sfyroeras, G. Ploumidis, M. Foskolos, Sp. Lambros, A. P. Stergellis, M. Vitti, etc.). Les titres vérifiés par lui-même pour les livres qu'on ne connaissait que de simples signalements, sont marqués par un astérisque qui accompagne le numéro de l'édition. Si nous tenons compte des « fausses » éditions (quand l'éditeur rajeunissait ou vieillissait un livre, dans des buts commerciaux), le bilan de ce volume est le suivant : 177 additions, 32 titres complétés, 38 répétitions. Ainsi que le souligne l'auteur, une observation importante s'en dégage : Ces additions confirment la justesse des conclusions fondamentales qu'on avait tirées de la B.H. sur la production du livre pendant la Turcocratie, en renforçant de façon sensible les grandes catégories du livre traditionnel et en limitant, par contre, les publications qui expriment une tendance de renouvellement de la vie spirituelle hellénique. On peut donc parler d'une supériorité du livre religieux (73,9 %) comparé au livre laïque, d'une supériorité des rééditions (73 %), par rapport aux éditions nouvelles, de la supériorité de Venise (80,7 %), en comparant avec les autres centres de l'imprimerie grecque. Là aussi une remarque nous retient l'attention : 9 des éditions nouvelles sont des têtes de file d'ouvrages qu'on verra réimprimés des dizaines de fois. S'il s'agit d'établir l'apport total des additions publiées jusqu'à nos jours (ce volume y compris), le nombre de livres grecs enregistrés par Legrand est augmenté de 21 %. Lorsque M. Iliou aura communiqué aussi les 458 nouvelles additions qu'il est en train de préparer, cette augmentation s'élèvera à 45 %. Mais même une fois l'opération finie, l'auteur est loin de déclarer cette question épuisée et le bilan dressé. D'autres titres viendront s'ajouter — selon toute probabilité — à ceux que nous connaissons en ce moment, rendant possible une image de la circulation du livre plus proche de la réalité. Ce n'est qu'alors qu'on pourra apprécier l'écho des nouvelles tendances — exprimé par les parutions de livres « modernes » — et le poids de l'idéologie dominante, telle qu'elle se reflète dans la production du livre traditionnel.

Certes, le contrôle de l'Eglise est pour beaucoup dans cette activité d'imprimerie, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et nous soulignons l'analyse nuancée qu'en fait l'auteur, qui signale l'emprise posée par le clergé dans tous les chapitres de la vie des livres. Les « nombreuses dépendances de l'Eglise du groupe qui se rattache à la production du livre » et dont l'unique exception et celle des « iatrophilosophes » nous expliquent aussi le succès des Phanariotes en matière de renouvellement de l'éducation. C'est que ces derniers créaient un cadre de vie culturelle qui échappait aux interventions de l'Eglise. En établissant les indices exprimant les principales caractéristiques de la tradition du livre (le livre religieux, les éditions de livres liturgiques, les rééditions, les éditions vénitiennes), l'auteur remarque, à juste titre, que vers la fin du XVIII^e siècle, les courants modernes qui s'éloignaient de la tradition, devaient choisir le chemin du manuscrit ou de l'enseignement oral, ne pouvant avoir accès à l'imprimerie.

Ce sont les Lumières qui, avec la diversification des goûts correspondant aux nécessités des nouvelles classes sociales, amènent aussi « un changement sensible de la composition sociale » des producteurs du livre, ainsi que de ses consommateurs. Un rapide coup d'œil à la veille de la Guerre d'Indépendance nous montre le livre religieux occupant seulement 33,5 % de toute la production, alors que le livre laïque représentait presque le double : 66,5 %. Les éditions de livres liturgiques se limitent à 13,6 %. Les nouvelles éditions montent à 57,5 %, tandis que les rééditions baissent à 42,5 %. Les typographies de Venise impriment seulement 36,4 % et leur production est sensiblement diversifiée. Mais là aussi, malgré l'expressivité des chiffres, l'auteur nous incite à la prudence. Le courant des Lumières n'est pas encore dominant et la pensée conservatrice n'a pas perdu sa position. Les chiffres absolus des éditions traditionnelles sont en hausse, comparés à la période précédente et coexistent avec les livres exprimant les réalités nouvelles. Seulement les livres nouveaux, produits du courant des Lumières, n'arrivent qu'en nombre limité sur le territoire grec et n'atteignent que peu de centres de la vie hellénique. La plupart sont lus en dehors des frontières de la Grèce. 7 % des syndromites de la période 1800—1820 habitent les régions qui appartiennent à l'Etat grec ; là, c'est le livre traditionnel qu'on lit.

Si les prémisses des études scientifiques néohelléniques ont été posées par Legrand, il nous semble évident que nous approchons des véritables résultats, grâce à l'entreprise présente. Aux critères sûrs exposés dans l'étude introductive suivent les minutieuses analyses des livres enregistrés qui, en même temps qu'une précieuse mise à jour des questions peu connues ou controversées, jettent une lumière nouvelle sur des catégories de livres dont l'importance n'a pas été toujours saisie. Pour citer un exemple, ce n'est qu'en rassemblant — ainsi que le fait M. Iliou — les différents calendriers qui deviennent si fréquents à la fin du XVIII^e siècle, qu'on se

rend compte de l'intérêt de ces textes « laïcisants » s'adressant aux nouvelles couches de la société.

Ajoutons à cela les remarques personnelles de l'auteur, ses opinions sur la qualité des traductions et leur évolution, sur les possibilités de la prose populaire, la manière dont il détache la contribution de certains imprimeurs vénitiens, ainsi que la bibliographie critique complète qu'il offre pour les ouvrages ayant suscité des discussions animées des historiens (Ἀδελφική διδασκαλία, Διδασκαλία πατρική). Des textes rares sont reproduits entièrement, ainsi Ἰκετήρια, dont la paternité reste incertaine, est reproduit entièrement, comme d'ailleurs tous les fragments qu'on a jugés dignes d'illustrer les pages de la Bibliographie Hellénique.

A part les indices (alphabétique et chronologique), le volume est pourvu aussi d'une liste des éditions nonenregistrées et d'un tableau centralisateur des doubles enregistrements.

En consultant un pareil instrument de travail, on entrevoit les services que cette nouvelle série de la Bibliographie Hellénique s'appête à rendre aux chercheurs, en offrant à l'histoire des idées, des données scientifiques et des précisions quantitatives qui en rehausseront la qualité.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

Bulgarische Volksmärchen. Herausgegeben von Václav Frolec. Köln-Düsseldorf, Eugen Diederichs Verlag, 1971, 296 p.

Le folklore des petits peuples est en général peu connu de par le monde. Ce n'est pas le fait d'un manque d'intérêt de la part du grand public ou des spécialistes étrangers, mais celui du degré d'accessibilité de son revêtement : sa langue. Il convient donc de saluer l'édition dans des langues d'un grand circuit des matériaux folkloriques de chaque peuple. D'un intérêt tout particulier s'averè en ce sens le volume *Bulgarische Volksmärchen*, publié par Václav Frolec de l'Université de Brno, dans la série *Die Märchen der Weltliteratur*, fondée il y a plusieurs dizaines d'années par le renommé spécialiste des contes populaires Friedrich von der Leyen. La même série a publié récemment encore une bonne anthologie des contes populaires roumains, ainsi que quelques recueils de contes des autres peuples balkaniques : yougoslaves et grecs. On parle également d'un volume de contes albanais. D'autre part, l'ouvrage de Václav Frolec n'est pas l'unique volume par lequel ces dernières années le folklore bulgare s'est fait connaître sur le plan européen. Il faut lui ajouter aussi le traité consacré aux *Bulgarische Volkskunde* par le professeur Christo Vakarelski et publié par les éditions Walter de Gruyter & Co. de Berlin (1969, 453 p., 52 ill., 11 cartes). Les deux ouvrages en question sont d'importants instruments de travail à la disposition de tous ceux désireux de connaître le folklore bulgare.

Il semble que le volume faisant l'objet du présent compte rendu — volume qui reproduit de manière presque intégrale le volume *Bulharské lidové pohádky* paru à Prague en 1970 — est la première édition allemande des contes populaires bulgares. Cette édition allemande, de même que son modèle tchèque sont fondés sur les tomes IX et X de la série « Bálgarsko narodno tvorčestvo » éditée à Sofia dans la rédaction de A. Karalijčev, V. Vălčev, P. Dinekov et St. Stojkova, remarquables spécialistes du folklore de leur pays.

Des informations utiles sont fournies par la succincte postface de l'ouvrage en ce qui concerne l'histoire des recueils de contes populaires bulgares, depuis la parution du premier texte en 1826 jusqu'aux collections récentes dues à V. Vălčev, P. Dinekov et Ts. Romanska. En même temps, des données intéressantes sont mises à la disposition du lecteur au sujet des grands conteurs bulgares : un Todor Dojčinov, dont le répertoire englobe non moins de 300 morceaux de prose et 600 chansons ; Ivanka D. Ognjanova, qui a fourni 250 contes et anecdotes ; Ilja D. Kolev, conteur de 200 longs récits et 360 autres courts récits et anecdotes. Vu ces données, nous sommes enclin de croire que les conteurs bulgares sont dignes des premières places dans la hiérarchie des grands conteurs européens. La même postface traite aussi des occasions où l'on récite des contes en Bulgarie, de leur public, etc. Enfin, bien que — au stade actuel des recherches — saisir les éléments caractéristiques du folklore soit une opération assez délicate, l'auteur s'essaie néanmoins à fixer quelques traits particuliers des contes bulgares, tels la forte influence orientale, la communauté balkanique des thèmes, la présence des cycles de récits et d'anecdotes relatifs à Hitâr-Petâr — l'homologue en quelque sorte de Păcală, le grand maître des farces et attrapes dans les contes populaires roumains — et de Nasredine Hodja, personnages qui, en dépit de leur origine orientale et de leur popularité dépassant les limites d'un seul pays, n'en prennent pas moins une teinte spécifique.

Le volume se compose de 72 textes, dont 12 contes sont des histoires de bêtes : le loup trompé par les chevaux, les béliers, voire les ânes occupés à paître (no 1); le renard trompant le loup, l'ours et le porc, pour profiter de leur labeur (n° 2); l'é crevisse sauvée de la mort, exalte l'habilité du corbeau et de sa famille (n° 9), ainsi de suite. Un groupe massif de contes fantastiques leur font suite, brodés souvent sur des thèmes aussi fréquents dans le folklore roumain, par exemple celui des frères envieux de leur cadet qui a attrapé le voleur des pommes d'or du jardin royal (n° 12) ou celui du brave qui tua le dragon, péril des hommes et de leurs biens (n° 14). Egalement bien représenté s'avère le thème des objets merveilleux grâce auxquels le héros surmonte chaque épreuve : le jeune homme auquel le vent fit cadeau d'un mouchoir miraculeux accomplissant tous ses désirs (n° 20); l'eau enchantée qui rend sa beauté humaine au fils de l'ours, né de l'union de celui-ci avec une fille de roi, ce qui lui avait valu un corps d'ours avec une tête d'homme (n° 17); une autre eau enchantée rendant sa vue à la reine éborgnée (n° 21); la bague miraculeuse grâce à laquelle le jeune homme pauvre, récompensé par le père du serpent, obtient un château, des troupeaux et de l'argent (n° 22). Afin d'atteindre son but, le héros fait souvent alliance avec les bêtes : le chien et le chat lui prêtent leur concours pour la découverte de la bague enchantée (n° 22); la fourmi, le vautour et le lion, raccommodés par l'enfant voué à être offert en don lors de sa douzième année à un poisson, l'aident à échapper au sort en le faisant voler comme le vautour, se glisser comme la fourmi ou disposer de la force du lion (n° 26). Les situations exceptionnelles accueillent le héros à chaque pas : le pauvre orphelin épousant la fille du roi (n° 22), la fille non-née trouvée dans une pomme du jardin du soleil (n° 23), les deux vieux époux sans enfants qui se confectionnent à la chaux une petite fille qu'ils animent du souffle de la vie (n° 24) ou bien plantent une courge de laquelle sortira un jeune homme plein de beauté (n° 25). On constate aussi la présence des métamorphoses : la fille transformée en grenouille (n° 29), celle transformée en clou (n° 25), etc.

A retenir aussi qu'un nombre de six thèmes englobés dans ce volume ne figurent pas dans les typologies internationales des contes bien que certains motifs soient connus par d'autres peuples également. C'est le cas du motif de l'usurier trompé (n° 19), du géant et des trois jeunes filles (n° 21), de la jeune fille faite à la chaux (n° 24), de l'enfant promis au poisson (n° 26) et de quelques autres encore.

La dernière partie du recueil comporte un certain nombre de légendes et anecdotes. On y rencontre le vieux thème du sacrifice des vieillards : un roi ordonnant l'assassinat de tous les vieillards de son pays parce qu'inutiles ; un seul jeune homme préfère encourir la peine de mort décrétée par le roi et cacher son père pour lui ménager la vie ; viennent les temps difficiles pour le pays et cet unique vieillard devient, grâce à son expérience, le sauveur de ses jeunes compatriotes. Véhiculé chez plusieurs peuples européens, ce thème est connu et étudié par les spécialistes dès la moitié du XIX^e siècle, c'est pourquoi il est assez surprenant de constater que les notes qui accompagnent le texte ne mentionnent pas la monographie de Fritz Paudler, *Die Volkserzählungen von der Anschaffung der Allentötung*, Helsinki, 1937 (FFC 121).

D'autres textes traitent du châtement du maire par ses paysans (n° 54), de « la fortune des peuples » (n° 56), du voyage du souverain ou de ses ministres à travers le pays et du fait qu'un vieux laboureur les dépasse en intelligence (n° 57). Il y en a aussi qui fustigent les ruses des gens de Djurovo (n° 46), la bêtise des prêtres (n° 62), la gloutonnerie de l'épouse de l'un de ces prêtres (n° 63) ou bien qui montrent aussi les hauts faits d'un Hitâr-Petâr ou Nasredine Hodja, dont la vivacité d'esprit s'avère hors concours et qui savent châtier les méchants autant que la bêtise (65—70).

On peut donc affirmer que le volume *Bulgarische Volksmärchen* est une contribution positive pour l'approche du monde merveilleux des contes créés par un peuple particulièrement doué. Par sa thématique variée, l'ouvrage met au jour quelques textes encore inédits, ainsi que plusieurs thèmes qui ne figurent pas dans les actuelles typologies des contes universels. La richesse informationnelle de sa postface et de ses notes nous offre l'image exacte du stade actuel des recherches portant sur la prose populaire bulgare.

Ion Talos

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.); TUDOR TEOTEI (T.T.); J. IRMSCHER — D.D.R. (Irm.); PAUL MIHAIL (P.M.); LIDIA DEMÉNY (L.D.); CCRNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P.D.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); ION MATEI (I.M.)

Vjetari Statistikor i RPSH 1971—1972 Tirane, Drejtoria e Statistikës, 1973, 214 pp. + 1 carte.

La dynamique de l'accroissement de la population s'avère le phénomène le plus intéressant. En effet, l'Albanie comptait, en 1923, 804.000 habitants, alors qu'en 1971 leur chiffre monte à 2.188.000, autrement dit, dans l'intervalle d'un demi-siècle — c'est-à-dire jusqu'en 1973 — sa population s'est multipliée par trois. La moyenne d'habitants par kilomètre carré était en 1971 de 76 âmes, dépassant donc la moyenne de la Grèce et de l'Espagne. Ce sont les départements de la plaine qui attestent le maximum de densité (Tirane 212, Durrës 202, Fier 137, Lushnjë 131), le minimum étant réservé aux départements montagneux (Përmet 33, Pukë 32, Tropojë 28, Kolonjë 23). Ce contraste frappant est la conséquence du relief si différencié du pays. Un taux important de la population est constitué par les jeunes générations. Autres phénomènes dignes d'être retenus sont l'accroissement sensible ces dernières trente années de la population citadine et le rôle croissant de la femme, tel que le révèle la composition de la population estudiantine dont plus d'un tiers est de sexe féminin. Les villes Tirane, Durrës, Fier, Lushnjë et Vlora ont triplé par rapport à 1944.

Pour ce qui est de l'industrie, les rendements les plus avantageux sont ceux de l'extraction du pétrole, du chrome et du cuivre, ainsi que ceux des sources électriques. L'électrification embrasse tous les villages d'Albanie. On relève aussi l'attention accordée à l'agriculture, attestée par l'importance prise par les plantations, ainsi que par la production d'engrais.

Sur le plan administratif, l'Albanie constitue une unité divisée en 26 départements — le plus au nord étant le dépt. de Shkodra, le plus au sud celui de Saranda et le plus à l'est Korça. A l'heure actuelle, l'Albanie dispose d'une Académie des Sciences avec 30 membres, une Université à Tirane comptant six facultés et des instituts d'enseignement supérieur à Shkodra, Elbasan et Korça. Son premier port est Durrës, point de départ d'un chemin de fer qui va vers l'est jusque dans le voisinage de la frontière yougoslave, à proximité du lac d'Ohride. Une autre voie ferrée relie le nord du pays au sud (de Shkodra à Vlora).

H.M.

E. TRAPP, *Specimen eines prosopographischen Lexikons der Paläiolegenzeit*, * Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik *, XXII, 1973, p. 169—205.

Le domaine des études byzantines manque d'œuvres fondamentales, dans le genre de la *Realencyclopädie der Allertumswissenschaft* ou du *Thesaurus linguae Latinae*. Cette lacune se doit d'être comblée à l'avenir. Pour ce faire, il est recommandé d'entreprendre la rédaction de certaines parties ou d'aborder certaines époques. En effet, ce serait là un encouragement et une contribution importante à l'élaboration des travaux généraux, de vaste envergure. Un lexikon prosopographique de l'époque des Paléologues (1261—1453) est utile non seulement aux byzantinistes : tous ceux qui s'attachent à l'étude de l'histoire des peuples sud-est européens à cette époque en profiteront. Il est avéré que les sources byzantines comportent des renseignements précieux sur les Turcs, les Albanais, les Slaves du Sud, les Roumains et les Hongrois.

Par conséquent, un instrument de travail tel celui annoncé ci-dessus pourra attirer un grand nombre de spécialistes.

L'auteur expose dans la présente contribution les principes et les méthodes qui l'ont guidé dans la rédaction de son lexikon ; il fournit la liste des sources consultées et, pour conclure, il publie un spécimen de son ouvrage, choisi entre les noms 'Απαγᾶς et 'Αρώνης, dans l'intention de susciter les éventuelles critiques et les suggestions susceptibles d'améliorer son travail.

Si certains articles sont brefs, il y en a qui se révèlent de véritables monographies *in nuce*, comportant une abondance de données bio- et bibliographiques de la plus grande utilité. L'opportunité d'un tel ouvrage est indiscutable et l'Institut qui le prépare (Institut d'Etudes byzantines de l'Université de Vienne) est une haute garantie de la conscience avec laquelle le matériel sera réuni, pour en faire une œuvre aussi complète que possible.

H.M.

P. L. M. LEONE, *Η Φιλομαθής ἡ περὶ ὕβριστῶν δι Νικεφόρου Γρηγορίου*. « Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici », N.S., 8—9 (XVIII—XIX), 1971—1972, p. 171—201.

De la riche œuvre léguée par Nicéphore Grégoras (1290—1360), l'éditeur choisit pour reproduire là le dialogue sus-mentionné, rédigé en 1329 et publié pour la première fois par Șt. Bezdechi dans « Ephemeris Dacoromana » II, 1924, p. 356—364. Son éditeur italien a consulté un nombre plus important de manuscrits ; il a corrigé les erreurs glissées dans la première édition, procédant aussi, dans son introduction, à l'analyse du contenu. C'est ainsi qu'il a pu établir que ce dialogue était dirigé, en réalité, contre Barlaam de Calabre. Enfin, il a doté ce texte d'un appareil critique très développé. La polémique de Nicéphore Grégoras et Barlaam de Calabre « riflette nella sostanza il contrasto ormai secolare fra Bisanzio e l'Occidente latino, e testimonia dei singolari pregiudizi inveterati nella coscienza di Bisantini nei riguardi della civiltà occidentale » (p. 171). Philomatès était le nom de l'un des interlocuteurs du dialogue ; l'autre s'appelait Aristoboulos. Le style de Nicéphore Grégoras est classicisant, plein de réminiscences platoniques et volontairement maintenu dans un climat solennel, très docte et courtois. Sous un débat apparemment académique, mené sur un thème philosophique et religieux, deux mondes, différents et irréconciliables, s'affrontaient en réalité : d'une part, Byzance, orthodoxe, conservatrice et avec l'orgueil de ses traditions ; d'autre part, l'Italie innovatrice et optimiste, à la veille de la Renaissance.

Il serait à désirer que l'œuvre si variée (outre l'*Histoire*) de Nicéphore Grégoras soit réunie dans une édition complète, accompagnée d'une version italienne qui la rendrait accessible à un public plus large. Nous sommes certain que le principe de l'édition des classiques byzantins accompagnés de traductions modernes est très utile ; il est, d'ailleurs, destiné à gagner du terrain à l'avenir, vu la rareté des spécialistes connaissant le grec médiéval.

H.M.

Z.N. ΤΣΙΠΙΑΝΑΗ, 'Ανέκδοτα έγγραφα ἐκ τῶν ἀρχείων τοῦ Βατικάνου (1625-1667). Leukosia, 1973, XX, 288 p., 6 planches (Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν. Πηγαὶ καὶ μελέται τῆς Κυπριακῆς ἱστορίας, IV)

Les informations faisant l'objet des rapports envoyés du Chypre au Vatican dans l'intervalle des années 1625—1667 sont également intéressants pour l'histoire du Chypre, comme, en général, pour celle de la Méditerranée Orientale où s'affrontaient des rivalités turques, vénitiennes et anglaises. Comportant des nouvelles d'ordre ecclésiastique ou laïc, ces documents jettent un jour plus clair sur la société du temps : Albanais, Grecs, Italiens, Turcs ou ressortissants de tout autre pays qui s'adonnaient à la navigation et au commerce, s'engageaient comme messagers ou comme mercenaires. Ils révèlent une culture spécifique, fruit éclo à ce carrefour des trois continents d'un mélange d'influences diverses et ayant créé sa propre terminologie. On rencontre dans ces rapports des termes d'origine italienne — ἀβανία « calomnie », βεράτιον « échange » ou δουκάτον — mêlés à d'autres, d'origine turque — par exemple : γενιτσάρου, κεπήνιον « chiebin, chiebir », etc.

Généralement, les rédacteurs des rapports respectifs étaient des personnes se rattachant à l'Église d'une manière ou d'autre. Aussi, ils fournissaient des renseignements circonstanciés sur les établissements religieux et les mésententes entre les représentants des différents cultes, sans négliger la position du bas-peuple vis-à-vis de ces disputes. Mais, ils notent surtout aussi les différentes coutumes locales, ignorées en Occident. Leur langue était le latin ou, de préférence, l'italien — signe caractéristique de l'époque moderne et de l'esprit laïc pénétrant dans les milieux religieux du Vatican.

Ces documents sont transcrits et édités très soigneusement. L'introduction et le commentaire, de même que les références et l'index attestent le respect de la technique moderne des éditions de documents.

H. M.

SILVIO BERNARDINELLO, *La Grammatica di Manuele Caleca*, extrait de « Studi bizantini e neellenici », XVIII—XIX (N.S. 8—9, Hommage à Giuseppe Rossi-Taibbi), p. 203—218.

Présentée à l'occasion du XIV^e Congrès International d'Études Byzantines (Bucarest sept. 1971), cette contribution traite de Manuel Calécas en tant que grammairien, activité moins connue, voire ignorée jusqu'à un certain moment, par rapport à celle de théologien ou d'épistolier. Trois aspects sont tirés au clair : la date de la composition de la Grammaire, la tradition manuscrite et, enfin, son contenu.

S. Bernardinello est d'avis que l'œuvre fut élaborée vers 1396, pour répondre aux nécessités didactiques de l'école privée que M.C. avait ouverte à Constantinople, et qu'il est moins probable que cette Grammaire ait été rédigée vers 1406, l'an de la mort de Coluccio Salutati, après que M.C. ait pris l'habit de moine dominicain dans l'île de Lesbos (1403).

À la différence de la correspondance, la Grammaire de M.C. ne se trouve pas dans les manuscrits autographes existants pour la plupart au Vatican. Les cinq mss., datés aux XV^e—XVI^e siècles, qui contiennent cette Grammaire sont conservés deux à Venise et trois à Paris. Il ressort de la comparaison de ces mss. que ceux de Venise sont plus complets et qu'une éventuelle édition critique devrait les utiliser en premier lieu.

En ce qui concerne le contenu de cette Grammaire, mis en rapport avec d'autres Grammaires rédigées par les Grecs qui, à la même époque, ont subi l'influence de l'humanisme occidental, les buts « didactiques » poursuivis par M.C. sont évidents ainsi que les tendances atticismes propres à la littérature byzantine de la période tardive.

L'analyse fouillée de S. Bernardinello aboutit à des conclusions qui complètent nos connaissances sur la façon d'apprendre le grec dans les milieux humanistes occidentaux. Une information plus riche sur l'école de Caleca à Constantinople nous permettra, à l'avenir, de préciser la place de cette grammaire dans l'enseignement de l'époque ; ce serait très intéressant de savoir si les élèves qui fréquentaient cette école étaient des byzantins ou des occidentaux. Au stade actuel de nos connaissances, l'étude de S. Bernardinello constitue un acquis des plus importants.

T. T.

Geschichte der Araber. Von den Anfängen bis zur Gegenwart.

Bd. 1 : Voraussetzungen, Blüte und Verfall des arabisch-islamischen Feudalreiches.

Bd. 2 : Die Araber im Kampf gegen osmanische Despotie und europäische Kolonialeroberung. Verfaßt von einem Autorenkollektiv unter Leitung von Lothar Rathmann. Berlin, 1971.

Das für ein breiteres Publikum lesbar geschriebene, auf fünf Bände berechnete Kollektivwerk, dessen erster Teil vorliegt, kann in diesem für Fragen der Berührung zwischen Arabern und Byzanz als zuverlässiges Auskunftsmittel dienen.

Irm.

DIMITRIOS G. HADZIS, *Die Monodien über die Eroberung Konstantinopels durch die Türken*. Diss. phil. Berlin, 1969

Der Untergang von Byzanz wird nicht nur durch eine breite historiographische Literatur begleitet, sondern zugleich durch rhetorische, streng attizisierende Trauerreden, die Monodien. Der Verfasser untersucht Begriff und Gattung von der Antike bis zum Neugriechischen. Er macht mit den verfügbaren Texten vertraut und sucht diese chronologisch einzuordnen. Weitere Kapitel gelten den literarischen Elementen einerseits und den historischen Aussagen andererseits. Nach ihrer Ideologie, so wird abschließend festgestellt, weisen die Monodien zurück auf Byzanz.

Irm.

ÖDÖN FÜVES, A pesti görögök és makedorómánok galambpere [Der Pester Taubenprozeß zwischen Griechen und Mazedoniern], „Antik tanulmányok“, 18, 1971, 52—57.

Behandelt Auseinandersetzungen in der Pester orthodoxen Gemeinde an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert.

Irm.

DESANKA KOVAČEVIĆ-KOJIĆ, Обавезе на верност двојице катунара војеводи Сандалју Хранићу, Годишњак. Друштва историчара Босне и Херцеговине, XIX (1970—1971), Sarajevo, 1973, p. 229—233.

Un document enregistré à Dubrovnik le 30 juin 1419 reproduit intégralement (Archives de Dubrovnik, *Diversae Notariae*, 12 fol. 337, 30 VI 1419) un engagement de fidélité des chefs des villages vlaques *Ugarci* et *Burmaz* au duc Sandalj Hranić. Selon ce document, le chef du « katun » Ugarci, Obrad Boroević, s'engageait par son représentant, le noble ragusain Théodore Prodančić, de rester fidèle au duc, avec pour téroin, en plus du notaire Baptiste, le renommé scribe de textes cyrilliques, Rusko Christoforović. L'auteur pense qu'il a pu exister aussi une version cyrillique dudit document. Le même jour prenait un engagement similaire le chef du « katun » Burmaz, Nenko Kraisljić; enregistré dans le même document sous une forme abrégée, ce deuxième texte mentionne qu'il est conforme au précédent à une seule exception près: les personnes se portant garantes qu'il tiendra ses obligations. A retenir que si le nom de Boroević figure à cette occasion pour la première fois dans un document, celui de Nenko Kraisljić était déjà mentionné en 1403 comme chef du « katun » respectif, donc — quinze ans après — il se trouvait toujours à son poste.

Dès le milieu du XIV^e siècle débute un processus génétique conduisant à l'apparition de nouveaux « katun », qui accèdent peu à peu à leur autonomie, aussi certains groupes de Vlaques arrivent à compter deux ou plusieurs « katun ». Dans le cas présent, il est à supposer que les chefs susmentionnés ne représentaient que les localités à la tête desquelles ils se trouvaient et non la totalité des Vlaques ugarci et burmaz. D'autre part, il est vrai qu'aucune mention ne précise exactement les localités auxquelles se rattachaient les « katun » de Boroević et de Kraisljić. D'après la bibliographie citée, les Vlaques ugarci gravitaient à cette époque autour des localités Ljubomir et Nevesinja, alors que les Vlaques burmaz avaient pour centre l'actuelle Stoca. Au commencement du XV^e siècle, les Vlaques ugarci et burmaz étaient les vassaux du roi de Bosnie, mais bien avant 1419 ils étaient entrés sous la domination du duc Sandalj. Quant à la raison qui a déterminé la rédaction d'un tel document, on n'a pas pu la préciser jusqu'à présent. Peut-être faut-il l'attribuer à la position de ces « katun » lors du conflit du duc Sandalj avec le roi et avec Radoslav Petrović, conflit qui s'acheva avec la victoire du premier.

Les diplômes nobiliaires montrent que les princes faisaient des dons à leurs nobles, qui en faisaient de même au profit de leurs vassaux. Ces mêmes diplômes confirment le « serment au prince ». L'historien A. Solovjev estime que « le serment dans la société féodale est un serment bilatéral, des vassaux vis-à-vis du suzerain et vice-versa ». A ce trait caractéristique

de la féodalité occidentale, il trouve un pendant dans la société bosniaque, bien qu'il attire l'attention sur le fait que les textes des serments de vassaux ne s'y sont pas conservés. Au pôle opposé, S. Kirković affirme qu'en Bosnie et dans les pays voisins cette sorte de conventions bilatérales n'avaient pas cours et que le serment de fidélité au sens occidental du terme était inconnu.

Aussi, les serments de fidélité des chefs de « katun » Obrad Borojević et de Nenko Kraislijić sont des documents uniques, par leur formulation et leur teneur. Il ne saurait être question de s'en servir pour tirer des conclusions plus amples quant aux relations de vassalité en Bosnie médiévale et ceci pour la bonne raison qu'il s'agissait des Vlaques, qui constituaient une catégorie sociale à part. D'autant plus, que la rédaction des documents respectifs a été conçue dans des termes fort généraux, avec la seule précision que si les chefs des « katun » ou quelqu'un des leurs, pour quelque raison inconnue, failliraient à leur serment, cette infidélité sera prouvée par les *boni viri* (donc Sandalj n'était pas mandaté pour reconnaître leur éventuelle culpabilité). L'obligation des « hommes vertueux » n'était d'ailleurs que de constater l'infidélité, car la peine était déjà prévue : c'était une amende de 1000 ducats, n'importe le degré et la nature de leur infidélité.

Le document mentionnait le nom de 11 garants solidaires avec le débiteur hypothétique pour le paiement de l'amende, ce qui donne un chiffre de douze personnes, de même que dans les diplômes nobiliaires. Parmi les garants, deux personnes portent le même nom de Borojević et deux autres ont pu être déterminées, à partir des documents des archives de Dubrovnik, comme étant aussi des Ugarci. L'auteur suppose que les autres garants devaient également faire partie du même groupe de Vlaques ugarci, alors que les garants du deuxième groupe appartenaient aux Vlaques burmaz.

Il s'ensuit que les chefs des Vlaques étaient assimilés aux nobles de l'état bosniaque. Inutile de souligner donc l'importance toute particulière de tels documents pour l'étude de la situation des Vlaques, ainsi que des rapports sociaux dans la Bosnie médiévale.

P.M.

J. E. IVONIN, *Из предистории восточного вопроса в первой половине XVI века (Англия и франко-турецкий союз)* „Вестник Ленинградского Университета” N° 2, 1974, p. 62—66.

L'auteur s'attaque à un aspect moins connu des relations internationales, c'est-à-dire à la place que le Sud-Est européen a occupée dans la politique extérieure de l'Angleterre dans la première moitié du XVI^e siècle. L'étude de la correspondance diplomatique a permis à J. E. Ivonin de modifier la vision classique de l'historiographie concernant l'attitude de la diplomatie anglaise dans cette zone. Les résultats de son enquête sont d'autant plus intéressants que bon nombre d'ouvrages persistent à avancer le point de vue selon lequel, avant le règne d'Elisabeth Tudor, l'Europe du Sud-Est n'est pas entrée dans la sphère des préoccupations de la diplomatie anglaise. Il aurait fallu, comme le démontre l'auteur, détacher l'attitude des facteurs politiques anglais face au problème de l'Empire ottoman, en partant plutôt de leur position à l'égard de la politique des Habsbourg et de l'alliance franco-turque, que de leur position face à la Porte.

En somme, l'attitude de l'Angleterre face aux problèmes du Sud-Est européen s'est précisée à travers les tentatives d'établir des contacts avec Jean Zapolya, l'adversaire de Ferdinand à la couronne de Hongrie. Au cours des contacts, animés des deux côtés, l'attitude de Henri VIII envers la lutte de Ferdinand et de Jean Zapolya n'a cessé d'évoluer ; la diplomatie anglaise a accordé graduellement une attention accrue à un facteur particulièrement important dans ce contexte — surtout après la bataille de Mohacs de 1526 — c'est à dire à l'expansion de l'Empire ottoman de Soliman le Magnifique. L'auteur conclue que vers la fin de la quatrième décennie du XVI^e siècle, quand les traits essentiels de la politique anglaise envers l'Empire ottoman se trouvaient définies, à partir de ce moment on peut parler d'une attitude anglaise concernant le problème oriental.

L.D.

AFRODITA ALEXIEVA, *La littérature scolaire pendant la Renaissance bulgare et la littérature pédagogique grecque de la première moitié du XIX^e s. (Jusqu'à la guerre de Crimée)*, « *Etudes balkaniques* », n^o 3, Sofia, 1972, pp. 32—49.

C'est un aspect intéressant des débuts de l'enseignement national bulgare, dans la première moitié du XIX^e siècle que nous offre cet article d'AFrodita Alexieva. On y fait connaissance avec une période de transition de l'école slave ecclésiastique à l'enseignement laïque que réclamait les progrès de la bourgeoisie commerciale et artisanale. C'est sur l'emploi de la littérature scolaire grecque par les Bulgares que s'arrête l'auteur, ainsi que sur le degré de l'influence exercée par celle-ci sur les différents auteurs de manuels bulgares de l'époque. Deux étapes se laissent voir : la première, d'un caractère plus uniforme, avait en vue surtout les manuels indispensables (abécédaires, grammaires, tables d'enseignement mutuel), tandis que la seconde revêt un aspect plus varié, plus différencié, embrassant plusieurs domaines scientifiques (géographie, histoire, arithmétique).

On établit, d'une part, la liste des principaux ouvrages pédagogiques grecs utilisés par les intellectuels bulgares (l'Ἐκλογίον γραμμικόν, de Darvaris, Ἀπλοῦν ἀλφαβητάριον. Ἀλφαβητάριον χρήσιμον de M. Hristides, Μαθήματα διὰ τὸς παῖδας de Const. Vardalagos Χρηστοθήβεια d'Antoine Vyzantios, ainsi que des traductions grecques de Fr. Soave, Campe etc.) et l'on examine, d'autre part, la place qu'ils tiennent dans la série de livres scolaires bulgares qui s'en sont inspirés. Comme de juste, aux imitations serviles, calquées sur le modèle grec, suivent des adaptations de plus en plus indépendantes, dans lesquelles l'initiative des auteurs bulgares gagne en importance. L'auteur insiste davantage sur l'Abécédaire de Beron et sur ses sources et, tout en enregistrant les opinions d'Al. Iordan et de Const. Velichi sur l'emploi fait par Beron, à Brasov, des abécédaires roumains de Transylvanie, elle constate que les ressemblances devraient être attribuées à une pratique commune des abécédaires grecs, russes et roumains. C'est pourquoi l'imitation par Beron du modèle grec (Darvaris) lui semble plus plausible. Le même manuel de Darvaris a été utilisé par Najden Joanović et Neofit Bozveli. L'abécédaire de M. Hristidis, paru à Bucarest en 1836, a été imité — entre autres originaux grecs — par Rajko I. Blaškov, qui l'a adapté aux nécessités de l'enseignement bulgare. Les mêmes efforts de « bulgarisation » du contenu apparaît chez S. Radulov et C. Fotinov. D'une qualité supérieure est la traduction donnée à la Hristoithie de Vizantios par Rajno Popović, qui évite l'influence des expressions grecques et ajoute des explications là où le texte est moins explicite.

Toute une catégorie de manuels bulgares est formée par les grammaires, dictionnaires, méthodes et guides de conversation servant à l'enseignement du grec, mais la plupart sont restés en manuscrits. La méthode allodidactique — que Neofit Rilski avait apprise à Bucarest — fut très efficace pour le développement de l'école bulgare nouvellement créée. Selon l'auteur, cette méthode a probablement eu recours à des modèles grecs, puisque le manuel conservé dans les archives de Rilski est en langue grecque.

On souligne — pour conclure — l'importance de la littérature scolaire grecque traduite en bulgare, en tant que véhicule des connaissances laïques et des acquisitions de l'instruction européenne. Remarquons aussi que cette enquête si bien menée dévoile, à plusieurs reprises, la participation roumaine au phénomène analysé. Tout d'abord, le rôle de l'Académie princière de Bucarest dans la formation des intellectuels bulgares. En second lieu, l'activité de l'imprimerie roumaine, dont les frères Hristidis et Petru Beron furent les actifs représentants. Et enfin, n'oublions pas le climat intellectuel de la capitale valaque, qui offrait aux frères Mustakov, à N. Rilski, R. Popović, At. Kipilovski et à d'autres intellectuels émigrants bulgares, un terrain si favorable à leurs actions culturelles. Leurs mémoires et leurs correspondances en témoignent d'ailleurs souvent. L'étude d'AFrodita Alexieva a donc un caractère sud-est européen très marqué, illustrant l'étape passionnante de la formation des cultures modernes dans cette zone.

C. P. D.

MANJO STOJANOV, *Codices graeci manuscripti Bibliothecae 'Cyrilli et Methodii' serdicensis*. Sofia, Nauka Izkustvo, 1973, 206 p.

Les descriptions minutieuses des 148 manuscrits grecs conservés aujourd'hui dans la Bibliothèque 'Cyrille et Méthode' de Sofia assurent à ce précieux instrument de travail une place insigne parmi les contributions récentes à l'histoire du livre dans le Sud-Est européen. Manjo Stojanov offre au lecteur toutes les données nécessaires avec une précision exemplaire. Les pièces

sont distribuées en plusieurs catégories qui peuvent être regroupées, selon le contenu, en livres rituels, livres didactiques et varia ; il nous semble évident, par exemple, que les 'Psaumes' peuvent être englobés aussi bien dans la catégorie 'parties de la Bible', que dans celle des 'libri liturgici'. Ecrits en Bulgarie ou utilisés dans les institutions culturelles de ce pays, toutes ces pièces témoignent de la multiplication graduelle des activités intellectuelles : les manuels scolaires datent du XIX^e siècle (livres d'arithmétique, géographie, grammaires, etc.). D'un intérêt particulier nous semble être la copie des vers de Hristopoulos (136) et le poème de Grégoire Parlicev, 'Skenderbeg' (135). S'y ajoutent 6 manuscrits latins, 4 allemands, dont trois médicaux, 3 italiens, 1 arménien, 1 géorgien et 6 roumains ; parmi ces derniers, un 'Paterikon' de Nicolae Grămăticul, de 1686, une chronographie de 1782 et un manuel de correspondance commerciale, de 1864.

A.D.

Dans le tome VII (1974), récemment paru, de « Studii și materiale de istorie medie » plusieurs articles retiennent l'attention de l'historien du Sud-Est européen. Tout d'abord, l'étude qui renouvelle notre image du passé et qui ouvre des perspectives enrichissantes aux analyses faites sur la vie des hommes aux siècles révolus, en partant d'une enquête sur l'émotivité du paysan dans le climat d'insécurité créée par les luttes et abus propres à la formation socio-économique féodale et sur la genèse des mentalités révolutionnaires : Florin Constantiniu, *Aspects de la mentalité collective paysanne dans la société médiévale roumaine*. Un long rapport adressé par Aloisio Gritti à Soliman le Magnifique, en 1534, reproduit en turc, et traduit en roumain, rend compte des tentatives de la Porte de s'assurer la paix en Transylvanie, où s'affrontaient les forces de Jean Zapolya et de Ferdinand de Habsbourg, et des troubles qui agitaient la Valachie, à une époque où la pression ottomane augmentait ; émissaire ambitieux, Gritti se heurta au prince régnant Vlad Vintilă et perdit sa tête à Mediaș, la même année : Aurel Decei, *Aloisio Gritti au service du sultan Soliman le législateur, d'après des documents turcs inédits*. Une présentation dense précède l'édition de 'L'art judiciaire' de Dimitri Panaiotachi Catargiu, lettré et dignitaire qui s'intéressa aussi à la science de gouvernement que Réal de Curban proposait à ses contemporains ; l'article est signé par Gh. Cronț. D'une importance particulière s'avère la présentation de quelques *Manuscrits slavo-roumains dans des bibliothèques de l'étranger* par Damaschin Mioc.

A.D.

L'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève et l'Institut d'histoire des relations internationales contemporaines de Paris viennent de publier le premier fascicule d'une nouvelle revue 'Relations internationales', sous la direction des professeurs Jacques Freymond et Jean-Baptiste Duroselle. Plusieurs articles s'occupent des relations entre 'milieux d'affaires et politique étrangère' dans un contexte vraiment européen. R. Poidevin, *Fabricants d'armes et relations internationales au début du XX^e siècle*, met en lumière les étroits rapports entre marchands de canons et gouvernements occidentaux dans leur poussé vers l'aire sud-est européenne ; les matériaux d'archive démontrent que 'malgré les critiques qu'ils peuvent adresser aux grandes firmes, les gouvernements les soutiennent très énergiquement à l'étranger, exerçant un chantage politique, financier auprès des capitales étrangères ou encourageant les campagnes de presse ou favorisant des opérations déloyales menées par les représentants des firmes à l'étranger. La seule barrière que les gouvernements ne consentent pas à franchir : les intérêts de politique générale qui peuvent commander l'abstention'. J. Thobie s'occupe de 'L'emprunt ottoman 4% 1901-1905 : le triptyque Finance-Industrie-Diplomatie, pendant que A. Fleury nous restitue les phases de *La pénétration économique de l'Allemagne en Turquie et en Iran après la première guerre mondiale ; l'impact de l'évolution des structures économiques sur les échanges commerciaux*. Dans *L'Allemagne et la Roumanie à l'automne 1938 : économie et diplomatie*, Philippe Marguerat utilise une documentation solide et met en lumière les machinations de la diplomatie nazie, qui en provoquant et en jouant des divergences entre la Hongrie et la Roumanie s'est efforcée d'arracher à cette dernière d'importantes concessions économiques, quitte à mener les Balkans au bord de la guerre. D'autres contributions substantielles apportent leur soutien au but que les directeurs avouent avoir fixé à cette revue qui offre une lecture captivante : 'L'histoire des relations internationales nous aide à comprendre le monde où nous vivons. Notre but est d'aider à cette compréhension'.

A.D.

Romano-Arabica. Edited by M. Angheliescu. Bucharest, 1971, 132 p. (Roumanian Association for Oriental Studies).

Consacré en tout premier lieu aux relations roumano-arabes, ce premier tome d'une série qui s'annonce pleine de promesses témoigne des multiples aspects des rapports devenus traditionnels de la Roumanie avec les pays arabes. Il souligne l'importance des sources arabes pour l'histoire, la culture et la littérature roumaines, tout en faisant aussi place aux contributions des jeunes spécialistes roumains à l'étude du domaine si vaste de la philologie arabe.

Bien que représentant des aires et des cultures différentes et assez éloignées dans l'espace, les deux éléments de ces rapports — le peuple roumain et la Roumanie d'une part, les peuples et pays arabes de l'autre — ont souvent renoncé aux intermédiaires pour nouer des liens directs. Or, ces liens, cette connaissance mutuelle directe tiennent à un domaine encore peu exploré malgré sa richesse.

L'activité de la chaire de langue et littérature arabe, à la Faculté des langues et littératures romanes, classiques et orientales de l'Université de Bucarest, ainsi que celle de l'Association roumaine d'études orientales ont eu pour résultat de créer un noyau de recherche comptant un certain nombre de jeunes arabisants enthousiastes. Ce n'est là d'ailleurs que la reprise d'une activité déjà ancienne (de plus de 250 ans), puisque les cours d'arabe figurent pour la première fois aux programmes d'enseignement des Académies princières de Bucarest et de Iassy.

Des aspects divers de l'histoire économique ou politico-diplomatique sont abordés dans les articles du présent volume, qui traitent aussi des rapports littéraires ou fournissent des contributions roumaines aux études arabes. De vieille tradition sont entre autres les liens commerciaux avec l'Égypte, ainsi que l'intérêt des Roumains à l'égard de ce pays : ils remontent à l'époque où, bien que jouissant d'une large autonomie, ces pays n'avaient pas encore accédé à leur indépendance. Le reflet de cet intérêt se retrouve dans les divers mémoires et relations de voyage. Il constitue aussi l'objet de l'article qui ouvre le volume, dû au professeur C. C. Giurescu : *Romanian Trade Relations with Egypt until 1914*, avec le très intéressant échange de lettres entre le prince régnant Alexandru Ioan Cuza et le vice-roi de l'Égypte, Ismaïl-Pacha, reproduit en annexe. Deux autres articles apportent des contributions précieuses au domaine des relations politico-diplomatiques, à savoir : C. Botoran, *Sur l'histoire des relations roumano-égyptiennes entre les deux guerres mondiales* et Valentin Ursu, *Sur l'histoire des relations de la Roumanie avec les Pays arabes de l'Afrique du nord*. L'opinion formulée par V. M. Beylis dans *Vostočnye istočniki po istorii narodov jugo-vostočnoj i central'noj Evropy*, t. II, est ralliée par Aurel Decei et Virgil Ciociltan en ce qui concerne la population *walah* mentionnée par l'historien Mutahhar al Maqdisi du X^e siècle ; d'après ces auteurs, le terme en question ne saurait être corrigé en *walağ* (peuples de la Volga), car il s'agit en réalité de l'ethnonyme Valaque. Le problème de la place réservée aux contes arabes dans les livres populaires roumains est repris par M. Angheliescu, dans son article (*Une vision de la spiritualité arabe à travers les contes roumains d'origine orientale*).

Parmi les contributions roumaines aux divers aspects des études arabes, il convient de signaler les articles de Grete Tartlers, *Versuch einer Interpretation der Qasida von Imru-1-Qais* et de Nadia Angheliescu, *Arabic diglossia and its methodological implications*, ainsi que l'article sur un thème de lexicologie, traitant de la terminologie technique de l'industrie des constructions signé par N. Dobrişan, *Technical terminology of Building Site (Iraq)*.

Enfin, le volume s'achève avec une bibliographie sélective très utile. Rédigée par M. Angheliescu et I. T. Bădicuţ, elle englobe d'une part des études arabisantes (d'histoire, histoire littéraire et linguistique) et d'autre part les traductions roumaines des ouvrages de la littérature arabe classique ou des littératures arabes modernes.

I.M.

LIVRES REÇUS

- BINARK, ISMET & NEJAT SEFERCIOĞLU, *Doğumunun 95. Yıldönümü Münasebetiyle — Ziya Gökalp Bibliyografyası* — Kitap-Makale, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1971, 200 p.
- CARATAȘU, MIHAI, *Știri noi privitoare la biblioteca Mitropoliei din București în secolul al XVIII-lea* (Extr. des « Studii și Cercetări de bibliologie », X111, Editura Academiei Republicii Socialiste România, p. 133-149).
- Cartea veche românească în Colecțiile Bibliotecii Centrale Universitare București* [Prefața de Virgil Cândea], București, 1972, 257 p. + 32 ill.
- ERDOĞDU, AHMET, *Ceza yargıtama yóntenit yasası terimleri sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 102 p.
- Les études balkaniques tchécoslovaques*, IV [préparé par Jiřina Smrčková, Zlata Kufnerová et Jan Sedláček], Prague, Universita Karlova, 1972, 160 p.
- FANCSOVITS, GYÖRGY, *A Délkelet-Dunántúli Földmunkászakszervezetek Kialakulásának Történeléhez, 1905-1908* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyűjtemény 119, Series Historica 68, p. 251-267), Budapest, 1972.
- Foreign relations of the United States 1947*, volume IV (Eastern Europe; The Soviet Union), Washington, United States-Government Printing Office, 1972, 887 p.
- FRANOLIĆ, BRANKO, *La langue littéraire croate. Aperçu historique* (Colloquia parisiensia I), Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1972, 40 p.
- GANEV, TODOR N., *La contribution d'Ivan D. Šišmanov au développement des liens culturels et scientifiques bulgare-roumains* (Extr. des « Études balkaniques » — Sofia —, n° 4/1972, p. 21-40).
- Георги Стойков Раковски*—Страници из творчеството му—, Sofia, Държавно Военно Издателство, 1972, 207 p.
- Героїчна хотинщина*—Матеріали наукової сесії, присвяченої 50-річчю хотинського повстання—, Lviv, Видавництво Львівського Університету, 1972, 144 p.
- Die Geschichte der Volkskunst in Ungarn* — Ausstellung des Ungarischen Ethnographischen Museums — April-September 1971 (en allemand et en anglais), Budapest, Népművelési Propaganda Iroda, 1971, 14 p. + 40 p. ill.
- GESTRIN, FERDO, *Mitinske Knjige 16. in 17. Stoletja ra Slovenskem* — Libri Daziari del Cinquecento e Seicento in Slovenia —, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1972, 490 p.
- GIRAU O, GIANFRANCO, *Drakula* — Contributi alla storia delle idee politiche nell'Europa Orientale alla svolta del XV secolo, Venice, Libreria Universitaria Editrice, 1972, 156 p.
- HALPERN, JOEL M., *Ethnology in Yugoslavia since world war II*: A review of research and publications (Extr. de « East European Quarterly », vol. IV, n° 3, p. 328-342).
- HALPERN, JOEL M. & BARBARA KERESKY HALPERN, *A Serbian village in historical perspective*, New York, Holt, Rinehart & Winston, Inc., 1972, 152 p.
- HERSENI, TRAIAN, *Soziologie des Hirtenwesens in Südosteuropa* (Extr. de « Von der Agrar-ur Industriegesellschaft »), Darmstadt, Verlag Hoppenstedt & Co in Zusammenarbeit mit der Südosteuropa-Gesellschaft, 1971, 35 p.
- Index annalium Academiae Scientiarum Fennicae*, Ser. B Tom. 1-149 (1909-1968), Helsinki, Suomalainen Tiedekatemia, 1970, 48 p.
- KARPAT, KEMAL H., *The transformation of the Ottoman State, 1789-1908* (Extr. de « International Journal of Middle East Studies », 3/1972, p. 243-281), Cambridge University Press.
- LAZAREV, V. N., *Московская школа иконописи* (Moscow School of Icon-Painting) (en russe et en anglais), Moscou, Издательство Искусство, 1971, 235 p. y compris les illustrations.

- Milletlerarası Birinci Kıbrıs Tetkikleri Kongresi (14—19 Nisan 1969)* — Türk Heyeti Tebliğleri — (The First International Congress of Cypriot Studies), Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1971, 394 p.
- Muinaisaarleita Neuvostollitosta — Fortnida Skalter Frdn Sovjetunionen* [catalogue], Helsinki, Ateneumin Taidemuseo, 1972, 27 p.
- A Népművészet Évszázadai III — Népi Építkezés*, István Király Múzeum, Székesfehérvár, 1972, 48. p. + 41 ill.
- ORGANGIEVA, SVETANKA, *Осарт ерз изучувањата на настапувањето и развитокот на јужнословенската епика до 1920 година*, Скопје, Македонска книга — Институт за фолклор, 1972, 119 p.
- PAPADRIANOU IOANNU A., "Ένας μεγάλος μακεδόνας άπόδημος: Σωφρόνιος Ραφαήλ Παπαγιαννούσης-Πόποβιτς (Άνάτυπον εκ του τόμου Πνευματικοί άνδρες τής Μακεδονίας κατά την Τουρκοκρατία ρ. 109 133), Thessalonique, 1972.
- PAPOULIDI, KONSTANTINOY K., *Τό κίνημα των Κολλυβάδων*, Athènes, Έκδοσεις Έθνικης Έκατοπεντηκονταετηρίδος, 1971, 111 p.
- Psallertum Sinaiticum — An 11th Century glagolitic manuscript from St. Catherine's Monastery, Mt. Sinai* — [Edited by Moshé Allbauer], Skoplje, The Macedonian Academy of Sciences and Arts, 1971, 360 p. y compris Addendum + XVI p. note sur l'édition.
- RÁSONYI, LÁSZLÓ, *TarihteTürklük*, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1971, 420 p.
- Zur Rechts- und Siedlungs-Geschichte der Siebenbürger Sachsen*, Köln—Wien, Böhlau Verlag, 1971, 292 p.
- RÉTI, LÁSZLÓ, *Adatok a Magyar Vasipari Kartell Fejlődéséhez, Különös Tekintettel a Rt-murány — Salgótarján Vasmű Részvénytársaságra, 1900—1906* (Extr. de «Dunántúli Tudományos Gyűjtemény» 116, Series Historica 65, p. 157—177), Budapest, 1972.
- RIJAVEC, ANDREI, *Kompozicijski Stavak Komornih Instrumentalnih del Slavka Osterca*, Ljubljana, 1972, 71 p.
- ROHLFS, GERHARD, *Nuovi scavi linguistici nella antica Magna Grecia*, Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neellenici, 1972, 234 p. + 3 cartes.
- RUDNYČKYJ, J. B., *An etymological dictionary of the Ukrainian language*, vol. II, Part 2 (13), p. 97—192, Winnipeg, Ukrainian Free Academy of Sciences — UVAN, Inc.
- Rumeli'den Türk Göçleri — Belgeler* —, Cilt I (Daksanuç Muhacereti 1877—1878) et Cilt II (Biri Geçiş Yılı 1879) [Hazırlayan Bilâl N. Şimşir], Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1968 et 1970, 819 p. et 832 p.
- SCHLESNIKER, HERBERT, *Schriftsysteme bei den Slaven*, Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1972, 24 p. + 7 ill.
- SCOTTI, PIETRO, *Gli studi medico-legali sulla Stndone* (Extr. des «Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere», vol. XXVII—1970), Genova, 1970, 23 p.
- SEVERIN, HANS-GEORG, *Zur Portraitplastik des 5. Jahrhunderts n. Chr.*, München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie, 1972, 201 p.
- Съмпозиум 1100-годишнина од смрта на Кирил (23 — 25 Мај 1969)*, Кн. 1 & 2, Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 293 p. et 430 p.
- SOKOLOV, L., *Dostignuti stepen i perspektiva prtvrednog razvoja nedovoljno razvltjenth područtja u Jugoslaviji*, Skoplje, Ekonomski Institut na Univerzitetot «Kiril i Metodij», 74 p.
- Studimt mbt leksikon dhe mbt formtmtn e fjaleve ne gjuhen Shqipe*, I, II, Tirana, 1972, 496 p. et 400 p.
- Studi Nontani II*, Genova, Istituto din Filologia Classica e Medioevale, 1972, 229 p.
- Sloveniae scriptores latini recentioris aetatis* — Opera scriptorum latinorum sloveniae usque ad annum MDCCCXLVIII typis edita — Bibliographiae fundamenta — [Collegit et digessit Primož Simoniti], Zagreb—Ljubljana, Editio Academiae Scientiarum et Artium Sloveniae et Instituti Historici Academiae Scientiarum et Artium Slavorum Meridionalium, 1972, 184 p.
- SVOBODA, BEDŘICH, *Neuerworbene Römische Metallgefäße aus stráže bei Piešťany*, Bratislava, Vydavatel'stvo Slovenskej Akadémie Vied, 1972, 131 p.
- Taidenäyttämo Düsseldorf-Konstsen Düsseldorf, Ateneum 11.11. — 10.12. 1972* (Catalogue), Helsinki, Ateneumin Taidemuseo, 107 p.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Artă și societate în Țara Românească a veacului al XIV-lea* (Extr. de «Studii și cercetări de istoria artei» — Seria artă plastică —, T. 19, n° 1/1972, p. 3—35), București, Editura Academiei Republicii Socialiste România.

- THEODORESCU, RĂZVAN, *Échos byzantins et éléments balkaniques dans l'art du Bas-Danube du X^e au XIV^e siècle* (Extr. des Actes du XXII^e Congrès International d'Histoire de l'Art Budapest, 1969), Akadémia Kiadó, Budapest, 1972, p. 205—218 + 2 p. ill.
- Theoretische Probleme der physisch-geographischen Raumgliederung* (Materialien des III. Symposiums über naturräumliche Gliederung, organisiert von dem Geographischen Institut der Slowakischen Akademie der Wissenschaften in Zusammenarbeit mit dem Geographischen Institut der ČSAV vom 19.—22. September 1967 in Moravany bei Piešťany), Bratislava, Verlag der Slowakischen Akademie der Wissenschaften, 1972, 201 p.
- ТОДОРОВ, НИКОЛАЙ, *Балканският град XV—XIX век—Социалноикономическо и демографско развитие*, — Sofia, Издателство «Наука и Изкуство». 1972, 503 p.
- ZORAS, TH., GEORGIOS, Πένθος θανάτου, ζωής μάταιον και προς Θεόν επιστροφή, Athènes, Βιβλιοθήκη βυζαντινῆς και νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1970, 127 p.
- (Сто)Година Българска Академия на Науките, Тържествено чествуване октомври 1969 г. [Под редакцията на Владимир Георгиев (Отговорен редактор), Илия Пашев, Стойко Вожков], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1972, 423 p.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XII (1974)

ÉTUDES

Page

Anniversaires

Le XXX ^e anniversaire de la libération. Le renouvellement de l'histoire culturelle roumaine. Prémisses d'un bilan, 3	345—348
BERZA, M., L'AIÉSEE et la collaboration scientifique internationale dans l'étude du Sud-Est européen (X ^{em} e Anniversaire de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen), 1	5—16

Problèmes d'histoire politique

BERINDEI, DAN, Jules Michelet et l'Europe Orientale, 4	485—498
DEMÉNY, LIDIA, Освободительная война украинского народа 1648 — 1654 годов и Юго-Восточная Европа, 4	499—520
IONESCU, DAN, Ideal and representation. The ideal of the restoration of the Byzantine Empire during the reign of Șerban Cantacuzino 1678—1688, 4	523—535
LIVEANU, V., Le problème du pouvoir dans l'insurrection nationale armée antifasciste et antiimpérialiste en Roumanie, 4	471—483

Voyageurs et réalités sud-est européennes

HOPE, TREVOR J. (Oxford), The journey of an English aristocrat through the Balkans in 1801: The travel diaries of Colonel, Lord William Bentinck, M.P., 4	561—576
LOMBARD, ALF (Lund), Les terres roumaines vues par un voyageur suédois en 1657, 4	551—560

Histoire des cultures ; thèmes et méthodes. Contacts culturels

CARATAȘU, MIHAIL, Livres et documents des Vacaresco, 3	387—394
CERNOVODEANU, PAUL, Les œuvres de Démètre Cantemir présentées par « Acta Eruditorum » de Leipzig (1714—1738), 4	537—550
COSTESCU, ELEONORA, L'art du Sud-est européen et l'Occident à l'époque moderne, 3	371—386
DUȚU, ALEXANDRU' L'étude comparée des cultures européennes et la recherche interdisciplinaire, 2	195—203
FOCHI, ADRIAN, Le motif poétique « L'épreuve de l'amour » dans le folklore sud-est européen (I), 2	245—266
ISAR, N., N. Piccolo — Correspondant à Paris de la Curatelle des écoles publiques de Moldavie (1840—1844), 2	235—244
ISCRU, G. D., Le début de l'enseignement public dans les villages en Valachie, 2	221—234
MUSICESCU, MARIA ANA, Byzance, Occident et création nationale dans l'art du sud-est de l'Europe, 2	277—290

TAYLOR, MICHAEL D. (Chicago), Three local motifs in Moldavian trees of Jesse, with an excursus on the liturgical basis of the exterior mural programs, 2	267 275
VELCULESCU, CĂTĂLINA et VICTOR GEORGE VELCULESCU, Livres roumains à listes de souscripteurs (Première moitié du XIX ^e siècle), 2	205—220

Contributions à l'étude de la romanité orientale

MIHĂESCU, H., La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe, VIII,1	17— 32
----------------------------------------------------------------------------------------------	--------

Rapports linguistiques

MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, ELENA, Considérations linguistiques sur quelques toponymes slaves d'origine roumaine en Yougoslavie, 2	291—301
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------

Relations juridiques et économiques

GEORGESCU, VALENTIN AL., Pour mieux connaître l'œuvre juridique de Michel Fotino (Photoinopoulos), 1	33— 58
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, La compagnie « grecque » de Braşov. La lutte pour la conservation des privilèges (1777—1850), 1	59— 78

Démographie et sociologie

CARP CLIMA, G., Changements démographiques récents dans les pays du sud-est européen, 4	453—470
MUCHEMBLED, ROBERT (Lille), Famille et histoire des mentalités (XVI ^e —XVIII ^e siècles). Etat présent des recherches, 3	349—369

Textes et documents

HERLIHY, PATRICIA (Harvard), A report on the commerce of Moldavia and Wallachia in 1840, 1	121—137
HOPE, TREVOR J. (Oxford), John Sibthorp's Last Expedition to the Balkans: the Accounts of Sibthorp and Dallaway about their Travels in 1794, 1	87—102
PALL, FRANCISC, Prcteso scambio di lettere tra Giorgio Brankovich, principe di Serbia, e Iancu de Hunedoara (Hunyadi) a proposito del pericolo ottomano intorno al 1450, 1	79— 86
VELICHI, CONSTANTIN, Précisions et données inédites au sujet du capitaine Georges Mamartchov Buiukliu, 1	103—120

Discussions. Notes brèves

BINDER, PAVEL, Transylvanian Saxons as Turkish clerks. Marcus Scherer and Marcus Benkner, 3	397—401
BOLŞACOV-GHIMPU, A. A., À propos des Oulitches, 1	139—143
BREZEANU, STELIAN, Le premier traité économique entre Venise et Nicée, 1	143—146
BREZEANU, STELIAN, Notice sur les rapports de Frédéric II de Hohenstaufen avec Jean III Vatatzes, 4	583—585
DIACONU, PETRE, Boucle d'oreille en croissant découverte à Păculul lui Soare, 3	395—396

FONKICI, B. L. (Moseon), О писце рукописи 1644 г., содержащей «Введение в логику» Феофила Коридаллевса, 3	402
PLUMIDIS, G. (Ioannina), Procura of Constantin Brâncoveanu ad Andrea Theodosiou (1759), 3	403 404
STAINOVA, MIKHAILA (Sofia), Au sujet des illustrations de l'histoire ottomane de Cantemir, 4	586—587
TANAȘOCA, NICOLAE ȘERBAN, Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII ^e siècle : Maximos Planude, Epistulae, XIV (édition Treu), 4	577—582
TAPPE, E. D. (London), Was Quin's 'Moldavian Adventurer' Slugerul Burada ?, 4	588—590

Chronique

Les thèmes du III ^e Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest (4—10 septembre 1974), 1	147—148
Le Symposium : « La contribution de la science au développement industriel des pays du sud-est de l'Europe (Bucarest, 15—18 octobre 1973) (<i>Grigore Clima</i>), 1	149—151
La cinquième Conférence du Cercle d'études des liens culturels du Centre et de l'Est de l'Europe (Hofgeismar, 21—28 septembre 1973) (<i>Alexandru Dufu</i>), 1	151—152
Le colloque international « Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes slaves et orientales — XVI ^e —XIX ^e siècles » Istanbul (15—20 octobre 1973) (<i>Petre Gheorghiu</i>), 2	303—304
I ^{er} Congrès international de turcologie — Istanbul (15—20 octobre 1973) (<i>Mustafa A. Mehmet</i>), 2	305—307
Association internationale des études byzantines, Kommission für die Herausgabe des Corpus Fontium Historiae Byzantinae. Stand der Publikationen, 3	409—410
Réflexions en marge de l'exposition « La broderie artistique serbe (XIV ^e —XIX ^e siècles) » (<i>Maria Ana Musicescu</i>), 3	405—407
Remarques sur les travaux du Congrès de l'orthographe de la langue albanaise (20—25 octobre 1972, Tirana) (<i>Cătălina Vătășescu</i>), 3	407—409
Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (juillet 1973—juin 1974) (<i>Anca Iancu</i>), 4	591—593

Comptes rendus

Atlasul complex « Porțile de Fier » (<i>Cornelia Belcin</i>), 1	162—163
Noul Atlas lingvistic român pe regiuni : Oltenia I—III ; Atlasul lingvistic român pe regiuni : Maramureș I—III (<i>H. Mihăescu</i>), 3	422—425
BERNATH, MATHIAS, Habsburg und die Anfänge der rumänischen Nationsbildung (<i>Adolf Armbruster</i>), 1	158—162
Bulgarische Volksmärchen (<i>Ion Taloș</i>), 4	600—601
Cantemir, Dimitrie, Historian of South-East European and Oriental Civilizations [Extracts from « The History of the Ottoman Empire » edited by Alexandru Dușu and Paul Cernovodeanu, With a foreword by Professor Halil Inalcik, Bucharest, 1973] (<i>Mustafa A. Mehmet</i>), 2	318—321
CERNOVODEANU, PAUL, Societatea feudală românească văzută de călători străini (Sec. XV—XVIII) (<i>Zamfira Mihail</i>), 4	595—597
DEMIRAJ, SHABAN, Morfologija historike l gjuhës shqipe. Pjesa I (<i>H. Mihăescu</i>), 3	425—427
GĂMULESCU, D., Elemente de origine srbocroată ale vocabularului dacoromân. Elementi srpskohrvatskog porekla u dakoromunskom rečniku (<i>H. Mihăescu</i>), 4	597—598
HAARMANN, H., Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen (<i>H. Mihăescu</i>), 1	152—154
ILIOU, FILIPPOS I., Προσθήκες στην ελληνικήν βιβλιογραφία Α. Τὰ βιβλιογραφικά κατάλοιπα τοῦ Ε. Legrand καὶ τοῦ Η. Pernot (1517—1799) (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>), 4	598—600

INALCIK, HALIL, The Ottoman Empire. The Classical Age 1300 1600 (<i>Aurel Decei</i>), 3	416 419
JELAVICH, BARBARA, The Ottoman Empire, the great powers and the straits question, 1870 1887 (<i>Sanda Cârdea</i>), 3	419 422
LEMERLE, PAUL, Le premier humanisme byzantin (<i>Th. Rodogae</i>), 1	154—158
NICOL, DONALD M., Byzantium: its ecclesiastical history and relations with the western world (<i>Nicolae Şerban Tanaşoca</i>), 3	413 416
Populație și societate. Studii de demografie istorică, vol. I, 1972 (<i>Alexandru Dușu</i>), 3	411—413
PROTASE, MARIA, Petru Maior (<i>Alexandru Dușu</i>), 2.	324—326
ŠKOK, PETAR, Etimologijski rječnik hrvatskoga illi srpskoga jezika (<i>II. Mihăescu</i>), 2	309—312
TALOȘ, ION, Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european (<i>Adrian Fochi</i>), 2	314—317
VELCIU, DUMITRU, Miron Costin (<i>Alexandru Dușu</i>), 2	321—324
WUNDERLI, PETER, Etudes sur le livre de l'Eschicle Mahomet. Prolégomènes à une nouvelle édition de la version française d'une traduction alphoncine (<i>Mircea Anghelescu</i>), 2	312—314

Notices bibliographiques

- ALEXIEVA, AFRODITA, La littérature scolaire pendant la Renaissance bulgare et la littérature pédagogique grecque de la première moitié du XIX^e s. (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*), 4, 608. *Analele Societății de limbă română* (Zrenjanin), 3—4/1973 (*Zamfira Mihail*), 2, 330 331. Aspects of the Balkans. Continuity and change (*Zamfira Mihail*), 3, 441—442.
- BARIŠIĆ, FRANJO, Јован Вамац, Протокиниг (*J. Irmscher—DDR*), 2, 332. *Bdinski Zbornik*. Ghent Slavonic Ms 408 A.D.1360. Facsimile edition, with a presentation by Ivan Dujčev (*Ion Radu Mircea*), 3, 435. BERNARDINELLO, SILVIO, La Grammatica di Manuele Caleca (*Tudor Teoteoi*), 4, 605. BEȘEVLIEV, V., Les inscriptions protobulgares et leur portée culturelle et historique (*J. Irmscher—DDR*), 2, 332. BUCȘAN, ANDREI, Specificul dansului popular românesc (*Cornelia Belcin*), 1, 177—178. La Bibliothèque Nationale de la République Socialiste de Serbie — Guide (*Zamfira Mihail*), 3, 442—443.
- ÇABEJ, E., Cështja e prejardhjes së ngulimevet arbëreshc të Italisë në dsitën kryesisht të gjuhës e të emrave vetiake (*H. Mihăescu*), 2, 328. ÇELIKU, MEHMET, Parafjalët emërore të thjeshta në gjuhën letrare shqipe (*Cătălina Vătășescu*), 1, 169. CERNOVODEANU, PAUL et NICOLAE VĂTĂMANU, La première traduction des « Aphorismes » d'Hippocrate en langue roumaine (XVIII^e siècle) (*Thodoris Vlachodimitris—Hamburg*), 3, 438. *Clastra Alpium Juliarum*, I. Fontes (*H. Mihăescu*), 3, 430—431. CONSTANTINIU, FLORIN, Aspects de la mentalité collective paysanne dans la société médiévale roumaine (*Alexandru Dușu*), 4, 609. COUELLE, LOUIS, Le Greghesco. Réexamen des éléments néo-grecs des textes comiques vénitiens du XVI^e siècle (*J. Irmscher—DDR*), 2, 333. CRONȚ, GH., L'art judiciaire de Dimitri Panaiotachi Catargin (*Alexandru Dușu*), 4, 609.
- DEAC, AUGUSTIN & ION ILINCIOIU, Ленин и Румыния (*J. Irmscher—DDR*), 2, 334—335. DECEI, AUREL, Aloisio Gritti au service du sultan Soliman le législateur, d'après des documents turcs inédits (*Alexandru Dușu*), 4, 609. DIMITROV, ILTCHO, La politique extérieure du gouvernement d'Ivan Bagrianov (*Constantin Jordan-Sima*), 3, 440—441. DOJAKA, ABAZ et ANDROMAQUI GJERGJI, Rezultatet e punës në fushën e etnografisë gjatë 25 vjetëve (*Liviu P. Marcu et Atanasie Papapanu*), 3, 443. DROULIA, LOUKIA &

- HRISA MALTEZOU, Τὸ Ἀρχεῖον τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Ἁγίας λυύρας Καλαβρύτων (*J. Irmischer*—DDR), 2, 333.
- FASOULAKIS, STER. Ἀγγλικὸν θέατρον καὶ Ἑλληνικὴ Ἐπανάσταση (*J. Irmischer*—DDR), 3, 438. FLEURY, A., La pénétration économique de l'Allemagne en Turquie et en Iran après la première guerre mondiale: l'impact de l'évolution des structures économiques sur les échanges commerciaux (*Alexardru Iuŝu*), 4, 609. FLORINSKIJ, TIMOFEJ, Južnye Slavjane i Vizantija vo vtoroj četverti XIV veka (*Tudor Teot'oi*), 1, 172. FÜVES, ÖDÖN, A pesti görögök és makedonc mánok galambpere (*J. Irmischer*—DDR), 4, 603.
- GAVATHA PANAGIOTOPOULOU, AGGELIKI, Τὰ ἑλληνικὰ προεπαναστατικὰ περιοδικὰ Εὐρετηρία. Α'. Ἀθηνᾶ, Καλλιόπη, Μέλισσα, Τὸ Μουσεῖον (*C. Paracostea Danielopolu*), 1, 172—173. GĂMULESCU, D. & M. JIVCOVICI, Dictionnaire serbocroate-roumain (*El. Mihăilă Scărlătoiu*), 3, 433—434. Geschichte der Araber. Von den Anfängen bis zur Gegenwart Bd. 1 & 2, Berlin, 1971 (*J. Irmischer*—DDR), 4, 605. GKINI-MEXA, Ἀλφαβητικὴ ἀναγραφή τῶν τίτλων τῆς Βιβλιογραφίας Γκίνη-Μέξα (1800—1863), Ἐπιμέλεια: Ἐμμ. Ι. Μοσογνάς;—Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία Δ. Γκίνη Β. Μέξα (1800—1863) Πίνακες ἐκδότων καὶ τόπων ἐκδόσεως: Ἐπιμέλεια Δημήτρα Σκ. Πικραμένου—Ἰωάννα Ζαμπάφτη (*C. Paracostea-Danielopolu*), 1, 172—173. GLADT, KARL, Kaisertraum und Königskrone. Aufstieg und Untergang einer serbischen Dynastie (*Serban Rădulescu-Zoner*), 1, 174—175. GUZZETTA, A., Tracce della lingua albanese del secolo XV nella documentazione veneta dell'epoca. Parte seconda: Tracce dell'onomastica (*H. Mihăescu*), 3, 431.
- HADZIS, DIMITRIOS G., Die Monodien über die Eroberung Konstantinopels durch die Türken (*J. Irmischer*—DDR), 4, 606.
- IRMSCHER, JOHANNES (DDR), Dimitrios Galanos und die Anfänge der Indologie in Griechenland (*Thodoris Vlachodimitris*—Hamburg), 3, 436—437. IVANOVA, JU. V., Severnaja Albanija v XIX-načale XXV. Obščestvenna žiznj (*H. Mihăescu*), 1, 166. IVONIN, J. E., Из предистории восточного вопроса в первой половине XVI века (Англия и Франко-Турецкий союз) (*Lidia Demény*), 4, 607.
- JOCHALAS, TITOS P., Über die Einwanderung der Albaner in Griechenland. Eine zusammenfassende Betrachtung (*H. Mihăescu*), 1, 165.
- KARPOZILOS, APOSTOLOS D., The ecclesiastical controversy between the kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros (1217—1253) (*Ana Chivu-Mirică*), 1, 173—174. KODER, J., Negroponte. Untersuchungen zur Topographie und Siedlungsgeschichte der Insel Euboia während der Zeit der Venezianerherrschaft (*H. Mihăescu*), 2, 329—330. KOVAČEVIĆ-KOJIĆ, DESANKA, Обавезе на верност двојице катунара војводи Сандалу Хранићу (*Paul Mihail*), 4, 606—607. KRIARA, EM., Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100—1669, Tome III, 1973 (*H. Mihăescu*), 3, 429—430. KRIARAS, E., Μιχαήλ Ψέλλος (*H. Mihăescu*), 1, 168. KYRIAKIDIS, STILPON P., Two studies on modern Greek folklore (Folk poetry, folk religion and folk art, with references to German folklore & language and folk culture of modern Greece) (*Cornelia Belcin*), 2, 335—336.
- LEONE, P. L., Π Φιλομαθῆς ἢ περὶ ὕβριστῶν di Niceforo Gregora (*H. Mihăescu*), 4, 604. LJUBARSKI, JA. N., Исторический герой в „Хронографии” Михаила Пселла (*J. Irmischer*—DDR), 3, 437.
- MACIU, VASILE, Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX^e siècle (*J. Irmischer*—DDR), 2, 334. Das Mädchen mit dem Mond in der Hand. Neugriechische Erzählungen (*J. Irmischer*—DDR), 2, 334. MAGISTRATOS, NICETAS, Lettres d'un exilé (928—946) (*H. Mihăescu*), 3, 431.

- hăescu, 2, 329. MANTOUVALOU, MARIA, "Άγνωστος ἐπιτάφιος εἰς Κωνσταντῖνον Βαρδαλάχον (*J. Irmischer* DDR), 3, 438. MARGUERAT, PHILIPPE, L'Allemagne et la Roumanie à l'autonomie 1938: économie et diplomatie (*Alexandru Duflu*), 4, 609. MATEI, I., Sur les relations d'Almued Vefik Paçha avec les Roumains (*Mircea Anghelescu*), 2, 335. MIHALIDIS, DIMITRIOS, Τρία Μεταβυζαντινά στιχοουργήματα ἀπὸ χειρόγραφα τοῦ Ἁγίου Ὁρθοῦς (*J. Irmischer* DDR), 3, 437. MIOC, DAMASCHIN, Manuscripts slavo-roumains dans des bibliothèques de l'étranger (*Alexandru Duflu*), 1, 609.
- OIKONOMIDIS, N., Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles (*II. Mihăescu*), 1, 167.
- PAPADOPOULLOS, THEODOROS, Προδιαγραφὴ προγράμματος ἀνατολικῶν σπουδῶν (*J. Irmischer*—DDR), 3, 437. PARRINO, I., Acta Albaniae Vaticanae. Res Albaniae saeculorum XIV et XV atque enciclaam spectantia, Tom. 1: Acta ex libris brevium excerpta colligens (*II. Mihăescu*), 1, 165—166. PARRINO, I., Documenti sulle origini della cultura riflessa siculo-albanese (*II. Mihăescu*), 3, 431—432. POIDEVIN, R., Fabricants d'armes et relations internationales au début du XX^e siècle (*Alexandru Duflu*), 4, 609. POPIVANOV, DIMITR, Историческата тема в съвременната българска белетристика (*J. Irmischer* DDR), 3, 439. POLÁK, V., Einige Gedanken über die Entstehung des balkanischen Sprachmodells (*H. Mihăescu*), 2, 327. PRASKOV, LIUBEN, La tour de Hrelju (*Maria Ana Musicescu*), 3, 440.
- RĂDULESCU, THEODORA, Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din secolul al XVIII-lea (*Alexandru Duflu*), 3, 435—436. Recherches de géographie historique [Rédaction: V. Beșevliev, V. Tăpkova-Zainova], Sofia, 1970 (*Studia Balcanica*, 1) (*J. Irmischer*—DDR), 2, 332. Romano-Arabica (1971) (*Ion Matci*), 4, 610.
- ŠABRŠULA, IAN, Le futur vell + infinitif, balkanisme ou roumanisme (*El. Mihăilă-Scărlătou*), 1, 170—171. SARAMANDU, NICOLAE, Cercetări asupra aromânci vorbită în Dobrogea (*El. Mihăilă-Scărlătou*), 1, 169—170. SHANDERL, HANS DIETER, Die Albanienpolitik Österreich-Ungarns und Italiens 1877—1908 (*Cristina Rotman*), 1, 175—177. Симпозиум по граматическој типологији современих балканских језиков, 15—16 јануара 1974. Предварителне материјали (*El. Mihăilă-Scărlătou*), 3, 432—433. STOJANOV, MANJO, Codices graeci manuscripti Bibliothecae Cyrillicae et Methodii • Serdicensis (*Alexandru Duflu*), 4, 608—609.
- THOBIE, J., L'emprunt ottoman 4% 1901—1905: le triptyque Finance-Industrie-Diplomatie (*Alexandru Duflu*), 4, 609. TRAPP, E., Specimen eines prosopographischen Lexikons des Palaiologenzeit (*II. Mihăescu*), 4, 603—604. TROST, PAVEL, Balkanismes et judéo-espagnol (*El. Mihăilă-Scărlătou*), 1, 171. TSIRPANLI, Z. N., Ἐνέκδοτα ἔγγραφα ἐκ τῶν ἀρχείων τοῦ Βατικάνου (1625—1667) (*II. Mihăescu*), 4, 604—605. TZETZAE, IOANNIS, Epistulae recensuit Petrus Aloisius M. Leone, Leipzig, 1972 (*II. Mihăescu*), 1, 167—168.
- VASDRAVELIS, I. K. Ἄρματολοι καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν. Β' ἔκδοσις (*J. Irmischer*—DDR), 2, 333. VAYACACOS, D. V., Le grec moderne, les dialectes néohelléniques et le Dictionnaire historique de la langue grecque de l'Académie d'Athènes (*II. Mihăescu*), 2, 328—329. VELICHI, CONSTANTIN, Republica Populară Bulgaria, București, 1973 (*Maria Ana Musicescu*), 3, 439—440. Vjetari statistikor i RPSH 1971—1972 (*H. Mihăescu*), 4, 603.
- XIDIROGLOU, PAULOS, Ἐπίσημα ὀθωμανικὰ ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Κύπρου. (*J. Irmischer*—DDR), 3, 438.

Maria Grigoras

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- CANTEMIR DIMITRIE, *Descriptio Moldaviae*, traduction d'après l'original latin par Gh. Guțu, 1973, 404 p. + une carte.
- CANTEMIR DIMITRIE, *Opere complete* (Œuvres complètes), édition critique sous la rédaction de Virgil Căndea, vol. I *Divanul* (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Căndea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p.; vol. IV, *Istoria ieroglifică* (L'Histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.
- BERINDEI DAN, *L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 46, 1973, 247 p.
- BĂRZU LIGIA, *Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)*. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV^e—V^e siècles—le cimetière 1 de Bratei), collection « Bibliotheca de arheologie », XXI, 1973, 309 p.
- BICHIR GH., *Cultura carpică* (La culture des Carpes), collection « Biblioteca de arheologie », XX, 1973, 412 p.
- CERNOVODEANU PAUL, *Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII* (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV^e—XVIII^e siècles), collection « Istorie și civilizație » VI, 1973, 273 p.
- ZANE G., *L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études 13 (3), 1973, 261 p.
- CURTICĂPEANU, V., *Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » monographies, XII, 1973, 264 p.
- MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, *Cultura Precucuteni pe teritoriul României* (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie », XXII, 1974, 272 p.
- COLUMBEANU, SERGIU, *Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII^e siècle* collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire économique 47 (5), 1974, 200 p.
- BERCIU, D., *Contribution à l'étude de l'art thraeo-gète*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XIII, 1974, 240 p.
- COMȘA, EUGEN, *Istoria comunităților culturii Boian* (L'histoire des communautés de la culture Boïan), collection « Biblioteca de arheologie », XXIII, 1974, 270 p. + 33 planches.
- DOLINESCU-FERCHE, SUZANA, *Așezări din secolele III și VI e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca* (Agglomérations des III^e et VI^e siècles de n.è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Recherches effectuées à Dulceanca), collection « Biblioteca de arheologie », XXIV, 1974, 157 p.
- TEODORESCU, RĂZVAN, *Bizanț, Balcani, occident la începuturile culturii medievale românești — secolele X—XIV* (Byzance, les Balkans et l'Occident au début de la culture médiévale roumaine — X—XIV siècles), collection « Biblioteca istorică », XLI, 380 p.
- BĂLCESCU, N., *Opere*, vol. I, *Serieri istorice, politice și economice 1844—1847*. Texte, note și materiale (Ecrits historiques, politiques et économiques 1844—1847. Textes, notes et matériaux). Edition critique soignée par G. Zane et Elena Zane, 1974, 419 p.
- Studii istorice sud-est europene*. Culegere îngrijită de Eugen Stănescu, (Etudes historiques sud-est européennes. Recueil sous les soins de Eugen Stănescu), vol. I, 1974, 214 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 4, P. 451—620, BUCAREST, 1974

